



Contes

Jean de La Fontaine

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Contes

Le monde ne vous connoît guères, S'il croit que les faveurs sont chez vous familières :

Non pas que les heureux amants

Soient ni phénix ni corbeaux blancs ;

Aussi ne sont-ce fourmilières.

Ce que mon livre en dit doit passer pour chansons. J'ai servi des beautés de toutes les façons :

Qu'ai-je gagné ? très-peu de chose ; Rien. Je m'aviserois sur le tard' d'être cause Que la moindre de vous commît le moindre mal. Contons, mais contons bien, c'est le point principal. C'est tout; à cela près, censeurs, je vous conseille De dormir comme moi sur l'une et l'autre oreille.

Censurez, tant qu'il vous plaira.

Méchants vers et phrases méchantes ;

Mais pour bons tours, laissez-les là,

1. La Fontaine avait près de cinquante ans lorsqu'il publia ce troisième livre de ses contes.

LES OIES DE FRÈRE PHILIPPE. h

Ce sont choses indifférentes ;

Je n'y vois rien de périlleux.

Les mères, les maris, me prendront aux cheveux

Pour dix ou douze contes bleus!

Voyez un peu la belle affaire !

Ce que je n'ai pas fait, mon livre iroit le faire! Beau se\e, vous pouvez le lire en sûreté.

Mais je voudrois m'être acquitté

De cette grâce par avance'.

Que puis-je faire en récompense?

Un conte où l'on va voir vos appas triompher : Nulle précaution ne les put étouffer.

Vous auriez surpassé le printemps et l'aurore Dans l'esprit d'un garçon, si, dès ses jeunes ans, Outre l'éclat des cieux et les beautés des champs,

Il eût vu les vôtres encore.

Aussi, dès qu'il les vit, il en sentit les coups, "Vous surpassâtes tout : il n'eut d'yeux que pour vous; Il laissa les palais ; enfin votre personne

Lui parut avoir plus d'attraits

Que n'en auroient, à beaucoup près,

Tous les bijoux de la Couronne.

On l'avoit dès l'enfance élevé dans un bois.

1. C'est-à-dire: je voudrais par avance m'ôtre acquitté de la gr&ce que me fera le beau sexe de souffrir mon livre et de le lire.

ê TBOISIÈMfc; PARTIE.

Là, son unique compagnie Consistoit aux oiseaux; leur aimable harmonie

Le déseanuyoit quelque/ois.

Tout son plaisir étoit cet innocent ramage ; Encor ne pouvoit-il entendre leur langage.

En une école si sauvage Son père l'amena dès ses plus tendres ans.

11 venoit de perdre sa mère; Et le pauvre garçon ne connut la lumière

Qu'afin qu'il ignorât les gens.

Il ne s'en figura, pendant un fort long temps,

Point d'autres que les habitants

De cette forêt, c'est-à-dire Que des loups, des oiseaux, enfin ce qui respire Pour respirer sans plus, et ne songer à rien. Ce qui porta son père à fuir toui entretien, Ce furent deux raisons, ou mauvaises, ou bonnes :

L'une, la haine des personnes; L'autre, la crainte; et, depuis qu'à ses yeux Sa femme disparut, s'en volant dans les cieux.

Le monde lui fut odieux;

Las d'y gémir et de s'y plaindre.

Et partout des plaintes ouïr, Sa moitié le lui fit par son trépas
haïr,

Et le reste des femmes craindre.

Il voulut être ermite, et destina son fils

A ce même genre de vie.

LES OFES DE FR[^].RE PHILIPPE

Ses biens aux pauvres départis,

Il s'en va seul, sans compagnie Que celle de ce fils, qu'il portoit
dans ses bras : Au fond d'une forêt il arrête ses pas. (Cet homme
s'appeloit Philippe, dit l'histoire*.) Là, par un saint motif, et non
par humeur noire, Notre ermite nouveau cache avec très-grand
soin Cent choses à l'enfant, ne lui dit près ni loin

Qu'il fût au monde aucune femme[^]

Aucuns désire, aucun amour ; Au progrès de ses ans réglant en
ce séjour

La nourriture de son âme.

A cinq, il lui nomma des fleurs, des animaux,

L'entretint de petits oiseaux; Et, parmi ce discours aux enfants
agréable,

Mêla les menaces du diable, Lui dit qu'il étoit fait d'une
étrange façon, La crainte est aux enfants la première leçon. Les

dix ans expirés, matière plus profonde Se mit sur le tapis : un peu
de l'autre monde

Au jeune enfant fut révélé,

Et de la femme point parlé.

Vers quinze ans, lui fut enseigné, Tout autant que l'on put,
l'auteur de la nature.

1. Fu UD cittadino, il quai fu nominato Filippo Balducci. (/l
Deçàmerone, Giornata quarta.)

8 TROÏSlk ME PARTIE.

Et rien touchant la créature.

Ce propos n'est alors déjà plus de saison

Pour ceux qu'au monde on veut soustraire ; Telle idée en ce
cas est fort peu nécessaire. Quand ce fils eut vingt ans, son père
trouva bon De le mener à la ville prochaine.

Le vieillard, tout cassé, ne pouvoit plus qu'à peine Aller quérir
son vivre : et, lui mort, après tout, Que feroit ce cher fils?
comment venir à bout

De subsister sans connoître personne?

Les loups n'étoient pas gens qui donnassent l'aumône.

11 savoit bien que le garçon

N'auroit de lui pour héritage

Qu'une besace et qu'un bâton :

G'étoit un étrange partage.

Le père à tout cela songeoit sur ses vieux ans.

Au reste, il étoit peu de gens

Qui ne lui donnassent la miche[^]

Frère Philippe eût été riche S'il eût voulu. Tous les petits enfants Le connoissoient, et, du haut de leur tête.

Ils crioient : « Apprêtez la quête !

Voilà frère Philippe. » Enfin dans la cité

1. Il y avait peu de personnes qui ne lui fissent Vauuiôtit, Uoe miche est un pain d'une ou deux livres.

LES OIES DE FRÈRE PHILIPPE

Frère Philippe souhaité Avoit force dévots, de dévotes pas une,

Car il n'en vouloit point avoir.

Sitôt qu'il crut son fils ferme dans son devoir,

Le pauvre homme le mène voir

Les gens de bien, et tente la fortune.

Ce ne fut qu'en pleurant qu'il exposa ce fils.

Voilà nos ermites partis; Ils vont à la cité, superbe, bien bâtie,

Et de tous objets assortie :

Le prince y faisoil son séjour.

Le jeune homme, tombé des nues, Demandoit: « Qu'est-ce là ?
— Ce sont des gens de cour... — Et là ? — Ce sont palais. . . — Ici ?
— Ce sont statues. » 11 considéroit tout, quand de jeunes beautés

Aux yeux vifs, aux traits enchantés, Passèrent devant lui. Dès
lors nulle autre chose

Ne put ses regards attirer.

Adieu palais, adieu ce qu'il vient d'admirer. Voici bien pis, et
bien une autre cause D'étonnement.

Ravi comme en extase à cet objet charmant :

« Qu'est-ce là, dit-il à son père,

Qui porte un si gentil habit V (Somment l'appelle-t-on ? » Ce
discours ne [d]lut guère

Au bon vieillard, qui répondit :

40 TROISIÈME: PARTIE.

« C'est un oiseau qui s'appelle oie.

— o l'agréable oiseau ! dit le fils plein de joie. Oie, hélas !
chante un peu, que j'entende ta voix!

Peut-on point un peu te connoître^?

Mon père, je vous prie et mille et raille fois,

Menons-en une en notre bois,

J'aurai soin de la faire paître. »

NOUVELLE TIRÉE DE MACHIAVEL

Au présent conte on verra la sottise D'un Florentin. Il avoit femme prise, Honnête et sage, autant qu'il est besoin, Jeune pourtant, du reste toute belle :

Et n'eût-on cru de jouissance telle Dans le pays, ni même en-
cor plus loin. Chacun l'aimoit, chacun la jugeoit digne D'un autre
époux : car, quant à celui-ci, Qu'on appelloit Nicia Galfucci, Ce
fut un sot en son temps très-insigne. Bien le montra lorsque, bon
gré, mal gré. Il résolut d'être père appelé ; Crut qu'il feroit beau-
coup pour sa patrie S'il la pouvoit orner de Galfuccis.

Sainte ni saint n'étoit en paradis Qui de ses vœux n'eût la tête
étourdie ;

«9 TBOISIÈME PAKTJE,

Tous ne savoient où mettre ses présents.

Il consultoit matrones, charlatans,

Diseurs de mots, experts sur cette affaire:

Le tout en vain, car il ne put tant faire

Que d'être père. Il étoit buté là,

Quand un jeune homme, après avoir en France

Étudié, s'en revint à Florence,

Aussi leurré * qu'aucun de par delà ;

Propre, galant, cherchant partout fortune,

Bien fait de corps, bien voulu de chacune.

Il sut dans peu la carte du pays;

Connut les bons et les méchants maris.

Et de quel bois se chauffoient leurs femmes*,

Quels surveillants ils avoient mis près d'elles,

Les si, les car, enfin tous les détours;

1. Terme de fauconnerie, qui veut dire bien dressé : il signifie ici rasé. Machiavel dit :

Un giovane, Callimaco Guadagni,

Venulo or da Parigi, Abita là in quella ^>iI^stEa porta.

Costui, fra tutti gli altri buoD compagni,

A' s-gni ed a' vesiiyi L'oDor di genlilezza e pregio porta.

(Mandragola, prologo.)

« Un jeune homme, Callimaco Guadagni, venu de Paris tout récemment, demeure là, à cette porte, sur la gauche. Parmi les autres bons compagnons, celui-ci a fait ses preuves et donné des exemples qui lui ont mérité l'honneur et le prix de la galanterie. »

2. Expression proverbiale, pour dire quelle était leur conduite, ou ce qu'elles étaient capables de faire.

Gomment gagner les confidents d'amours,

Et la nourrice, et le confesseur même,

Jusques au chien: tout y fait quand on aime*;

Tout tend aux fins, dont un seul iota
N'étant omis, d'abord le personnage
Jette son plomb ^ sur messer Nicia
Pour lui donner l'ordre de cocuage.
Hardi dessein! L'épouse de léans',
A dire vrai, recevoit bien des gens ;
Mais c'étoit tout: aucun de ses amants
Ne s'en pouvoit promettre davantage.
Celui-ci seul, Callimaque nommé,
Dès qu'il parut fut très-fort à son gré.
Le galant donc près de la forteresse
Assied son camp, vous investit Lucrèce,
Qui ne manqua de faire la tigresse
A l'ordinaire, et l'envoya jouer*.

1. Dans les Femmes savantes, dont la représentation eut lieu en 1672, c'est-à-dire un an après la publication de la troisième partie des Contes, Molière dit :

Vous devez vous forcer à quelque complaisance. Un amant fait sa cour oii s'attache son cœur ; Il veut de tout le monde y gagner la faveur ; Et pour n'avoir personne à sa flamme contraindra, Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.

(Acte I, scène in.)

On dit maintenant dans le même sens • envoyer promener

i4 TROISIÈME PARTIE.

11 ne savoit à quel saint se vouer, Quand le mari, par sa sottise extrême, Lai fit juger qu'il n'étoit stratagème, Panneau n'étoit, tant étrange semblât, Où le pauvre homme à la fin ne donnât D<^. tout sou cœur, et ne s'en affublât. L'amant et lui, comme étant gens d'étude, Avoient entre eux lié quelque habitude ; Car Nice étoit docteur en droit canon : Mieux eût yalu l'être en autre science, Et qu'il n'eût pris si grande confiance En Callimaque. Un jouiif, au compagnocrâ Il se plaignit de se voir sans lignée. A qui la faute? il étoit vert galant, Lucrèce jeune et drue, et bien taillée. « Lorsque j'étois à Paris, dit laniaat, Un curieux y passa d'aventure.

Je l'allai voir : il m'apprit cent secrets, Entre autres un pour avoir géniture; Et n'étoit chose à son compte plus sûre. Le grand Mogol l'avoit avec succès Depuis deux ans éprouvé sur sa femme : Mainte princesse et mainte et mainte dame En avoient fait aussi d'heureux essais.

Il disoit vrai : j'en ai vu des effets. Cette recette est une médecine Faite du jus de certaine racine,

LA MANDUAGORE. <5

Ayant pour nom mandragore ; et ce jus Pris par la femme opère beaucoup plus Que ne fit onc nulle ombre monacale D'aucun couvent de jeunes frères plein ^ : Dans dix mois d'hui - je vous fais père enfin, Sans demander un plus long intervalle, Et

touchez là : dans dix mois, et devant, Nous porterons au baptême l'enfant.

— Diies-vous vi^ai? repartit messer Nice; Vous me rendez un merveilleux office.

— Vrai ; je l'ai vu : faut-il répéter tant ? Vous moquez-vous d'en douter seulement?

Par votre foi, le Mogol est-il homme

Que l'on osât de la sorte affronter?

Ce curieux en toucha telle somme Qu'il n'eut sujet de s'en mécontenter. » Nice reprit : « Voilà chose admirable, Et qui doit être à Lucrèce agréable.

Quand lui verrai-je un poupon sur le sein ? Notre féal, vous serez le parrain ; C'est la raison ; dès hui^ je vous en prie.

— Tout doux, reprit alors notre galant ; Ne soyez pas si prompt, je vous supplie :

i. « Seulement l'ombre du clochier d'une abbaye est féconde. ■ 'Rabelais, liv. I, ch. xlv.)

Dès aujourd'hui

46 TROISIÈME PAITIE.

Vous allez vile ; il faut auparavant

Vous dire tout. Un mal est dans l'affaire ;

Mais ici-bas put-on jamais tant faire
Que de trouver un bien pur et sans mal?
Ce jus doué de vertu tant insigne
Porte d'ailleurs qualité très-maligne,
Presque toujours il se trouve fatal
A celui-là qui le premier caresse
La patiente ; et souvent on en meurt. »
Nice reprit aussitôt: « Serviteur;
Plus de votre herbe; et laissons là Lucrèce
Telle qu'elle est ; bien grand merci du soin.
Que servira, moi mort, si je suis père ?
Pourvoyez-vous de quelque autre compère :
C'est trop de peine : il n'en est pas besoin, n
L'amant lui dit : « Quel esprit est le vôtre I
Toujours il va d'un excès dans un autre.
Le grand désir de vous voir un enfant
Vous transportoit naguère d'allégresse;
Et vous voilà, tant vous avez de presse,
Découragé sans attendre un moment.
Oyez ' le reste, et sachez que nature

A mis remède à tout, fors* à la mort.

Excepté

Soyez certain qu'an partir dudit lien N'oublia rien, /o>s à me dire adieu.

(Marot, Épitres, xxviii, t. II, p. 95.)

LA MANUHAGORE.. 17

Qu'est-il de faire afin que l'aventure Nous réussisse, et qu'elle aille à bon port? Il nous faudra choisir quelque jeune homme D'entre le peuple, un pauvre malheureux. Qui vous précède au combat amoureux, Tente la voie, attire et prenne en somme Tout le venin; puis, le danger ôté.

Il conviendra que de votre côté Vous agissiez sans tarder davantage ; Car soyez sûr d'être alors garaiJti^ Il nous faut faire in anima vili Ce premier pas, et prendre un personnage Lourd et de peu, mais qui ne soit pourtant Mal fait de corps, ni par trop dégoûtant. Ni d'un toucher si rude et si sauvage Qu'à votre femme un supplice ce soit.

Nous savons bien que madame Lucrèce, Accoutumée à la délicatesse De Nicia, trop de peine en auroit.

CALLIMACO

Ci e rimedio.

NICIA.

Qualei

CALI. IMACO.

Far dormire con lei un allro che tiri (sUndosi una notte) a se tutta quellainfezione délia mandragola; dizpoi vi giacerete vui senza pericolo.

(ManJragola, atto II, scena v.)

GoxTES T. IL

Même il se peut qu'en venant à la chose Jamais son cœur n'y voudroit consentir.

Or ai-je dit un jeune homme, et pour cause : Car plus sera d'âge pour bien agir, Moins laissera de venin, sans nul doute ; Je vous promets qu'il n'en laissera goutte. »

Nice d'abord eut peine à digérer

L'expédient ; allégua le danger.

Et l'infamie ; il en seroit en peine :

Le magistrat pourroit le rechercher

Sur le soupçon d'une mort si soudaine.

Empoisonner un de ses citadins 1

Lucrèce étoit échappée aux blondins,
On l'alloit mettre entre les bras d'un rustre!
« Je suis d'avis qu'on prenne un homme illustre.
Dit GaUimaque, ou quelqu'un qui bientôt
En mille endroits cornera le mystère !
Sottise et peur contiendront ce pitaud :
Au pis aller, l'argent le fera taire.
Votre moitié n'ayant lieu de s'y plaire,
Et le coquin même n'y songeant pas,
Vous ne tombez proprement dans le cas
De cocuage. Il n'est pas dit encore
Qu'un tel paillard ne résiste au poison.
Et ce nous est une double raison
De le choisir tel que la mandragore

LA MANDKAGORE. 19

Consume en vain sur lui tout son venin :
Car quand je dis qu'on meurt, je n'entends dire
Assurément. Il vous faudra demain
Faire choisir sur la brune le sire,
Et dès ce soir donner la potion :

J'en ai chez moi de la confection.

Gardez-vous bien au reste, messer Nice,

D'aller paroître en aucune façon.

Ligurio choisira le garçon;

C'est là son fait, laissez-lui cet oflice.

Vous vous pouvez fier à ce valet

Comme à vous-même ; il est sage et discret.

J'oublie encor que, pour plus d'assurance.

On bandera les yeux à ce paillard;

Il ne saura qui, quoi, n'en quelle part,

N'en* quel logis, ni si dedans Florence,

Ou bien dehors, on vous l'aura mené. »

Par Nicia le tout fut approuvé.

Restoit sans plus d'y disposer sa femme. De prime face elle crut qu'on rioit; Puis se fâcha; puis jura sur son âme Que mille fois plutôt on la tueroit.

Que diroit-on si le bruit en couroit?

i. N'en pour ni en, comme dans la langue du xvi^e siècle. « Sans dropace, n'autre médicament... N'a l'ignorance, n'a la perversité. • (Rabelais.)

Outre l'offense et péché trop énorme, Galfuce et Dieu savoient que de tout temps Elle avoit craint ces devoirs complaisants,

Qu'elle endureit seulement pour la forme. Puis il viendrait quelque matin difforme L'incommoder, le mettre sur les dents ! « Suis-je de taille à souffrir toutes gens? Quoi! recevoir un pitaud dans ma couche! Puis-je y songer qu'avecque du dédain?

Et. par saint Jean, ni pitaud, ni blondin, Ni roi, ni roc', ne feront qu'autre touche, Que Nicia, jamais onc à ma peau, n

Lucrèce étant de la sorte arrêtée, On eut reconi's à frère Timothée.

Il la prêcha, mais si bien et si beau Qu'elle donna les mains par pénitence.

On l'assura de plus qu'on choisiroit Quelque garçon d'honnête corpulence, Non trop rustaud, et qui ne lui feroit Mal ni dégoût. La potion fut prise.

Le lendemain notre amant se déguise.

Et s'enfariné en vrai garçon meunier; Un faux menton; bai*be d'étrange gnise*;

i« Roc, pièce du jeu d'échecs, nommée maintesant la tour, 2. Voyez la note 2 de la page 91 du tome III.

LA MANDHAGORE. 21

Mieux ne pouvoit se métamorphoser.

Ligurio, qui de la facieiide*

Et du complot avoit toujours été,

Trouve l'amant tout tel qu'il le demande,

Et, ne doutant qu'on n'y fût attrapé,

Sur le minuit le mène à messer Mice,
Les yeux bandés, le poil teint, et si bien
Que notre époux ne reconnut en rien
Le compagnon. Dans le lit il se glisse
En grand silence : en grand silence aussi
La patiente attend sa destinée,
Bien blanchement, et ce soir atournée.
Voire- ce soir! atournée! et pour qui?
Pour qui? j'entends: n'est-ce pas que la dame
Pour un meunier prenoit trop de souci?
Vous vous trompez ; le sexe eu use ainsi.
Meuniers ou rois, il veut plaire à toute âroe.

i. Faciende, aflaire, cabale, intrigue. « Nous, à ceste heure, n'avons autre faciende que rendre coingnées perdues. » (Rabelais.) — « Ils savent toutes vos faciendes et à Rome, et à Madrid, et en Savoie, et en Allemagne. » {Satyre Ménippée.) — « Le roi résolut de s'approcher de Paris, à cause de plusieurs pratiques qui se faisoient de toutes parts, comme si les exploits militaires eussent quitté la place aux faciendes et débats de paroles. » (Sully.) — « M. Albert, qui est lieutenant de police (à Paris), place par M. Turgot, et de sa faciende, ne pourroit pas s'accorder avec M. de Sartine. » (M^{TM*} du Deffand.)

Vraiment

Leur style est doux, voyre comme un chardon.

(M*BQT, ÉpUies, Lvii, t. n, p. 210.)

U TROISIÈME; PARTIE.

C'est double honneur, ce semble, en une femme,

Quand son mériie échauffe un esprit lourd,

Et fait aimer les cœurs nés sans amour.

Le travesti changea de personnage.

Sitôt qu'il eut dame de tel corsage

A ses côtés, et qu'il fut dans le lit.

Plus de meunier; la galande sentit

Auprès de soi la peau d'un honnête homme*.

Et ne croyez qu'on employât au somme

De tels moments. Elle disoit tout bas :

« Qu'est-ce ci donc? ce compagnon n'est pas

Tel que j'ai cru ; le drôle a la peau fine :

C'est grand dommage; il ne mérite, hélas I

Un tel destin : j'ai regret qu'au trépas

Chaque moment de plaisir l'achemine. »

Tandis ^ l'époux, enrôlé tout de bon %

De sa moitié plaignoit fort bien la peine.

Ce fut avec une fierté de reine

Qu'elle donua la première façon

De cocuage ; et, pour le décoron.

Point ne voulut y joindre ses caresses.

i. C'est-à-dire, d'un homme bien élevé et de bonne compagnie. Tel est le sens qu'avait cette expression au xvii^e siècle. « L'honnête homme est un homme poli et qui sait vivre. » (Bussy-Rabutin.) — « L'étude commence un honnête homme et le commerce du monde l'achève. » (Saint-Évremond.)

Tandis, pendant ce temps

3. Sois-cniendu : dans la grande confrérie des maris trompés.

A ce garçon la perle des Lucrèces

Prendi'oit du goût! Quand le premier venin

Fut emporté, notre amant prit la main

De sa maîtresse; et de baisers de flamme

La parcourant: <; Pardon, dit-il, madame;

Ne vous fâchez du tour qu'on vous a fait;

C'est Gallimaque; approuvez son martyre:

Vous ne sauriez ce coup vous en dédire ;

Votre rigueur n'est plus d'aucun effet.
S'il est fatal * toutefois que j'expire,
J'en suis content ; vous avez dans vos mains
Un moyen sûr de me priver de vie,
Et le plaisir, bien mieux qu'aucuns venins,
M'achèvera ; tout le reste est folie. »
Lucrèce avoit jusque-là résisté,
Non par défaut de bonne volonté,
Ni que l'amant ne plût fort à la belle ;
Mais la pudeur et la simplicité
L'avoient rendue ingrate en dépit d'elle.
Sans dire mot, sans oser respirer,
Pleine de honte et d'amour tout ensemble,
Elle se met aussitôt à pleurer :
« A son amant peut-elle se montrer
Après cela? qu'en pourra-t-il penser?
Dit-elle en soi ; et qu'est-ce qu'il lui semble?

Fatal, décidé, ordonné par le sort

24 THOISIÈME PAKTIL[^].

J'ai bien manqué de courage et d'esprit. »

Incontinent un excès de dépit

Saisit son cœur, et fait que la pauvrete

Tourne la tête, et vers le coin du lit

Se va cacher, pour dernière retraite.

Elle y voulut tenir bon, mais en vain;

Ne lui restant que ce peu de terrain,

La place fut incontinent rendue.

Le vainqueur l'eut à sa discrétion ;

11 en usa selon sa passion :

Et plus ne fut de larme répandue.

Honte cessa; scrupule autant en fit.

Heureux sont ceux qu'on trompe à leur profit!

L'aurore vint trop tôt pour Gallimaque ;

Trop tôt encor pour l'objet de ses vœux.

« Il faut, dit-il, beaucoup plus d'une attaque

Contre un venin tenu si dangereux. »

Les jours suivants notre couple amoureux

Y sut pourvoir : l'époux ne tarda guères
Qu'il n'eût atteint tous ses autres confrères.
Pour ce coup-là fallut se séparer.
L'amant courut chez soi se recoucher.
A peine au lit il s'étoit mis encore Que notre époux, joyeux et
trionphant, Le va trouver, et lui conte comment S'étoit passé le
jus de mandragore.

LA MAiNDRAGORE. 25

« D'abord, dit-il, j'allai tout doucement
Auprès du lit écouter si le sire
S'approcheroit, et s'il en voudroit dire ;
Puis je priai notre épouse tout bas
Qu'elle lui fît quelque peu de caresse,
Et ne craignît de gêner ses appas ;
G'étoit au plus une nuit d'embarras.
« Et ne pensez, ce lui dis-je, Lucrèce,
ni Ni l'un ni l'autre en ceci me tromper ;
(Je saurai tout : Nice se peut vanter
H D'être homme à qui l'on n'en donne à garder*.
« Vous savez bien qu'il y va de ma vie.
« N'allez donc point faire la renchérie :

H Montrez par là que vous savez aimer

« Votre mari plus qu'on ne croit encore :

« C'est un beau champ. Que si cette pécore

« Fait le honteux, envoyez sans larder

« M'en avertir, car je vais me coucher:

1. C'est ce que dit plus expressément encore messer Nicia, dans la comédie de Machiavel : « Messilo al letto, ed innanzi mi partissi, volsi toccar con la mano conn' la cosa andava; ch'io non son uso ad essermi date ad intender e lucciole par lenterne. — Je ne suis pas accoutumé à me laisser donner des vers luisants pour des lanternes. » {Mandragola, atto V, scena ii.)

Toutefois, dans la Mandragola, ce trait fait simplement partie du récit que messer Nicia fait à Ligurio après l'événement, tandis que, dans La Fontaine, il appartient au discours que le mari a tenu à Lucrèce, pour la soumettre à ce qu'il exigeait d'elle, ce qui est jilus ingénieux et plus piquant.

« Et n'y manquez ; nous y mettrons bon ordre. » Besoin n'en eus : tout fut bien jusqu'au bout. Savez-vous bien que ce rustre y prit goût? Le drôle avoit tantôt peine à démordre * : J'en ai pitié ; je le plains, après tout. N'y songeons plus; qu'il meure, et qu'on l'enterre. Et quant à vous, venez nous voir souvent. Nargue de ceux qui me faisoient la guerre : Dans neuf mois d'hui je leur livre un enfant. »

NtCIA

.... Gha direte voi, ch'io non poteva far levar quel rubaldoneî

LIGURIO.

Credolo.

:ficiA.

E'gli era piaciuto l'unto.

(Atto V, scena ii.)

LES l< ÉMOIS. 27

Il n'est cité que je préfère à Reims ' : C'est l'ornement et l'honneur de la France, Car, sans compter l'ampoule* et les bons vins, Charmants objets y sont en abondance.

Par ce point-là, je n'entends, quant à moi, Tours ni portaux, mais gentilles galoises ' ; Ayant trouvé telle de nos Rémoises Friande assez pour la bouche d'un roi.

1. La Fontaine, dans sa Jeunesse, fit à Reims de longs et fréquents séjours chez son ami de Maucroix, qui y demeurerait et était chanoine dd cette ville.

2. La sainte ampoule, qui servait au sacre des rois de France.

Galoises, jeunes femmes aimant le plaisir et faciles

Et puis s'en vont pour faire les ijaloises, Lors que deyroient vaquer en oraisons.

(Livre des Pardons de Saint-TroUt, cité par Bor«l dans son Trésor, in-4", p. 214.)

Une avoit pris un peintre en mari^{ai}e, Homme estimé clans sa profession; 11 en vivoit : que faut-il davantage ? C'étoit assez pour sa condition.

Chacun trouvoit sa femme fort heureuse.

Le drôle étoit, grâce à certain talent, Très-bon époux, encor meilleur galant.

De son travail mainte dame amoureuse L'alloit trouver; et le tout à deux fins: C'étoit le bruit, à ce que dit l'histoire ; Moi, qui ne suis en cela des plus fins, Je m'en rapporte à ce qu'il en faut croire. Dès que le sire avoit donzelle en main, Il en rioit avecque son épouse.

Les droits d'hymen allant toujours leur train, Besoin n' étoit qu'elle fit la jalouse.

Même elle eût pu le payer de ses tours, Et comme lui voyager en amours , Sauf d'en user avec plus de prudence, Ne lui faisant la même confidence.

Entre les gens qu'elle sut attirer, Deux siens voisins se laissèrent leurrer A l'entretien libre et gai de la dame : Car c'étoit

bien la plus trompeuse femme Qu'en ce point-là l'on eût tsu ren-
contrer; Sage surtout, mais aimant fort à rire.

Elle ne manque incontinent de dire

A son mari l'aiiour des deux bourgeois;

Tous deux gens sots, tous deux gens à sornettes ;

Lui raconta mot pour mot leurs fleurettes,

Pleurs et soupirs, gémissements gauloise

Ils avoient lu, ou plutôt ouï dire.

Que d'ordinaire en amour on soupire ^

Ils tâchoient donc d'en faire leur devoir,

Que bien que mal, et selon leur pouvoir.

A frais communs se couduisMit l'affaire;

Ils ne dévoient nulle chose se taire.

Le premier d'eux qu'on favoriseroit

De son bonheur part a l'autre feroit.

Femmes, voilà souvent comme on vous traite.

Le seul plaisir est ce que l'on souhaite;

Amour est mort : le pauvi'e compagnon

Fut enten-é sur les bords du Lignon^ ;

Nous n'en avons ici ni vent ni voie \

Vous y servez de jouet et de proie

A jeunes gens indiscrets, scélérats :

C'est bien raison qu'au double on le leur rende:

1. Gaulois veut dire ici : dignes du vieux tcmis, à l'ancionne mode.

2. Petite rivière du Forez, où d'Urfé a placé les principales aventures de son roman d'Astrée.

3. Nous n'en avons point ae nouvelles. Métaphore tirée de la vénerie,

Le beau premier qui sera dans vos lacs, Plumez-le-moi, je vous le recommande.

La dame donc pour tromper ses voisins

Leur dit un jour : « Vous boirez de nos vins

Ce soir chez nous. Mon mari s'en va faire

Un tour aux champs ; et le bon de l'aiïaire

C'est qu'il ne doit au gîte revenir.

Nous nous pourrons à l'aise entretenir.

— Bon, dirent-ils, nous viendrons sur la brune. »

Or les voilà compagnons de fortune.

La nuit venue, ils vont au rendez-vous.

Eux introduits, croyant ville gagnée,

Un bruit survint ; la fête fut troublée ;
On frappe à l'huis \ Le logis aux verrous
Étoit fermé : la femme à la fenêtre
Court en disant: « Celui-là frappe en maître
Seroit-ce point p vr malheur mon époux?
Oui; cachez-vous, dit-elle; c'est lui-même.
Quelque accident, ou bien quelque soupçon,
Le font venir coucher à la maison. »
Nos deux galants, dans ce péril extrême,
Se jettent vite en certain cabinet :

A la porte

Dessus le soir, pour rameur de sa mie, Devant son huis la petite
chanson.

tlAaoT, Ballades, i, t. II, p. 231, édit. nsi, ln-12.)

Car s'en aller, comment auroient-ils tait? Ils n'avoient pas le
pied hors de la chambre Que l'épouK entre, et voit au feu le
membre' Accompagné de maint et maint pigeon; L'un au hâtier*,
les autres au chaudron. « Oh! oh! dit-il, voilà bonne cuisine ! Qui
traitez-vous? — Alis, notre voisine, Reprit l'épouse, et Simonette
aussi.

Loué soit Dieu qui vous ramène ici 1 La compagnie en sera plus complète.

Madame Alis, madame Simonette, N'y perdront rien. Il faut les avertir Que tout est prêt, qu'elles n'ont qu'à venir: J'y cours moi-même. » Alors la créature Les va prier. Or, c'étoient les moitiés De nos galants et chercheurs d'aventure, Qui, fort chagrins de se voir enfermés, Ne laissoient pas de louer leur hôtesse De s'être ainsi tirée avec adresse De cet apprêt. Avec elle à l'instant Leurs deux moitiés entrent tout en chantant. On les salue, on les baise, on les loue De leur beauté, de leur ajustement ; On les contemple, on patine, on se joue. Cela ne plut aux maris nullement.

Le hâtier est un grand chenet de tournebroche

38 TROISIÈME L'AHTIE.

Du cabinet la porte à demi close Leur laissant voir le tout distinctement, Us ne prenoient aucun goût à la chose : Mais passe encor pour ce conimencement.

Le souper mis presque au même moment, Le peintre prit par la main les deux femmes, Les fit asseoir, entre elles se plaça.

« Je bois, dit-il, à la santé des dames! » Et de trinquer : passe encor pour cela. On fit raison ; le vin ne dura guère. L'hôtesse étant alors sans chambrière Court à la cave, et, de peur des esprits. Mène avec soi madame Simonette.

Le peintre reste avec madame AUs, Provinciale assez belle, et bien faite.

Et s'en piquant, et qui pour le pays Se pouvoit dire honnêtement coquette.

Le compagnon, vous la tenant seulette, La conduisit de fleurette en fleurette Jusqu'au toucher, et puis un peu plus loin; Puis, tout à coup levant la collerette, Prit un baiser dont l'époux fut témoin. Jusque-là passe : époux, quand ils sont sages, Ne prennent garde à ces menus suffi-ages',

1. Menues dévotions. « Se pourmenaiit et disant ses menus suffrages. — ... Puis disoys mes menus suffrages et oraisons de sainte Bi-igide. » (Rabelais, liv. II, ch. xv et xvii.)

LES K EMU 1 s. .i3

Et d'en tenir registre c'est abus.

Bien est-il vrai qu'en rencontre pareille Simples baisers font craindre le surplus ; Car Satan lors vient frapper sur l'oreille De tel qui dort, et fait tant qu'il s'éveille. L'époux vit donc que, tandis qu'une main Se promenoit sur la gorge à son aise, L'autre prenoit tout un autre chemin.

Ce fut alors, dame ! ne vous déplaie, Que le courroux lui montant au cerveau, Il s'en alloit, enfonçant son chapeau, Mettre l'alarme en tout le voisinage.

Battre sa femme, et dire au peintre rage, Et témoigner qu'il n'avoit les bras gourds \ « Gardez-vous bien de faire une sottise, Lui dit tout bas son compagnon d'amours ; Tenez-vous coi ; le bruit en nulle gui^^e N'est bon ici, d'autant plus qu'en vos lacs

Vous êtes pris; ne vous montrez donc pas : C'est le moyen d'étouffer cette affaire. Il est écrit qu'à nul il ne faut faire Ce qu'on ne veut à soi-même être fait. Nous ne devons quitter ce cabinet Que bien à point, et tantôt, quand cet homme Étant au lit prendra son premier somme.

Engourdis

Contes T. II.

34 TROISIÈME AINIK.

Selon mon sens, c'est le meilleur par. A tard viendrait aussi bien la querelle. N'êtes-vous pas cocu plus d'à demi?

Madame Alis au fait a consenti :

Cela suffit; le reste est bagatelle. »

L'époux goûta quelque peu ces raisons.

Sa femme lit quelque peu de façons, N'ayant le temps d'en faire davantage.

Et puis?... Et puis, comme personne sage Elle remit sa coiffure en état.

On n'eût jamais soupçonné ce ménage.

Sans qu'il resloit' un certain incarnat Dessus son teint ; mais c'étoit peu de chose : Dame fleurette en pouvoit être cause.

L'une pourtant des tireuses de vin De lui sourire au retour ne fit faute : Ce fut la peintre \ On se remit en train; On releva grillades et festin ; On but encore à la santé de l'hôte,

1. Sans qu'il restait, si ce n'est qu'il restait. Molière a dit :

Sans quo mon bon génie au devant m'a poussé, Déjà tout mon bonheur eût été renversé.

(L'Etourdi, acte I, se. ii.)

La Fontaine emploie encore la même tournure de phrase dâS3 lu Confidenle sans le savoir, ci-aprèa, cinquième partie. i. Lafem-merdu peintre.

Et de l'hôtesse, et de colle des trois Qui la première auroit quelque aventure. Le vin manqua pour la seconde fois.

L'hôtesse, adroite et fine créature, Soutient toujours fiu'il re- vient des esprits -Chez les voisins. Ainsi madame Alis Sertit d'es- corte. Entendez que la dame Pour l'autre emploi inclinoit en son âme ; Mais on l'emmène, et, par ce moyen-là, De faction Simo- nette changea.

Celle-ci fait d'abord plus la sévère.

Veut suivre l'autre, ou feint le vouloir faire; . Mais, se sentant par le peintre tirer, Elle demeure, étant trop ménagère Pour se laisser son habit déchirer.

L'époux, voyant quel train prenoit l'affaire. Voulut sortir. L'autre lui dit: a Tout doux! Nous ne voulons sur vous nul avantage.

C'est bien raison que niesser Cocuage Sur son état vous couche ainsi que nous : Sommes-nous pas compagnons de fortune?

Puisque le peintre en a caressé l'une, L'autre doit suivre. Il faut, bon gré, mal gré, Qu'elle entre en danse ; et, s'il est nécessaire. Je m'offrirai de lui tenir le pied :

Voulez ou non, elle aura son affaire. » Elle l'eut donc, notre peintre y poui'vut

36 TKOISIÈME PARTIE.

Tout de son mieux : aussi le valoit-elle.

Cette dernière eut ce qu'il lui fallut ;

On en donna le loisir à la belle.

Quand le vin fut de retour, on conclut

Qu'il ne falloît s'attabler davantage.

Il étoit tard , et le peintre avoit fait

Pour ce jour-là suffisamment d'ouvrage.

On dit bonsoir. Le drôle, satisfait,

Se met au lit : nos gens sortent de cage.

L'hôtesse alla tirer du cabinet

Les regardants, honteux, mal contents d'elle,

Cocus de plus. Le pis de leur méchef

Fut qu'aucun d'eux ne put venir à chef*

De son dessein, ni rendre à la donzelle
Ce qu'elle avoit à leurs femmes prêté :
Par conséquent c'est fait, j'ai tout conté,

NOUVELLE TIREE DE LARIOSTE

Les maux les plus cruels ne sont que des chansons Près de ceux
qu'aux maris cause la jalousie. Figurez-vous un fou chez qui tous
les soupçons

Sont bien venus, quoi qu'on lui die.

Il n'a pas un moment de repos en sa vie : Si l'oreille lui tinte, ô
dieux! tout est perdu. Ses songes sont toujours que l'on le fait
cocu ;

Pourvu qu'il songe, c'est l'affaire :

Je ne vous voudrois pas un tel point garantir,

Car pour songer il faut dormir,

Et les jaloux ne dorment guère.

i. Nous avons donné dans le précédent volume le fragment de
1669. Voici le conte complet, tel que l'offre le recueil de 1671. On
se reportera au premier texte pour y voir quelques notes et pour
constater les variantes.

Le moindre bruit éveille un mari soupçonneux ; Qu'à l'entour
de sa femme une mouche bourdonne.

C'est cocuage qu'en personne

Il a vu de ses propres yeux, Si bien vu que l'erreur n'en peut être étiacée. I] veut à, toute force être au nombre des sots. 11 se maintient cocu, du moins de la pensée,

S'il ne l'est en chair et en os.

Pauvres gens! dites-moi, qu'est-ce que cocuage?

Quel tort vous fait-il, quel dommage?

Qu'est-ce enfin que ce mal dont tant de gens de bien

Se moquent avec juste cause?

Quand on l'ignore, ce n'est rien ;

Quand on le sait, c'est peu de chose.

Vous croyez cependant que c'est un fort grand cas. Tâchez donc d'en douter, et ne ressemblez pas A celui-là qui but dans la coupe enchantée.

Profitez du malheur d' autrui.

Si cette histoire peut soulager votre ennui,

Je vous Taurai bientôt contée.

]\\ais je vous veux premièrement

Prouver par bon raisonnement Que ce mal dont la peur vous mine et vous consume N'est mal qu'en votre idée, et non point dans l'effet. • En mettez-vous votre bonnet

Moins aisément que de coutume?

LA COUPE ENCHANTÉE. 39^

Cela s'en va-t-il pas tout net?

Voyez-vous qu'il en reste une seule apparence, Une tache qui nuise à vos plaisirs secrets? Ne retrouvez-vous pas toujours les mêmes traits? Vous apercevez-vous d'aucune différence?

Je tire donc ma conséquence, Et dis, malgré le peuple ignorant et brutal,

Gocuage n'est point un mal.

Oui, mais l'honneur est une étrange affaire ! Qui vous soutient que non? ai-je dit le contraire? Eh bien I l'honneur! l'honneur! je n'entends que ce mot. Apprenez qu'à Paris ce n'est pas comme à Rome : Le cocu qui s'afflige y passe pour un sot; Et le cocu qui rit, pour un fort honnête homme. Quand on prend comme il faut cet accident fatal, Cocuage n'est point un mal.

Prouvons que c'est un bien : la chose est fort facile. Tout vous rit ; votre femme est souple comme un gant , Et vous pourriez avoir vingt mignonnes en ville, Qu'on n'en sonneroit pas deux mots en tout un an.

Quand vous parlez, c'est dit notable;

On vous met le premier à table;

C'est pour vous la place d'honneur,

Pour vous le morceau du seigneur; Heureux qui vous le sert! la blonde chiorme

Afin de vous gagner n'épargne aucun moyen ; Vous êtes le patron : dont je conclus en forme, Cocuage est un bien.

Quand vous perdez au jeu, l'on vous donne revanche; Même votre homme écarte et ses as et ses rois. Avez-vous sur les bras quelque monsieur Dimanche, Mille bourses vous sont ouvertes à la fois. Ajoutez que l'on tient votre femme en haleine : Elle n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'appas. Ménélas rencontra des charmes dans Hélène Qu'avant qu'être à Paris la belle n'avoit pas. Ainsi de votre épouse : on veut qu'elle vous plaise. Qui dit prude au contraire, il dit laide ou mauvaise, hicapable en amour d'apprendre jamais rien. Pour toutes ces raisons je persiste en ma thèse : Cocuage est un bien.

Si ce prologue est long*, la matière en est cause : Ce n'est pas en passant qu'on traite cette chose. Venons à notre histoire. Il étoit un quidam. Dont je tairai le nom, l'état, et la patrie.

1. Ce prologue n'est pas dans l'Arioste. Le chant XLIII de Roland furieux commence par une invective contre l'avarice :

O esecrabile Avarizia, o iogorda Famé d'avere, io non mi meraviglio Ch' ad aima vile e d'iltre macchie loida Si facilmente dar possi di , gli) -,

Celui-ci, de peur d'accident,

Avoit juré que de sa vie Femme ne lui seroit autre que bonne amie, Nymphé, si vous voulez, bergère, et caetera; Pour épouse, jamais il n'en vint jusque-là. S'il eut tort ou raison, c'est un point que je passe. Quoi qu'il en soit, hymen n'ayant pu trouver grâce Devant cet homme, il fallut que l'amour

Se mêlât seul de ses aïïaires.

Eût soin de le fournir des choses nécessaires,

Soit pour la nuit, soit pour le jour.

Il lui procura donc les faveurs d'une belle,

Qui d'une fille naturelle Le fit père, et mourut. Le pauvre
homme en pleura,

Se plaignit, gé)it, soupira.

Non comme qui perdrait sa femme.

Tel deuil n'est bien souvent que changement d'habits. Mais
comme qui perdrait tous ses meilleurs amis.

Son plaisir, son cœur, et son âme.

La fille crût, se fit : on pouvoit déjà voir

Ma cho menJ legalo in una corda,

E che tu impiaglii dol medesmo artiglio

Alcun che per altezza era d'ingegno,

Se te schivar potea, d'ogni onor degno I

« o exécrable avarice, ô avide soif d'avoir, je ne m'émerveille
pas que tu t'empares facilement des âmes viles et tachées
d'autres vices, mais que tu mènes lié par la même corde, et que tu
déchires avec les mi"me3 griffes, tel qui, par l'élévation de son es-
prit, s'il avait pu t'éviter eût été digne d'estime et d'honneur I •

41 TUOISIKMIi PARTIE.

Hausser et baisser son mouchoir.

Le temps coule : on n'est pas sitôt à la bavette Qu'on trotte,
qu'on raisonne ; on devient grandelette. Puis grande tout à fait;
et puis le serviteur. Le père avec raison eut peur Que sa fille,
chassant de race, Ne le prévînt, et ne prévînt encor Prêtre, no-
taire, hymen, accord; Chose qui d'ordinaire ôtent toute la grâce
Au présent que l'on fait de soi.

La laisser sur sa bonne foi.

Ce n'étoit pas chose trop sûre.

Il vous mit donc la créature Dans un couvent. Là cette belle
apprit Ce qu'on apprend, à manier l'aiguille.

Point de ces livres qu'une fille Ne Ht qu'avec danger, et qui
gâtent l'esprit : Le langage d'amour étoit jargon pour elle. On
n'eût su tirer de la belle Un seul mot que de sainteté:

En spiritualité Elle auroit confondu le plus grand personnage.
Si l'une des nonnains la louoit de beauté : « Mon Dieu, fi ! disoit-
elle; ah ! ma sœur, soyez sage; Ne considérez point des traits qui
périront ; C'est terre que cela, les vers le mangeront. » Au reste,
elle n'avoit au monde sa pareille

A manier un canevas, Filoit mieux que Gloton, brodoit mieux
que Pallas, Tapissoit^ mieux qu'Arachne, et mainte autre mer-
veille. Sa sagesse, son bien, le bruit de ses beautés, Mais le bien
plus que tout y fit mettre la presse ; Car la belle étoit là comme en
lieux empruntés. Attendant mieux, ainsi que l'on y laisse

Les bons partis, qui vont souvent

Au moutier, sortant du couvent.

Vous saurez que le père avoit, longtemps devant,

Cette fille légitimée ^.

Caliste (c'est le nom de notre renfermée) N'eut pas la clef des champs, qu'adieu les livres saints.

Il 86 présenta des blondins,

De bons bourgeois, des paladins, Des gens de tous états, de tout poil, de tout âge. La belle en choisit un, bien fait, beau personnage,

D'humeur commode, à ce qu'il lui sembla; Et pour gendre aussitôt le père 1" agréa.

La dot fut ample, ample fut le douaire :

1. Tapisser, faire de la tapisserie. Voyez Arioste, chant XLIII, octave 18:

Di bei trapuntiedi ricami, quant© Mai ne sapeesse Pallade, sapea

2. On remarquera, dans la première leçon, t. III, p. 263, quatre vera supprimés ici par l'auteur.

La fille étoit unique, et le garçon aussi. Mais ce ne fut pas là le meilleur de l'affaire;

Les mariés n'avoient souci

Que de s'aimer et de se plaire.

Deux ans de paradis s' étant passés ainsi,

L'enfer des enfers vint ensuite.

Une jalouse humeur saisit soudainement

Notre époux, qui fort sottement S'alla mettre en l'esprit de
craindre la poursuite D'un amant qui sans lui se seroit morfondu;

Sans lui le pauvre homme eût perdu

Son temps à l'entour de la dame, Quoique pour la gagner il
tentât tout moyen.

Que doit faire un mari quand on aime sa femme? Rien.

Voici pourquoi je lui conseille De dormir, s'il se peut, d'un et
d'autre côté.

Si le galant est écouté.

Vos soins ne feront pas qu'on lui ferme l'oreille. Quant à l'oc-
casion, cent pour une. Mais si Des discours du blondin la belle
n'a souci, Vous le lui faites naître, et la chance se tourne.

Volontiers où soupçon séjourne

Gocuage séjourne aussi.

Damon (c'est notre époux) ne comprit pas ceci. Je l'excuse et
le plains, d'autant plus que l'ombrage

Lui vint par conseil seulement.

Il eût fait un trait d'homme sage, S'il n'eût cru que son
mouvement.

Vous allez entendre comment.

L'enchanteresse Néi'ie Fleurissoit lors; et Circé, Au prix d'elle,
en diablerie N'eût été qu'à l'AB C.

Car Nérie eut à ses gages Les intendants des orages, Et tint le destin lié ; Les Zéphyrz étoient ses pages; Quant à ses valets de pied, C'étoient messieurs les Borées, Qui portoient par les contrées Ses mandats souventes fois ; Gens dispos, mais peu courtois.

Avec toute sa science, Elle ne put trouver de remède à l'amour : Damon la captiva. Celle dont la puissance

Eût arrêté l'astre du jour Brûle pour un mortel, qu'en vain elle souhaite Posséder une nuit à son contentement \

Arioste, chant XLIII, octave

Hendea la notte cbiara, oscuro il die, FermaTa il sol, facea la terra vaga ;

Si iXérie eût voulu des baisers seulement,

G'étoit une affaire faite; Mais elle ail oit au point, et ne raarchançoit pas,

Danion, quoiqu'elle eût des appas.

Ne pouvoit se résoudre à fausser la promesse

D'être fidèle à sa moitié,

Et vouloit que l'enchanteresse

Se tint aux marques d'amitié.

Où sont-ils ces maris? la race en est cessée, Et même je ne sais si jamais on en vit. L'histoire en cet endroit est, selon ma pensée.

Un peu sujette à contredit.

L'Hippogriffe n'a rien qui me choque l'esprit,

INon plus que la Lance enchantée ; Mais ceci, c'est un point qui d'abord me surprit. Il passera pourtant, j'en ai fait passer d'autres. Les gens d'alors étoient d'autres gens que les nôtres

On ne vivoit pas comme on vit.

Non potea trar pero le voglie mie, Che le sanassin l'amorosa piega Col rimedio che dar non le potria Senza alta ingiuria délia donna mia.

« Elle faisait la nuit lumineuse, le jour obscur; elle rendait le soleil immobile et faisait mouvoir la terre. (Arioste en était encore au système astronomique de Ptolémée.) Elle n'eut pas la puissance d'obtenir de ma volonté le remède qui aurait guéri son amoureuse blessure, mais que je n'aurais pu lui donner sans faire une profonde injure à mon épouse. »

Pour venir à ses fins, l'ajouteuse iNérie

Employa philtres et brevets, Eut recours aux regards remplis d'afféterie,

Enfin n'omit aucuns secrets ^ Damon à ces ressorts opposoit l'hyménée.

Nérie en fut fort étonnée.

Elle lui dit un jour : « Votre fidélité Vous paroît héroïque et digne de louange ; Mais je voudrois savoir comment de son côté

. Caliste en use, et lui rendre le change. Quoi donc! si votre femme avoit un favori, Vous feriez l'homme chaste auprès d'une maîtresse? Et pendant que Caliste, attrapant son mari, Pousse-roit jus'|u'au bout ce qu'on nomme tendresse,

Vous n'iriez qu'à moitié chemin?

Je vous croyois beaucoup plus fin, Et ne vous tenois pas homme de mariage. Laissez les bons bourgeois se plaire en leur ménage ; C'est pour eux seuls qu'hymen lit les plaisirs permis. Mais vous, ne pas chercher ce qu'amour a d'exquis ! Les plaisirs défendus n'auront rien qui vous pique ! Et vous les bannirez de votre république ! Non, non; je veux qu'ils soient désormais vos amis.

Faites-en seulement l'épreuve ;

I. Ces quatre vers en ont remplacé onze, qu'on trouve dans la pre- ; :ière leçon, u III, p. IQQ.

Ils VOUS feront trouver Caliste toute neuve Quand vous re-viendrez au logis.

Apprenez tout au moins si votre femme est chaste. Je trouve qu'un certain Éraste Va chez vous fort assidûment.

— Seroit-ce en qualité d'amant, Reprit Damon, qu'Éraste nous visite?

Il est trop mon ami pour toucher ce point-là,

— Votre ami tant qu'il vous plaira, Dit Nérie, honteuse et dé-pite ;

Caliste a des appas, Éraсте a du mérite; Du côté de l'adresse il ne leur manque rien ; Tout cela s'accommode bien. »

Ce discours porta coup, et fit songer notre homme. Une épouse fringante, et jeune, et dans son feu,

Et prenant plaisir à ce jeu

Qu'il n'est pas besoin que je nomme ; Un personnage expert aux choses de l'amour.

Hardi comme un homme de cour.

Bien fait, et promettant beaucoup de sa personne : Où Damon jusqu'alors avoit-il mis ses yeux? Car d'amis... moquez-vous; c'est une bagatelle.

En est-il de religieux .Jusqu'à désespérer, alors que la donzelle Montre à demi son sein, sort du lit un bras blanc, Se tourne, s'inquiète, et regarde un galant

LA COUPE ENCHANTÉE. 4f>

En cent façons,, de qui la moins friponie Veut dire: « Il. y fait bon, l'heu'e'du bergeu sonne;

Étes-vous snurd? » Damon a dans l'esprit Que tout cela s'est fait, du moins qu'il s'est pu faire. Sur ce beau fondement le pauvre homme bâtit

Maint ombrage et mainte chimère.

Nérie en a bientôt le vent;

Et, pour tourner en certitude

Le soupçon et l'inquiétude Dont Damon s'est coiffé si malheureusement,,

L'enchanteresse lui propose Une chose :

C'est de se frotter le poignet D'une eau dont les sorciers ont trouvé le secret, Et qu'ils appellent l'eau de la métamorphose

Ou des mi'acles autrement.

Cette drogue, en moins d'un moment,

Lui doaneroit d'Éraste et l'air et le visage,

Et le maintien, et le corsage.

Et la voix; et Damon, sous ce feint personnage,, Pourroit voii" si Galiste en viendrait à l'elfet.

Damou n'attend pas davantage :

Il se frotte; il devient l'Éraste le mieux fait

Que la nature ait jamais fait.

En cet état ri va trouver sa femme.

Met la lleurette au vent; et, cacliant son ennui v

Contes T. II.

a Que VOUS êtes belle aujourd'hui!

Lui dit-il; qu'avez-vous, madame, Qui vous donne cet air d'un vrai jour de printemps * ? »

Galiste, qui savoit les propos des amants,

Tourna la chose en raillerie.

Damon changea de batterie.

Pleurs et soupirs furent tentés.

Et pleurs et soupirs rebutés.

Galiste étoit un roc; rien n'émouvoit la belle. Pour dernière machine, à la fin notre époux Proposa de l'argent ; et la somme fut telle

Qu'on ne s'en mit point en courroux.

La quantité rend excusable.

Galiste enfin l'invincible

Gomma d'écouter raison; Sa chasteté plia : car comment tenir bon

Contre ce dernier adversaire?

Si tout ne s'ensuivit, il ne tint qu'à Damon;

L'argent en auroit fait l'affaire.

Et quelle affaire ne fait point Ce bienheureux métal, l'argent, maître du monde? Soyez beau, bien disant, ayez perruque blonde,

N'omettez un seul petit point;

1. Après ce vers, on trouve dans la première leçon, t. III, p. 270 à 274, un dialogue que l'auteur a supprimé. Le fragment de 16G9 finit avec ce dialogue, et la suite du conte a, par conséquent, paru pour la première fois dans cette troisième partie.

Un financier viendra qui sur votre moustache* Enlèvera la belle ; et dès le premier jour

Il fera présent du panache * ; Vous languirez encore après un an d'amour.

L'argent sut donc fléchir ce cœur inexorable. Le rocher disparut : un mouton succéda, Un mouton qui s'accommoda

1. Sur la moustache, et non sous la moustache. Ainsi Molière : u L'on n'est point bien aise de voir, sur sa moustache, cajoler hardiment sa femme ou sa maîtresse. » (Le Sicilien, scène xiv). Et M^{me} de Sévigné, dans une phrase encore plus significative : « Quatre belles dans un carrosse, nous ayant vus passer dans les nôtres, eurent une telle envie de nous revoir qu'elles voulurent passer devant nous lorsque nous étions sur une chaussée qui n'a jamais été faite que pour un carrosse. Ce téméraire cocher nous passa sur la moustache : elles étoient à deux doigts de tomber dans la rivière. »

2. Ce panache est l'ornement Imaginaire de la coiffure des maris trompés.

Arioste, au début du chant XLIII, dans son éloquente invective contre l'Avarice, dit :

Che d'alcune diro belle e gran donne

Ch' a bellezza, a virtù de' fidi a nanti,

A lunga servitu, piu che colonne

lo veggo dure, immobili e costanti ?

Veggo venir poi l'Avarizia, e ponne

Far si che par che subito le incanti :

In un di, senza amor (chi fïa cho'l creda?)

A un vecchio, a un brutto, a un œostro le da in preda !

« Que dirai-je de certaines belles et gi'andos dames que je vois résister à la beauté, au mérite, aux longs services d'amants fidèles, ei se montrer aussi fermes et aussi inébranlables que des colonnes? Pui-. je vois venir l'Avarice, et il semble qu'elle les ensorcelle subitement. En un jour, sans amour, (qui pourrait le croire?) elle les livre ea proie à un vieillard, à une brute, à un monstre! »

5f TROISIÈME PARTIR.

A tout ce qu'on voulut, mouton doux et traitable. Mouton qui, sur le point de ne rien refuser,

Donna pour arrhes un baiser.

L'époux ne voulut pas pousser plus loui la chose. Ni de sa propre honte être lui-mèm& cause. 11 reprit * donc sa forme, et dit à sa moitié : « Ah! Caliste, autrefois de Damon si chérie, Caliste, que j'aimai cent fois plus que ma vie, Caliste, qui m'aimas d'une ardente amitié, L'argent t'est-il plus cher qu'une union si belle? Je devrois dans ton sang éteindi-e ce forfait : Je ne puis; et je t'aime encor tout infidèle: Ma mort seule expiera le sort que tu m'as fait. »

Notre épouse, voyant cette métamorphose, Demeura bien surprise ; elle dit peu de chose ;

Les pleurs furent son seul recours.

Le mari passa quelques jours

A raisonner sur cette affaire.

Un cocu se pou voit-il faire Par la volonté seule, et sans venir au point?

L'étoit-il? ne l'étoit-il point?

Cette difficulté fut encore éclaircie Par Nérie.

i. Le» premières éditions portent reprint, comme on écrivait ce mot au temps de Malherbe; à partir de l'édition de 1685, il y a. reprint.

« Si vous êtes, dit-elle, en doute de cela,

Buvez dans cette coupe-là ; On la fit par tel art que, dès qu'un personnage

Dûment atteint de cocuage Y veut porter la lèvre, aussitôt tout s'en va; Il n'en avale rien, et répand le breuvage Sur son sein, sur sa barbe, et sur son vêtement. Que s'il n'est point censé cocu suffisamment,

H boit tout sans répandre goutte. »

Damon, pour éclaircir son doute, Porte la lèvre au vase : il ne se répand rien. « C'est, dit-il, réconfort; et pourtant je sais bien Qu'il i)'a tenu qu'à moi. Qu'ai-je affaire de coupe?

Faites-moi place en votre troupe.

Messieurs de la grand'bande ' . » Ainsi disoit Damon, Faisant à sa femelle un étrange sermon. Misérables humains ! Si poui* des cocuages 11 faut en ces pays faire tant de façon,

Allons-nous-en chez les sauvages.

Damon, de peur de pis, établit des Argus A l'entour de sa femme, et la rendit coquette. Quand les galants sont défendus, C'est alors que l'on les souhaite.

1. La grande confrérie des époux malheureux. Le mot bande s'appliquait particulièrement, à cette époque, à une troupe, à un orchestre de musiciens. (Voyez notre édition de Molière, t. IV, p. 402, note 1.)

54 TROISIÈME L'ARÏE.

Le malheureux époux s'informe, s'inquiète, Et de tout son pouvoir court au-devant d'un mal Que la peur bien souvent rend aux hommes fatal*. De quart d'heure en quart d'heure il consulte la tasse.

11 y boit huit jours sans disgrâce.

Mais à la fin il y boit tant

Que le breuvage se répand.

Ce fut bien là le comble. o science fatale! Science que Damon eût bien fait d'éviter ! 11 jette de fureur celte coupe infernale ; Lui-même est sur le point de se précipiter*. 11 enferme sa femme en une tour carrée ; Lui va, soir et matin, reprocher son forfait. Cette honte, qu'auroit le silence enterrée, Court le pays, et vit du vacarme qu'il fait.

Caliste cependant mène une triste vie.

Comme on ne lui laissoit argent ni pierrerie, Le geôlier fut fidèle ; elle eut beau le tenter.

Enfin la pauvre malheureuse Prend son temps que Damon,
plein d'ardeur amoureuse,

Étoit d'humeur à l'écouter:

« J'ai, dit-elle, commis un crime inexcusable ;

Se précipiter, se Jeter dans un précipice

Mais quoi! suis-je la seule? hélas! non. Peu d'époux Sont
exempts, ce dit-on, d'un accident semblable. Que le moins enta-
ché se moque un peu de vous.

Pourquoi donc être inconsolable?

— Eh bien, reprit Damon, je me consolerais,

Et même vous pardonnerai,

Tout incontinent que j'aurai Trouvé de mes pareils une telle
légende Qu'il s'en puisse former une armée assez grande Pour
s'appeler royale. Il ne faut qu'employer Le vase qui me sut vos se-
crets révéler. »

Le mari, sans tarder exécutant la chose.

Attire les passants, tient table en son château.

Sur la fin des repas, à chacun il propose

L'essai de cette coupe, essai rare et nouveau.

« Ma femme, leur dit-il, m'a quitté pour un autre ;

Voulez-vous savoir si la vôtre Vous est fidèle? 11 est quelque-fois bon D'apprendre comme tout se passe à la maison. En voici le moyen ; buvez dans cette tasse :

Si votre femme de sa grâce

Ne vous donne aucun sufTragant,

Vous ne répandrez nullement ;

Mais si du dieu nommé Vulcau*

1. C'était autrefois l'orthographe la plus usuelle de ce nom.

Vous suivez la bannière, étant de nos confrères ■Eti ces redoutables mystères, De part et d'autre la boisson Coulera sur votre menton. »

Autant qu'il s'en rencontre à qui Damon propose

Cette pernicieuse chose, Autant en font l'essai ; presque tous y sont pris. Tel en lit, tel en pleure ; et, selon les espiïts,

Cocuage en plus d'une sorte

Tient sa morgue ' paraii ses gens.

Déjà l'armée est assez forte

Pour faire corps et 'battre aux champs.

La voilà tantôt qui menace

Gouverneurs de petite place.

Et leur dit qu'ils seront pendus

Si de tenir ils ont l'audace :

Car, pour être royale, il ne lui manque plus

Que peu de gens; c'est une affaire

Que deux ou trois mois peuTent faire.

Le nombre croît de jour en jour

1. Tient une contenance fière et dédaigneuse. Ce mot signifiait proprement un certain pli des lèvres exprimant l'orgueil et le contentement de soi. « Ces paroles achevées, Juppiter, contournant la teste comme un singe qui avale pillules, feiat une morgue tant esjiouvantable que tout le grand Olympe trembla. » — « Loyre et sa femme se vestirent de leurs beaux habillemens, comparurent dans la salle, faisans bonne morgue. » (RABEi.Am, livre IV, prologue et chap. xu.)

LA GXDUPE ENCHANTÉE. «7

Sans que l'on batte le tambour.

Les différents degrés où monte cocuage

Règlent le pas et les emplois :

Ceux qu'il n'a visités seulement qu'une fois

Sont fantassins pour tout potage ^ ;

Ou fait lies autres cavaliers.

QuiconqpjB est de ses familiers,

On ne manque pas de l'élire

Ou capitaine, ou lieutenant,

Ou l'on lui donne un régiment,
Selon qu'entre les mains du sire
Ou plus ou moins subitement
La liqueur du vase s'épand.

Un versa tout en un Tnoment; Il fut fait généi'al. Et croyez que
l'armée

De hauts officiers ne manqua :

Elus d'un intendant se trouva;

Cette charge fiit partagée ^

Le nombre des soldats étant presque complet,

Et plus que suffisant pour se mettre en campj^ne,

Renaud, neveu de Ghai-leniagne, Passe par ce château : l'on l'y
ti'aite à souhait;

Puis le seigneur. du lieu lui fait

1. Expression proverbiale, pour dire: simplement, en tout et
potir tout

2. Tout ce développement comique de l'armée royale recrutée
pai Damon est propre à La Fontaine.

Même harangue qu'à la troupe.

Renaud dit à Damon . « Grand merci de la coupe: Je crois ma
femme chaste, et cette foi suffit.

Quand la coupe me l'aura dit, Que m'en reviendra-t-il ? Gela sera-t-il cause De me faire dormir de plus que de deux yeux?

Je dors d'autant, grâces aux dieux.

Puis-je demander autre chose?

Que sais-je? par hasard si le vin s'cpandoit? Si je ne tenois pas votre vase assez droit?

Je suis quelquefois maladroït :

Si cette coupe enfin me prenoit pour un autre?

Messire Damon, je suis vôtre * :

Gommandez-moi tout, hors ce point -. »

Ainsi Renaud partit, et ne hasarda point. Damon dit : « Celui-ci, messieurs, est bien plus sage Que nous n'avons été : consolons-nous pourtant ; Nous avons des pareils, c'est un grand avantage. »

Il s'en rencontra tant et tant Que, l'armée à la fin royale devenue, Galiste eut liberté, selon le convenant • ;

Par son mari chère tenue,

Tout de même qu'auparavant.

Le traité, la convention, la promesse

Époux, Renaud vous montre à vivre :

Pour Damon, gardez de le suivre.

Peut-être le premier eût eu charge de l'ost * : Que sait-on? Nul mortel, soit Roland, soit Renaud, Du danger de répandre exempt ne se peut croire : Charlemagne lui-même auroil eu tort de boire.

1. De l'armée. « Le roy fit faire plusieurs processions en Vost. » (JoiNVILLE) — Ce vieux mot a été employé plusieurs fois par La FonUine. (Voyez t. II, p. 270 et 330.)

NOUVELLE TIREE DE BOCCACB

Je me souviens d'avoir damné jadis L'amant avare; et je ne m'en dédis*.

Si la raison des contraires est bonne, Le libéral doit être en paradis :

Je m'en rapporte à messieurs de Sorbonne.

Il étoit donc autrefois un amant

Qui dans Florence aimait certaine femme.

Gomment aimer? G'étoit si follement

Que, pour lui plaire, il eût vendu son âme.

S'agissoit-il de divertir la dame,

A pleines mains il vous jetoit l'argent:

Non est laudandus nec amandus amator avarus

{Aïda, poème attribué à Mathieu de Vendôme, xii^e siècle.) C'était une des maximes les plus répandues au moyen âge, un de» articles de foi du Credo des troubadours et des trouvères.

Sachant très-bien qu'en amour, comme en guerre,

On ne doit plaindre un métal qui fait tout ;

Renverse murs, jette portes par terre \

N'entreprend rien dont il ne vienne à bout ;

Fait taire chiens, et, quand il veut, servantes;

Et, quand il veut, les rend plus éloquentes

Que Cicéron, et mieux persuadantes ;

Bref, ne voudroit avoir laissé debout

Aucune place, et tant forte fût-elle.

Si * laissa-t-il sur ses pieds notre belle.

Elle tint bon; Frédéric échoua

Près de ce roc, et le nez s'y cassa;

Sans fruit aucun vendit et fricassa

Tout son avoir; comme l'on pourroit dire

Belles comtés', beaux marquisats de Dieu,

Qu'il possédoit en plus et plus d'un lieu.

Avant qu'aimer, on l'appeloit messire

A longue queue' ; enfin, grâce à l'amour,

Il ne fut plus que messire tout court.

Rien ne resta qu'une ferme au pauvre homme.

Et peu d'amis, même amis Dieu sait comme.

Le plus zélé de tous se contenta,

i. Si, particule affirmative. (Voyez t. III, p. 55, note 3.)

2. Ce mot était encore féminin en poésie. Il est resté féminin dans le nom de la Franche- Comté.

3. C'est -a-dire : en faisant suivre ce mot de beaucoup de noms de domaines et de lieux.

Comme chacun, de dire : « C'est dommage. » Chacun le dit, et chacun s'en tint là: Car de prêter à moins que sur bon gage, Point de nouvelle : on oublia les dons. Et le mérite, et les belles raisons De Frédéric, et sa première vie.

Le protestant ' de madame Clitie

N'eut du crédit qu'autant qu'il eut du fonds.

Tant qu'il dura, le bal, la comédie

Ne manqua point à cet heureux objet ;

De maints tournois elle fut le sujet ;

Faisant gagner marchands de toutes guises*

Faiseurs d'habits, et faiseurs de devises,
Musiciens, gens du sacré vallon :
Fédéric eut à sa table Apollon.
Femme n'étoit ni fille dans Florence
Qui n'employât, pour débaucher le cœur
Du cavalier, l'une un mot suborneur,
L'autre un coup d'oeil, l'autre quelque autre avance ;
Mais tout cela ne laisoit que blanchir*.
11 aimoit mieux Clitie inexorable

De toutes sortes. (Voyez page 20, note

:{. On dit d'un coup de feu qu'il n'a fait que blanchir, lorsqu'il n'a fait qu'effleurer une plaque, une cuirasse, une muraille, en y laissant une trace blanche. « On emploie ce mot au figuré, dit Furetière, pour

Qu'il n'auroit fait Hélène favorable.

Conclusion, qu'il ne la put fléchir.

Or, en ce train de dépense effroyable, Il envoya les marquisats au diable Premièrement; puis en vint aux comtés, Titres par lui plus qu'aucuns regrettés, Et dont alors on faisoit plus de compte. Delà les monts * chacun veut être comte, Ici marquis, baron peut-être ailleurs.

Je ne sais pas lesquels sont les meilleurs ; Mais je sais bien
qu'avecque la patente De ces beaux noms on s'en aille au marché.
L'on reviendra comme on étoit allé :

Prenez le titre, et laissez-moi la rente. Clitie avoit aussi beau-
coup de bien ;

exprimer que les efforts que l'on fait pour attaquer ou persua-
der quelqu'un sont inutiles, n

On ne peut les fléchir ;

Contre eux les triolets,

Doux propos et poulets

Ne font que blanchir.

(ScAREON, Chanson sir deux yeux noirs.)

LCi douceurs ne feront que blanchir contre moi.

(MouàsB, Depil amoureux, acte V, scène ix.)

Et n)s eoseignements ne font là que blanchir.

{École des femmes, acte III, scèue ni.)

» ToiU cela ne fait que blanchir. » {Critique de l'École des
femmes, •cène VII.)

Au delà des Alpes, en Italie

m T II O 1 s 1 K A I K P A K T I E .

Son mari même étoit grand terrien- v Ainsi jamais la belle ne prit rien, Argent ni dons, mais souïrit la dépense Et les cadeaux*, sans croire pour cela Être obligée à nulle récompense.

S'il m'en souvient, j'ai dit fju'il ne resta Au pauvre amant rien qu'une métairie, Ghétive encore, et pauvrement bâtie.

Là Frédéric alla se confiner, Honteux qu'on vît sa misère en Florence; Honteux encor de n'avoir su gagner^ Ni par amour, ni par magnificence.

Ni par six ans de devoirs et de soins, Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins. Il s'en prenoit à son peu de mérite, Non à Clitie ; elle n'ouït jamais, Ni pour froideurs,, ni pour autres sujets, Plainte de lui, ni grande ni petite.

Notre amoureux subsista comme il put Dans sa retraite, où le pauvre homme n'eut Pour le servir qu'une vieille édentée;

Propriétaire foncier

2. Les repas et les fêtes qui lui étaient données. On disait des « cadeaux de musique et de danse »j quand ces fêtes, ces parties de plaisir, étaient accompagnées de danse et de musique. Voyez OEuvret complètes de Molière, t. II, p. 53, note 3, et p. 455, note 1.

Cuisine froide et fort peu fréquentée;

A l'écurie, un cheval assez bon,

Mais non pas fin; sur la perche, un faucon

Dont à l'entour de cette métairie
Défunt marquis s'en alloit, sans valets,
Sacrifiant à sa mélancolie
Mainte perdrix, qui, las! ne pouvoit mais*
Des cruautés de madame Clilie.
Ainsi vivoit le malheureux amant ;
Sage s'il eût, en perdant sa fortune,
Perdu l'amour qui l'alloit consumant;
Mais de ses feux la mémoire importune
Le talonnoit ; toujours un double ennui
Alloit en croupe à la chasse avec lui^

1. Ne pouvait rien, n'était pas responsable. Mais signifie ici plus, davantage, et vient de magis.

Seigneur, hélas ! ne l'est-il maix.

Selon les authentiques dicts ?

(, Villon.)

Sur la tentation ai-je quelque crédit?

Et puis-je mais, seigneur, s-i le cœur leur en dit?

(Molière, Déptl finwweur, acte V, scène m.)

Bat l'air qui n'en peut mais.

(Livre II, fable ix.) Voyez t. I, p. 119, note 1.

Post equitem sedet atra cura

(Horace, liv. III, ode i, v. 40.) Boileau a dit :

Le chagrin monta en croupe et galope avec lui. (Epître V, V. 45.)

Le conte de La Fontaine parut en 1671 ; l'épître de Baileau en 1074.

Contes T. 11.

Mort vint saisir le mari de Glitie.

Gomme ils n'avoient qu'un fils pour tous enfants,

Fiiis n'ayant pas pour un pouce de vie,

Et que l'époux, dont les biens étoient grands,

Avoit toujours considéré sa femme,

Par testament il déclare la dame

Son héritière, arrivant le décès

De l'eifançon^ qui peu de temps après

Devint malade. On sait que d'ordinaire

A ses enfants m'n-e ne sait que faire

Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux;

Zèle souvent aux enfants dangereux.

Celle-ci, tendre et fort passionnée,

Autour du sien est toute la journée.

Lui demandant ce qu'il veut, ce qu'il a;

S'il mangeroit volontiers de cela ;

Si ce jouet, enfin si cette chose

Est à son gré. Quoi que l'on lui propose,

Il le refuse, et pour toute raison

i. Du petit enfant. Ce diminutif fut en usage jusques au commencement du xvii^e siècle, o Comme petits enfans qu'on sèvre, elles languissent et gémissent. » (Saint François de Sales.) — « Certes, il est impossible de croire qu'une mère qui n'avoit assurance de sa grandeur et de son repos qu'en cet enfant l'eust voulu esloigner de soi «ein. » (Et. Pasquier.)

L'abbé Delille a encore employé ce mot :

U n'a point d'ua badaud la bourgeoise tendreM} Ne vous parla point des leçons Que l'on donne à ses enfants.

Il dit qu'il veut seulement le faucon De Frédéric ; pleure, et mène une vie A faire gens de bon cœur détester^ :

Ce qu'un enfant a dans la fantaisie Incontinent il faut l'exécuter.

Si l'on ne veut l'ouïr toujours crier.

Or il est bon de savoir que Clitie A cinq cents pas de cette métairie Avoit du bien, possédoit un château ; Ainsi l'enfant avoit pu de l'oiseau Ouïr parler. On en disoit merveilles :

On en coniptoit des choses nonpareilles ; Que devant lui jamais une perdrix Ne se savoit, et qu'il en avoit pris Tant ce matin, tant cette après-dinée.

Son maître n'eût donné pour un trésor On tel faucon. Qui fut bien empêchée?

Ce fut Clitie. Aller ôter encor A Frédéric l'unique et seule chose Qui lui restoit ! et supposé qu'elle ose Lui demander ce qu'il a pour tout bien, Auprès de lui méritoit-elle rien ?

Elle l'avoit payé d'ingratitude;

1. Détester était parfois employé comme verbe neutre, dans le »en de jurer, blasphémer. La Fontaine a dit (liv. VI, fable xviii) :

Pour venir au chartier embourbé dans ces lieux, Le voilà qui déteste et jure de un mieux.

68 TROISIEME PARTIE.

Point de faveur; toujours hautaine et rude En son endroit. De quel front s'en aller Après cela le voir et lui parler, Ayant été cause de sa ruine?

D'autre côté, l'enfant s'en va mourir, Refuse tout, tient tout pour médecine ; Afin qu'il mange il faut l'entretenir De ce faucon ; il se tourmente, il crie : S'il n'a l'oiseau, c'est fait que de sa vie.

Ces raisons-ci l'emportèrent enfin.

Chez Frédéric la dame un beau matin S'en va sans suite et sans nul équipage. Frédéric prend pour un ange des cieux Celle qui vient d'apparoître à ses yeux ; Mais cependant il a honte, il enrage De n'avoir pas chez soi pour lui donner Tant seulement un malheureux dîner.

Le pauvre état où sa dame le treuve '

1. Nous avons eu l'occasion de relever cette forme du verbe trouver, fréquente dans La Fontaine et ses contemporains. (Voyez t. I, p. 140, et t. V, p. 132.)

Ménage rapporte que de son temps les académiciens étaient partagés sur la question de savoir si l'on devait dire trouver ou Ireii er. « M. de Vaugelas, dit-il, a décidé que trouver et treuver étoient tous deux bons, mais que le premier étoit sans comparaison le Jiieilleui-. Je suis de son avis : il faut dire trouver, comme on dit en italien trovare, et comme nous disons prouver et esprouver. » {Observations sur Malherbe, liv. VI, p. 373-37i.)

Le rend confus. Il dit donc à la veuve :

« Quoi ! venir voir le plus humble de ceux

Que vos beautés ont rendus amoureux,

Un villageois, un hère*, un misérable!

C'est trop d'honneur; votre bonté m'accable.

Assurément vous alliez autre part. »

A ce propos notre veuve repart:

« Non, non, seigneur ; c'est pour vous la visite ;

Je viens manger avec vous ce matin.

— Je n'ai, dit-il, cuisinier ni marmite:

Que vous donner? — N'avez-vous pas du pain? »

Reprit la dame. Incontinent lui-même

Il va chercher quelque œuf au poulailler,

Quelque morceau de lard en son grenier.

Le pauvre amant, en ce besoin extrême,

Voit son faucon, sans raisonner le prend,

Lui tord le cou, le plume, le fricasse.

Et l'assaisonne, et court de place en place.

Tandis la vieille a soin du demeurant :

Fouille au bahut; choisit pour cette fête

Ce qu'ils avoient de linge plus honnête ;

Met le couvert; va cueillir au jardin

Du serpolet, un peu de romarin,

Cinq ou six fleurs, dont la table est jonchée.

i. La Fontaine a déjà employé ce mot sans l'adjectif pauvre, qui l'accompagne ordinairement. (Voyez t. I, p. 49.)

Pour abrégér, on sert la fricassée.

La dame en mange, et feint d'y prendre goût.

Le repas fait, cette femme résout
De hasarder l'incivile requête,
Et parle ainsi : « Je suis folley seigneur,
De m'en venir vous arracher le cœur ;
Encore un coup, il ne m'est guère honnête
De demander à mon défunt amant
L'oiseau qui fait son seul contentement :
Doit-il pour moi s'en priver un moment?
Mais excusez une mère affligée :
Mon fils se meurt ; il veut votre faucon.
Mon procédé ne mérite un tel don ;
La raison veut que je sois refusée :
Je ne vous ai jamais accordé rien.
Votre repos, votre honneur, votre bien.
S'en sont allés aux plaisirs de Glitie.
Vous m'aimiez plus que votre propre vie:
A cet amour j'ai très-mal répondu :
Et je m'en viens, pour comble d'injustice,
Vous demander... Et quoi? c'est temps perdu,
Votre faucon. Mais non ; plutôt périsse

L'enfant, la mère, avec le demeurant,
Que de vous faire un déplaisir si grandi
Souffrez sans plus que cette triste mère,
Aimant d'amour la chose la plus chère
Que jamais femme au monde puisse avoir.

Un fils unique, une unique espérance, S'en vienne au raions
s'acquitter du devoir De la nature, et pour toute allégeance En
votre sein décharge sa douleur.

Vous savez bien par votre expérience Que c'est d'aimer; vous
le sivez, seigneur. Ainsi je crois trouver chez vous excuse.

— Hélas ! reprit l'amant infortuné.

L'oiseau n'est plus ; vous en avez dîné.

— L'oiseau n'est plus ! dit la veuve confuse.

— .Non, reprit-il: plutôt au ciel vous avoir Servi mon cœur, et
qu'il eût pris la place De ce faucon ! Mais le sort me fait voir Qu'il
ne sera jamais en mon pouvoir

De mériter de vous aucune grâce.

En mon pailler* rien ne méioit resté:

Depuis deux jours la bête * a tout mangé.. J'ai vu l'oiseau; je
l'ai tué sans peine : Rien coûte-t-il quand on reçoit sa reine? Ce
(que je puis pour vous est de chercher

\, Dans ma basse-cour. Le ■pailler est la cour de la ferme où il
y -i de la paille et oii les volailles se tiennent. Qn dit proverbiale-

menl : fier comme un coq sur son pailler, a Je voudrais que les gens qui sont 81 tiers et si rognés sur leurs paillera voyageassent un peu en Europe. • (Voltaire.)

2. C'est-à-dire le loup, le renard, le putois, le furet et les autres bêtes sauvages qui s'introduisent dans les hasses-eours et détruisent les volailles.

7y TROISIÈME PARTIE.

Un bon faucon : ce n'est chose si rare Que dès demain nous n'en puissions trouver, — Non, Frédéric, dit-elle; je déclare Que c'est assez. Vous ne m'avez jamais De votre amour donné plus grande marque. Que mon fils soit enlevé par la Parque, Ou que le ciel le rende à mes souhaits, J'aurai pour vous de la reconnaissance.

Venez me voir, donnez-m'en l'espérance:

Encore un coup, venez nous visiter. »

Elle partit, non sans lui présenter Une main blanche, unique témoignage Qu'amour avoit cimolii ce courage'.

Le pauvre amant prit la main, la baisa, Et de st^s pleurs quelque temps l'arrosa.

Deux jours après, l'enfant suivit le père. Le deuil fut grand ; la trop dolente mère Fit dans l'abord force larmes couler.

Mais, comme il n'e.^t peine d'âme si forte Qu'il ne s'en faille à la fin consoler. Deux médecins la traitèrent de sorte Que sa douleur eut un terme assez court : L'un fut le temps, et l'autre fut l'amour.

1. Nous avons déjà signalé cette acception du mot courage, voulant dire cœur, inclination. (Voyez t. II, p. 157, note 1.)

On épousa Frédéric en grand'pompe, Non-seulement par obligation, Mais, qui plus est, par inclination, Par amour même. Il ne faut qu'on se trompe A cet exemple, et qu'un, pareil espoir Nous fasse ainsi consumer notre avoir : Femmes ne sont toutes recomioissantes.

A cela près, ce sont choses charmantes; Sous h ciel n'est un plus bel animal.

Je n'y comprends le sexe en général.

Loin de cela ; j'en vois peu d'avenantes. Pour cel'es-ci, quand elles sont aimantes *, J'ai les desseins du monde les meilleurs : Les autres n'ont qu'à se pourvoir ailleurs.

1. Dans l'édition de 1671, il y a ici charmantes; mais beaucoup d'exemplaires contiennent une correction manuscrite du temps remplaçant la syllabe char par la syllabe aij, correction manuscrite qu'on)eut attribuer à La Fontafne. Nous n'avons donc pas à hésité à adopter le mot ayinantes, qui est évidemment la boune leçon.

VI

LA GODRTISANE AMOUREUSE.

Le jeune Amour, bien qu'il ait la façon D'un dieu qui n'est en-
cor qu'à sa leçon ^ Fut de tout temps grand faiseur de miracles:
En gens coquets il change les Gâtons, Par lui les sots deviennent

des oracles ; Par lui les loups deviennent des moutons. Il fait si bien que l'on n'est plus le même : Témoin Hercule et témoin Polyphème, Mangeurs de gens : l'un, sur un roc assis, Ghantoit aux vents ses amoureux soucis, Et, pour charmer sa nymphe joliette, Tailloit sa barbe, et se i.iroit dans l'eau ; L'autre changea sa mas-sue en fuseau Pour le plaisir d'une jeune fillette*.

C'est-à-dire qui va encore à l'école

2. L'histoire d'Hercule filant aux pieds d'Omphale, reine de Lydie,

J'en dirois cent. Boccace en rapporte un », Dont j'ai trouvé l'exemple peu commun.

C'est de Chimoa, jeune homme tout sauvage» Bien fait de corps, mais ours quant à l'esprit. Amour le lèche, et tant qu'il le polit. Ghimon devint un galant personnage.

Qui fit cela? deux beaux yeux seulement. Pour les avoir aperçus un moment, Encore à peine, et voilés par le somme, ' Ghimon aima, puis devint honnête homme*. Ce n'est le point dont il s'agit ici.

Je veux conter comme une de ces femmes Qui font plaisir aux enfants sans souci Put en son cœur loger d'honnêtes flammes. Elle étoit fière, et bizarre surtout:

On ne savoit comme en venir à bout*.

Rome, c' étoit le lieu de son négoce :

et celle de Poljphème, de Galatée et d'Acis, sont dans toutes les Mythologies. Voyez le chant de Polyphème amoureux, dans les Métamorphoses d'Ovide, XIII, vin.

1. C'est la première nouvelle de la cinquième journée du Décaméron. La Fontaine a traité lui-même ce sujet dans les Filles de Minée, histoire de Zoon. Voyez t. II, p. 447, et la notice p. 452.

Voyez ci-dessus, p. 22, note

3. Comme était alors fréquemment employé pour comment. « M. do Malherbe, dit Vaugelas, disoit toujours comme; en quoi il n'est pas suivi. •

76 troisièmh: partie.

Mettre à ses pieds la mitre avec la crosse,

G'étoit trop peu ; 'es simples monseigneurs '

N'étoient d'un rang digne de ses faveurs.

Il lui falloit un homme du conclave,

Et des premiers, et qui fût son esclave;

Et même encore il y profiloit peu,

A moins que d'être un cardinal neveu.

Le pape enfin, s'il se fût piqué d'elle,

N'auroit été tiop bon pour la donzelle.

De son orgueil ses habits se sentoient ;

Force brillants sur sa robe éclatoient;

La chamarrure avec la broderie.

Lui voyant faire ainsi la renchérie,

Amour se mil en tête d'abaisser

Ce cœur si haut; et, pour un gentilhomme

Jeune, bien fait, et des mieux mis de Rome,

Jusque> au vif il voulut la blesser.

L'adolescent avoit pour nom Camille; Elle, Constance. Et, bien qu'il fût d'humeur Douce, traitable, à se prendre facile, Constance n'eut sitôt l'amour au cœur Que la voilà craintive devenue.

Elle n'osa déclarer ses désirs

1. Les monsignori romains. Ce sont les prélats ou dignitaires ecclô

siasliques qui n'ont point la pourpre.

D'autre façon qu'avecque des soupirs.

Auparavant, pudeur ni retenue

Ne l'arrêtoient ; mais tout fut bien changé.

Gomme on n'eût cru qu'Amour se fût logé

En cœur si fier, Camille n'y prit garde.

Incessamment Constance le regarde;

Et puis soupirs; et puis regards nouveaux;
Toujours rêveuse au milieu des cadeaux'.
Sa beauté même y perdit quelque chose;
Bientôt le lis l'emporta sur la rose.
Avint qu'un soir Camille régala
De jeunes gens ; il eut aussi des femmes ;
Constance en fut. La chose se passa
Joyeusement, car peu d'entre ces dames
Étoient d'humeur à tenir des propos
De sainteté ni de philosophie :
Constance seule, étant sourde aux bons mots,
Laissoit railler toute la compagnie.
Le souper fait, chacun se retira.
Tout d'^s l'abord Constance s'éclipsa,
S' allant cacher en certaine ruelle.
Nul n'y prit garde ; et l'on crut que chez elle.
Indisposée, ou de mauvaise humeur,
Ou pour affaire, elle étoit retournée.

Voyez la note 2 de la page

78 TRUISIÈME PARIK.

La compagnie étant donc retirée,
Camille dit à ses gens, par bonheur,
Qu'on le laissât, et qu'il vouloit écrire.
Le voilà seul, et comme le désire
Celle qui l'aime, et qui ne sait comment
Ni l'aborder, ni par quel compliment
Elle pourra lui déclarer sa flamme.
Tremblante enfm, et par nécessité.
Elle s'en vient. Qui fut bien étonné?
Ce fut Camille. « Eh quoi! dit-il, madame.
Vous surprenez ainsi vos bons amis 1 »
Il la fit seoir. Et puis s'étant remis :
« Qui vous croyoit, reprit-il, demeurée * ?
Et qui vous a cette cache montrée?
— L'Amour, » dit-elle. A ce seul mot sans plus
Elle rougit ; chose que ne font guère
Celles qui sont prêtresses de Vénus :
Le vermillon leur vient d'autre manière.

Camille avoit déjà quelque soupçon
Que l'on l'aimoit ; il n'étoit si novice
Qu'il ne connût ses gens à la façon :
Pour en avoir un plus certain indice,
Et s'égayer, et voir si ce cœur lier
Jusques au bout pourroit s'humilier,

Var. Édit. de

Qui vous croiroit, reprit-il, âmeurée
11 fit le froid. Notre amante en soupire;
La violence enfin de son martyre
La fait parler. Elle commence ainsi :
« Je ne sais pas ce que vous allez dire
De voir Constance oser venir ici
Vous déclarer sa passion extrême.
Je ne saurois y penser sans rougir ;
Car du métier de nymphe me couvrir,
On n'en est plus dès le moment qu'on aime.
Puis, quelle excuse ! Hélas ! si le passé

Dans votre esprit pouvoit être effacé !
Du moins, Camille, excusez ma franchise :
Je vois fort bien que, quoi que je vous dise,
Je vous déplaïs. Mon zèle me nuira.
Mais, nuise ou non. Constance vous adore :
Méprisez-la, chassez-la, battez-la ;
Si vous pouvez, faites-lui pis encore ;
Elle est à vous. » Alors le jouvenceau :
« Critiquer gens m'est, dit-il, fort nouveau:
Ce n'est mon fait; et toutefois, madame,
Je vous dirai tout net que ce discours
Me surprend fort, et que vous n'êtes femme
Qui dût ainsi prévenir nos amours.
Outre le sexe, et quelque bienséance
Qu'il faut garder, vous vous êtes fait tort.
A quel propos toute cette éloquence ?
Votre beauté m'eût gagné sans elFort,
« ^ TROISIEME PAHTIE.
Et de son chef. Je vous le dis eïicor,
Je n'aime point qu'on me fasse d'avance. »

Ce propos fut à la pauvre Constance
Un coup de foudre. Elle reprit pourtant :
« J'ai mérité ce mauvais traitement.
Mais ose-t-on vous dire sa pensée?
Mon procédé ne me vaudrait pas tant,
Si ma beauté n'étoit point effacée.
C'est compliment, ce que vous m'avez dit;
J'en suis certaine, et lis dans votre esprit :
Mon peu d'appas n'a rien qui vous engage.
D'où me vient-il? je m'en rapporte à vous.
N'est-il pas vrai que naguère, entre nous,
A mes attraits chacun rendoit hommage?
Ils sont éteints ces dons si précieux :
L'amour que j'ai m'a causé ce dommage ;
Je ne suis plus assez belle à vos yeux:
Si je l'étois, je serois assez sage.
— Nous parlerons tantôt de ce point-là.
Dit le galant : il est tard, et voilà
Minuit qui sonne: il faut que je me couche. »

Constance crut qu'elle auroit la moitié D'un certain lit que
d'un œil de pitié i

1. Un œil de pitié veut dire ici : un œil implorant de la pitié, et

Elle voyoit ; mais d'en ouvrir la bouche,

Elle n'osa, de crainte de refus.

Le compagnon, feignant d'être confus,

Se tut longtemps; puis dit : « Gomment ferai-je?

Je ne me puis tout seul déshabiller.

— Eh bien, monsieur, dit-elle, appel lerai-je?

— Non, reprit-il, gardez-vous d'appeler; Je ne veux pas qu'en
ce lieu l'on vous voie, Ni qu'en ma chambre une fille de joie Passe
la nuit au su de tous mes gens.

— Gela suffit, monsieur, repartit- elle.

Pour éviter ces inconvénients,

Je me pourrois cacher en la inielle ;

Mais faisons mieux, et ne laissons venir

Personne ici; l'amoureuse Constance

Veut aujourd'hui de laquais vous servir;

Accoi'dez-lui pour toute récompense

Cet honneur-là. » Le jeune homme y consent.

Elle s'approche ; elle le déboutonne ;

Touchant sans plus h l'habit, et n'osant
Du bout du doigt toucher à la personne.
Ce ne fut tout, elle le déchaussa.
Quoi ! de sa main? quoi! Constance elle-même?
Qui fut-ce donc? Est-ce trop que cela?
Je voudrais bien déchausser ce que j'aime.
non : un œil exprimant, témoignant de la pitié, comme c'est le
een» ordinaire de cette locution.

Contes T. IL

Le compagnon dans le lit se plaça,
Sans la prier d'être de la parie.
Constance crut dans le commencement
Qu'il la vouloit éprouver seulement ;
Mais tout cela passoit la raillerie.
Pour en venir au point plus important :
« Il fait, dit-elle, un temps froid comme glace;
Où me coucher?

CAMILLE

Partout où vous voudrez.

CONSTANCE

Délacez-moi, de grâce,

CAMILLE

Je ne saurois ; il fait froid, je suis nu : Délacez-vous. »

Notre amante ayant vu.

Près du chevet, un poignard dans sa gaine. Le prend, le lire, et coupe ses habits. Corps piqué d'or, garnitures de prix.

LA COURTISANH AMOUKEUSE. 83

Ajustements de princesse et de reine :

Ce que les gens en deux mois à grand'peine Avoient brodé périt en un moment; Sans regretter ni plaindre aucunement Ce que le sexe aime plus que sa vie.

Femmes de France, en feriez-vous autant? Je crois que non ; j'en suis sûr ; et parlant Gela fut beau sans doute en Italie.

La pauvre amante approche en tapinois,

Croyant tout fait, et que pour celle foio

Aucun bizarre et nouveau stratagème

Ne viendrait plus son aise reculer.

Camille dit : « C'est trop dissimuler;

Femme qui vient se produire elle-même

N'aura jamais de place à mes côtés ;

Si bon vous semble, allez vous mettre aux pieds. »

Ce fut bien là qu'une douleur extrême

Saisit la belle ; et si lors, par hasard,

Elle avoit eu dans ses mains le poignard.

C'en étoit fait, elle eût de part en part

Percé son cœur. Toutefois l'espérance

Ne mourut pas encor dans son esprit.

Camille étoit trop connu de Constance:

Et que ce fût tout de bon qu'il eût dit

Chose si dure, et pleine d'insolence,

Lui qui s'étoit jusque-là comporté

En homme doux, civil, et sans fierté, Gela senibloit contre toute apparence.

Elle va donc en travers se placer Aux pieds du sire, et d'abord les lui baise. Mais point ti'op fort, de peur de le blesser. On peut juger si Camille étoit aise.

Quelle victoire ! Avoir mis à ce point Une beauté si superbe et si fière !

Une beauté !... Je ne la décris point, Il me faudroit une semaine entière :

On ne pouvoit reprocher seulement Que la pâleur à cet objet charmant.

Pâleur encor dont la cause étoit telle Qu'elle donnoit du lustre
à notre belle.

Camille donc s'étend, et sur un sein
Pour qui l'ivoire auroit eu de l'envie.
Pose ses pieds, et, sans cérémonie,
Il s'accommode et se fait un coussin*;
Puis feint qu'il cède aux charmes de Morphée.
Par les sanglots notre amante étouffée
Lâch»^ la bonde aux pleurs cette fois-là.
Ce fut la fin. Camille l'appela
D'un ton de voiv qui plut fort à la belle.
« Je suis content, dit-il, de votre amour:

Var. Édit. de

Il s'accommode, et s'en fait un coussin.
Venez, venez, Constance; c'est mon tour*.»
Elle se glisse. Et lui, s'approchant d'elle:
« M'avez-vous cru si dur et si brutal,
Que d'avoir fait tout de bon le sévère?
Dit-il d'abord; vous me connoissez mal:

Je vous voulois donner lieu de me plaire.
Or bien, je sais le fond de votre cœur ;
Je suis content, satisfait, plein de joie,
Comblé d'amour : et que votre rigueur,
Si bon lui semble, à son tour se déploie ;
Elle le peut ; usez-en librement.
Je me déclare aujourd'hui votre amant
Et votre époux; et ne sais nulle dame,
De quelque rang et beauté que ce soit.
Qui vous valût pour maîtresse et pour femme ;
Car le passé rappeler ne se doit
Entre nous deux. Une chose ai-je à dire:
C'est qu'en secret il nous faut marier.
Il n'est besoin de vous spécifier
Pour quel sujet : cela vous doit suffire.
Même il est mieux de cette façon-là;
Un tel hymen à des amours ressemble:
On est époux et galant tout ensemble. »
L'histoire dit que le drôle ajouta :
« Voulez-vous pas, en attendant le prêtre,

{. C'est mon tour, sous-entendu : de vous prier.

86 TROISIÈME PARTIE.

A votre amant vous lier aujourd'hui?

Vous le pouvez, je vous réponds de lui ;

Son cœur n'est pas d'un perfide et d'un traître. »

A tout cela Constance ne dit rien :

G'étoit tout dire; il le reconnut bien,

M'étant novice en semblables affaires.

Quant au surplus, ce sont de tels mystères

Qu'il n'est besoin d'en faire le récit.

Voilà comment Constance réussit.

Or, faites-en, nymphes, votre profit.

Amour en a dans son académie,

Si l'on vouloit venir à l'examen,

Que j'aimerois pour un pareil hymen.

Mieux que mainte autre à qui l'on se marie.

Femme qui n'a filé toute sa vie*

Tâche à passer bien des choses sans bruit :

Témoin Constance, et tout ce qui s'ensuit.

Noviciat d'épreuves un peu dures :

Elle en reçut a]3ondamment le fruit.

Nonnes je sais qui voudroient, chaque nuit,

En faire un tel, à toutes aventures.

Ce que, possible*, on ne croira pas vrai,

1. Qui n'a pas mené une vie aussi exemplaire que si elle avait filé la quenouille du matin au soir.

2. Possift/e, adverbialement, au lieu de peut-être. (Voyez 1. 1, p. 167, note 1.)

C'est que Camille, en caressant la belle, Des dons d'amour lui fit goûter l'essai. L'essai, je faux*? Constance en étoit-elle Aux éléments? Oui, Constance en étoit Aux éléments. Ce que la belle avoit Pris et donné de plaisir en sa vie Compter pour rien jusqu'alors se devoit. Pourquoi cela? Quiconque aime le die*.

Je dis mal, je me trompe sans doute

S. La Fontaine a expliqué ailleurs ce qu'il laisse deviner ici :

Heureux cent fois plus qu'il n'ayoil été : Car, quand l'amour d'un et d'autre côté Veut s'entremettre, et prend part à l'affaire. Tout va bien mieux, comme m'ont assuré Ceux que l'on tient savants en ce mj-stère.

Voyez t. m, p. 46.

NIGAISE.

Un apprenti marchand étoit,
Qu'avec droit Nieaise *■ on nommoit,
Garçon très-neuf hors sa boutique
Et quelque peu d'arithmétique;
Garçon novice dans les tours
Qui se pratiquent en amours.
Bons bourgeois du temps de nos pères
S'avisoient tard d'être bons frères;
Ils n'apprenoient cette leçon
Qu'ayant de la barbe au menton.
Ceux d'aujourd'hui, sans qu'on les flatte,
Ont soin de s'y rendre savants
Aussitôt que les autres gens.

1. Le nom de Nieaise dérive du vieux mot français nice, signifiant : Bimple innocent, niais, que La Fontaine a employé. (Voyez t. III, p. 93.)

On a vu, dans la Mandragore, le nom italien Nicia présenter la même signification.

NIGAISE. 89

Le fouYenceau de vieille date,
Possible un peu moins avancé,

Par les degrés n'avoit passé.
Quoi qu'il en soit, le pauvre sire
En très-beau chemin demeura.
Se trouvant court par celui-là r
C'est par l'esprit que je veux dire.
Une belle pourtant l'aima;
G'éloit la fille de son maître,
Fille aimable autant qu'on peut l'être,
Et ne tournant autour du pot\
Soit par humeur franche et sincère.
Soit qu'il fut force d'ainsi faire.
Étant tombée aux mains d'un sot.
Quelqu'un de trop de hardiesse
Ira la taxer; et moi, non :
Tels procédés ont leur raison ;
Lorsque l'on aime une déesse.
Elle fait ces avances-là :
Notre belle savoit cela.
Son esprit, ses traits, sa richesse,
Engageoient beaucoup de jeunesse

A sa recherche ; heureux seroit

1. C'est-à-dire n'hésitant pas, n'étant pas embarrassée;
expression

proverbiale.

Hé ! faut-il tant tourner autour du pot?

(Racinb, les Pin ideurs, acte m, se. m.)

Celui d'entre eux qui cueilleroit, En nom d'hymen, certaine
chose Qu'à meilleur titre elle promet Au jouvenceau ci-dessus dit:

Certain dieu parfois en dispose, Amour nommé
communément.

Il plut à la belle d'élire Pour ce point l'apprenti marchand.

Bien est vrai, car il faut tout dire, Qu'il étoit très-bien fait de
corps, Beau, jeune, et frais ; ce sont trésors Que ne méprise au-
cune dame, Tant soit son esprit précieux. Pour une qu'Amour
prend par l'ânae, Il en prend raille par les yeux.

Celle-ci donc, des plus galantes, Par mille choses engageantes,
Tâchoit d'encourager le gars, N'étoit chiche de ses regards, Le
pinçoit, lui venoit sourire, Sur les yeux lui mettoit la main.

Sur le pied lui marchoit enfin.

A ce langage il ne sut dire Autre chose que des soupirs, Inter-
prètes de ses désirs.

Tant fut, à CQ que dit l'histoire,

NIC AISE

De part et d'autre soupiré

Que, leur feu dûment déclaré,
Les jeunes gens, comme on peut croire,
Ne s'épargnèrent ni serments,
Ni d'autres points bien plus charmants,
Comme baisers à grosse usure ;
Le tout sans compte et sans mesure :
Calculateur que fût l'amant,
Brouiller falloit incessamment;
La chose étoit tant infinie
Qu'il y faisoit toujours abus\
Somme toute, il n'y manquoit plus
Qu'une seule cérémonie.
Bon fait aux filles l'épargner.
Ce ne fut pas sans témoi-ner
Bien du regret, bien de l'envie.
« Par vous, disoit la belle amie.
Je me la veux faire enseigner,
Ou ne la savoir de ma vie.

Je la saurai, je vous promets ;

Tenez-vous certain désormais

On se rappelle les vers de Catulle à Lesbie :

Da mi basia mille, deinde centum, Dein mille altéra, dein secunda ce.ilum, Dein usque altéra mille, deinde centum.

Dein, quum millia multa fecrimus, Conturbabimus illa, ne sciamus, Aut ne quis malus invidere possit, Quum tantum sciât esse bniioium.

9Î TROISIÈ.ME PARTIE.

De m'avoir pour votre apprentie.

Je ne puis pour vous que ce point.

Je suis franche; n'attendez point Que, par un langage ordinaire, Je vous promette de me faire Religieuse, à moins qu'un jour L'hymen ne suive notre amour.

Cet hymen seroit bien mon compte.

N'en doutez point; mais le moyen?

Vous m'aimez trop pour vouloir rien Qui me pût causer de la honte.

Tels et tels m'ont fait demander; Mon père est prêt de m'accorder'.

Moi, je vous permets d'espérer Qu'à qui que ce soit qu'on m'engage, Soit conseiller, soit président, Soit veille ou jour de mariage, Je serai vôtre auparavant.

Et vous aurez mon pucelage. »

Le garçon la remercia

Gomme il put. A huit jours de là.

Il s'offre un parti d'importance.

1. Prêt de, dans le sens de disposé à, est employé par tous les grands écrivains du xvii^e siècle. La distinction rigoureuse entre l'adverbe près et l'adjectif pr[^]< ne s'est faite que plus tard; et quant aux compléments à ou de, ils s'employaient souvent l'un pour l'autre.

NlCAlSli. 9.}

La belle dit à son ami:

« Tenons-nous-en à celui-ci; Car il est homme, que je pense, A passer la chose au gros sas*. »

La belle en étant sur ce cas, On la promet; on la commence; Le jour des noces se lient prêt.

Entendez ceci, s'il vous plaît.

Je pense voir votre pensée Sur ce mot-là de commencée.

G'étoit alors, sans point d'abus, Fille promise, et rien de plus.

Huit jours donnés à la fiancée.

Comme elle appréhendoit encor Quelque rupture en cet accord.

Elle diffère le négoce* Jusqu'au propre jour de la noce, De peur de certain accident Qui les fillettes va perdant.

On mène au moutier' cependant Notre galande encor pucelle :

\. A n'y pas prendre garde, à le passer sous silence; expression proverbiale. Le sas est un tamis pour faire passer le plâtre, la farine, etc.

L'église. (Voyez t. UI, p. 262, note

94 TROISIÈME PAUTIE.

Le oui fut dit à la chandelle.

L'époux voulut avec la belle S'en aller coucher au retour.

Elle demande encor ce jour, Et ne l'obtient qu'avecque peine;
Il fallut pourtant y passer.

Comme l'aurore étoit prochaine, L'épouse, au lieu de se coucher, S'habille. On eût dit une reine.

Rien ne manquoil aux vêtements.

Perles, bijoux et diamants :

Son épousé la faisoit dame'.

Son ami, pour la faire femme, Prend heure avec elle au matin :

Ils devoient aller au jardin Dans un bois propre à telle affaire;
Une compagne y devoit faire Le guet autour de nos amants, Compagne instruite du mystère.

Le belle s'y rend la première, Sous le prétexte d'aller faire Un bouquet, dit-elle, à ses gens.

Nicaise, après quelques moments,

7. La mettait dans un haut rang, l'anoblissait. Les femmes mariées de la bourgeoisie n'avaient droit qu'au nom de demoiselle.

NIGAISE. C5

La va trouver ; et le bon sire,

Voyant le lieu, se met à dire:

« Qu'il fait ici d'humidité!

Foin ! votre habit sera gâté ;

Il est beau, ce seroit dommage:

Souffrez, sans tarder davantage,

Que j'aïlle quérir un tapis.

— Eh! mon Dieu! laissons les habits,

Dit la belle toute piquée ;

Je dirai que je suis tombée.

Pour la perte, n'y songez point :

Quand on a temps si fort à point,

Il en faut user; et périssent

Tous les vêtements du pays;

Que plutôt tous les beaux habits

Soient gâtés, et qu'ils se salissent,

Que d'aller ainsi consumer
Un quart d'heure! un quart d'heure est cher.
Tandis que tous les gens agissent
Pour ma noce, il ne tient qu'à vous
D'employer des moments si doux.
Ge q :t' je dis ne me sied guère;
Mais je vous chéris, et vous veux
Rendre honnête homme*, si je peux.
— En vérité, dit l'amoureux,

1» Voyez c'-dessus, p. '22, uote 1, et p. 75, noie 2.

Conserver étoffe si chère
Ne sera point mal fait à nous.
Je cours : c'est fait, je suis à vous;
Deux minutes feront l'affaire. »
Là-dessus il part, sans laisser
Le temps de lui rien répliquer.
Sa sottise guérit la dame;
Un tel dédain lui vint en l'âme
Qu'elle reprit dès ce moment
Son cœur, que trop indignement

Elle avoit placé. «Quelle honte 1
Prince des sots, dit-elle en soi.
Va, je n'ai nul regret de toi :
Tout autre eût été mieux mon compte.
Mon bon ange a considéré
Que tu n'a vois pas mérité
Une faveur si précieuse;
Je ne veux plus être amoureuse
Que de mon mari : j'en fais vœu.
Et de peur qu'un reste de feu
A le trahir ne me rengage,
Je vais, sans tarder davantage.
Lui porter un bien qu'il au roi t,
Quand Nicaise en son lieu seroits »
A ces mots, la pauvre épousée
Sort du bois, fort scandalisée.

NICAISE

L'autre revient, et son lapis* ; Mais ce n'est plus comme jadis.

Amants, la bonne heure ne sonne A toutes les heures du jour. .

J'ai lu dans l'alphabet d'amour Qu'un galant près d'une per-
sonne N'a toujours le temps comme il veut Qu'il le prenne donc
comme il peut.

Tous délais y font du dommage; Nicaise en est un témoignage.

Fort essoufflé d'avoir couru, Et joyeux de tella prouesse, Il s'en
revient, bien résolu D'employer tapis et maîtresse.

Mais quoi? la dame au bel habit.

Mordant ses lèvres de dépit, Retournoit voir la compagnie*.

Et, de sa flamme bien guérie.

Possible alloit dans ce moment.

Pour se venger de son amant.

Porter à son mari la chose Qui lui causoit ce dépit-là.

Quelle chose? C'est celle-là Que fille dit toujours qu'elle a.

Var. Édit. de {68S

Ratournuit vers la compagoi*.

Contes T. II.

98 TROISIEME l'ARTIE.

Je le crois; mais d'en mettre jà Mon doigt au feu, ma foi ! je
n'ose:

Ce que je sais, c'est qu'en tel cas Fille qui ment ne pêche pas.

Grâce à Nicaise, notre belle, Ayant sa fleur en dépit d'elle, S'en retournait tout en grondant, Quand Nicaise, la rencontrant :

ft A quoi tient, dit-il à la dame, Que vous ne m'ayez attendu?

Sur ce tapis bien étendu Vous seriez en peu d'heure * femme.

Retournons donc sans consulter ; Venez cesser d'être pucelle, Puisque je puis, sans rien gêner, Vous témoigner quel est mon zèle.

• — Non pas cela, reprit la belle ;

1. En peu de temps. Cette locution était très-usitée autrefois. Un proverbe disait, par exemple : « En peu d'heure, Dieu la-heure, «c'est-à-dire : en peu de temps, Dieu fait beaucoup de besogne.

Mes Portane, qui ne s'oublie, Sa roue tourne en petit d'hure L'un met dessous, l'autre desre.

(Mau> ob Fbakcb.)

Quar aT«nir voit-on souvent Qu'en poi d'heure sont leurs corage»

Muer plus tost que li orages.

(Fabliau Du Vair palefroy, 18-20,)

NICAISE. W

Mon pucelage dit qu'il faut Remettre l'affaire à tantôt.

J'aime votre santé, iNicaise, Et vous conseille auparavant De reprendre un peu votre vent \ Or, respirez tout à votre aise.

Vous êtes apprenti marchand.

Faites-vous apprenti galant :

Vous n'y serez pas sitôt maître.

A mon égard, je ne puis être Votre maîtresse en ce métier.

Sire Nicaise, il vous faut prendre .

Quelque servante du quartier.

Vous savez des étoffes vendre, Et leur prix en perfection ; Mais ce que vaut l'occasion, Vous l'ignorez, allez l'apprendre, n

LE BAT

Un peintre étoit, qui, jaloux de sa femme,

Allant aux champs, lui peignit un baudet

Sur le nombril, en guise de cachet.

Un sien confrère, amoureux de la dame,

La va trouver, et l'âne efface net,

Dieu sait comment ; puis un autre en remet

Au même endroit, ainsi que l'on peut croire.

A celui-ci, par faute de mémoire,

Il mit un bâ; l'autre n'en avoit point.

L'époux revient, veut s'éclaircir du point.

« Voyez, mon fils, dit la bonne commère.

L'âne est témoin de ma fidélité.

— Diantre soit fait, dit l'époux en colère,

Et du témoin, et de qui l'a hâté I »

LE BAISliR RENDU. hO\

LE BAISER RENDU

Guillot passoit avec sa mariée.

Un gentilhomme à son gré la trouvant:

« Qui t'a, dit-il, donné telle épousée? Que je la baise, à la charge d'autant. — Bien volontiers, dit Guillot à l'instant ; Elle est, monsieur, fort à votre service. » Le monsieur donc fait alors son office En appuyant. Perronnelle en rougit.

Huit jours après, ce gentilhomme prit Femme à son tour : à Guillot il permit Même faveur. Guillot, tout plein de zèle: « Puisque, dit-il, monsieur est si fidèle, J'ai grand regret, et je suis bien fâché Qu'ayant baisé seulement Perronnelle, Il n'ait encore avec elle couché, »

ÉPIGRAMME

Alis', malade, et se sentant presser, Quelqu'un lui dit: « Il faut se confesser; Voulez-vous pas mettre en repos votre âme?

— Oui, je le veux, lui répondit la dame : Qu'à père André on aille de ce pas,

Car il entend d'ordinaire mon cas. »

Un messenger y court en diligence, Sonne au couvent de toute sa puissance. « Qui venez-vous demander? lui dit-on.

— C'est père André, celui qui d'ordinaire Entend Alis dans sa confession.

1. Dans rédition hollandaise de 1685, cette pièce est intitulée Alix

malade.

2. La Fontaine a écrit Alis, et non Alix, et la rime de la fin exige que ce nom ne soit point changé.

ÉPIGRAMME

— Vous demandez, reprit alors un frère, Le père André, le confesseur d'Âlis ?

Il est bien loin : hélas! le pauvre pèr'- Depuis dix ans confesse en paradis. i

IMITATION D'ANAGRÉON.

o toi qui pdns d'une façon galante, Maître passé dans Cythère
et Paphos, Fais un effort, peins-nous Iris absente. Tu n'as point
vu cette beauté charmante, Me diras-lu ; tant mieux pour ton re-
pos. Je m'en vais donc l'instruire en peu de mots. Premièrement,
mets des lis et des roses ; Après cela des amours et des ris.

Mais à quoi bon le détail de ces choses? D'une Vénus tu peux
faire une Iris ; Nul ne sauroit découvrir le mystère :

Traits si pareils jamais ne se sont vus. Et tu pourras à Paphos
et Cythère De cette Iris refaire une Vénus.

AUTHK IALITATION D'ANAGRÉON. 105

AUTRE IMITATION D'ANAGRÉON

J'élois couché mollement, Et, contre mon ordinaire, Je dor-
mois tranquillement, Quand un enfant s'en vint faire A ma porte
quelque bruit.

Il pleuvoit fort cette nuit :

Le vent, le froid, et l'orage, Contre l'enfant faisoient rage.

« Ouvrez, dit-il, je suis nu. »

Moi, charitable et bon homme.

J'ouvre au pauvre morfondu.

Et m'enquiers comme il se nomme.

« Je te le dirai tantôt,

\. Cette pièce, comme l'ode d'Anacréon dont elle est imitée, est
généralement connue sous le titre de l'Amour mouillé. Mais La
Fontaine ne lui a pas donné ce titre.

106 TROISIÈME; PAIÉTIE.

Repartit-il; car il faut Qu'auparavant je m'essuie. »

J'allume aussitôt du feu.

Il regarde si la pluie N'a point gâté quelque peu Un arc dont je me défie.

Je m'approche toutefois, Et de l'enfant prends les doigts, Les réchauffe ; et dans moi-même Je dis : « Pourquoi craindre tant?

Que peut-il? c'est un enfant :

Ma couardise est extrême D'avoir eu le moindre ellroi; Que seroit-ce si chez moi , J'avois reçu Polyphème?»

L'enfant, d'un air enjoué.

Ayant un peu secoué Les pièces de son armure Et sa blonde chevelure, Prend un trait, un trait vainqueur, Qu'il me lance au fond du cœur.

« Voilà, dit-il, pour ta peine.

Souviens-toi bien de Climèn<', Et de l'Amour, c'est mon nom.

— Ah ! je vous connois, lui dis-je.

Ingrat et cruel garçon ; Faut-il que qui vous oblige

AUTRE IMITATION D'ANACRÈON. <07

Soit traité de la façon ! »

Amour fit une gambade,

Et le petit scélérat

Me dit : « Pauvre camarade,
Mon arc est on Don état,
Mais ton cœur est bien malade. »

108 TROISIÈME PARTIE

QUI SECOUE DE L'ARGENT ET DES PIUIRRERIES

La clef du coffre-fort et des cœurs, c'est la même.

Que si ce n'est celle des cœurs,
C'est du moins celle des faveurs:

Amour doit à ce stratagème

La plus grand'part de ses exploits.

A-t-il épuisé son carquois, Il met tout son salut en ce charme
suprême. Je tiens qu'il a raison, car qui hait les présents?

Tous les humains en sont friands, Princes, rois, magistrats.
Ainsi, quand une belle

En croira l'usage permis.

Quand Vénus ne fera que ce que fait Thémis,

Je ne m'écrierai pas contre elle.

On a bien plus d'une querelle

A lui faire sans celle-là.

Un juge mantouan belle femme épousa.

11 s'appeloit Anselme, on la nommoit Argie; Lui, déjà vieux barbon; elle, jeune et jolie,

Et de tous charmes assortie.

L'époux, non content de cela,

Fit si bien par sa jalousie Qu'il rehaussa do prix celle-là, qui d'ailleurs

Méritoit de se voir servie

Par les plus beaux et les meilleurs.

Elle le fut aussi : d'en dire la manière.

Et comment s'y prit chaque amant.

Il seroit long ; suffit que cet objet charmant Les laissa soupirer, et ne s'en émut guère.

Amour établissoit chez le juge ses lois. Quand l'État mantouan, pour chose de grand poids. Résolut d'envoyer ambassade au saint-père. Gomme Anselme étoit juge, et de plus magistrat,

Vivoit avec assez d'éclat.

Et ne manquoit pas de prudence.

On le députe en diligence.

Ce ne fut pas sans résister Qu'au choix qu'on fit de lui consentit le bon homme.

L'affaire étoit longue à traiter;

Il devoit demeurer dans Rome Six mois, et plus encor; que savoit-il combien? Tant d'honneur pouvoit nuire au conjugal lien.

Longue ambassade et long voyage

Aboutissent à cocuage.

Dans cette crainte notre époux

Fit cette harangue à la belle :

r On nous sépare, Argie: adieu; soyez fidèle

A celui qui n'aime que vous.

Jurez-le-moi : car, entre nous,

J'ai sujet d'être un peu jaloux.

Que fait autour de notre porte

Cette soupirante cohorte?

Vous me direz que jusqu'ici

La cohorte a mal réussi :

Je le crois ; cependant, pour plus grande assurance,

Je vous conseille en mon absence fJe prendre pour séjour
notre maison des champs.

Fuyez la ville et les amants, Et leurs présents ;

L'invention en -est damnable ; Des machines d'amour c'est la
plus redoutable :

De tout temps le monde a vu Don

Être le père d'Abandon.

Déclarez-lui la guerre, et soyez sourde, Argie,

A sa sœur la Cajolerie.

Dès que vous sentirez approcher les blondins, Fermez vite vos yeux, vos oreilles, vos mains. Rien ne vous manquera ; je vous fais la maîtresse De tout ce que le ciel m'a donné de richesse :

Tenez, voilà les clefs de l'argent, des papiers;

Faites-vous payer des fermiers;

Je ne vous demande aucun compte :

Suffit que je puisse sans honte Apprendre vos plaisirs ; je vous les permets tous,

Hors ceux d'amour, qu'à votre époux Vous garderez entiers pour son retour de Rome. »

C'en étoit trop pour le bon homme ; Hélas! il permettoit tous plaisirs, hors un point

Sans lequel seul il n'en est point.

Son épouse lui fit promesse solennelle

D'être sourde, aveugle, ei cruelle,

Et de ne prendre aucun présent ; 11 la retrouveroit, au retour, toute telle

Qu'il la laissoit en s'en allant,

Sans nul vestige de galant.

Anselme étant parti, tout aussitôt Argie

S'en alla demeurer aux champs;

Et tout aussitôt les amants

De Taller voir firent partie.

Elle les renvoya; ces gens l'embarrassoient,

L'attiédissoient, l'afiadissoient,

L'endormoient en contant leur flamme;

Ils déplaisoient tous à la dame,

Hormis certain jeune blondin

Bien fait et beau par excellence,

Mais qui ne put par sa souffrance Amener à son but cet objet
inhumain.

Son nom étoit Atis; son métier, paladin.

Il ne plaignit • en son dessein

Ni les soupirs ni la dépense.

Tout moyen par lui fut tenté :

Encor si des soupirs il se fût contenté,

La source en est inépuisable ;

Mais de la dépense, c'est trop.

Le bien de notre amant s'en va le grand galop ;

Voilà mon homme misérable.

Que fait-il? il s'éclipse; il part; il va chercher

Quelque désert pour se cacher.

En chemin il rencontre un homme, Un manant, qui, fouillant
avecque son bâton, Vouloit faire sortir un serpent d'un buisson.

Atis s'enquit de la raison.

« C'est, reprit le manant, afin que je l'assomme.

Quand j'en rencontre sur mes pas,

Je leur fais de pareilles fêtes.

— Ami, reprit Atis, laisse-le; n'est-il pas Créature de Dieu
comme les autres bêtes? » 11 est à remarquer que notre paladin
N'avoit pas cette hoïTeur commune au genre humain Contre la
gent reptile et toute son espèce.

Il ne ménagea, n'épargna

Dans ses armes il en poiloit,

Et de Cadmus il descendoit, Celui-là qui devint serpent sur sa
vieillesse i. Force fut au manant de quitter son dessein; Le ser-
pent se sauva. Notre amant à la fin S'établit dans un bois écarté,
solitaire : Le silence y faisoit sa demeure ordinaire,

Hors quelque oiseau qu'on entendoit,

Et quelque écho qui répondoit.

Là le bonheur et la misère Ne se distinguoient point, égaux eu dignité Chez les loups qu'hébergeoit ce lieu peu fréquenté» Atis n'y rencontra nulle tranquillité:

Son amour l'y suivit ; et cette solitude, Bien loin d'être un remède à son inquiétude.

En devint même l'aliment.

Par le loisir qu'il eut d'y plaindre son tourment. Il s'ennuya bientôt de ne plus voir sa belle. « Retournons, ce dit-il, puisque c'est notre sort:

COMES T. H

Atis, il l'est plus doux encor

De la voir ingrate et cruelle

Que d'être privé de ses traits :

Adieu, ruisseaux, ombrages frais,

Chants amoureux de Philomèle ; Mon inhumaine seule attire à soi mes sens; Éloigné de ses yeux, je ne vois ni n'entends. L'esclave fugitif se va remettre encore En ses fers, quoique durs, mais, hélas I trop chéris. »

Il approchoit des murs qu'une fée a bâtis*,

Quand sur les bords du Mince-, à l'heure que l'Aurore

Commence à s'éloigner du séjour de Thétis,

Une nymphe en habit de reine.

Belle, majestueuse, et d'un regard charmant. Vint s'offrir tout d'un coup aux yeux du pauvre amant,

Qui revoit alors à sa peine*.

«Je veux, dit-elle, Atis, que vous soyez heureux ; Je le veux, je le puis, étant Manio la fée,

Votre amie et votre obligée.

Vous connoissez ce nom fameux;

i. Maiiiioue, d'après les légendes, aurait été b&tie par une fé« nommée Manto.

Ârioste, chant XLIII, oct. xcvi

Venir pel lito incontra una donzella In siguuril semblante, ancor
cb'intorno Non le apparisce ne scud:er ne aacelU.

Monloue en tient le sien : jadis en cette terre

J'ai posé la première pierre De ces mure en durée égaux aux
bâtiments Dont Memphis voit le Nil laver les fondements*. La
Parque est inconnue à toutes mes pareilles :

Nous opérons mille merveilles ; Malheureuses pourtant de ne
pouvoir mourir, Car nous sommes d'ailleurs capables de souffrir
Toute l'infirmité de la nature humaine.

Nous devenons serpents un jour de la semaine.
Vous souvient-il qu'en ce lieu-ci
Vous en tirâtes un de peine?
C'étoit moi, qu'un manant s'en alloit assommer ;
Vous me donnâtes assistance :
Atis, je veux, pour récompense,
Vous procurer la jouissance
De celle qui vous fait aimer.
Allons-nous-en la voir : je vous donne assurance
Qu'avant qu'il soit deux jours de temps
Vous gagnerez par vos présents

Se ben non mi conosci, o cavaliere

Son tua parente, e grande obbligo t'aggio; Parente son, perche da
Cadmio fiero Scende d'ambedue noi l'alto lignaggio.

Io son la fata Manto, che'l priraiero Sasso messi a fondar ques-
to villaggioj E dal mio nome (corne ben forse hai Gontare udito)
Mantua la nomai.

(Chant XLin, cet. xc?ii.)

Argie et tous ses surveillants.

Dépensez, dissipez, donnez à tout le monde ;

A pleines mains répandez l'or, Vous n'en manquerez point :
c'est pour vous le trésor Que Lucifer me garde en sa groue pro-
fonde*. Votre belle saura quel est notre pouvoir. Même, pour
m'approcher de cette inexorable,

Et vous la rendre favorable.

En petit chien vous m'allez voir

Faisant mille tours sur l'herbette ; Et vous, en pèlerin jouant
de la musette, Me pourrez à ce son mener chez la beauté

Qui tient votre cœur enchanté. »

Aussitôt fait que dit ; notre amant et la fée

Changent de forme en un instant :

Le voilà pèlerin chantant comme un Orphée, El Manto petit
chien faisant tours et sautant.

Ils vont au château de la belle.

Valets et gens du lieu s'assemblent autour d'eux: Le petit chien
fait rage, aussi fait l'amoureux ; Chacun danse, et Guillot fait sau-
ter PerronnelleS Madame entend ce bruit, et sa nourrice y court.
On lui dit qu'elle vienne admirer à son tour

i. Les trésors, dans les croyances de l'antiquité et du moyen
âge, étaient sous la garde des démons.

Le valet fait sauter la servante

Le roi des épagneux\ charmante créature,

Et vrai miracle de nature.

Il entend tout, il parle, il danse, il fait cent tours :

Madame en fera ses amours ; Car, veuille ou non son maître, il faut qu'il le lui vende.

S'il n'aime mieux le lui donner.

La nourrice en fait la demande.

Le pèlerin, sans tant tourner, Lui dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la chose;

Et voici ce qu'il lui propose :

« Mon chien n'est point à vendre, à donner encor moins :

Il fournit à tous mes besoins ;

Je n'ai qu'à dire trois paroles, Sa patte entre mes mains fait tomber à l'instant,

Au lieu de puces, des pistoles, Des perles, des rubis, avec maint diamant : C'est un prodige enfin. Madame cependant

En a, comme on dit, la monnoie^

Pourvu que j'aie cette joie De coucher avec elle une nuit seulement. Favori sera sien dès le même moment. »

La proposition surprit fort la nourrice. « Quoi ! madame l'ambassadrice I

Épagueux; on écrit maintenant épagneuls

2. Expression proverbiale qui s'employait pour proposer un échange, un marché, un arrangement.

Un simple pèlerin ! madame à son chevet PouiToit voir un bourdon ! Et si l'on le savoit ! Si cette même nuit quelque hôpital avoit

Hébergé le chien et son maître !

Mais ce maître est bien fait, et beau comme le jour ;

Cela fait passer en amour

Quelque bourdon que ce puisse être. »

Atis avoit changé de visage et de traits:

On ne le connut pas; c'étoient d'autres attraits.

La nourrice ajoutoit : « A gens de cette mine

Gomment peut-on refuser rien?

Puis celui-ci possède un chien

Que le royaume de la Chine

Ne payeroit pas de tout son or.

Une nuit de madame aussi, c'est un trésor. »

J'avais oublié de vous dire Que le drôle à son chien feignit de parler bas :

Il tombe aussitôt dix ducats

Qu'à la nourrice offre le sire.

Il tombe encore un diamant:

Atis en riant le ramasse.

« C'est, dit-il, pour madame; obligez-moi, de grâce, De le lui présenter avec mon compliment.

Vous direz à Son Excellence Que je lui suis acquis. » La nourrice, à ces mots,

Court annoncer en diligence

LE PETIT CHIEN. 4rj

Le petit chien et sa science, Le pèlerin et son propos.

Il ne s'en fallut rien qu'Argie Ne battit sa nourrice. Avoir l'effronterie De lui mettre en l'esprit un telle infamie 1 Avec quoi? Si c'étoit encor le pauvre Atis 1 « Hélas ! mes cruautés sont cause de sa perte. Il ne me proposa jamais de tels partis. Je n'aurois pas d'un roi cette chose soufferte,

Quelque don que l'on pût m'offrir, Et d'un porte-bourdon* je la pourrois souffrir,

Moi qui suis une ambassadrice 1 »

— Madame, reprit h nourrice, Quand vous seriez impératrice, Je vous dis que ce pèlerin

A de quoi marchander, non pas une mortelle,

Mais la déesse la plus belle.

Atis, votre beau paladin, Ne vaut pas seulement un doigt du personnage.

— Mais mon mari m'a fait jurer...

— Et quoi? de lui garder la foi du mariage I Bon! jurer? ce serment vous lie-t-il davantage Que le premier n'a fait! qui Tira déclarer?

D'un pèlerin

410 TUOISIÈME PARTIE.

Qui le saura? J'en vois marcher tête levée, Qui n'iiioienl pas ainsi, j'ose vous l'assurer, Si i=ur le bout du nez tache peuvoit montrer

Que telle chose est arrivée.

Cela nous fait-il empirer D'une ongle* ou d'un cheveu ? Non, madame, il faut être

Bien habile pour reconnoître Bouche ayant employé son temps et ses appas, D'avec];ouche qui s'est tenue à ne rien faire.

Donnez-vous, ne vous donnez pas,

Ce sera toujours même affaire.

Pour qui ménagez-vous les trésors de l'amour? Pour celui qui, je crois, ne s'en servira guère; Vous n'aurez pas grand'peine à fêter son retour. »

La fausse vieille * s'ut tant dire Que tout se réduisit seulement
à douter Des merveilles du chien et des charmes du sire.

Pour cela l'on les fit monter :

La belle étoit au lit encore.

L'univers n'eut jamais d'aurore

Plus paresseuse à se lever.

Notre feint pèlerin traversa la ruelle

1. La Fontaine a mis ici ongle & \i féminin comme il l'avait déjà
fait fable XV, liv. VI. (Voyez t. I, page 331.)

2. La méchante, la perfide vieille. L'expression est tout à fait
de Tancienne langue française.

LEPHTITGHIEN. 134

Comme un homme ayant vu d'autres gens que des saints. Son
compliment parut galant et des plus fins :

Il surprit et charma la belle.

« Vous n'avez pas, ce lui dit-elle,

La mine de vous en aller

A Saint-Jacques de Compostelle. »

Cependant, pour la régaler,

Le chien à son tour entre en lice.

On eût vu sauter Favori

Pour la dame et pour la nourrice,
Mais point du tout pour le mari.
Ce n'est pas tout ; il se secoue ;
Aussitôt perles de tomber,
Nourrice de les ramasser.
Soubrettes de les enfiler,
Pèlerin de les attacher
A de certains bras, dont il loue La blancheur et le reste. Enfin
il fait si bien

Qu'avant que partir de la place
On traite avec lui de son chien.
On lui donne un baiser pour arrhes de la « ^nâce
Qu'il demaudoit et la nuit vint.
Aussitôt que le di*ôle tint
Entre ses bras madame Argie, 11 redevint Atis. La dame en fut
ravie :

G'étoit avec bien plus d'honneur
Traiter monsieur l'ambassadeur.

«22 THOISIEME PAUTIE.

Cette nuit eut des sœurs, et même en très -bon nombre. Cha-
cun s'en aperçut, car d'enfermer sous l'ombre

Une telle aise, le moyen?

Jeunes gens font-ils jamais rien

Que le plus aveugle ne voie?

A quelques mois de là, le saint-père renvoie

Anselme avec force pardons' ,

Et beaucoup d'autres menus dons.

Les biens et les honneurs pleuvoient sur sa personne. De son vice-gérant il apprend tous les soins ;

Bz''' : certificats des voisins.

Pour les valets, nul ne lui donne

D'éclaircissements sur cela.

• Monsieur le juge interrogea

La nourrice avec les soubrettes,

Sages personnes et discrètes.

Il n'en put tirer le secret.

Mais, comme parmi les femelles

Volontiers le diable se met,

11 survint de telles querelles, La dame et la nourrice eurent de tels débats,

Que celle-ci ne manqua pas A se venger de l'autre, et déclarer l'affaire ; Dût-elle aussi se perdre, il fallut tout conter.

Indulgences papales. (Voyez t. III, p

D'exprimer jusqu'où la colère Ou plutôt la fureur de l'époux put monter.

Je ne tiens pas qu'il soit possible.

Ainsi je m'en tairai : on peut par les effets Juger combien Anselme étoit homme sensible.

Il choisit un de ses valets, Le charge d'un billet, et mande que madame Vienne voir son mari malade en la cité. La belle n'avoit point son village quitté : L'époux alloit, venoit, et laissoit là sa femme. « Il te faut en chemin écarter tous ses gens, Dit Anselme au porteur de ces ordres pressants. La perfide a couvert mon front d'ignominie : Pour satisfaction je veux avoir sa vie.

Poignarde-la; mais prends ton temps, Tâche de te sauver. Voilà pour ta retraite; Prends cet or : si tu fais ce qu'Anselme souhaite,

Et punis cette offense-là.

Quelque part que tu sois, rien ne te manquera. »

Le valet va trouver Argie,

Qui par son chien est avertie.

Si vous me demandez comme un chien avertit,

Je crois que par la jupe il tire ;

Il se plaint, il jappe, il soupire.

Il en veut à chacun : pour peu qu'on ait d'esprit.

On entend bien ce qu'il veut dire.

tu TROISIÈME PARTIE

Favori fit bien plus ; et tout bas il apprit

Un tel péril à sa maîtresse.

« Partez pourtant, dit-il, on ne vous fera rien : Reposez-vous sur moi; j'en empêcherai bien

Ce valet à l'âme traîtresse. »

Ils étoient en chemin, près d'un bois qui servoit

Souvent aux voleurs de refuge :

Le ministre cruel des vengeances du juge Envoie un peu devant le train qui les suivoit,

Fuis il dit l'ordre qu'il avoit.

La dame disparoît aux yeux du personnage ;

Manto la cache en un nuage.

Le valet, étonné, retourne vers l'époux, Lui conte le miracle; et son maître, en courroux, Va lui-même à l'endroit. o prodige 1 ô merveille! Il y trouve un palais de beauté sans pareille : Une heure auparavant c'étoit un champ tout nu.

Anselme, à son tour éperdu, Admire ce palais bâti non pour des hommes.

Mais apparemment pour des dieux ; Appartements dorés, meubles très-précieux,

Jardins et bois délicieux : ' On auroit peine à voir, en ce siècle où nous sommes, Chose si magnifique et si riante aux yeux.

Toutes les portes sont ouvertes ;

Les chambres sans hôte et désertes ;

LE l'KTIT CHiKiN. <2.H

Pas une âme en ce louvre ' ; excepté qu'à la fin Un More très-lippu, très-hideux, très-vilain, S'offre aux regards du juge, et semble la copie

D'un Ésope d'Édiopie.

Notre magistrat l'ayant pris

Pour le balayeur du logis, Et croyant l'honorer lui donnant cet office : « Cher ami, lui dit-il, apprends-nous à quei dieu

Appartient tm tel édifice ;

Car de dire un roi, c'est trop peu,

— Il est à moi, » reprit le More.

Notre juge, à ces mots, se prosterne, l'adore, Lui demande pardon de sa témérité, «r Seigneur, ajouta- t-il, que votre déité

Excuse un peu mon ignorance.

Certes, tout l'univers ne vaut pas la chevance* Que je .rencontre ici. » Le More lui répond :

« Veux-tu que je t'en fasse un don?

De ces lieux enchantés je te rendrai le maître,

A certaine condition.

Je ne ris point ; tu pourras être

Les richesses, les biens

Oublyans naturel devuii Par faulte d'ung peu de cltevanct.

(Villon.)

Ia Fontaine a fréquemment employé ce mot. (Voyez notamment t I, p. 212, et t. II, p. 18.)

De ces lieux absolu seigneur, Si lu me veux servir deux jours d'enfant d'honneur,

...Entends-lu ce langage?

Et sais-tu quel est cet usage?

Il te le faut (îxp'iquer mieux.

Tu connois l'échanson du monarque des dieux?

ANSELME

Ganymède ?

LE MORE

Celui-là même.

Prends que je sois Jupin, le monarque suprême,

Et que tu soia le jouvenceau :

Tu n'es pas tout à fait si jeune ni si beau.

ANSELME

Ah! seigneur, vous raillez, c'est chose par trop sûre: Regardez la vieillesse tt la magistrature.

LE MORE

Moi, railler l point du tout.

ANSELME

Seigneur...

LE MORE

Ne veux-tu point?

ANSELME

Seigneur...»

Anselme, ayant examiné ce point,

Consent à la fin au mystère.

Maudite amour des dons, que ne fais-tu pas faire? En page incontinent son habit est changé: Toque au lieu de chapeau, haut-de-chausses troussé; La barbe seulement demeure au personnage. L'enfant d'honneur Anselme, avec cet équipage, Suit le More partout. Argie avoit ouï Le dialogue entier, en certain coin cachée. Pour le More lippu, c'étoit Manto la fée,

Par son art métamorphosée,

Et par son art ayant bâti Ce louvre en un moment ; par son art
fait un page Sexa^enaire et grave. A la fin, au passage D'une
chambre en une autre, Argie à son mari Se montre tout d'un
coup; «Est-ce Anselme, dit-elle.

Que je vois ainsi déguisé?

Anselme! il ne se peut; mon œil s'est abusé. Le vertueux An-
selme à la sage cervelle Me voudroil-il donner une telle leçon?

C'est lui pourtant. Oh! oh! monsieur notre barbon, Notre lé-
gislateur, notre homme d'ambassade, Vous êtes à cet âge homme
de mascarade? Homme de...? la pudeur me défend d'achever.
Quoi ! vous jugez les gens à mort pour mon affaire,

Vous qu' Argie a pensé trouver

En un fort plaisant adultère !

Du moins n'ai-je pas pris un More pour galant :

4',8 TROISIEJIE PARTIE.

Tout me rend excusable, Atis et son mérite,

Et la qualité du présent.

Vous verrez tout incontinent Si femme qu'un tel don à l'amour
sollicite

Peut résister un seul moment.

More, devenez chien. » Tout aussitôt le More

Redevient petit chien encore.

o Favori, que l'on danse! » A ces mots, Favori

Danse, et tend la patte au mari.

((Qu'on fasse tomber des pistoles ! »

Pistoles tombent à foison.

« Eh bien! qu'en dites- vous? sont-ce choses frivoles!

C'est de ce chien qu'on m'a fait don.

il a bâti cette maison.

Puis faites-moi trouver au monde une Excellence,

Une Altesse, une Majesté,

Qui refuse sa jouissance

A dons de cette qualité, Surtout quand le donneur est bien fait
et qu'il aime,

Et qu'il mérite d'être aimé !

En échange du chien, l'on me vouloit moi-même: Ce que vous possédez de trop, je l'ai donné. Bien entendu, monsieur ; suis-je chose si chère ? Vraiment vous me croiriez bien pauvre ménagère Si je laissois aller tel chien à ce prix-là. Savez-vous qu'il a fait le louvre que voilcà? Le louvre pour lequel... Mais oublions cela.

LE PiniT CIillixN. 120

Et n'ordonnez plus qu'on me tue, Moi qu'Atis seulement en ses lacs a fait choir : Je le donne à Lucrece', et voudrois bien la voir

Des mêmes armes conibaltue.

Touchez là, mon maiû ; la paix : car aussi bien

Je vous défie, ayant ce chien.

Le fer ni le poison pjur moi ne sont à craindre ; 11 m'avertit de tout; il confond les jaloux, Ne le soyez donc point; plus on veut nous contraindre,

Moins on doit s'assurer de nous. »

Anselme accorda tout : qu'eût fait le pauvre sire?

On lui promet de ne pas dire Qu'il avoit été page. Un tel cas étant tu,

Gocuage, s'il eût voulu,

Auroit eu ses franchises coudées.

Argie en rendit grâce, et, compensations

D'une et d'autre part accordées.

On quitta la campagne à ces conditions ^

1. C'est-à-dire je gage que la chaste Lucrece ne résisterait pas à cette épreuve. On dit encore aujourd'hui : « Je vous le donne en dix, en vingt. »

Arioste (ocv. c\liii; conclut, bnèvemeiit

Il marito ne parue aver bon patto, Ne dimosfros'^i al pardonar restio.

Così a pace e concordia ritornaro, E sempre poi fu 1' um ail"
altro caro.

« Ce marche parut trop avantagi i-x au mari pour ne pas l'accepter sur-le-champ. Ainsi la paix et la concorde se rétablirent dans ce ménage, qui fut plus uni qu'il ne l'avait été auparavant. »

Contes T. II.

T H O I S I R M E P A R I I K

(que devint le palais? dira quelque critique.

Le palais? que m'importe? il devint ce qu'il put.

A moi ces questions! suis-je homme qui se pique

D'être si régulier? Le palais disparut.

Et le chien ? Le chien fit ce que l'amant voulut.

]Lais que voulut l'amant? Censeur, tu m'importunes

Il voulut par ce chien tenter d'autres fortunes.

D'une seule conquête est-on jamais content ?

Favori se perdoit souvent ;

Mais chez sa première maîtresse Il revenoit toujours. Pour elle, sa tendresse Devint bonne amitié. Sur ce]Lais, notre amant

L'alloit voir fort assidûment:

Et même en l'accommodement Argie à son époux fit un serment sincère

De n'avoir plus aucune affaire.

L'époux jura, de son côté.

Qu'il n'auroit plus aucun ombrage.

Et qu'il vouloit être fouetté

Si jamais on le voyoit page.

FIN DE LA TROISIEME PARTIR

I. Les Oies de frère Philippe, La nouvelle de Boccace Imitée par La Fontaine est dans le préambule de la quatrième journée du Décaméron. Le mot de la fin :

J'aurai soin de la faire paître,

est de Boccace : « Ils rencontrèrent par fortune une troupe de belles jeunes dames et bien en ordre qui venoient toutes d'une noce. Lesquelles, tout aussitôt que le garçon les vit, demanda à son père quelle chose c'estoit. A qui le père ditt : « Mon fils, baiss les yeux en terre, car c'est une mauvaise « chose.)> Le garçon dit alors : « Mais comment s'appellent- « elles? » Le père, pour non réveiller en l'appétit concupiscible du jeune garçon aucun inclinable désir moins qu'utile, ne les voulut nommer par leur propre nom, c'est à sçavoir femmes; mais lui dit : « Elles se nomment oyes. » o chose esmerveillable à ouyr, que cettuy-ci, qui n'en

avoit jamais vu, ne se souciant des palais, ne du bœuf, ne du cheval, ne de Tasne, ne d'argent, ne d'aucune chose qu'il eust vue, dit

<32 TKOISIÈME PAKTIE.

soudainement : « Mon père, je vous prie, faites tant que j'aye « une de ces oyes. » A qui le père dit : « O Jésus! mon fils, « tais-toi, c'est une mauvaise chose. » Et le garçon respondit : « Je ne sçay que vous voulez dire ne pourquoy ces choses ci « sont mauvaises; car, quand à moy, il ne me semble point « avoir encore vu chose si belle ne si plaisante comme elles, « qui sont beaucoup plus belles que les anges peints que vous « m'avez plusieurs fois monstres. Hé, mon père, je vous sup- « plie, si vous m'aymez, faites que nous menions là haut « une de ces oyes, et je lui donneray à paistre. — Je ne le « veux point, dit le père, tu ne sçais point par où elles or paissent. » (Traduction Ant. Le Maçon.)

Antérieurement à Boccace, nous trouvons l'anecdote dans les recueils du moyen âge. Voyez *Latin stories, from manuscripts of the thirteenth and fourteenth centuries*, edited by Thomas Wright, London, 1842 :

LXXVIII

DE HEBEMITA JDVENE.

Juvenis hereniita, qui in eremo a pueritia fuit nutritus, IbaL cum abbate suo ad civitatem. Et cum vidisset mulieres in chorea, quid essent ab abbate quæsivit sollicite. Gui abbas : « Anseres sunt. » Et reversus puer ad claustrum flere cœpit. Gui abbas : «

Fili, quid vis? — Pater, volo comedere de illis anseribus quas in civitate vidi. »>

Dans les Cetilo Nouvelle anliche, qui sont d'une date plus ancienne que le Décaméron, la nouvelle XIV est intitulée « Come uno re fece nodrire uno suo figliulo dieci anni in luogo tenebroso, e poi li mostro tutte le cose, e più li piacque le femine. »

Dans ce conte, on ne dit pas au jeune homme que les femmes se nomment des oies, mais des démons. Quand on lui

HHM ARQUES

demande ce qu'il préfère de tout ce qu'il a vu, il répond : « Les démons. » Le roi son père s'émerveille de cette réponse et conclut : « Quelle chose tyrannique est la beauté de la femme! Che cosa e tirannia è la bellore di donal »

Un poète français du xv^e siècle, Martin Franc, auteur du Champion des dames, a rimé l'anecdote sous ce titre : les Oies. Voyez Choix de poésies de Clément Marot et de ses devanciers, 1825, p. 12.

IL La Mandragore. La Fontaine a fait son conte avec le canevas de la célèbre comédie de Machiavel la Mandragola, composée en 1501 (c'est la date communément fixée par les érudits).

La Fontaine a pris la plupart des personnages de la comédie, sans changer leurs noms : Callimaco, messer Nicia Calfucci, Lucrezia sa femme, frate Timoteo et Ligiirio, le malin parasite, le meneur de l'intrigue. Seulement le rôle de ces deux derniers per-

sonnages, si considérable dans la comédie, est à peine indiqué dans le conte. Siro, le valet de Callimaco, et Sostrata, la mère de Lucrezia, ont totalement disparu.

La Fontaine a, d'autre part, trouvé le secret d'ajouter quelques traits ingénieux au chef-d'œuvre comique de l'auteur florentin. (Voyez p. 25, note 1.)

La mandragore était au moyen âge l'objet de nombreuses superstitions. Donnons-en une idée en reproduisant ce qu'en dit dans son *Besliaire* Philippe de Thaun, d'après Isidore de Séville. Isidore de Séville vivait, au commencement du VI^e siècle. Celui de ses nombreux ouvrages que traduit Philippe de Thaun est intitulé *Originuni sive Elymologiarum libri XX*- Philippe de Thaun écrit son *Besliaire* vers 1125; cet ouvrage est un des premiers monuments de la poésie française. Nous n'en reproduisons pas ici le texte, un peu trop ardu; nous l'avons donné dans le recueil des *Poêles*

français, publié chez Gide en 1861 ¹. Nous nous bornerons à citer la traduction vers pour vers :

De mandragora, et ejus natura, et quid valet, et quomodo cognoscitur.

Isidore dit de la mandragore qu'elle a deux racines

Qui ont la forme d'homme et de femme.

La racine femelle a toute la ressemblance d'une jeune fille;

Sa feuille est la même que celle de la laitue.

La racine mâle porte seule la feuille propre à la plante.

n faut de l'adresse pour la cueillir. Écoutez comment on s'y pren".

Homo qui eam vu'J coltigere...

L'homme qui la veut cueillir doit tourner autour

Doucement, prudemment, de manière à ne pas la toucher

Qu'il prenne un chien lié, qu'il l'attache à la plante;

Que ce chien ait été enfermé et ait jeûné pendant trois jours;

Qu'on lui montre du pain ; que de loin on l'appelle.

Le chien tirera à soi et arrachera la racine.

Celle-ci jettera un cri, et le chien tombera mort

Pour avoir entendu ce cri. Telle est en effet la vertu de cette herbe

Que personne ne peut l'entendre sans mourir aussitôt.

Si l'homme l'entendait, sur-le-champ il mourrait.

Aussi doit-il boucher ses oreilles et prendre bien garde

De ne pas ouïr le cri, afin qu'il ne meurt pas, ainsi

Que fera le chien qui ce cri entendra.

liadix mandragoræ contra omnes infirmitates valet.

Qui possède cette racine a une précieuse médecine Pour rendre la santé et guérir de toute infirmité, Excepté de la mort, contre laquelle il n'y a aucun recours.

On aperçoit aisément quelque rapport entre ces anciennes

EMAKOLES

superstitions, qui avaient été longtemps populaires, et le moyen mis en usage pour mystifier le crédule Nici.i.

III. Les Rémois. C'est le fabliau de Coaslanl dtt llamet, publié dans le recueil de Barbazan, t. III, p. '296. Toutefois le fabliau est beaucoup plus rude et plus brutal, et la vengeance de Constant du Hamel n'est pas aussi facilement assouvie que celle du peintre rémois.

La Fontaine n'a pas sans doute eu la peine d'aller chercher ce fabliau dans les manuscrits du xiir siècle. Il l'a retrouvé dans les conteurs du xvi^e; toutefois les sources que l'on iiidinue ordinairement, Buccace, vin* nouvelle de la VIII'^ journée; Bandello, nouvelle xx, partie III; Strapan le, fable v, li- nuit; Siiusovino, nouvelle viii, journée IX; Guillaume Bouchet, série 32, offrent bien une certaine analogie avec le fabliau et riiistoire du peintre rémois; ils n'en reproduisent pas les circonstances significatives : la complicité de la femme du peintre, les deux bourgeois punis avant d'avoir été coupables, etc.; et c'est là ce qui distingue ce récit de tous 'es récits de représailles dont La Fontaine nous a déjà donné un exemple dans le premier conte de la leuxième partie.

IV. La Coupe enchantée. Le récit de l'Arioste imité par La Fontaine : il Nappo incanlalo, commence au chant XLII (VOi'lnndo furioso, octave lxx :

Gia s'inchinava il sol uolto alla sera, E gia apparia nel ciel la
prima Stella, Quando i\inaldo in ripa alla rivieia Stando in
pensier...

« Le soleil était déjà penché vers la fin de sa course, la première étoile brillait déjà dans le ciel, lorsque Henaud, incertain sur le rivage s'il changerait de selle ou s'il séjournerait jusqu'à ce que la nuit eût fait olae à l'aurore, vit venir à lui

un cavalier à lair courtois et aux façons prévenantes. » Ce récit se termine au chant XLIII, octave Lxvii, où commence l'histoire du chien qui secoue des perles et des pierreries, dont nous parlons plus loin. Il est beaucoup plus développé que le conte de La Fontaine. L'enchanteresse se nomme Melissa au lieu de Nérie. Le chevalier à l'air courtois, mais triste, offre l'hospitalité à Renaud; il lui propose l'essai delà coupe, que Renaud refuse.

Ben sarebbe folle Chi quel che non vorria trovar cercasse. Mia donna e donna, ed ogni donna e molle. Lasciam star mia credenza, corne siasse. Sin qui m'ha il creder mio giovato, e giova : Che poss' io megrliorar per farne prova?

Potria poco giovare, e nuocer molto; Che' i tentar qualche volta Iddio disdegna. Non so s' in questo io mi sia saggio o stolto; Ma non vo' piu saper, che mi convegna. Or questo vin dinanzi mi sia tolto :

Sete non n'ho, ne vo' che me ne vegna; Che tal certezza ha Dio piu proibita Ch'al primo padre l'arbor dalla vita.

Che come Adam, poi che gusto del pomo Che Dio con propria bocca gl' interdisse, Dalla letizia al pianto fece un tomo, Onde in miseria poi sempre s'affiQisse.

Così, se delia moglie sua vuol l'uomo Tutto saper quanto ella fece e disse, Cade dell' allegrezze in pianti e in guai. Onde non può più rilevarsi mai.

t 11 serait bien fou celui qui chercherait ce qu'il ne veut pas trouver. Ma femme est femme, et toute femme est faible. Continuons fi croire ce que j'ai cru jusqu'ici : l'opinion dans

laquelle j'ai vécu m'a rendu et me rend heureux. Que pourrais-je apprendre, dans cette épreuve, qui pût augmenter mon bonheur?

« Elle ne saurait qu'y ajouter peu de chose ou y nuire beaucoup. Dieu punit souvent ceux qui tentent le destin. Je ne sais si en ceci je suis sage ou sot. Mais je n'en veux pas plus savoir qu'il ne me convient. Faites donc ôter ce vin de devant moi. Je n'ai pas envie d'en boire, et je ne veux pas que cette envie me vienne. La certitude qu'il donne me semble plus prohibée de Dieu que l'arbre de la vie ne le fut à notre premier père.

« De même qu'Adam, après qu'il eut goûté à la pomme que Dieu lui avait formellement interdite, culbuta de la félicité dans la douleur, et fut de plus en plus plongé dans un abîme de misère; ainsi, lorsqu'un mari veut connaître tout ce que dit et fait sa femme, il tombe de l'allégresse dans le chagrin et la désolation, d'où il ne se relèvera jamais. »

L'hôte, en entendant ces prudentes paroles, fond en larmes : a Que n'ai-je fait comme vous ! » s'écrie-t-il, et il lui raconte son histoire.

Le mari tente sa femme avec des pierreries, des diamants:

E le piu ricche gemme avea con lei Che mai mandassin gl' Indi
o gli Eritrei.

Dans la première version, celle de 1669, La Fontaine fait offrii'
par le feint Éraсте :

De ces appeaux à prendre belles, Assez pour fléchir six
cruelles, Assez pour créer six cocus, Un collier de vingt mille écus
'.

Dans la leçon de 1671, l'époux propose tout simplement de

∴ Voyez t m, p. 27 .

438 TKOISIÈME l'AHTIE.

l'argent. La Fontaine était resté d'abord plus près du récit ori-
ginal. De même, lorsqu'il avait peint Tinipression produite par
ces présents :

Caliste n'étoit pas tellement en colère Qu'elle ne regardât ce
don du coin de l'œil.

Sa vertu, sa fol, son orgueil Eurent peine à tenir contre un tel
adversaire; Mais il ne falloit pas sitôt changer de ton •.

La Fontaine s'était tenu plus près du texte de l'Arioste :

Ma il veder fiammegiar poi, conie foco, Le belle gemme il duro
cor fe' molle; E con parlar rispose brève e fioco Quel che la vita a
rimembrar mi toile : Che mî compiaceria, quando credesse Ch*
cZlra persona mai nol risapesse.

« Mais en voyant ruisseler de feux ces brillantes pierreries, la
dureté de son cœur s'amollit, et avec une voix hésitante et basse
elle me dit ce qu'il m'arrache l'âme de rappeler: qu'elle s'accorde-

ra à mes désirs, si elle a l'assurance que personne n'en saura jamais rien. »

Lu Fontaine, dans sa deuxième leçon, a brusqué les choses, a moins préparé la défaite de sa Caliste.

L'héroïne de l'Arioste, après la trahison dont elle a été victime, s'enfuit de Ja demeure de son époux et va rejoindre le seigneur qui auparavant l'avait vainement courtisée. L'époux demeure seul, désolé. Il n'a qu'un soulagement, une distraction, c'est de faire faire à tous les voyageurs qui passent l'essai de cette coupe accusatrice.

Le trait qui termine le conte : Damon pardonnant à Caliste lorsque le nombre de ceux qui ont fait une épreuve malheureuse de la coupe égale une grande armée, est une plai-

1 Voyez t. III, p. 274.

UEMARQUES. 139

santerie que La Fontaine, croyons-nous, n'a empruntée de personne.

Ce talisman qui permet aux maris de s'assurer si leurs femmes sont ou non fidèles existait bien avant l'Arioste. On le trouve très-anciennement dans les traditions celtiques, non sous la forme d'une coupe, mais sous celle d'un manteau : le manteau de Tegan Eurvron. Il est fréquemment cité parmi les treize objets précieux de l'île de Bretagne. Ces treize objets sont :

1" L'épée de Rhyddirch Hael, qui flamboie de la garde à la pointe lorsqu'un autre que son légitime possesseur la tire du fourreau ;

2° Le panier de Gwyddo Garanhir : quand on y met la nourriture d'une personne, on retrouve la nourriture de cent personnes ;

3° La corne de Bran-galed : on y puise la liqueur que l'on désire ;

U° Le ciiariot de Morgan Mwynvawr : qui s'y assied est transporté immédiatement où il veut ;

5" Le manteau de Tegau Eurvron, qui couvre seulement les femmes d'une vertu exemplaire

6" Le couteau de Llawfrodded Farchctwy, qui peut servir à vingt personnes à la fois ;

7° Le chaudron de Tyrnog : si on y met à manger pour un couard, il ne bouillira jamais ; si pour un brave, il bout aussitôt ;

8° La pierre à aiguiser de Tudwal Tudclud: si l'épée d'un brave y est aiguisée, la blessure qu'elle fait est mortelle ; si l'épée d'un couard, la blessure est peu dangereuse ;

9° L'habit de Padarn Beisrudd : si un gentilhomme le revêt, il lui va bien ; si un rustre, il va mal ;

10"-!!» La terrine et le plat de Rhegynydd Ysgbhaig, qui se couvrent de tout ce qu'on souhaite;

12° L'échiquier de Gwenddolen : lorsque les pièces sont

UO TUOISIÉ.ME l'AKTJE.

placées, elles jouent d'elles-mêmes. L'échiquier est d'or, les pièces sont vn argent ;

13° Le manteau d'Arthur, qui rend invisible, et laisse voir toutes choses à qui en est revêtu.

Disons toutefois que, dans quelques listes, au lieu du manteau (in Tegan Eui-vi'on, il y a le licou de Clydno Eiddyn, où l'on trouve toujours un cheval quand on en a besoin ; ce licou était certainement d'une utilité moins contestable et moins contestée que celle du laineux manteau*.

C'est ce manteau enchanté qui figure dans le fabl'au du Coiirl Maaicl, puisé aux sources bretonnes (Mss de la Bibliothèque nationale, n° 7615, f. français).

Lorsqu'il écrivait ces vers :

^lais si

Des discours du blondin la belle n'a souci, Vous le lui faites naître, et la chance se tourne.

Volontiers où soupçon séjourne

Cocuage séjourne aussi 2,

La Fontaine se rappelait sans doute la tirade de Mariaette, dans le Dépil amoureux :

En effet, tu dis bien; voilà comme il faut être : Jamais de ces soupçons qu'un jaloux fait paroître! Tout le fruit qu'on en cueille est de se mettre mal, Et d'avancer par là les desseins d'un rival. Au mérite souvent de qui l'éclat vous blesse, Vos chagrins font ouvrir les yeux d'une maîtresse; Et j'en sais tel qui doit son destin le plus doux Aux soins trop inquiets de son rival jaloux. Enfin, quoi qu'il en soit, témoigner de l'ombrage,

1. Voyez Tlie Ma'nnoghion from the I.lyvr coch o hergest and olher ancien! welsli manuscripts, with an naglish translation and notes, by lady Charlotte Guest. London, Longman and C°,]838, t. II,

Voyez p

U KM ARQUE s. U1

C'est jouer en amour un mauvais personnage. Et se rendre, après tout, misérable à crédit. Cela, seigneur Éraste, en passant vous soit dit;

tirade dont nous avons .«signalé l'origine italienne dans notre édition de Molière, t. I, p. 163, note 1.

Voyez encore VÉcole des femmes, acte IV, scène vin.

V. Le Faucon. Il y a un fabliau du xiii^e siècle, intitulé Guillaume au faucon, dont le sujet n'est pas le même que celui de notre conte, et qui n'a pas autant de grâce, mais qui ne laisse pas d'être piquant. C'est l'histoire d'un page amoureux de la châtelaine. Il se déclare pendant une abseme du châtelain; il est repoussé durement. Il fait le serment de ne plus boire ni manger jusqu'à ce qu'on lui ait octroyé merci. Il y a près de quatre jours qu'il jeûne, lorsque le châtelain revient et demande à la dame pourquoi Guillaume est malade. Celle-ci, touchée enfin, répond que le page lui a demandé son faucon favori, et qu'elle a cru devoir le lui refuser. Le châtelain blâme sa femme, et lui ordonne de donner l'oiseau à Guillaume : a Puisque mon mari le veut, dit-elle, je ne vous le refuserai plus; » et Guillaume est guéri. Ce

conte conclut en invitant les amants à la persévérance, et cela pourrait être aussi la conclusion de la charmante nouvelle de La Fontaine.

Celle-ci vient directement du Décaméron, journée V, nouvelle IX, dont voici le sommaire :

« Federigo degli Alberighi ama e non è amato ; e in cortesia spendendo si consuma, e rimangli un sol falcone, il quale, non avendo altro, dà a mangiare alla sua donna venutagli a casa: la quai ci6 sappendo, mutata d'animo, il prende par marito e fallo ricco. »

Les circonstances du récit sont tout à fait les mêmes de part et d'autre. A la fin du conte italien, lorsque Madame Jeanne (au lieu de Clitie) annonce à ses frères qu'elle va épouser

U2 THOISIKME PARTIE.

Federigo, ceux-ci lui objectent la pauvreté de ce dernier; elle leur répond : « Fratelli mei, io so beue che cosi è corne vol dite; ma io voglio avanti uomo che abbia bisogno di ricchezza, che li-chezza che abbia bisogno d'uomo. Mes frères, je sais bien qu'il est ainsi comme vous dites; mais j'aime mieux un homme qui ait besoin de richesse, que richesse qui ait besoin d'homme. »

Pour bien sentir le prix du sacrifice de Frédéric, il faut se rappeler la passion que la chasse -au faucon inspirait au moyen âge, et l'espèce de prestige qui entourait ces nobles oiseaux. Charlemagne avait si bien reconnu la noblesse des faucons qu'il ne permettait pas de les donner en composition : In compositionem Wirigildi volimius til ea denlar qnœ in lege conlincnlur, excepto accipilre el spatha. Il n'y avait que l'épée qui jouît de la même pré-

rogative. On ne se séparait pas même de son faucon pour aller à l'église. On jurait par lui. Aimer les faucons était un titre d'honneur pour les chevaliers. Dans Gérard de Viane, Roland dit à Olivier, qui lui a pris son faucon :

Car nie rant or mon faucon que j'ai chier (cher); Je te donrai quinze livres d'or mior.

Quinze livres d'or fin pour un faucon : cela représentait une somme énorme.

VI. La Couriianne amoureuse. Ce conte, un des plus jolis du recueil et qui s'est profondément gravé dans toutes les mémoires, est un de ceux dont l'origine n'est pas connue. S'il n'a pas d'histoire avant La Fontaine, il pourrait en avoir une bien riche et bifⁿ féconde après lui, car ce sujet de la courtisane se réhabilitant par l'amour sincère a été exploité avec une véritable prédilection dans la littérature moderne. Il nous suffira de rappeler quelques œuvres : Marion Delorme, de "Victor Ilugo; la Diane aux camélias de Alexandre Dumas fils.

KE.M A hQL'ES. U3

Tandis que, dans le plus grand nombre de ses contes, La Fontaine vient le dernier d'une longue série d'écrivains qu'il résume, ici il est le premier d'une série non moins longue d'écrivains qui ne l'effacent pas.

Le début de ce conte rappelle les vers du jeune Horace dans Vécole des femmes :

Il le faut avouer, l'amour est un grand maître; Ce qu'on ne fut jamais, il nous enseigne à l'être; Et souvent de nos mœurs l'absolu changement Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment. De

la nature en nous il force les obstacles, Et ses effets soudains ont de l'air des miracles. D'un avare à l'instant il fait un libéral. Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal; II rend agile à tout l'âme la plus pesante, Et donne de l'esprit à la plus innocente.

VII. Niçoise. La Fonuine a imité ce conte de Girolarao Brusoni, *Novelle amorose*, libri quatre, in-18. Venetia, 1655, p. 12-20, novella seconda, VAmante schern lu (TAmant berné, méprisé). Voyez en outre la nouvelle de Doni, que nous avons reproduite dans notre étude sur les contes, en tête du tome HT.

Vin. Le Bal. Cette facétie se trouve dans un livre intitulé « Formulaire forl récréait f de tous contrats, donations, testaments, codicilles et autres actes qui sont faits et passés pardevant notait e et témoins. . Fait par Bredin le cocu, notaire rural et controolleur des basses marches au royaume d'Utopie... Lyon, Rigaud, 1594 », in-16.

Nous la voyons ensuite dans le Mnjen de parvenir {ch. lxxiv), dont la première édition est de 1710. Elle y est très-vivement contée. « L(î mari, revenu, fut reçu avec une douce liesse et bonne chère, comme le bien aîtné, à force accolées et baisers mignons. Sur le soir, en devisant il s'avisa : « Eh bien,

« m'amie, notre âne? — Mon ami, je n'ai point pensé à lui ; « je ne sais comment il se porte. » II lève la chemise de sa femme, et le regarde : « Ah ! ah ! dit-il en grande admiration ; « voilà bien mon âne, mais au grand diable soit qui me l'a « hâté ! »

Enfin elle'est dans les Contes aux heures perdues du sieur d'Ouville, 1652, in-8°, p. 107, d'un Jeune Peintre et de sa Femme.

IX. Le Baiser rendu. Cette saillie rappelle la troisième des Cent Nouvelles nouvelles, la Pêche de l'anneau, que nous avons précédemment citée, t. III, p. 277, ei qui se termine ainsi : « A la première fois que monseigneur rencontra le musnier, il le salua haultement et lui dit: « Dieu gart, Dieu « gart ce bon pescheur de dyamans ! — A quoy le musnier res- « pondit: Dieu gart ce ri^congneur! — Par Nostre Dame, tu « dis vray, dist le seigneur; tays toy de moy, et si ferai-je « de toy. » Le musnier fut content, et jamais plus n'en parla; non fist le seigneur, que je sçache. » Contenez l'aventure dans des termes honnêtes, et dès lors supposez un consentement préalable, et vous avez le Baiser rendu.

X. i:iji(jraninie Le titre donné par l'édition hollandaise de 1685 : Alix malade, a été reproduit dans la plupart des éditions. Toutefois les éditeurs les plus récents, MM. Marty- Laveaux, P. Jannet, A. Pauly, s'en tiennent au texte de l'édition (le 1 71.

XI. Jmitalion tC Anacréon. Walkenaer a intitulé cette pièce le Portrait d'Iris.

Ce sont les odes 28 et 29, eî;-:t,v auroij ÊÉTaîpxv, et Eî? Bâôu-XXov, que La Fontaine a initié('.«:

EÎÏ THN 'EAVTOV •eTAIPAN.

'Ayî< Ç:>JYpiiù)V àp'.(7TE,

'PootTj; xdipave TÉx^i^sr

Ypàipe Tviv Êfjiiflv éraipriv.

YpâcifiE iiot Tp(-/_a; xà tiowtov àua).â; xe /.al i; .£).atva;é ôê XTjppff; âv ôOvritai, YpâÇE xat [xûpov Tivcovra;.

TfpdKpf 8' èÇ ôJ.riç TiapsiYJ; (»7tà Ttopçûpateji yaixai; èXe-
câvTivov (xÉTwuov.

TÔ [Asaôçpov Se [J.ri [i.oi, ôiâxoTtxE, (jLTÎTe jxîdye" êyÉTti)
8', ÔTioj; èxeivY), TÔ),£),r|66Tw;- ffOvo^puv ^),£;pàpww ÎTuv
xeXatvi^v.

xè èè p)i(A(JLa vôn à),r|6t5; àTO Toù Tcypô; ttoîvtîov, S[j.a
Y),auxôv, w; 'Aôiqvri; &|xa 6' ûypôv, m.; Kuô/ipy); ■ypâipe ^îva
xal Ttapîîâ; ^oôa xw yâXaxxi (J.t?a;.

Ypotçs X-'^O'i °"* neiOoûç, irp6xa>oO[X£vov -yi,ir\[>.a..

Tpy:f£poû ô' Ê'iw Y'^^stow lîipl Xv)Y8{va) xpaxiQ^Cj)
XcitptxEç TOTOivxo ■Kà.aa.i.

ffxô>,t(7oV xô),oiitèv abXYjv

(iTTOTtOpCpÛpOlCTl 7r£Tt),olÇ"

Siacpa'.vÉxw Se aapxwv oJ.tyov, xô awiJ.' Déyy^oy.

àr.éyer p)i7i:w yàp aOxr)v xàya x'opà xai),a>,r;(T£t!;.

Traduction : « Allons, le meilleur des peintres, roi de ce bel art
qui fleurit à Rhodes, trace, d'après ce que je te dis, hî portrait de
ma maîtresse absente. Donne-lui d'abord des cheveux noirs et
soyeux, et, si la cire le permet, qu'ils semblent exhaler des par-
fums. Sous leurs ondes brillantes,

Contes T. II.

146 T15UISIKME l'AKTlE.

développe de face le front d'ivoire. Ne sépare ni ne confonds
les sourcils, mais, comme dans le modèle, que leurs arcs légers,

amincis, noirs par degrés, viennent doucement se r:Joindre. Quant à ses yeux, qu'ils soient tout de flamme; bleus comme ceux de Minerve, humides comme ceux de Gythérée. Sur le nez et les joues mélange le lait et la rose. Peins la lèvre pareille à celle de la Persuasion, et appelant le baiser. Sur un menton à la cKair délicate, autour d'un cou flexible, fais voltiger toutes les Gièces. Enfin, revêts-la d'une robe de pourpre, mais luiss(; apercevoir un peu les ligues du corps, afin qu'on puisse en deviner la beauté C'est bien. Je la vois ; ô chère image, tu vas parler. »

Elī B\(-)VA.\ON.

rp.â;pe (jot IJàOv).}ov oÛTti),

).i7Tao7.; y.oaa; 7:oîr|i7Ov, Ta i^àv èvôoOev, ij.£Àaîva;, Ta ô' è; axpov, Ti/ioxra;* D.iy.a; ô' è).£u6spo'j; ao- 7t),oxâ;j.aiv, aTaxxa ct'jvôsc;, àç^E;, ô>; Os/ajut, v.iic'Jai.

à7ia),ôv û£ xat ôpoTwôî; CTSÇcTW [aÉtwtiùv o;p(>ù; xvavw-TEpr, SfaxovTfo/.

[j.£).av ô(X(Aa yopY&' / in-.u), x£Xîf.aa[X£vov yorÂYivr,.

TÔ [xÈv È^'ApiO; EÀXOV, t6 5è TYi; xa).9); Ku6ripr;;, ïva Ti; TÔ [AEv çoêr,Tai, TÔ û' àTî'" è),7tic)o; xpEij.àTau poÇîvr.v o', ÔTTOÎa [J.f|),ov, yydîr^-i TtoUt 7rap£iY;v èpûÔTiixa ô' w: av Al5oîic ftJvaTat fia),£î\, TTûîrjSOv.

KJiMAUQUES. 447

TtVl [AOt TpÔTOO itoiri<j£t;...

à7ta).6v, Y£[;.ov te IlciOoû;.

•cb Sa Tiàv, ô xYipb; aÛTÔî, èj^Éxo) XaXtôv atwTi^.

(JLExà Ôè •TtpCKTWItOV eOTO»

TÔv 'ASwviSo; TtapeXôtiv £).£;pdivTivo; Tpà/jjXo;

lAETajxâiïiov ôà TTofet StSûfJ.a; xe "/.sîpa; 'Epjxoû,
rio/.vSeûxE0; ûè [AripoO;, AtowfftTiv Se v/i5ûv àTtaXwv ô' UT-
tepôî [xripwv,

|Jl,ir)pWV Tô TtÛp è//jVTWV,

àcp£).Y) 7rotr|i70'/ alôw, riacptriv 6£/,ûV(7av yiOY].

ç6ov£pyiv Èy.^'? ^^ '^X'^^^i ÔTi [j.ri Ta vwia 5£t\$at Sû-
vaaai' xà ô' '^v à|J.£(vw.

TÎ [J.£ ÔEÎ TTÔSa; ôtOaTXctV

)À6t |j.iit6ôv Ô(7(7ov EÎm;);.

toÛtov 8k TÔv !ATT6>)w/a xa6£).civ. TtoÎEi Bà6y>.),ov.

giv 6 ' È; lâfxov ttot ' £).6i[iç, ypâ^E <ï>otêov Èx BaoO)).oy.

Traduction : « Peins-moi aussi iiiun ciier Batliylle, comme je
vais te le décrire. Donne-lui des cheveux brillants, noircissant au
fond, se colorant à leur pointe de reflets dorés. Que leurs boucles
libres se jouent dans un gracieux désordre. Sur son front délicat
arrondis des sourcils noii's comme des dragons. Pour son œil
brun, (ju'il soit sévèi'e et doux à la fois, sévère comme l'œil de
Mars, doux comme celui de la belle Cythérée, afin qu'il inspire en
même temps et la crainU; et l'espérance. A sa joue de rose, donne
le léger duvet de la pêche; et, autant que tu le pourras, rf*pan(ls-
y l'incarnat de la pudeur. Je ne sais cunnnent tu vii iidras à bout
d'exprimer

ses lèvres tendres, où la Persuasion réside; tout ce que je te puis dire, c'est que leur silènes même doit parler. Vienne ensuite l'ivoire d'un cou plus parfait que celui d'Adonis. Puis dérobe à Mercure son sein potelé et ses mains, à l'ollux sa cuisse nerveuse, à Bacchus son ventre rond... Ton art jaloux ne te permet pas de montrer en même temps son dos, qui est pourtant ce qu'il a de plus charmant. A quoi sert de te dépeindre ses pieds? Demande le salaire que tu voudras; ou plutôt détache cet Apollon, et fais-en Batliylle. Si jamais tu vas à Samos, de ce Rathylle tu feras Apollon. »

XII. A'ilre imitation d'Anacréon. "Walkenaer a inscrit en tête de ce morceau le titre qu'on lui donne habituellement : l'Amour mouillé.

L'ode d'Anacréon est la troisième du recueil de ce poète

ΕΙΪ 'ΕΡÛΤΑ.

Me(TOv\jxxîois 11:06' ûpaiç, ff-rpéypexat ôt' "\pxxo; Y;or, xtt-Tà x.£İpa TYiv BowTOy, (AEpô'Tvww ôè çû).a nâvta xiaxai •/.OTtw ôajxEVTA, têt' "Epw; ÈTriUTaôstç uev ôupEww IxoTtT* ôy^YJx;- TÎç, lq)ïiv, 6opaç àpàffcrei; xaTa (teu ayiati; 6v£{pouî.

é ô' Epw;, àvoiyē, çYidi.

ppeçoç eîiaC, [Ar] çô6r,ffai, Ppî/o[j:ai 8é, xà(r£),Yivov xttTà vùxTa 7î£7t),âvTi[J.ai.

I)ir,(ja Taux' âxoOaa;, àvâ S' £-J8ù),û}(vov àt)/(xç àvswÇa, xxl PpÉço; {lèv âadopôj çÉpovxa t6?ov iTTipuyà; x£ xal çapÉxpriV •naoà 8' iaxiTiv xaOîÇa;,,

jca)<x[jiai!Ti x.£tpa; aÛTOÛ àvéOa/Tïov, êx Sa yaftij;
à7teo/têov yypôv ùSwp.

ô 8', £7:£i xpûo; [iî6y;7.£, çépe, çTiffi, TiEtpàTWf/^v TÔSe
TÔ^ov, èi TÎ (j.ot vûv P).âêîTai^pa/£ĭ(Ta Vcupr).

Tavu£t 8É, xai (j.£ rÛTt-et (A£(7ov ^Ttxp, diaTtep oîaTpo;;
àvà S' à>.)>cTai xaX*Çwv, ÇévE S', elrtE, <7UYX*P^^i Xc'paç
âê/a6à; [iév Ès-tt, cùSĩ xap6ĭ3tv Tiovĭjjet;.

Traduction : « Naguère à l'heure de minuit, lorsque la Grande Ourse tourne déjà près de la main du Bouvier et que les mortels fatigués sont sous le joug du sommeil, l'Amour vint tout à coup ébranler mes verrous : « Qui heurte ainsi à « ma porte, dis-je, et ne crains pas de troubler mes songes? » — Ouvre, répond l'Amour, ne t'effraye pas; je suis un en- « faut mouillé par la pluie et perdu au milieu de l'obscurité de « la nuit.» Ces paroles m'inspirent de la pitié; vite j'allume une lampe et j'ouvre. Je vois alors un jeune enfant ailé, portant un arc et un carquois. Je le fais asseoir près du foyer, et je m'empresse de réchauffer ses mains dans les miennes, d'exprimer l'eau de sa chevelure. Quand il n'a plus froid : 'a "Voyons un peu cet arc, dit-il, sachons si la corde a bien « souffert de l'orage. » Il le bande, et me frappe au milieu du cœur, comme une guêpe de son aiguillon. Puis il saute en riant aux éclats : « Hôte, félicite-moi, dit-il; mon arc n'a « pas souffert, mais ton cœur sera bien malade. »

Ronsard, avant La Fontaine, a imité le même morceau :

AO SieUB ROBBRTBT

Du malheur de recevoir Un étranger, sans avoir

fSf» THOISIÈME PARTIE.

De lui quelque connoissance, Tu as fait expéi'ience, Rlénélas
ayant reçu Paris dont tu fus déçu :

Et moi je viens de la faire Qui ore ai voulu retraire Sottement
un étranger Dans ma chambre et le loger.

Il étoit minuit, et l'Ourse De sou char tournoit la course Entre
les mains du Bouvier, Quand le somme vint lier D'une chaîne
sommeillère Mes yeux clos sous la paupière Jà je dormois en
mon lit, Lorsque j'entr'ouis le bruit D'un qui fi-a|)poit à ma
porte, Et heurtoit de telle sorte Que mon dormir s'en alla.

Je demandai : « Qu'est-ce là ^ Qui fait à mon huis sa plainte?

— Je suis enfant, n'aye crainte, »

Ce me dit-il, et adonc Je lui desserre le gond De ma porte
verrouillée.

« J'ai la chemise mouillée Qui me trempe jusqu'aux os, Ce di-
soit; dessus le dos Toute nuit j'ai eu la pluie; Et pour ce je te sup-
plie De me conduire à ton feu Pour m'ai 1er sécher un peu »

Lors je pris sa main humide, Et plein de pitié le guide En ma
chambre et le fis seoir Au Jeu qui restoit du soir.

Puis, allumant des chandelles.

Je vis qu'il portoit des ailes, Dans la main un arc turquois,

REMARQUES. loi

Et sous l'aisselle un carquois.

Adonc en mon cœur je pense

Qu'il avoit quelque puissance,

El qu'il falloit m'apprêter
Pour le faire banqueter.
Cependant il me regarde
D'un œil, de l'autre il prend garde
Si son arc étoit séché;
Puis, me voyant empêché
A lui faire bonne chère,
Me tire une flèche amère
Droit en l'œil : le coup de là
Plus bas au cœur dévala,
Et m'y fit telle ouverture
Qu'herbe, drogue ni murmure *,
N'y serviroient plus de rien.
Voilà, Robertet, le bien
(Mon Robertet, qui embrasses
Les n<'uf Muses et les Grâces),
Le bien qui m'est advenu
Pour loger un inconnu.

XIIF. Le Petit Chien qui secoue de l'or et des pierreries. Dans Orlando furioso de l'Arioste, à la suite de l'épisode qui fait le sujet du conte de la Coupe enchanlée, le paladin Renaud, qui a sage-

ment refusé de tenter l'épreuve téméraire qu'on lui proposait, descend sur une barque le cours du Pô. Un des gondoliers, beau et hardi parleur, l'attaque de conversation. Ils s'entretiennent de la fragilité du sexe féminin, et le gondolier (il nocchiero) lui raconte l'histoire du chien précieux. Le sénateur et sa femme ont les mêmes noms que dans le conte de La Fontaine. L'Amant est appelé Adonio.

Lorsque le gondolier a fini, le poète italien ajoute ;

Così disse il nocchiero; e mosso a riso Rinaldo al fin delia sua istoria un poco;

1. Murmure à sans doute ici le sens de paroles magiques, ineantatto.

-452 THOISICJIE L'AHTIE.

E diveitav gli fece a un tratto il vi«o, Per l'onta del dottor, come di foco.

Rinaldo Argia molto lodo, clawiso Ebbe d'alzare a qîKiUo augello im gioco Cli'alla medesraa rete fe' cascaîk), In che cade cite, ina con minor £aUo.

« Ainsi parla le gondolier, et Renaud ne put s'empêcher de sourire à ce récit, hors dans le moment où la vilaine aventure d'Anselme le fit rougir de honte et d'indignation contre le docteur. Il donna beaucoup de louani^{es} à la belle Arj:ie d'avoir su présenter à son mari le même leurre qui l'avait attirée, et de l'avoir fait tomber dans les filets qui l'avaient arrêtée ellp-même d'une manière moins cariminelle. »

La fée Manto figure aussi dans l'histoire macaronique de Merlin Coccaie, livre XIII.

»67ii

COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX FILLES

Il est un jeu divertissaiu sur tous, Jeu dont l'ardeur souvent se renouvelle ; Ce qui m'en plaît, c'est que tant de cervelle N'y fait besoin et ne sert de deux clous. Or devinez comment ce jeu s'appelle.

Vous y jouez comme aussi faisons-nous*.

U divertit et la laide et la belle; Soit jour, soit nuit, à toute heure il est doux, Car on y voit assez clair sans chandelle*. Or, devinez comment ce jeu s'appelle.

1. Les quatre vers qui précèdent ont été supprimés dans l'édition de 1685.

Ce vers a été supprimé dans l'édition de 1685

156 QUATRIÈME PARTIE.

Le beau du jeu n'est connu de l'époux; C'est chez l'amant que ce plaisir excelle : De regardants, pour y juger des coups, il n'en faut point ; jamais on n'y querelle. Or, devinez comment ce jeu s'appelle ^

Qu'importe-t-il? Sans s'arrêter au nom,
Ni badiner là-dessus davantage,
Je vais encor vous en dire un usage :
Il lait venir l'esprit et la raison.
Nous le voyons en mainte bestiole.
Avant que Lise allât en cette école.
Lise n'étoit qu'un misérable oison;
Coudre et filer c'étoit son exercice,
Non pas le sien, mais celui de ses doigts.
Car que l'esprit eût part à cet office.
Ne le croyez : il n'étoit nuls emplois
Où Lise pût avoir l'âme occupée ;
Lise songeoit autant que sa poupée.
Cent l'ois le jour sa mère lui disoit:
« Va-t'en chercher de l'esprit, malheureuse. »
La pauvre fille aussitôt s'en alloit
Chez les voisins, afilligée et honteuse,
Leur demandant où se vendoit l'esprit.

1. Var. Édit. de 1675 : comme au lieu de comment, à chaque Fols que ce vers se présente.

COMMENT L'ESPUIT VIENT AUX FILLES

On en rioit; à la fin l'on lui dit:

Allez trouver père Bonaveature,

Car il en a bonne provision.

Incontinent la jeune créature

S'en va le voir, non sans, confusion :

Elle craignoit que ce ne fût dommage

De détourner ainsi tel personnage ^.

« Me voudroit-il faire de tels présents,

A moi qui n'ai que quatorze ou quinze aiis?

Vaux-je cela? » disoit en soi la belle.

Son innocence augmentoit ses appas.

Amour n'avoit à son croc de pucelle

Dont il crût faire un aussi bon repas.

((Mon révérend, dit-elle au béat homme,

Je viens vous voir, des personnes m'ont dit

Qu'en ce couvent on vendoit de l'esprit ;

Yotre plaisir seroit-il qu'à crédit

J'en pusse avoir? non pas pour grosse somme,

A gros achat mon trésor ne suflit ;

Je reviendrai, s'il m'en faut davantage :

Déjouer, déranger

Et devant le Seigneur maintenant prosternée. Ma mère en ce devoir craint d'être détournée.

(Racine, Alltalie, acte III, se ii.)

« Non, non, dis-je, alors, ne le détournez, point. » [Le Banquet de Platon, traduction de Racine.)

« Ce n'est point la peine : ne vous détournez point. » (Marius, les Fausses Confidences, acte I, scène i.)

Et cependant prenez ceci pour gage. »

A ce discours, je ne sais quel anneau,

Qu'elle tiroit de son doigt avec peine.

Ne venant point, le père dit : « Tout beau!

Nous pourvoirons à ce qui vous amène

Sans exiger nul salaire de vous:

Il est marchande et marchande, entre nous;

A l'une on vend ce qu'à l'autre l'on donne.

Entrez ici, suivez-moi hardiment;

Nul ne nous voit, aucun ne nous entend;

Tous sont au cœur; le portier est personne
Entièrement à ma dévotion.
Et ces murs ont de la discrétion. »
Elle le suit; ils vont à sa cellule.
Mon révérend la jette sur un lit,
Veut la baiser. La pauvrete recule
Un peu la tête; et l'innocente dit:
K Quoi ! c'est ainsi qu'on donne de l'esprit?
— Et vraiment oui, d repart Sa Révérence ;
Puis il lui met la main sur le téton.
« Encore ainsi? — Vraiment oui ; comment donc? »
La belle prend le tout en patience.
Il suit sa pointe, et d'encor en encor
Toujours l'esprit s'insinue et s'avance,
Tant et si ' ien qu'il arrive à bon port.
Lise rioit du succès de la chose.

COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX FILLES

Bonaventure a six moments de là

Donne d'esprit une seconde dose.

Ce ne fut tout, une autre succéda;

La charité du beau-père étoit grande.

« Eh bien! dit-il, que vous semble du jeu?

— A nous venir l'esprit tarde bien peu, » Reprit la belle. Et puis elle demande :

« Mais s'il s'en va? — S'il s'en va, nous verrons; D'autres secrets se mettent en usage,

— N'en cherchez point, dit Lise, davantage; De celui-ci nous nous contenterons.

— Soit fait, dit-il, nous recommencerons, Au pis aller, tant et tant qu'il suffise. » Le pis aller sembla le mieux à Lise.

Le secret même encor se répéta Par le Paler : il aimoit cette danse.

Lise lui fait une humble révérence, Et s'en retourne en songeant à cela.

Lise songer! Quoi! déjà Lise songe!

Elle fait plus, elle cherche un mensonge, Se doutant bien qu'on lui demanderoit.

Sans y manquer, d'où ce retard venoit.

Deux jours après, sa compagne Manette S'en vient la voir : pendant leur entretien Lise revoit; Nanette comprit bien, Comme elle étoit clairvoyante et finette.

460 QLATIMÈME PARTIE.

Que Lise alors ne rêvoii pas pour rien. Elle fait tant, tourne tant. son amie, Que celle-ci lui déclare le tout :

L'autre n'étoit à l'ouïr endormie.

Sans rien cacher, Lise de bout en bout, De point en point, lui conte le mystère, Dimensions de l'esprit du. beau-père.

Et les encore,, enfin tout le phœbé^

« Mais vous, dit-elle, apprenez^ nous de grâce Quand et par qui l'esprit vous fut donné. » Anne reprit : « Puisqii'il faut que je fasse Un libre aveu^ c'est votre frère Alain Qui m'a donné de l'esprit un; matin.

— Mon frère Alain! Alain! s'écria Lise,. Alain mon frère! ah! je suis bien surprise: 11 n'en a point, comme en donneroitril?

— Sotte, dit 1 autre, hélas! tu n'en sais guère : ■ Apprends de moi que pour pareille affaire

Il n'est besoin que l'on, soit si subtil. iNe me crois-tu ? sache-le de ta mère ; Elle est experte au fait dont il s'agit- :

1. Récit mystérieux 11 n'est peut-être pas inutile de faire remarquer ici qu'on appelait Plioeiié, alias Fébé, la fève cachée dans le gâteau des Rois. « 11 eust fallu dire : « Fébé, pour qui est-ee? » C'eust esté pour toy. » {Ancien Théâtre français, dans la Bibliothèque elzévirienne, t. IX, p. 31.)

Ce vers est supprimé dans réditionii de lObs

COMMIINT LESPIUT VIENT A L X FILI.KS. IGI

Si lu ne veux, demande au voisinage ; Sur ce point-là l'on t'aura bientôt dit : Vivent les sots pour donner de l'esprit i » Lise s'en tint à ce seul témoignage, Et ne crut pas devoi) f irlar de rien. Vous voyez donc que je disois fort hien Quand je disois que ce jeu-là rend sage'.

l. Ces quatre deruitft v>ii:> oui élé supprimes dans l'édition de 1685.

Contes T. IL

IGi QUATUIÈMli TAUHE.

L'ABBESSE

L'exemple sert, l'exemple nuit aussi.

Lequel des deux doit l'emporter ici ?

Ce n'est mon fait : l'un dira que l'ajjbesse En usa bien, l'autre au conlraire mal, Selon les gens : bien ou mal, je ne laisse D'avoir mon compte, et montre en général, Par ce que fit tout un troupeau de nonnes. Qu'ouailles sont la plupart des personnes ' : Qu'il en passe une, il en passera cent ; Tant sur les gens est l'exemple puissant I Je le répète, et dis, vaille que vaille. Le monde n'est que franche moutonnaillet

L'ABBESSE

Du premier coup ne croyez que l'on aille A ses périls le passage sonder ; On est longtemps à s'enle-regarder; Les plus hardis oiU-ils tenté l'allaire, Le reste suit, ei fait ce qu'il voit faire. Qu'un seul mouton se jette en la rivière, Vous ne verrez nulle âme moutonnière^ Rester au bord ; tous se noieront à tas. Maître François - en conte un plaisant cas. Ami lecteur, ne te déplaira pas Si, sursoyant ma principale histoire, Je te remets cette chose en mémoire.

Panurge alloit l'oracle ' consulter ; 11 navigeoil ^ ayant dans la cervelle Je ne sais quoi qui vint l'inquiéter.

Dindenaut passe, et médaille l'appelle De vrai cocu ^ Dindenaut dans sa nef*

1. a Reste t-il ici, dist Panurge, uUe arae moutonnière? » (Rabb- LAIS, liv. IV, ch. viii.)

L'oracle de la dive bouteille

4. La Fontaine écrit navigeoit, pour donner à ce mot une physionomie plus ancienne. Il rappelle, aussi exactement qu'il peut le faire en quelques vers, le récit rabelaisien, qui est très-prolix.

5. « Ce Dindenault, voyant Panurge sans braguette, aveciues ses lunettes attachées au bonnet, dist de luy à ses compaignons : « Voyez a là une belle médaille de coqu. »

G Aavire.

Menoit moutons. « Vendez-m'en un, dit l'autre. — Voire, reprit Dindenaut, l'ami nôtre, Penseriez-vous qu'on pût venir à chef ^ D'assez priser ni vendre telle aunaille*?» Panurge dit : « Notre ami, coûte et vaille, Vendez-m'en un pour or ou pour argent, » Un fut vendu : Panurge incontinent Le jette en mer, et les autres de suivre. Au diable l'un, à ce que dit le livre, Qui demeura. Dindenaut au collet Prend un béliet, et le béliet l'entraîne. Adieu mon homme : il va boire au godet '.

Or revenons : ce prologue me mène Un peu bien loin. J'ai posé dès l'abord Que tout exemple est de force très-grande, Et ne me suis écarté par trop fort En rapportant la moutonnaie bande :

Car notre histoire est d'ouailles * encor.

i. Qu'on pût venir à bout.

2. Aumaille n'est pas dans Rabelais. C'est un terme des vieilles coutumes pour désigner le bétail. Ducange, dans son glossaire, prétend que ce mot comprend tous les bestiaux domestiques. Ménage en restreint la signification au gros bétail, au\ bêtes à cornes. La Fontaine est de l'opinion de Ducange. « Or en pues remener t'aumaille » (tu peux emmener ton bétail). [Fabliau de Constant du Hamel, v. : ^80.)

A .a grande tasse, à la mer

-4. La Fontaine joue sur le mot ouailles, qui peut s'appliquer figuré-

L'ABBES>E. 16S

Une passa, puis une autre, et puis une', Tant qu'à passer
s'entre-pressant chacune, On vit enfin celle qui les gardoit Passer
aussi : c'est en gros tout le conte. Voici comment en détail on le
conte.

Certaine abbessse un certain mal avoit,
Pâles couleurs nommé parmi les filles ;
Mal dan^'ereux, et qui des plus gentilles
Détruit l'éclat, fait languir les attraits.
Notre malade avoit la face blême
Tout justement comme un saint de carême ;
Bonne d'ailleurs, et gente*, à cela près.
La Faculté sur ce point consultée,
Après avoir la chose examinée,
Dit que bientôt madame tomberoit
En fièvre lente, et puis qu'elle mourroit.
Force sera que cette humeur la mange,
A moins que de... (l'a moins est bien étrange),
A moins enfin qu'elle n'ait à souhait

ment aux religieuses d'une abbaye. — Trente -sept vers, depuis
Je le répète. . . jusqu'à : est d'ouailles encor, ont été supprimés
dans l'édition de 1685.

Var. Édit. de i6Sb

Agnès passa, puis aatro sœur, puis uno.

2. Gentille, jolie. La Fontaine a plusieurs fois employé ce mot de notre ancienne langue.

Compagnie d'homme*. Hippocrate ne fait

Choix de ses mots, et tant tourner ne sait *,

« Jésus ! reprit toute scandaHsée

Madame abbessé ; hé ! que dites-vous là?

Fi! — Nous disons, repartit à cela

La Faculté, que pour chose assurée

Vous en mourrez, à moins d'un bon galant :

Bon le faut-il, c'est un point important;

Autre que bon n'est ici suffisant '.

Et, si bon n'est, deux en prendrez, madame. »

Ce fut bien pis : non pas que dans son âme

Ce bon ne fût par elle souhaité ;

Mais le moyen que sa communauté

Lui vît sans peine approuver telle chose * I

Honte souvent est de dommage cause.

Sœur Agnès dit ; « Madame, croyez-les ;

Un tel remède est chosf bien mauvaise,

S'il a le goût méchant à beaucoup près

1. C'est l'expression du conteur des Cent Nouvelles nouvelles m Belle sœur, pour recouvrer la santé de madame l'abbesse, il est mesiiier et de nécessité qu'elle ait compagnie d'homme, b

Au XVII^e siècle, c'était em ore une thèse soutenue et débattue à la Faculté: An pallidis coloribus Venus?

2. Tourner, hésiter, chercher des détours et des périphrases. L'expression complète serait celle que nous ayons vue précédemment, p. 89 : « tourner autour du pot »

3. Dans l'édition de 1055 ce vers a été supprimé. i. Vab. ÉdU. de 167a (sans lieu) et de 1686 :

Lui Tint saus peine approuver telle chose.

I/ABBESSE. 1h;7

Comme la mort. Vous faites cent secrets i ; Faut-il qu'un seul vous choque et vous déplaie V

— Vous en parlez, Agnes, lien à votre aise, RiqDrit l'abbesse ; or çà, par votre Dieu,

Le feriez vous? mettez-vous en mon lieu.

— Oui-da, madame; et dis bien davaiita.^e : Votre santé m'est chère jusque-là

Que, s'il falloit pour vous souffrir cela,

Je ne voudrois que dans ce témoignage

D'affection pas une de céans

Me devançât. » Mille remerciements

A sœur Agnès donnés par son abbesse.

La Faculté dit adieu là-dessus.

Et protesta de ne revenir plus.

Tout le couvent se trouvoit en tristesse. Quand sœur Agnès, qui n'étoit de ce lieu La moins sensée, au reste bonne lame -, Dit à ses sœurs : « Tout ce qui tient madame Est seulement belle honte de Dieu :

Par charité n'en est-il point quelqu'une Pour lui montrer l'exemple et le chemin? » Cet avis fut approuvé de chacune;

Métaphore tiré'; de l'art de l'escrime : bonne à employer

Au diable run qui fera ses clamours Pour vous i>ricr, quand serez vieille lame.

(Marot, Rond atti, xlvi.)

On l'applaudit, il court de main en main. Pas une n'est qui montre en ce dessein De la froideur, soit nonne, soit nonnette, Mère prieure, ancienne, ou discrète.

Le billet trotte; on fait venir des gens De toute guise, et des noirs, et des blancs, Et des tannés*. L'escadron, dit l'histoire, Ke

fut petit, ni, comme l'on peut croire, Lent à montrer de sa part le chemin.

Ils ne cédoieit à pas une nonnain Dans le désir de faire que madame Ne fût honteuse, ou biin n'eiit dans son Ame Tel récipé*, possible, à contre-cœur.

De ses brebis à peine la première A fait le saut, qu'il suit une autre sœur ; Une lroi>ième entre daus la carrière; Nulle ne veut demeurer en arrière.

Presse se met pour n'être la dernière Qui feroit voir son zèle et sa ferveur A mère abbesse. 11 n'est aucune ouaille Qui ne s'y jette; ainsi que les moutons De Dindenaut, dont tantôt nous parlions, S'alloient jeter chez la gent porte-écaille^.

1. « Adonc furent mandes m Dynes, pre^tres et clerks, qui trouvèrent bien à besoigner. » (Cent Nouvelles nouvelles, XXI.)

Recipô, du latin recipe (prenez), ordonnance de médecin

3. La gent porle-écailie, c'csi-à-dire les poissons. Ces cinq derniers vers ont été supprimés dans l'édition de 1085.

L'ABBESSE. ^^i.J

Que dirai plus? Enfin limpression Qu'avoil l'abbesse rencontre ce remède, Sage rendue, à tant d'exemples cède.

Un jouvenceau fait l'opération Sur la malade. Elle redovient rose, OEillet, aurore, et si quelque autre chose De plus riant se

peut imaginer.

o doux remède! ô remède à donner 1

Remède ami de mainte créature,

Ami des gens, ami de la nature,

Ami de tout, point d'honneur excepté.

Point d'honneur est une autre maladie:

Dans ses écrits madame Faculté

N'en parie point. Que de maux en la viel

«70 QUATRIEMIi PARTIE.

LES TROQUEURS.

Le changement de mets réjouit l'homme:

Quand je dis l'homme, entendez qu'en ceci

La femme doit être comprise aussi :

Et ne sais pas comme il ne vient de Rome

Permission de troquer en hymen-;

Non si souvent qu'on en auroit envie,

Mais tout au moins une fois en sa vie.

Peut-être un jour nous l'obtiendrons. Amen,

Ainsi soit-il! Semblable induit en France

Viendroit fort bien, j'en réponds, car nos gens

Sont grands troqueurs : Dieu nous créa changeants'.

i. Vab. Dans la première édition de ce conte, publiée à part, au lieu de ces quatre derniers vers, on trouve ces deux-ci :

Tel bref en liref, après bon examen, Nous envoyer feroit grand bien en France

LES TUOQUEURS. 474

Près de Rouen, pays de sapience ', Deux villageois avoient chacun chez soi Forte femelle et d'assez bon aloi.

Pour telles gens qui n'y raffinent guère, Chacun sait bien qu'il n'est pas nécessaire Qu'Amour les traite ainsi que des prélats. Avint pourtant que, tous deux étant las De leurs moitiés, leur voisin le notaire Un jour de fête avec eux chopinoit.

Un des manants lui dit : « Sire Oudinet, J'ai dans l'esprit une plaisante affaire. Vous avez fait sans doute en votre temps Plusieurs contrats de diverse nature ; Ne peut-on point en faire un où les gens Troquent de femme ainsi que de monture? Notre pasteur a bien changé de cure* : La femme est-elle un cas si différent?

Et pargué non; car messire Grégoire^ Disoit toujours, si j'ai bonne mémoire : Mes brebis sont ma femme. Cependant Il a changé :. changeons aussi, compère.

1. De prudence et de sagesse Le pays de sapience est une phrase proverbiale usitée pour désigner en style enjoué la province de Normandie.

Le pasteur en question

nS QLATRif-ME PARTIE.

— Très-volonliers, reprit l'autre manant;

Mais tu sais bien que notre ménag-re

Est la plus belle : or çà, sire Oudinet,

Sera-ce trop s'il donne son mulet

Pour le retour? — Mon mulet? et parguente.

Dit le premier des villageois susdits,

Chacune vaut en ce monde son prix;

La mienne ira but à but pour la tienne :

On ne regarde aux femmes de si près.

Point de retour, vois-tu, compère Etienne.

Mon mulet, c'est... c'est le roi des mulets.

Tu ne devrois me demander mon âne

Tant seulement : tioc pour troc, touche là. »>

Sire Oudinet, raisonnant sur cela,

Dit : « Il est vrai que Tienneite a Sur Jeanne

De l'avantage, à ce qu'il semble aux gens ;

Mais le meilleur de la bête, à mon sens.

N'est ce qu'on voit : femmes ont maintes choses

Que je préfère, et qui sont lettres closes;

Femmes aussi trompent assez souvent ;

Jà ne les faut éplucher trop avant.

Or sus, voisins, faisons les choses nettes.

Vous ne voulez chat en poche donner *

Ni l'un ni l'autre; allons donc confronter

1. Acheter cliat en poche est une c:xpression proverbiale, pour dire acheter une chose sans la connaître, sans l'avoir vue.

LES TUoQur:uRS. ri3

Vos deux moitiés comme Dieu les a faites, n

L'expédient en fut goûté de tous.

Trop bien voilà messieurs les deux époux

Qui sur ce point triomphent de s'étendre :

« Tiennette n'a ni suros ni malandre\

Dit le second. — Jeanne, dit le premier,

A le corps net comme un petit denier;

Ma foi, c'est bâme*. — Et Tiennette est ambroise^,

Dit son époux; telle je la maintien. »

L'autre reprit : « Compère, tiens-toi bien ;

Tu ne connois Jeanne ma villageoise ;

Je t'avertis qu'à ce jeu... m'entends-tu? »

L'autre manant jura : « Par la vertu \

Tiennette et moi nous n'avons qu'une noise,

1. Expression proverbiale tirée de Tart vétérinaire. Le swos est une tumeur qui vient à la jambe du cheval, et la malandre une crevasse qui se manifeste au genou du même animal.

2. C'est baume. Les gens de campagne, surtout en Normandie, disent bâme. On disait autrefois basme pour baume, et embasme pour embaume.

Au point du jour vey son corps amoureux, Entre deux draps plus odorans que basmc.

(Ma ROT, Rondeaux, xu.) En la baisaat m'a dit : « Amy sans blasme, Ce seul baiser, qui deux bouches embasme, Lei arres sont du bien tant espéré. »

(Marot, Rondeaux, xliii.)

3. Est ambroisie. On trouve atnbroise pour ambroisie dans nos vieux auteurs. (Voyez Roquekort, Dictionnaire de la langue romane, t. I, p. 57.)

-4. Le mot Dieu roslant sous-entendu; juron populaire.

ni QUATRIÈME PAHTIE.

C'est qui des deux y sait de meilleurs tours;

Tu m'en diras quelques mots dans deux jours.

A toi, compère. » Et de prendre la tasse,

El de trinquer. « Allons, sire Oudinet,
 A Jeanne; tôle. Puis à Tiannette; masse». »
 Somme qu'enfin li soute ^ du mulet
 Fut accordée, et voilà marché fait.
 Notre notaire assura l'un et l'autre
 Que tels traités alloient leur grand chemina
 Sire Oudinet étoit un bon apôtre,
 Qui se fit bien payer son parchemin.
 Par qui payer? Par Jeanne et par- Tiennette :
 Il ne voulut rien prendre des maris.
 Les villageois furent tous deux d'avis Que pour un temps la chose
 se fût secrète; Mais il en vint au curé quelque vent.
 Il prit aussi son droit : je n'en assure, Et n'y étois; mais la vérité
 pure Est que curés y manquent peu souvent.

Le clerc non plus ne fit du sien remise :

1. Dans l'édition à part, on lit tôle. Mais alors le vers a une syllabe de trop : c'est pourqi oi dans le recueil de 1674, de 1675 et de 1676. La Fontaine a, par licence poétique, retranché Te. Tôle et))tasse sont des mots empruntés au vocabulaire des joueurs : masse désigne l'enjeu ; pour l'accepter, on dit tôle.

C'est-à-dire : ne souffraient aucune difficulté

LES TROQUEUKS. ■•""ô

Rien no se perd entre les ^ens d'église.

Les perinuleurs' ne pouvoient bonneraeut

Exécuter un pareil changement

Dans ce village- à moins que de scandale :

Ainsi bientôt l'un et l'autre détale,

Et va planter le piquet en un lieu

Où tout fut bien d'abord, moyennant Dieu.

C'étoit plaisir que de les voir ensemble.

Les femmes même, à l'envi des maris,

S'entre-disoient en leurs menus devis :

« Bon fait troquer, commère , à ton avis.

Si nous troquions de valet? Que t'en semble? »

Ce dernier troc, s'il se fit, fut secret.

L'autre d'abord eut un très-bon effet :

Le premier mois très-bien ils s'en trouvèrent;

Mais à la fin nos gens se dégoutèrent.

Compère Etienne, ainsi qu'on peut penser,

Fut le premier des deux à se lasser,
Pleurant Tiennette : il y perdoit sans doute.
Compère Cille eut regret à sa soute,
Il ne voulut rétro juer toutefois.
Qu'en avint-il? Un jonr, parmi les bois,
Ltienno vit toute fine seulette
Près d'un ruisseau sa défunte Tiennette,
i. Les troqueurs.

Var. Édit. à part : Dans le viûlag'î

Qui, par hasard, dormoit sous la coudrette*. 1 s'approcha, l'éveillant eu sursaut.

Elle du troc ne se souvint pour l'heure, Dont le galant, sans plus longue demeure, En vint au point. Bref, ils firent le saut. Le conte dit qu'il la trouva meilleure Qu'au premier jour. Pourquoi cela? Pourquoi? Belle demande' En l'amoureuse loi.

Pain qu'on dérobe, et qu'on man-^e en cachette, Vaut mieux que pain qu'on cuit, et qu'on achète*; Je m'en rapporte aux plus savants que moi. Il faut pourtant que la chose soit vraie, Et qu'après tout llyménée et l'Amour Ne soient pas gens à cuire en même four': Témoin lebat qu'on prit sous la coudraie. On y lit chère; il ne s'y servit plat Où maître An'.our, cuisinier délicat. Et

plus friand que n'est maître Hyménée *, N'eût mis la main. Tien-
nette retournée,

Var. Édit à part

Et plus savant que n'fst maître Hynoénée.

LES TROQUEURS. MI

Compère Etienne, homme neuf en ce fait, Dit à part soi : «
Gille a quelque secret ; J'ai retrouvé Tiennette plus jolie Qu'elle
ne fut onc en jour de sa vie. Reprenons-la, faisons tour de iNor-
mand ; Dédisons-nous; usons du privilège. »

Voilà l'exploit qui trotte incontinent, Auk fins de voir le troc et
changement Déclaré nuK et cassé nettement.

Gille, assigné, de son mieux se défend. Un promoteur * inter-
vient pour le siège Épiscopal, et vendique le cas'.

Grand bruit partout, ainsi que d'ordinaire; Le parlement
évoque à soi 1'. (Taïre.

Sire Oudinet, le faiseur de contrats, Est amené ; l'on l'entend
sur la chose. Voilà l'état où l'on dit qu'est la cause ; Car c'est un
fait arrivé depuis peu.

Pauvre ignorant que le comp-^re îtieniie ! Contre ses fins cet
homme, en premier lieu. Va de droit fil : car s'il prii à ce jeu
Quelque plaisir, c'est qu'alors la chrétienne N'étoit à lui : le bon
sens vouloit donc

Soutient que le cas est de son ressort

Contes T. II.

Que, pour toujours, il la laissât à Gille;
Sauf la coudraie, où Tiennette, dit-on,
AUoit souvent en chantant sa chanson :
L'y rencontrer étoit chose facile ;
Et supposé que facile ne fût,
Falloit qu'alors son plaisir d'autant crût.
Mais allez-raoi prêcher cette doctrine
A des manants : ceux-ci pourtant avoient
Fait un bon tour, et très-bien s'en trouvoient.
Sans le dédit ; c'étoit pièce assez fine
Pour en devoir l'exemple à d'autres gens.
J'ai grand regret de n'en avoir les gants',
Et dis parfois, alors que j'y rumine :
Auroit-on pris des croquants'^ pour troquants,
En fait de femme? Il faut être honnête homme*
Pour s'aviser d'un pareil changement.
Or n'est l'affaire allée en cour de Rome;
Trop bien est-elle au sénat de Rouen.

Là le notaire aura du moins sa gamme *,

1. Avoir les gants, c'est donner le signal, prendre l'initiative, apporter la première nouvelle d'une chose, et ainsi mériter \e paraguante on pourboire qu'on donne aux messagers.

2. Croquants, manants, rustres. (Voyez t. I, p. 123, note 2.)

3. ^ous avons déjà signalé plusieurs fois le sens particulier qu'avait cette expression au xvii^e siècle. (Voyez ci-dessus, p. 22, note i.)

Sa semonce, s.a réprimande, une mercuriale

Quand daDS lo ciel il ariïT»

Jupiter au lit il trouva

LES TROQUEURS. 479

En plein barreau'. Dieu gard sire Oudinet D'un rapporteur barbon et bien en femme, Qui fasse aller cette affaire au bonnet ^

Avec dame Junon sa femme

Qui souvent lui chante sa gamme.

(ScARRON, Typhon, ou la Gigantomaehie, chant II.)

La Fontaine dit plus loin, dans le Psautier :

?At ne finit mère abbesse sa gamme.

Et dans les Quiproquo :

Puis supposé qu'il reconnût la femme.

Qu'en pouvoit-il arriver que tout bien?

Elle auroit lieu de lui chanter sa gamme.

Var. Édit. à part . En plein bureau

2. Qui fasse si bien que les juges opinent du bonnet, adoptent ses f'tnclusions tout d'une voix et sans opposition aucune.

v\r. Édil. à part :

Qui fasse aller la chose du bonnet.

Les dii dernier<« vers ont été supprimés dans l'édition de 1685.

480 QUATHIÈME PAUTIB.

Les gens du pays des fables

Donnent ordinairement

Noms et titres agréables

Assez libéralement^ ;

Cela ne leur coûte guère :

Tout leur est nymphe ou bergère.

Et déesse bien souvent.

1. On peut rapprocher du début de ce conte les vers de la fable
XXIV du livre XII :

Les reines des étangs, grenouilles, veux-je dire,

(Car que coûte-t-il d'appeler

les choses par noms honorables ?) Contre leur bienfaiteur
osèrent cabaler.

Voyez t. II, p. 368.

Boileau s'indigne contre ceux qui s'avisent de

... Changer, sans respect de l'oreille et du son, L'écridas en Pierrot
et Philis en Toinon.

(Arlpûili'iue, II, 23.)

Horace n'y faisoit faute :

Si la servante de l'hôte

Au lit de notre homme alloit,

G'étoit aussitôt Ilie ;

C'étoit la nymphe Égérie;

G'étoit tout ce qu'on vouloit '.

Dieu, par sa bonté profonde,

Un beau jour mil dans le monde

Apollon son serviteur,

Et l'y mil justement comme

Adam le nomenclateur,
 Lui disant : « Te voili; nomme. »
 Suivant cette antique loi,
 Nous sommes parrains du roi.
 De ce privilège insigne,
 Moi, faiseur de vers indigne,
 Je pourrois user aussi

t. Allusion aux vers suivants d'Horace, dont La Fontaine rend fidèlement la pensée :

Haec ubi supposuit deitram corpus mihi lœvo, Ilia et Egeria
 est : do nomeii quod libet illi.

(Lib. I, sat. II, V. 125-126.)

Un auteur anonyme, dans un ouvrage intitulé les Moyens de
 se guérir de l'amour, Conversations galantes, à Paris, chez Qui-
 net, 1081, in-12, p. 05, a travesti ainsi ce passage d'Horace :

Une gn.seltj aisée a toute ma tonlresse, Et dans les traiispmts
 déniés feux, Ello est pour iïDn cœur amoureux Une marquise,
 une com esse ; Je la nomme comme je veux.

-tSÎ QUATRIÈME PARTIE.

Dans les contes que voici; Et s'il me plaisoit de dire, Au lieu
 d'Anne, Sylvanire, Et, pour messire Thomas, Le grand druide
 Adamas, Me mettroit-on à l'amende ?

Non ; mais, tout considéré, Le présent conte demande Qu'on dise Anne et le curé S

Anne, puisqu'ainsi va, passoit dans son village

Pour la perle et le parangon ^

Étant un jour près d'un rivage,

Elle vit un jeun 3 garçon Se baigner nu : la fillette étoil drue*, Honnête toutefois; l'objet plut à sa vue. Nuls défauts ne pouvoient être au gars reprochés; Puis, dès auparavant aimé de la bergère, Quand il en auroit eu, l'Amour les eût cachés ; Jamais tailleur n'en sut, mieux que lui, la manière.

1. Honoré d'Urfé a composé une fable bocagère en vers non rimes, lolitulée la Sylvanire, ou la Morte-vive; quant au grand druide Adamas, c'esi un des principaux personnages de VAstrée, du même écrivain.

Gaillarde, éveillée

Anne ne craignoit rien : des saules la couvroient

Gomme eût fait une jalousie ; Çà et là ses regards en liberté couroient

Où les portoit leur fantaisie; Çà et là, c'est-à-dire aux différents attraits

Du garçon au corps jeune et frais, Diane, poli, bien formé, de taille haute et drète *,

Digne enfin des regards d'Annète.

D'abord une honte secrète

Li fit quatre pas reculer;

L'amour huit autres avancer :

Le scrupule survint, et pensa tout gêter.

Anne avoit bonne conscience ; Mais comment s'abstenir? Est-il quelque défense

Qui l'emporte sur le désir, Quand le hasard fait naître un sujet de plaisir? La belle à celui-ci fit quelque résistance;

A la fin ne comprenant pas

Gomm ' on peut pécher de cent pas. Elle s'assit sur l'herbe, et, très-fort attentive,

Annette la contemplative Regarda de son mieux. Quelqu'un n'a-t-il point vu

1 Puur droite.

Dans les éditions de 1671, 1075 et 1675, La Fontaine a mis drèle, et il a retranché un l à Annette, que partout ailleurs il écrit par un double l. On voit que le poète • était préoccupé de rimer pour les yeux.

Gomme on dessine sur nature?

On vous campe une créature, Une Eve, ou quelque Adam, j'entends un objet nu; Puis force gens, assis comme notre bergère, Font un crayon conforme à cet original. Au fond de sa mémoire Anne en sut fort bien faire

Un qui ne ressentir pas mal.

Elle y seroit encor si Guillot (c'est le sire) Ne fût sorti de l'eau.
La belle se retire A propos ; l'ennemi n'étoit plus qu'à vingt pas.
Plus fort qu'à l'ordinaire; et c'eût été grand cas

Qu'après de semblables idées

Amour en fut demeuré là :

Il comptoit pour siennes déjà

Les faveurs qu'Anne avoit gardées.

Oui ne s'y fût trompé? Plus je songe à cela, Moins je le puis
comprendre. Anne la scrupuleuse \osa, quoi qu'il en soit, le gar-
çon régaler, Ne laissant pas pourtant de récapituler Les Doints
qui la rendoient encor toute honteuse.

Pâques vint, et ce fut un nouvel embarras. \nne, faisant passer
ses péchés en revue, Comme un passe-volant' mil en un coin ce
cas;

1. On appelait passe-volants de faux soldats qui venaient rem-
plir les cadres dans les revues, pour tromper les commissaires
examineurs et tocher la paye au profit du capitaine.

Mais la chose fut aperçue.

Le curé, messire Thomas, Sut relever le fait; et, comme l'on
peut croire, En confesseur exact il fit conter l'histoire. Et circons-
lancier le tout fort amplement

Pour en connoître l'importance, Puis faire aucunement ca-
dreⁱ* la pénitence, Chose oï ne doit errer un confesseur prudenL

Celui-ci malmena la belle :

« Être dans ses regards à tel point sensuelle !

C'est, dit-il, un très-grand péché; Autant vaut l'avoir vu que de l'avoir touché. »

Cependant la peine imposée

Fut à souffrir assez aisée; Je n'en parlerai point : seulement on saura Que messieurs les curés, en tous ces cantons-là, Ainsi qu'au nôtre, avoient des dévots et dévotes.

Qui, pour l'examen de leurs fautes, Leur payoient un tribut, qui plus, qui moins, selon

Que le compte à rendre étoit long.

Du tribut de cet an Anne étant soucieuse. Arrive que Guillot pêche un brochet fort grand:

Tout aussitôt le jeune amant Le donne à sa maîtresse ; elle, toute joyeuse,

Le va porter du même pas

An curé messire Thomas.

Il reçoit le présent, il l'admirer; et le drôle D'un petit coup sur l'épaule La fille régala, Lui sourit, lui dit : « Voilà Mon fait, joignant à cela D'autres petites affaires. »

C'étoit jour de Galende *, et nombre de confrères Dévoient dîner chez lui. « Voulez -vous doublement

M'obliger? dit-il à la belle ; Accommodez chez vous ce poisson proprement, Puis l'apportez incontinent :

Ma servante est un peu nouvelle. »

Anne court ; et voilà les prêtres arrivés. Grand bruit, grande cohue : en cave on se transporte. • Aucuns des vins sont approuvés ;

Chacun en raisonne à sa sorte.

On met sur table, et le doyen Prend place, en saluant toute la compagnie. Raconter leurs propos seroit chose infinie;

Puis le lecteur s'en doute bien.

On permuta cent fois sans permuter pas une. Santé, Dieu sait combien ! chacun à sa chacune But en faisant de l'œil : nul scandale. On servit Potages, menus mets, et même jusqu'au fruit,

1. C'est un jour où les curés du diocèse s'assemblent pour parler des affaires communes, chez quelqu'un d'eux, qui leur donne à dîner ordinairement; et cela se fait tous les mois. (Note de La Fontaine.)

Sans que le brochet vint ; tout le dîner s'achève Sans brochet, pas un brin. Guillot, sachant ce don, L'avoit fait rétracter pour plus d'une raison. Légère de brochet la troupe enfin se lève. Qui fut bien étonné? qu'on le juge. Il alla

Dire ceci, dire cela

A madame Anne le jour même, L'appela cent fois sotté; et, dans sa rage extrême, Lui pensa reprocher l'aventure du bain.

((Traiter votre curé, dit-il, comme un coquin ! Pour qui nous prenez-vous? Pasleurs, sont-ce canailles? »

Alors, par droit de représailles,

Anne dit au prêtre outragé :

« Autant vaut l'avoir vu que de l'avoir mangé. »

488 QUATUÏEMLI PAUTIE

LE DIABLE DE PAPEFIGUIÈRE

Maïlie François' dit que Papimanie Est un pays où les gens sont heureux; Le vrai dormir ne fut fait que pour eux Nous n'en avons ici que la copie.

Et par saint Jean, si Dieu me prête vie, je le verrai ce pays où l'on dort.

On y fait plus, on n'y fait nulle chose : C'est un emploi que je recherche encor. Ajoutez-y quelque petite dose D'amour honnête, et puis me voilà fort. Tout au rebours, il est une province Où les gens sont haïs, maudits de Dieu : On les connoît à leur visage mince ; Le long dormh' est exclu de ce lieu.

LE DIABLE DE PAPEFIGUIÈRE

Parlant, lecteurs, si quelqu'un se présente A vos regards ayant face riante, Couleur vermeille, et visage replet.

Taille non pas de (luehjue niingrelet*, Dire pourrez, sans (jue l'on vous condamne, Cettui me semble, à le voir, papimane.

Si, d'autre part, celui que vous verrez N'a l'œil riant, le corps rond, le teint frais, Sans hésiter, qualifiez cet homme Papefiguier. Papefigue se nomme L'île et province où les gens autrefois Firent la figue- au portrait du saint-père: Punis en sont, rien chez eux ne }liispère; Ainsi nous l'a conté maître François.

L'île fut lurs donnée en apanage A Lucifer ; c'est sa maison des champs.

1. Mnigrelet, homme maigre et débile; c'était la forme populaire du mot maigrelet.

2. C'est-à-dire, firent grimace au portrait du saint-père. Faire la figue, c'est proprement montrer à quelqu'un le poing fermé, le pouce passant entre l'index et le second doigt. Krantz, Rabelais, Paradin, et ensuite un grand nombre d'âuteurs plus modernes qui ont copié Rabelais, donnent à cette locution une origine ridicule, qui est démentie par tous les faits de l'histoire. Celte locution est bien ancienne, puisqu'on la rel rouve dans la langue romane, et dans le roman de JaufJ're, composé, selon M. Raynouard, au plus tard au commencement du xiii^e siècle :

li li fes la fiya denant ; Tenetz, dis el, en vostra gola.

(Raynouard, Clfiix de paé.ties (fiy maies des lioubadours, t. I, p ;«9, fct t. II, p. 2tG.)

Elle est aussi dans la Divine Comédie, de Dante.

On voit courir par tout cet héritage

Ses commensaux, rudes à pauvres gens,

Peuple ayant queue, ayant cornes et griffes,

Si maints tableaux ne sont point apocryphes.
Avint un jour qu'un de ces beaux messieurs
Vit un manant rusé, des plus trompeurs,
Verser* un champ, dans l'île dessus dite.
Bien paroissoit la terre être maudite,
Car le manant avec peine et sueur
La retournoit et faisoit son labeur.
Survient un diable à titre de seigneur ;
Ce diable étoit des gens de l'Évangile *,
Simple, ignorant, à tromper très-facile,
Bon gentilhomme, et qui, dans son courroux,
N'avoit encor tonné que sur les choux' :
Plus ne savoit apporter de dommage.
« Vilain, dit-il, vaquer à nul ouvrage
iS'est mon talent : je suis un diable issu
De noble race, et qui n'a jamais su
Se tourmenter ainsi que font les autres.
Tu sais, vilain, que tous ces champs sont nôtres ;
Ils sont à nous dévolus par l'édit

LE DIABLE DE P A P L F I G U 1 ÈRE . VM

Qui mit jadis cette île en interdit.

Vous y vivez dessous notre police :

Partant, vilain, je puis avec justice M' attribuer tout le fruit de ce champ ; Mais je suis bon, et veux que dans un an Nous partagions sans noise et sans querelle. Quel grain veux- tu répandre dans ces lieux? » Le manant dit : « Monseigneur, pour le mieux, Je crois qu il laut les couvrir de touselle*, Car c'est un grain qui vient fort ai ément. — Je ne connois ce grain-là nullement, Dit le lutin. Gomment dis-tu?... Touselle?... Mémoire n'ai d'aucun gain qui s'appelle De cette sorte : or emplis-en ce lieu ; TDUselle soit, touselle, de par Dieu !

1. Froment dont l'épi est sans barbe et le grain fort gros. Richalet dit, dans son Dictionnaire de la langue framoise : « La touselle est une sorte d'herbe ou de graine, et c'est ce que j'en puis dire. On ne connoit point dans Paris cette herbe. J'ai consulté plusieurs greniers ou grenetiers, et plusieurs herboristes fameux; ils m'ont tous dit qu'ils ne savoient ce que c'ctoît que la touselle. Là-dessus, j'ai vu le célèbre M. de La Fontaine, à qui, après les premiers compliments, j'ai dit : « Vous vous êtes servi du mot de touselle dans vos Contes, et u qu'est-ce que touselle? — Par Apollon! je n'en sais rien, m'a-t-il » répondu ; mais je crois que c'est une herbe qui vient en Touraine, « car messire François Rabelais, de qui j'ai emprunté ce mot, étoit, à « ce que je pense, Tourangeau. » Rabelais emploie en effet ce mot à diverses reprises, liv. IV, ch. iv et xlv.

Consultez, sur cette es| èce de froment qui croit principalement en Languedoc, Bayle, liéponse aux questions d'un provincial, ch. tx

J'en suis content. Fais donc vite, et travaille ;

Manant, travaille; et travaille, vilain :

Travailler est le fait de la canaille.

Ne t'attends pas que je t'aide un seul brin.

Ni que par moi ton labeur se consomme ;

Je t'ai jà dit que j'étois gentilhomme,

Né pour chômer, et pour ne rien savoir.

Voici comment ira noire partage :

Deux lots seront, dont l'un, c'est à savoir

Ce qui hors terre et dessus l'héritage

Aura poussé demeurera pour toi;

L'autre dans terre est réservé pour moi. »

L'oût ^ arrivé, la touselle est sciée,

El tout d'un temps sa racine arrachée,

Pour satisfaire au lot du diableteau.

11 y croyoit la semence attachée,

Et que l'épi, non plus que le tuyau,

N'étoit qu'une herbe inutile et séchée.

Le laboureur vous la serra très-! ien.

L'autre au marché porta son chaume vendre.

On le hua, pas un n'en ollVit rien :

Le pauvre diable étoit prêt à se pendre.

11 s'en alla chez son copartageant :

Le drôle avoit la touselle vendue,

1. Les éditions de 1674, 1675 et 1676 ont oust, selon l'ancienne orthographe. L'août signifie ici la moisson. (Voyez t. J, p. 43.)

LE DIABLE DE P A PË FIG U ! K KE iy3

Pour le plus sûr, en gerbe, et non battue, iNe manquant pas de bien cacher l'argent. Bien le cacha; le diable en fut la dupe. « Coquin, dit-il, tu m'as joué d'un tour; C'est ton métier : je suis diable de cour, Qui, comme vous, à tromper ne m'occupe. Quel grain veux-tu semer pour l'an prochain?» Le manant dit : « Je crois qu'au lieu de grain Planter me faut ou navets ou carottes : Vous en aurez, monseigneur, pleines h)iles. Si mieux n'aimez raves dans la saison.

— Rave-, navets, carottes, tout est bon, Dit le lutin ; mon lot sera hors terre ; Le tien dedans. Je ne veux point de guerre Avecque toi, si tu ne m'y contrains.

Je vais tenter quelques jeunes nonnains. » L'auteur ne dit ce que firent les nonnes.

Le temps venu de recueillir encor.

Le manant prend raves belles et bonnes ; Feuilles sais plus tombent pour tout trésor Au diaMeleau, qui, l'épaule chargée, Court au marché. Grande fut la risée; • Chacun lui dit son mot cette fois-là : « Monsieur le diable, où croît cette denrée? Où mettez-vous ce qu'on en donnra? »

Plein de courroux et \i(le de pécune,

Contes T. II.

494 QUATHIÈME PARTIE.

Léger d'argent, et chargé de rancune,

Il va trouver le manant qui rioit

Avec sa femme, et se solacioit '.

« Ah! par la mort! par le sang! par la tête!

Dit le démon, il le payera, parbieu !

Vous voici donc, Phlipot, la bonne bête !

Çà. çà, galons-le ^ en enfant de bon lieu.

Mais il vaut mieux remettre la partie;

J'ai sur les bras une dame jolie

A qui je dois faire franchir le pas :

Elle le veut, et puis ne le veut pas.

L'époux n'aura dedans k confrérie

Sitôt un pied qu'à vous je reviendrai,

Maître Phlipot, et tant vous galerei
Que ne jouerez ces tours de votre vie.
A coups de griffe il faut que nous voyions
Lequel aura de nous deux belle amie,
Et jouira du fruit de ces sillons.
Prendre pourrois d'autorité suprême

Se diverti-jsait

Mais de ce ont trop grant souffret»

Qu'il ne ge puefint mlncier.

Ne li uns vers l'autre tuiichier.

(Le Vtiir palefroï, v. 214.)

2. Étrillons-le, rossons-le. k Si encore je te oy pioUer, jeté gualleray en loup marin. « (Rabelais, iiv. IV, ch. xix.) <i Je vous les galleray bien à ceste heure. » (Liv. V, ch. xxxviii.) «Je le vous gualleray bien tantoust. » {Ibid., ch. xi.vii.)

LE DIABLE DE P A P E F I G U I È R E

Touselles et grains, champs et raves, enfin tout; Mais je les veux avoir par le bon bout. N'espérez plus user de stratagème.

Dans huit jours d'hui^ je suis à vous, Phlipot; Et touchez là, ceci* sera m.on arme. »

Le villageois, étourdi du vacarme, Au farfadet ne put répondre un mot.

Perrette en rit: c'étoit sa ménagère; Bonne galande en toutes les façons, Et qui sut .plus que garder les moutons. Tant qu'elle fut en âge de bergère.

Elle lui dit : « Phlipot, ne pleure point; Je veux d'ici renvoyer de tout point Ce diableteau ; c'est un jeune novice Qui n'a rien vu ; je t'en tirerai hors : Mon petit doigt sauroit plus de raahce, Si je voulois, que n'en sait tout son corps. » Le jour venu, P ilipot, qui n'etoit brave. Se va cacher, non point dans une cave. Trop bien va-t-il se plonger tout entier Dans un profond et large bénitier.

Aucun démon n'eût su par où le prendre, Tant fut subtil; car d'étole, dit-on,

C'est-à-dire ses grilTcs

11 s'aiiübla le chef pour s'en défendre, S étant plongé dans l'eau jusqu'au menton. Or le laissons, il n'en viendra pas fau e. Tout le clergé chante autour, à voix haute, Vade RETRO *. Perrette cependant Est au logis, le lutin attendant. Le lutin vient: Perrette, échevelée, Sort, et se plaint de Phlipot, en criant: (1 Ah! le bourreau! le traître! le méchant! Il m'a perdue, il m'a tout aiïolée*!

Au nom de Dieu, monseigneur, sauvez-vous; A coups de gride, il m'a dit en courroux Qu'il se devoit contre Votre Excellence

Battre tantôt, et battre à toute outrance. Pour s'éprouver le perfide m'a fait Cette balafre. » A ces mots au follet Elle fait voir... Et quii? Chose terrible. . Le diable en eut une peur lanl horrible Qu'il se signa, pensa presque tomber :

One n'avoit vu, ne lu, n'ouï conter

LE DIABLE DE PAPE FIGUIERE

Que coups de grilFe eussent semblable forme

Bref, aussitôt qu'il aperçut l'énorme

Solution de continuité',

Il demeura si fort épouvanté

Qu'il prit la fuite, et laissa là Perrette.

Tous les voisins chômèrent* la défaite

De ce démon : le clergé ne fut pas

Des plus tardifs à prendre part au cas.

1. « Le diable, voyant l'énornae solution de continuité en toutes diniensioDs, s'escria : « Mahon, Demiourgon. Megere, Aiecto, Perse- ■ phone ! il ne me tient pas ! Je m'en voys bel erre. Cela ? Je lui quitte • le champ. » (Rabelais, Hv IV, cb. luvu.'t

Fètèreal

<98 QUATRIÈME PARTIE.

FÉRONDE, OU LE PURGATOIRE

Vers le Levant, le Vieil de la Montagne Se rendit craint par un moyen nouveau : Craint n'étoit-il pour l'immense campagne Qu'il possédât, ni pour aucun monceau D'or ou d'argent, mais parce qu'au cerveau De ses sujets il imprimoit des choses Qui de maint fait courageux éLoieat causes. Il choisissoit entre eux les plus hardis, Et leur laisoit donner du paradis Un avant-goût à leurs sens perceptible, Du paradis de son législateur :

Rien n'en a dit ce prophète menteur Qui ne devînt très-croyable et sensible A ces gens-là. Comment s'y preiioit-on ? On les faisoit boire tous de façon Qu'ils s' enivroient, perdoient sens et raison.

FERONDE, OU LE PUKGATOIRE. 199

En cet état, privés de connoissance,

On les portoit en d'agréables lieux,

Ombrages frais, jardins délicieux.

Là sp tuQuvoient. tendi'ans eii abondance.

Plus que maillés', et beaux par excellence:

Chaque réduit en avoit à couper*.

Si se venoieni joliment attrouper

Près de ces gens, qui, leur boisson cuvée,

S'émervailloit de voir cette couvée.

Et se croyoient habitants devenus

Des champs heureux qu'assigne à ses élus

Le faux Mahom^e. Lors de faire accoinlance.

Turcs d'approcher, tendrons d'entrer en danse.

Au gazouillis des ruisseaux de ces bois,

Au son de luths^e accompagnant les voix

Des rossignols : il n'est plaisir au monde

Qu'on ne goûtât dedans ce paradis.

1. Expression métaphorique empruntée au vocabulaire des chasseurs. Lorsque les perdreaux grandissent, les plumes du dessous delà gorge et du jabot, jusque-là d'un blanc sale et jaunâtre, se trouvent renforcées par d'autres plumes mouchetées de grts : quand ces nouvelles plumes ont paru, on dit que les perdreaux sont inaillés. « Les perdreaux ne sont bons que quand ils sont maillés, » dit Langlois dans son Dictionnaire des chasses, 1733, in-12, p. 1^{er}.

Var. Élit. de 1680

Ab soq dei luth». . .

200 QUATRIÈME PARTIE.

Les gens trouvoient en son charmant pourpris Les meilleurs
vins de la machine ronde, Dont ne manquoient encor de s'en-
ivrer, Et de leurs sens perdre l'entier usage. On les faisoit aussitôt
reporter Au premier lieu. De tout ce tripotage Qu'arrivoit-il? Ils
croy oient fermement Que quelques jours de sem' labiés délices
Les attcMidoient pourvu que, hardiment, Sans redouter la mort
ni les supplices, Us fissent chose agréable à Mahom, Servant leur
prince en toute occasion.

Par ce moyen leur prince pouvoit dire Qu'il avoit gens à sa dé-
votion, Déterminés, et qu'il n'étoit empire Plus redouté que le
sien ici-bas.

Or ai-je été proluxe sur ce cas

Pour confirmer l'histoire de Féronde.

Féronde étoit un sot de par le monde.

Riche manant, ayant soin du tracas*,

Dîmes et cens, revenus et ménage

D'un abbé blanc*. J'en sais de ce plumage

Qui valent bien les noirs, à mon avis,

\. Train des affaires.

2. Abbc de moines blancs, prémontrés, dominicains. Un abbé
noir «vait une abbaye de moines noirs, bénédicUns, etc.

FÉhONDE, OU LE PURGATOIRE. 201

En fait que d'être aux maris secourables,

Quand forte tâche ils ont en leur logis,

Si qu'il y faut * moines et gens capables.
Au lendemain celui-ci ne songeoit,
Et tout son fait dès la veille mangeoit,
Sans rien garder, non plus qu'un droit apôtre ,
iN'ayant autre opuvre, autre emploi, penser autre.
Que de chercher où gisoient les bons vins,
Les bons morceaux, et les bonnes commères,
Sans oublier les gaillardes nonnains,
Dont il faisoit peu de part à ses frères.
Féronde avoit un joli chaperon *
Dans son logis, femme sienne : et dit-on
Que parentèle ^ étoit entre la dame
Et notre abbé, car son prédécesseur,
Oncle et parrain, dont Dieu veuille avoir l'âme.
En étoit père, et la donna pour femme
A ce manant, qui tint à grand honneur
De l'épouser. Chacun sait que de race

Tellement qu'il y faut

2. Une jrilie femme. Le chaperon était une coiffure des femmes. La Fontaine, dans une lettre à sa femme datée du '25 août 1663,

dit de même : « Faites bien mes recommandations à votre marmot, et dites-lui que, peut-être, j'amènerai de ce payfs-là quelque beau petit chaperon pour le faire jouer et lui tenir compagnie. •

Parenté

Communément fille bâtarde chasse *.

Celle-ci donc ne fit mentir le mot.

Si n'étoit pas l'époux homme si sot Qu'il n'en eût doute, et ne vît en l'affaire Un peu. plus clair qu'il n'étoit nécessaire. Sa femme alloit toujours chez le prélat, Et prétextoit ses allées et venues Des soins divers de cet économat.

Elle alléguoit mille affaires menues ; C'étoit un compte, ou c'étoit un achat; C'étoit un rien, tant peu plaignoît sa peine; Bref, il n'étoit nul jour en la semaine. Nulle heure au jour, qu'on ne vît en ce lieu La receveuse. Alors le père en Dieu Ne manquoit pas d'écarter tout son monde. Mais le mari, qui se doutoit du tour, Rompoit les: chiens^, ne manquant au retour D'imposer mains sur madame Féronde :

One il ne fut un moins commode époux.

Esprits ruraux volontiers sont jaloux.

Et sur ce point à chausser difficiles \

1. Expression proverbiale. Bon chien chasse de race, c'est-à-dire ressemble à ses auteurs.

2. C'est-à-dire troublait, interrompait cette intrigue; expression métaphorique tirée du vocabulaire des chasseurs.

3. Kexpression proverbiale, pour dire qu'ils sont difficiles à. accommoder, à satisfaire. Régnier a dit :

Toute», en fait d'amour, se chansstiil en un poiat.

F É RONDE, OU LE PURGATOIRE. ;o

N'étant pas faits aux coutumes des villes.

Monsieur l'abbé irouvoit cela bien dur,

Comme prélat qu'il étoit, partant homme

Fuyant la peine, aimant le plaisir pur,

Ainsi que fait tout bon suppôt de Rome.

Ce n'est mon goût, je ne veux de plein saut

Prendre la vil'e, aimant mieux l'escalade,

V.n amour da, non en guerre : il ne faut

Prendre ceci pour guerrière bravade,

Ni m'enrôler là-dessus malgré moi.
Que l'autre usage ait la raison pour soi,
Je m'en rapporte, et reviens à l'histoire
Du receveur, qu'on mit en purgatoire
Pour le guérir; et voici comme quoi.
Par le moyen d'une poudre endormante,
L'abbé le plonge en un très-long sonimeil.
On le croit mort; on l'enterre; l'on cliaite.
Il est surpris de voir, à son réveil,
Autour de lui gens d'étrange manière:
Car il étoit au large dans sa- bière,
Et se pouvoit lever de ce tombeau
Qui conduisnit en un profond caveau.
D'abord la peur se saisit de notre homme.
Qu'est-ce cela? songe-t-il? est-il mort?
Seroit-ce point quelque espèce de sort?
Puis il demanrle aux gens cfunme on les nomme,
Ce qu'ils font là, d'où vient que dans ce lieu
L'on le retient ; et qu'a-t-il fait à Dieu ?
L'un d'eux lui dit: « Console-toi, Féronde;

Tu te verras citoyen du haut monde
Dans mille ans d'hui ', complets et bien comptés;
Auparavant il faut d'aucuns péchés
Te nettoyer en ce saint purgatoire :
Ton âme un jour plus blanche que l'ivoire
En sortira. » L'ange consolateur
Donne, à ces mots, au pauvre receveur
Huit ou dix coups de forte discipline,
En lui disant: « C'est ton humeur mutine,
Et trop jalouse, et déplaisant à Dieu ^
Qui te retient pour mille ans en ce lieu. »
Le receveur, s'étant frotté l'épau'e,
Fait un soupir : « Mille ans ! c'est bien du temps! »
Vous noterez que l'ange étoit un drôle.
Un frère Jean, novice de léans.
Ses compagnons jouoient chacun un rôle
Pareil au sien dessous un feint habit.
Le receveur requiert pardon, et dit:
« Las ! si jamais je rentre dans la vie.
Jamais soupçon, ombrage, et jalousie.

Ne rentreront dans mon maudit esprit :

Pourrois-je point obtenir cette grâce? »

Var. Rdit. de i6S5 et déplaisante à Dieu

FERONDE, OU LE PURGATOIRE. 205

On la lui fait espérer, non sitôt ;

Force est qu'un an dans ce séjour se passe ;

Là cependant il aura ce qu'il faut

Pour sustenter son corps, rien davantage,

Quelque grabat, du pain pour tout potage,

Vingt coups de fouet cha |ue jour, si l'abbé,

Comme prélat rempli de charité,

N'obtiem du ciel qu'au moins on lui remette,

Non le total des coups, mais quelque quart,

Voire moitié, voire la plus grand'part.

Douter ne faut qu'il ne s'en entremette,

A ce sujet disant mainte oraison.

L'ange en après lui fait un long sermon :

« A tort, dit-il, tu conçus du soupçon ;

Les gens d'église ont-ils de ces pensées?

Un abbé blanc! c'est trop d'ombrage avoir;

Il n'écherroit que dix coups pour u i noir'.

Défaix-toi donc de tes erreurs passées. »

11 s'y résout Qu'eût-il fait? Cependant

Sire prélat et madame Féronde

Ne laissent perdre un seul petit moment.

Le mari dit : « Que fait ma femme au monde?

— Ce quelle y fait? Tout bien. Notre prélat

1. Même s'il s'agissait d'un abbe noir, il n'arriverait qu'une fois sur dix qu'un tel sour'^on fût justifié.

ao6 QUà.TinÈiJ li PARTIE.

L'a consolée; et ton économat

S'en va son train toujours à l'ordinaire.

— Dans le couvent toujours a-t-elle affaire?

— Où donc? 11 faut qu'ayant seule à présent Le faix entier sur soi, la pauvre femme, Bon gré, mal gré, léans aille souvent.

Et plus encor que pendant ton vivant. »

Un tel discours ne plaisoit point à l'âme.

Ame j'ai cru le devoir appeler,

Ses pourvoyeurs ne le faisant manger

Ainsi qu'un corps. Un mois à cette épreuve

Se passe entier, lui jeûnant, et l'abbé

Multipliant œuvres de charité,

Et mettant peine à consoler la veuve.

Tenez pour sûr qu'il y fit de son mioux.

Son soin ne fut longtemps infructueux;

Pas ne semoi en une terre ingrate.

Pater abms avec juste sujet

Appréhenda d'être père en effet.

Gomme il n'est bon que telle chose éclate,

Et que le fait ne puisse être nié,

Tant et tant fut par Sa Paternité

Dit d'oraisons qu'on vit du purgatoire

L'âme sortir légère, et n'ayant pas

Once de chair. Un si merveilleux cas

Surprit les gens. Beaucoup ne vouloient croire

Ce qu'ils voyoient. L'abbé passa pour saint.

FÉRONDE, ou LE I>UaGAROIRE.

L'époux pour sien le fruil posthume tint. Sans autrement de
c;ilcul oser faire.

Double miracle étoit en celte alfaire : Et la grossesse, et le retour du mort. On en chanta Te Deum à renfort'.

Stérilité régnoit en mariage Pendant cet an, et même au voisinage De l'abbaye, encor bien que léans On se vouât " ^ pour obtenir enfants.

A tant ' la'ssons l'économe et sa femme , Et ne soit dit que nous autres époux Nous méritions ce qu'on fit à cette âme Pour la guérir de ses soupçons jaloux,

LE PSAUTIER

Nonnes, souffrez pour la dernière fois Qu'en ce recueil, malgré moi, je vous place. De vos l'ons tours les contes ne sont froids ; Leur aventure a ne sais quelle grâce Qui n'est ailleurs; ils emportent les voi\ . Encore un donc, et puis c'en seront troi«- Trois ! je faux' d'un ; c'en seront au moins quatre. Comptons-les bien : Mazet le compagnon*: L'abbesse ayant besoin d'un bon garçon Pour la guérir d'un mal opiniâtre^ ; Ce conte-ci, qui n'es le moins fripon ; Quant à sœur Jeanne ayant fait un poupon *, Je ne tiens pas qu'il la faille rabattre.

LE PSAUTIER

Les voilà tous : quatre, c'est compte rond. Vous me direz : C'est une étrange affaire Que nous ayons tant de part en ceci ! Que voulez-vous? je n'y saurois que faire; Ce n'est pas moi qui le sou-

haite ainsi. Si vous teniez toujours votre bréviaire, Vous n'auriez rien à démêler ici ; .Mais ce n'est pas votre plus grand souci. Passons donc vite à la présente histoire.

Dans un couvent de nonnes fréquentoit

Un jouvenceau, friand, comme on peut croire,

De ces oiseaux. Telle pourtant prenoit

Goût à le voir., et ries yeux le cou voit.

Lui sourioit, fai-oit la complaisante,

Lt se disoit sa très-humble servante,

Qui pour cela d'un seul point n'avançoit.

Le conie dit que léans il n'étoit

yeille ni jeune à qui le personnage

Ne fit songer quelque chose à part soi ;

Soupirs trottoient : bien voyoit le pourquoi,

Sans qu'il s'en mît en peine davantage.

Sœur Isabeau seule pour son usage

Eut le galant : e le le méritoit.

Douce d'humeur, gentille de corsage,

Ei n'en élunt qu'à son apprentissage,

Belle de plus. Ainsi l'on l'envioit

U Contes T. II.

Pour deux raisons : son amant, et ses charmes.

Dans ses amours chacune l'épioit :

Nul bien sans mal, nul plaisir sans alarmes.

Tant et si bien l'épièrent les sœurs

Qu'une nuit sombre et propre à ces douceurs

Dont on confie aux ombres le mystère,

En sa cellule on ouït certains mots,

Certaine voix, enfin certains propos

Qui n'étoient pas sans doute en son bréviaire.

« C'est le galant, ce dit-on; il est pris. »;

El de courir; l'alarme est aux esprits;

L'essaim frémit; sentinelle se pose.

On va COL ter i n triomphe la chose

A mère abbesse ; et, heurtant à grands coups,

On lui cria : « Madame, levez-vous;

Sœur Isabelle a dans sa chambre un hunnne. »

Vous noterez que madame n'étoit

En oraison, ni ne prenoit son somme;

Trop bien alors dans son lit elle avoit

Messire Jean, curé du voisinage.

l'our ne donner aux sœurs aucun ombrage,
Elle se lève en hâte, étMurdiment,
Cherche son voile ; et malheureusement
Dessous sa main tombe du personnage
Le haut-de-chausse, assez bien ressemblant,
l'endant la nuit, quand on n'est éclairée,
A certain voile aux nonnes familier.

LE PSAUTIER. i211

Nommé pour lors entre elles leur psautier*. l,a voilà donc de grègues ^ affublée.

Ayant sur soi ce nouveau couvre-chef, Et s'étant fait raconter derechef Tout le catus', elle dit, irritée:

« Voyez un peu la petite effrontée, Fille du diable, et qui nous gâtera Notre couvent ! Si Dieu plaît, ne fera ; S'il plaît à Dieu, bon ordre s'y mettra: Vous la verrez tantôt bien chapitrée. »

Chapitre donc, puisque chapitre y a

Fut assemblé. Mère abbesse, entourée

De son sénat, fit venir Isabeau,

Q i s'arrosait de pleurs tout le visage,

Se souvenant qu'un maudit jouvenceau

Venoit d'en faire un différent usage.

« Quoi ! dit l'abbesse, un homme dans ce lieu !

Un tel scandale en la maison de Dieu !

N'êtes-vous point morte de honte encore?

Qui vous a fait recevoir parmi nous

1. Boccace dit : « E credendosi tor certi veli piegati lequali in capo portano e chiamangli il saltero. — Et pensant prendre certains voiles plies, qu'elles portent en la teste, et qu'on appelle le psautier. » {Décaméron^ traduction Ant. le Maçon.)

Culottes

3. Le cas, l'aventure; moi appartenant au vocabulaire comique.

2t(QUATRIÈME PAITIE.

Cette voirie*? Isabeau, savez-vous (Car désormais qu'ici l'on vous honore Du nom de sœur, ne le prétendez pas) Savez-vous, dis-je, à quoi, dans un tel cas. Notre institut condamne une méchante ?

Vous l'apprendrez devant qu'il soit deniain. Parlez, parlez. » Lors la pauvre nonnain, Qui jusque-là, confuse et repentante, N'osoit branler, et la vue abaissoit, Lève les yeux, par bonheur aperçoit Le haut-de-chausse, à quoi toute la bande, Pai- un effet d'émotion trop grande, N'avoit pris garde, ainsi qu'on voit souvent. Ce fut hasard qu'Isabelle à l'instant S'en aperçut. Aussi-tôt la pauvrette Reprend courage, et dit tout doucement : « Votre

psautier a ne sais quoi qui pend; Raccommodez-le. » Or c'étoit l'aiguillette * : Assez souvent pour bouton l'on s'en sert. D'ailleurs ce voile avoit beaucoup de l'air D'un haut-de-chausse, et la jeune nonnette. Ayant l'idée encor fraîche des deux,

1. C'est-à-dire cet être immonde, et digne d'être jeté à la voirie.

2. « Venne alla giovane alzato il vise e veduto cio che la baddessn aveva in capo, e gli usolieri che di qua e di la pendevano. — 11 adviiii à la jeune folle de hausser la vue, et vit ce que l'abbesse porioit en sa teste, et l(>s lacets des brayes qui pendoient des deux costés. » [Décaméron, nad. A. Le Maçoa.)

LH PSAUTIEA. 213

Ne s'y méprit : non pas que le raessire Eût chausse faite ainsi qu'un amoureux.

Mais à peu près; cela devoit suffire.

L'abbesse dit : « Elle ose encore rire ! Quelle insolence ! Un péché si honteux Ne la rend pas plus humble et plus soumise I Veut-elle point que l'on la canonise?

Laissez mon voile, esprit de Lucifer; Songez, songez, petit tison d'enfer, Comme on pourra raccommoder votre âme. » Pas ne finit mère abbesse sa gamme Sans sermonner et tempêter beaucoup.

Sœur Isabeau lui dit encore un coup :

« Raccommodez votre psautier, madame. »

Tout le troupeau se met à regarder :

Jeunes de rire, et vieilles de gronder. La voix manquant à notre sermonneuse, Qui, de son troc bien fâchée et honteuse. N'eut pas le mot à dire en ce moment, L'essaim fit voir par son bourdonnement Combien rouloient de diverses pensées Dans les esprits. Enfin l'abbesse dit : « Devant qu'on eût tant de voix ramassées, 11 seroit tard ; que chacune en son lit S'aille remettre. A demain toute chose. »

Le lendemain ne lut tenu, pour cause,

Aucun chapitre, et le jour ensuivant ; Tout aussi peu. Les sages du couvent Furent d'avis que l'on se devoit taire: Car trop d'éclat eût pu nuire au troupeau. On n'en vouloit à la pauvre Isabeau Que par envie : ainsi, n'ayant pu faire Qu'elle lâchât aux autres le morceau, Chaque nonnain, faute de jouvenceau, Songe à pourvoir d'ailleurs à son affaire. Les vieux amis reviennent de plus beau. Par préciput 'a notre belle o; i laisse Le jeune fils, le pasteur à l'abbesse : Et l'union alla jusques au point Qu'on en prêtoit à qui n'en avoit point.

LE MAITRE EN DROIT

Force gens ont été l' instrument de leur mal ;

Gandaule en est un témoignage.

Ce roi fut en sottise un très-grand personnage ;

Il fit pour Gygès son vassal Une galanterie imprudente et peu sage.

« Vous voyez, lui dit-il, le visage charmant Et les traits délicats dont la reine est pourvue; Je vous jure ma loi que l'accompagnement Est d'un tout autre prix, et passe infiniment; Ce n'est rien qui ne l'a vue Toute nue. Je vous la veux montrer sans qu'elle en sache rien,

Car j'en sais un très-bon moyen ; Mais à condition... vous m'entendez fort bien

Sans que j'en dise davantage :

216 QUATKIÈME PARTIE.

Gygès, il vous faut être sage;

Point de ridicule désir :

Je ne prendrois pas de plaisir Aux vœux impertinents qu'une amour sotte et vaine

Vous feroit faire pour la reine.

Proposez-vous de voir tout ce corj)s si charmant

Comme un beau marbre seulement.

Je veux que vous disiez que l'art, que la pensée, Que même le souhait ne peut aller plus loin.

Dedans le bain je l'ai laissée :

Vous êtes connoisseur ; venez être témoin

De ma félicité suprême. »

Ils vont : Gygès admire. Admirer, c'est trop peu :

Son étonnement est extrême.

Ce doux objet joua son jeu.

Gygès en fut ému, quelque effort qu'il put faire.

Il auroit voulu se taire, Ti l'eût point témoigner ce qu'il avoit senti ; Mais son silence eût fait soupçonner du mystère : L'exagération fut le meilleur parti.

Il s'en tint ' donc pour averti , Et, sans faire le fin, le froid, ni le modeste, Chaque point, chaque article, eut son fait, fut loué. « Dieux! disoit-il au roi, quelle félicité!

i. Vab Édit. de 167b. Il s'en tient.

LE ROI GANDAULE. -817

Le beau corps! le beau cuir M ô ciel! et tout le reste I »

De ce gaillard entretien

La reine n'entendit rien :

Elle l'eût pris pour outrage :

Car en ce siècle ignorant

Le beau sexe étoit sauvage.

Il ne l'est plus maintenant,

Et des louanges pareilles

De nos dames d'à présent

N'écorchent point les oreilles.

Notre examinateur soupiroil dans sa peau ; L'émotion crois-
soit, tant tout lui sembloit beau. Le prince, s'en doutant, l'emme-
na ; mais son âme

Emporta cent traits de l'amuie :

Chaque endroit lança le sien.

Hélas ! fuir n'y sert de rien ;

Tourments d'amour font si bien

Qu'ils sont toujours de la suite.

Près du prince, Gygès eut assez de conduite; Mais de sa pas-
sion la reine s'aperçut.

Elle sut L'origine du mal : le roi, prétendant rire,

S'avisa de lui tout dire.

Ignorant! savoi-il point

Qu'une reine sur ce point

Voyez t. III, p. 120, note

Ha QUATRIÈME PARTIE-

N'ose entendre raillerie?

Et supposé qu'en son cœur Cela lui plaise, elle rie, Il lui faut,
pour son honneur, Contrefaire la furie.

Celle-ci le fut vraiment, El réserva dans soi-même De quelque
\\ engeance extrême Le désir très-véhément.

Je voudrais pour un moment»

Lecteur, que tu fusses femme; Tu ne saurois autrement Conce-
voir jusqu'où la dame • Porta son secret dépit.

Un mortel eut le crédit De voir de si belles choses, A tous mor-
tels lettres closes ' !

Tels dons étoient pour des dieux.

Pour des rois, voulois-je dire ; L'un et l'autre y vient de cire*,
Je ne sais quel est le mieux.

Ces pensers incitoient la reine à la vengeance. Honte, dépit,
courroux, son cœur employa tout;

i. Tenues secrètes.

Expression proverbiale, pour dire y vient fort à propos

Amour même, dit-on, fut de l'intelligence:

De quoi ne vient-il point à bout?

Gygès étoit bien fait, on l'excusa sans peine : Sur le montreur
d'appas tomba toute la haine.

Il étoit mari, c'est son mal;

Et les gens de ce caractère

Ne sauroient en aucune affaire Commettre de péché qui ne soit capital. Qu'est-il besoin d'user d'un plus ample prologue? Voilà le roi haï, voilà Gygès aimé ;

Voilà tout fait et tout formé

Un époux du grand catalogue :

Dignité peu brigüée, et qui fleurit pourtant. La sottise du prince étoit d'un tel mérite Qu'il fut fait in petto confrère de Vulcan ; De là jusqu'au bonnet la distance est petite. Cela n' étoit que bien ; mais la Parque maudite Fut aussi de l'intrigue, et, sans perdre de temps.

Le pauvre roi par nos amants

Fut député vers le Cocyte ;

On le fit trop boire d'un coup :

Quelquefois, hélas! c'est beaucoup.

Bientôt un certain breuvage Lui fit voir le noir rivage ; Tandis qu'aux yeux de Gygès S'éloient de blancs objets :

Car, fût-ce amour, fût-ce rage,

2«li QUATRIÈME PARTIE.

Bientôt la reine le mit Sur le trône et dans son lit.

Mon dessein n'étoit pas d'étendre cette histoire, On la savoit assez. Mais je me sais bon gré ;

Car l'exemple a très-bien cadré :

Mon texte y va tout droit ; même j'ai peine à croire Que le docteur en lois dont je vais discourir Puisse mieux que Gandaule à mon but concourir. Rome, pour ce coup-ci, me fournira la scène; Rome, non celle-là que les mœurs du vieux temps Rendoient triste, sévère, incommode aux galants,

Et de sottes femelles pleine; Mais Rome d'aujourd'hui, séjour charmant et beau,

Où l'on suit un train plus nouveau.

Le plaisir est la seule affaire

Dont se piquent ses habitants :

Qui n'auroit que vingt ou trente ans,

Ce serait un voyage à faire.

Rome donc eut naguère un maître dans cet art Qui du Tien et du Mien tire son origine ; Homme qui hors de là faisoit le goguenard : Tout y assoit par son étamine ^ , Aux dépens du tiers et du quart

Expression proverbiale, pour dire par son examea

LE ROr CANDAULE. 22i

Il se divertissoit. Avint que le légiste, Parmi ses écoliers, dont il avoit toujouï*s

Longue liste, Rnt un François, moins propre à faire en droit
un cours

Qu'en amours.

Le docteur, un beau jour, le voyant sombre et triste, Lui dit : «
Notre féal, vous voilà de relais, Car vous avez la mine, étant hors
de l'école. De ne lire jamais Barthole. Que ne vous poussez-vous?
Un François être ainsi

Sans intrigue et sans amourettes !

Vous avez des talents ; nous avons des coquettes,

Non pas pour une, Dieu merci ^ ! »

L'étudiant reprit : « Je suis nouveau dans Rome. Et puis, hors
les beautés qui font plaisir aux gens Pour la somme*.

Je ne vois pas que les galants Trouvent ici beaucoup h faire.

Toute maison est monastère ; Double porte, verrous, une ma-
trone austère. Un mari, des Argus. Qu'iruis-je, à votre avis,

Chercher en de pareils logis ?

Prendre la lune aux dents seroit moins dilTicile.

1. Nous avons bon nombre de coquettes. Nous avons déjà ren-
contré celte tournure de phrase. (Voyez t. III, p. 345, noie 1.;

Les courtisanes

?22 QL'ATRn:..ME PARTIE.

— lia! ha! la lune aux dents! repartit le docteur;

Vous nous faites beaucoup d'honneur.

J'ai pitié des gens neufs comme vous. Notre ville Ne vous est pas connue, en tant que je puis voir.

Vous; croyez donc qu'il faille avoir Beaucoup de peine à Home en fait que d'aventures? Sachez que nous avons ici des créatures

Qui feront leurs maris cocus

Sur la moustache des Argus * :

La chose est chez nous très-commune.

Témoignez seulement que vous cherchez fortune; Placez-vous dans l'église auprès du bénitier ; Présentez sur le doigt aux dames l'eau sacrée :

C'est d'amourettes les prier.

Si l'air du suppliant à quelque dame agréée,

Celle-là, sachant son métier,

Vous enverra faire un message.

Vous serez déterré, logeassiez-vous en lieu

Qui ne fût connu que de Dieu :

Une vieille viendra, qui, faite au badinage. Vous saura ménager un secret entretien :

Ne vous em' arrassez de rien.

De rien ; c'est un peu trop, j'excepte quelque chose 11 est bon de vous dire en passant, noire ami, Qu'à Rome il faut agir en galant et demi.

Voyez ci-dessus, p. 51, notel

LE ROI CANDAULE. iti

En France on peut conter des fleurettes, l'on cause ; Ici le us les moments sont chers et précieux : Romaines vont au but. » L'autre reprit: « Tant mi(;ux.

Sans être Gascon je puis dire

Que je suis un merveilleux sire.»

Peut-être ne l'étoit-il point:

Tout homme est Gascon sur ce point.

Les avis du docteur furent bons : le jeune homme Se campe en une église où venoit tous les jours

La fleur et l'élite de Rome, Des Grâces, des Vénus, avec un grand concours

D'Amours, C'est-à-dire, en chrétien, beaucoup d'anges femelles ; Sous leur voile brilloient des yeux pleins d'étincelles. Bénitiers, le lieu saint n'étoit pas sans cela : Ni'tre homme en choisit un chanceux pour ce poiïii-là; A chaque oï)jet qui passe adoucît ses prunelles ; Révérences, le drôle en faisoit des plus belles,

Des plus dévotes : cependant il olTroit l'eau lustrale. Lu auge,
entre les autres. En prit de bonne grâce. Alors l'étudiant

Dit en son cœur : « Elle est des nôtres. » il retourne au logis :
vieille vieni ; rendez-vous. D'en conter le détail, vous vous en
doutez tous.

Il s'y lit nombre de folies.

La dame étoit des plus jolies;

«24 QUATRIÈME PARTIE.

Le passe-temps fut des plus doux.

il le conte au docteur. Discretion françoise Est chose outre na-
ture, et d'un trop grand effort :

Dissimuler un tel transport,

Cela sent son humeur bourgeoise.

Du fruit de ses conseils le docteur s'applaudit, Rit en juriscon-
sulte, et des maris se raille.

Pauvres gens qui n'ont pas l'esprit

De garder du loup leur ouaille !

Un berger en a cent ; des hommes ne sauront

Garder la seule qu'ils auront !

Bien lui sembloit ce soin chose un peu malaisée, Mais non pas
impossible ; et, sans qu'il eût cent yeux,

Il défioit, grâces aux cieux,

Sa femme, encor que très-rust[^]O.

A ce discours, ami lecteur.

Vous ne croiriez jamais, sans avoir quelque honte,

Que l'héroïne de ce conte

Fût propre femme du docteur :

Elle l'étoit pourtant. Le pis fut que mon homme, En s'infor-
mant de tout, et des si, et des cas, Et comme elle étoit faite, et
quels secrets appas,

Vit que c* étoit sa femme en somme.

Un seul point l'arrêtoit : c'étoit certain talent Qu'avoit en sa
moitié trouvé l'étudiant. Et que pour le mari n'avoit pas la
donzelle.

« A ce signe, ce n'est pas elle,

LE ROI GANDAULE 225

Disoit fcii soi le pauvre époux;

Mais les autres points y sont tous; (l'est elle. Mais ma femme
au logis est rêveuse;

Et celle-ci paroît causeuse

Et d'un agréable entretien :

Assurément c'en est une autre ;

Mais du reste il n'y manque rien, Taille, visage, traits, même
poil : c'est la nôtre. »

Après avoir bien dit tout bas :

((Ce l'est, » et puis : « Ce ne l'est pas, » Force fut qu'au premier en demeurât le sire.

Je laisse à penser son courroux.

Sa fureur, afin de mieu\ dire.

« Vous vous êtes donné un second rendez-vous? Poursuivit-il.
— Oui, reprit notre apôtre; Elle et moi n'avons eu garde de l'oublier,

Nous trouvant trop bien du pr^jinier

Pour n'en pas ménager un autre, Très-résolus tous deux de ne nous rien devoir. — La résolution, dit le docteur, est belle. Je saurois volontiers quelle est cette donzelle. » L'écolier repartit : « Je ne l'ai pu savoir; Mais, qu'importe? il suffit que je sois content d'elle.

Dès à présent je vous réponds Que l'époux de la dame a toutes ses façons * ;

1. Façon, labour en agriculture. La Fontaine emploie ce mot dans ce sens, mais en l'appliquant à autre chose.

Contes T. H.

V2G QUATRIÈME PARTIE.

Si (luelqu'une iDaiiquoil, nous la lui donnerons Demain, en tel endroit, à telle heure, sans faute.

On doit ra'attendre entre deux draps.

Champ de bataille propre à de pareils combats Le rendez-vous
n'est point dans une chambre haute :

Le l'gis est propre et paré.

On m'a fait à l'abord traverser un passage

Où jamais le jour n'est entré ; Mai^;, au'^sitôt après, la vieille
du message M'a conduit en des lieux où loge, en bonne foi.

Tout ce qu'amour a de délices :

On peut s'en rapporter à moi. »

A ce discours jugez quels étoient les supplices Qu'enduroit le
docteur. Il forme le dessein

De s'en aller le lendemain Au lieu de l'écoUer, et, sous ce per-
sonnage, Convaincre sa moitié, lui faire un vasselage*

Dont il fût cà jamais parlé.

N'en déplaise au nouveau confrère,

Il n'étoit pas bien conseillé ;

Mieux valoit pour le coup se taire,

Sauf d'apporter en temps et lieu

Remède au cas, moyennant Dieu.

Quand les épouses font un récipiendaire

1. La Fontaine détourne un peu de son sens ce vieux mot, qui
iiiignifiait : prouesse, exploit; il l'emploie ici pour: correction,
upage, esclandK.

Au benoît état de cocu, S'il en peut sortir franc, c'est à lui beaucoup faire ;

Mais, quand il est déjà reçu, Une façon de plus ne fait rien à l'affaire. Le docteur raisonna d'autre sorte, et fit tant Qu'il ne fit rien qui vaille. 11 crut qu'en prévenant Son parrain en cocuage, 11 feroit tour d'homme sage :

Soii panaiiii, cela s'entend.

Pourvu que sous ce galant 11 eût fait apprentissage; Chose dont, à bon droit, le lecteur peut douter. Quoi qu'il en soit, l'époux ne manque pas d'aller Au logis de l'aventure, Croyant que l'allée obscure.

Son silence, et le soin de se cacher le nez, Sans qu'il fût reconnu le feroient introduire

En ces lieux si fortunés.

Mais, par malheur, la vieille avoit pour se conduire Une lanterne sourde ; et, plus fine cent fois

Que le plus fin docteur en lois, Elle reconnut l'homme, et, sans être surprise. Elle lui dit : a Attendez là ; Je vais trouver madame Élise.

11 la faut avertu" je n'ose sans cela Vous mener dans sa chambre; et puis vous devez être En autre habit pour l'aller voir,

C'est-à-dire, en un mot, qu'il n'en faut point avoir. Madame attend au lit. » A ces mots notre maître, Poussé dans quelque bouge, y voit d'abord paroître Tout un déshabillé, des mules, un peignoir. Bonnet, robe de chambre, avec chemise d'homme, Parfums sur la toilette, et des meilleurs de Rome : Le tout propre, ar-

rangé, de même qu'on eût fait Si l'on eût attendu le cardinal préfet. Le docteur se dépouille; et cette gouvernante Revient, et par la main le conduit en des lieux Où notre homme, privé de l'usage des yeux,

Va d'une façon chancelante.

Après ces détours ténébreux, La vieille ouvre une porte et vous pousse le sire

En un fort mal plaisant endroit,

Quoique ce fût son propre empire :

G'étoit en l'école de droit.

En l'école de droit ! Là même. Le pauvre homme Honteux, surpris, confus, non sans quelque raison,

Pensa tomber en pâmoison.

Le conte en courut par tout Rome.

Les écoliers alors attendoient leur régent : Gela seul acheva sa mauvaise fortune.

Grand éclat de risée, et grand chuchillement ',

Universel étonnement.

ChuchotemeLt

LE ROI GANDAULE. 229.

« Est-il fou ? qu'est-ce là? vieiU-il cle voir quelqu'une?» Ce ne fut pas le tout ; sa femme se plaignit. Procès. La parenté se joint en cause, et dit Que du docteur venoit tout le mauvais ménage; Que cet homme étoit fou ; que sa femme étoit sage.

On (it casser le mariage;

Et puis la dame se rendit

Belle et bonne religieuse

A Saint-Croissant en Vavoureuse*:

Un prélat lui donna l'habit.

1. Les uns voient là une traduction plaisante de San Crescentio di Valomhrosa; les autres rappellent à ce propos Saint-Genou, près Saint-Julien des Voventes, où demeuraient les deux dames dont parle Villon {Grand Testament, huit. \GIV). II n'est pas besoin de longs commentaires sur une grivoiserie facile à entendre.

L'origine de cette plaisanterie semble être dans le conte de Boccace, la Fiancée du roi de Gar'be. La fiancée raconte à son père qu'elle a trouvé un abri « dans un monastère de femmes religieuses selon leur loi... où avec elles ensemble j'ay servy en grande dévotion saint Croissant en Vaucreuse, auquel les femmes de ce pays-là portent grand dévotion » (trad. Le Maçon). En italien « Ho poi servito a San Cresci in Val cava ». M. o. D. (Intermédiaire, 1870, p. 94) fait remarquer que dans l'édition de Le Maçon, de 1070, on lit : « Vauoreuse », et l'u devenant une consonne devant une voyelle, on a « Vavoreuse », ce qui se rapproche singulièrement de la lef^on de La Fontaine.

LE DIABLE E IN ENFER

Qui craint d'aimer a tort, selon mon sens, S'il ne fuit pas dès qu'il voit une belle. Je vous connois, objets doux et puissants ; Plus ne m'irai brûler à la chandelle.

Une vertu sort de vous, ne sais quelle, Qui dans le cœur s'introduit par les yeux : Ce qu'elle y fait, besoin n'est de le dire \ On meurt d'amour, on languit, on soupire : Pas ne tiendrait aux gens qu'on ne fit mieux. A tels périls ne faut qu'on s'abandonne. J'en vais donner pour preuve une personne Dont la beauté fit trébucher Rustic.

Il en avint un fort plaisant trafic :

Plaisant fut-il, au péché près, sans faute, Car pour ce point je l'excepte, et je l'ôte, Et ne suis pas du goût de celle-là

LE DIAiLLi EN EX FEU. 234

Qui, Luvant Irais (ce fut, je peuse, à Rome), Disoil ; » Que n'est-ce un péché que cela ! » Je la condamne, et veux prouver en somme Qu'il fait bon craindre, encor que l'on soit saint. Rien n'est plus vrai : si Ruslic avoît craint, il n'auroit pas retenu cette (ille, Qui, jeune et simple, et pourtant très-genlill.', Jusques au vif vous l'eut bientôt atteint.

Alibech fut son nom, si j'ai mémoire ;

Fille un peu neuve, à ce que dit l'histoire.

Lisant un jour comme quoi certains saints.

Pour mieux vaiuer à leurs pieux desseins,

Se séquestroient. vivoient comme des anges,
Qui çà, qid là, portant toujours leurs pas
I!n lieux cachés, choses qui, bien qu'étranges.

Pour Alibech avoient quelques aj)pas :

« Mon Dieu ! dit-elle, il me prend une envie

D'aller mener une semblable vie. »

Alibech donc s'en va sans dire adieu ;

Mère, ni sœur, nourrice, ni compagne

N'est avertie. Alibech en campagne

Marche toujours, n'arrête en pas un lieu,

Tant court enfin qu'elle entre en un bois sombre ;

Et dans ce bois elle trouve un vieillard,

Homme possible autrefois plus gaillard,

Mais n'étant lors qu'un squelette et qu'une ombre.

« Père, dit- elle, un mouvement m'a pris, C'est d'être sainte et mériter pour prix Qu'on me révère, et qu'on chôme ma fête. 01) ! quel plaisir j'aurois, si tous les ans, La palme en main, les rayons sur la tête, Je recevois des fleurs et des présents ! Votre métier est-il si difficile ?

Je sais déjà jeûner plus d'à demi.

— Abandonnez ce penser inutile, Dit le vieillard; je vous parle en ami. La sainteté n'est chose si commme Que le jeûner suffise

pour l'avoir.

Dieu gard ' de mal fille et femme qui jeûne Sans pour cela
guère mieux en valoir!

11 laut encor pratiquer d'autres choses,

1. Gaiil pour garde, fréquent dans notre vieux langage. Marot,
dans le colloque de Tabbé et de la femme savante :

l'abbé.

Dieu nous yird de pertes si grosses

Toutefois

C H K V S A L B

El vous austi .

Mon frère.

LE DIABLE EN ENFER. i'^3

D'autres vertus, qui me sont lettres closes*, El qu'un ermite
habitant de ces bois Vous apprendra mieux que moi mille fois.
Allez le voir, ne tardez davantage ; Je ne retiens tels oiseaux dans
ma cage, n Disant ces mots, le vieillard la quitta, Ferma sa porte,
et se barricada.

Très-sage fut d'agir ainsi, sans doute, iNe se fiant à vieillesse,
ni goutta, Jeûne, ni haire, enfin à rien qui soit.

Non loin de là notre sainte aperçoit Celui de qui ce bon
vieillard parloit.

Homme ayant l'âme en Dieu tout occupée, Et se faisant tout
blanc de son épée'. G'étoit Rustic, jeune saint très-fervent : Ces
jeunes-là s'y trompent bien souvent. En peu de mots, l'appétit
d'être sainte Lui fut d'abord par la belle expliqué:

Appétit tel qu'Alibech avoit crainte Que quelque jour son fruit
n'en fut marqué. Rustic sourit d'une telle innocence : « Je n'ai,
dit-il, que peu de connoissance En ce métier ; mais ce peu-là que
j'ai

i. C'est-à-dire qui me sont inconnues.

2. C'est-à-dire plein de confiance en lui-même : phrase
proverbiale.

214 QUATRIÈME PARTIE.

Bien volontiers vous sera partagé ;

Nous vous rendrons la chose familière. »

Maître Rustic eût dû donner congé

Tout dès l'abord à semblable écolière.

Il ne le fit ; en voici les effets.

Comme il vouloit être des plus parfaits,

Il dit en soi: « Rustic, que sais-tu faire?

Veiller, prier, jeûner, porter la haire?

Qu'est-ce cela? moins que rien: tout le font.

Mais d'être seul auprès de quelque belle.

Sans la toucher, il n'est victoire telle;

Triomphes grands chez les anges en sont :

Méritons-les; retenons cette fille.

Si je résiste à chose si gentille.

J'atteins le comble, et me tire du pair. «

Il la retint, et fut si téméraire

Qu'outre Satan il défia la chair.

Deux emiemis toujours prêts à mal faire.

Or sont nos saints logés sous mèm^ toit : Rustic apprête, en un petit endroit, Un petit lit de jonc pour la novice ; Car, de coucher sur la dure d'abord, Quelle apparence? elle n'étoit encor Accoutumée à si rude exercice.

Quant au souper, elle eut pour tout service Un peu de fruit, du pain non pas trop beau.

LE DIABLE EN ENFER

Faites état que la magnificence

De ce repas -ne consista qu'en Ueau,

Claire, d'argent, belle par excellence.

Rustic jeûna; la fille eut appétit.

Couchés à part, Alibech s'endormii;
L'ermite, non. Une certaine bête,
Diable nommée, un vrai serpent maudit,
N'eut point de paix qu'il ne fût de la fête.
On l'y reçoit. Rustic roule en sa tête,
Tantôt les traits de la jeune beauté,
Tantôt sa grâce et sa naïveté.
Et ses façons, et sa manière douce.
L'âge, la taille, et surtout l'embonpoint,
Et certain sein ne se reposant point,
Allant, venant ; sein qui pousse et repousse
Certain corset en dépit d'Alibech,
Qui tâche en vain de lui clore le bec :
Car toujours parle; il va, vient, et respire:
C'est son patois; Dieu sait ce qu'il veut dire'.
Le pauvre ermite, ému de passion,

Ces vers rappellent ceux de Clément Marot

o Tetin, ne grand no petit, Tetin meur, Totin d'apet f, Tetin qui
nuict et jour criez :

(Mariez moy tost, mariez 1 »

Tetin qui t'enfles et repoules

Ton gorgias de deux bons poulces,

A bon droict heureux on dira

CcUuy qui de laict t'emplira!

(Epiijramme du beau Tuiin >

Fît de co point sa méditation.

Adieu la haire, adieu la discipline.

Et puis voilà de ma dévotion !

Voilà mes saints ! Celui-ci s'achemine

Vers Alibech, et l'éveille en sursaut :

« Ce n'est bien fait que de dormir sitôt.

Dit le frater ; il faut au préalable

Qu'on fasse une œuvre à Dieu fort agréable,

Emprisonnant en enfer le malin;

Créé ne fui pour aucune autre fin :

Procédons-y. » Tout à l'heure ' il se glisse

Dedans le lit. Alibech, sans malice,

N'entendoit rien à ce mystère-là;

Et, ne sachant ni ceci ni cela,

Moitié forcée, et moitié consentante,
Moitié voulant combattre ce désir,
Moitié n'osant, moitié peine et plaisir,
Elle crut faire acte de repentante;
Bien humblement rendit grâce au frater;
Sut ce que c'est que le diable en enfer.

Pésormais faut qu'Âlibech se contente D'être martyre, en cas
que sainte soit. Frère Rustic peu de vierges faisoit.

Cette leçon ne fut la plus aisée,

Tout à Tintant

LE DIABLE liN ENFER 2J7

Dont Alibech, non encor déniaisée,
Dit : « Il faut bien que le diable en eïiet
Soit une chose étrange et bien mauvaise :
11 brise tout; voyez le mal qu'il fait
A sa prison : non pas qu'il m'en déplaise ;
Mais il mérite, en bonne vérité,
D'y retourner. — Soit fait, » ce dit le frère,
Tant s'appliqua Rustic à ce mystère,

Tant prit de soin, tant eut de charité.
Qu'enfin l'enfer s'accoutumant au diable
Elit eu toujours sa présence agréable.
Si l'autre eût pu toujours en faire essai.
Sur quoi la l^elle : « On dit encor bien vrai
Qu'il n'est prison si douce que son hôte
En peu de temps ne s'y lasse sans faute. »
Bientôt nos gens ont noise sur ce point.
En vain l'enfer son prisonnier rappelle :
Le diable est sourd, le diable n'entend point.
L'enler s'ennuie, autant en fait la belle;
Ce grand désir d'être sainte s'en va.
Rustic voudroit être dépêtré d'elle;
Elle pourvoit d'elle-même à cela.
Furtivement elle quitte le sire,
Par le [l]us court s'en retourne chez soi.
Je suis en soin de ce qu'elle jiut (Hre A ses parents : c'est ce
qu'en bonne foi

238 QUATRIÈME: PARTIE.

Jusqu'à présent je n'ai bien su comprendre.

Apparemment elle leur fit entendre
Que son cœur, mû d'un appétit d'enfant,
L'avoit portée à tâcher d'être sainte:
Ou l'on la crut, ou l'on en fit semblant.
Sa parenté prit pour argent comptant
Un tel motif : non que de quelque atteinte
A son enfer on n'eût -^uelque soupçon;
Mais cette chartre* est faite de façon
Qu'on n'y voit goutte, et maint geôlier s'y trompe.
Alibech fut festinée en grand'pompe.
L'histoire dit que par simplicité
Elle con;a la chose h ses compagnes.
« Besoin n'étoit que votre sainteté,
Ce lui dit-on, traversât ces campagnes;
On vous auroit, sans bouger du logis,
Même leçon, même secret appris.
— Je vous aurois, dit l'une, offert mon frère.
— Vous auriez eu, dit l'autre, mon cousin. Et Néherbal, notre
prochain voisin.
N'est pas non plus novice en ce mystère . Il vous recherche :
acceptez ce parti Devant qu'on soit d'un tel cas averti » Elle le fit.

Néherbal n'étoit homme

1. Charlre, prison, du latin carcer L'expression « tenir en chartre f rivée » est encore en usage.

LE DIABLE KN ENFER. 2â9

A cela près. On donna telle somme Qu'avec les traits de la jeune Alibech 11 prit poui' bon un enfer irès-suspect, Usant des I iens que l'hvnién nous envoie. A tous époux Dieu doini. ' pareille joie! Ne plus ne moins qu'employoil au désert Rustic son diable, Alibech son enfer *.

I. Duijfié. Il Dieu vous doint ce que vostre noble cueur désire!
» (Rabelais, liv. II, ch. xvi.)

"2. Ces deux derniei's vers sont supprimés daas rédition de 1685.

Î40 QUATKIÈME FAKTili.

Messire Jean, c'étoii cert?\in curé Qui prêchoit peu, sinon sur la vendange; Sur ce sujet, sans être préparé, 11 triomphioit, vous eussiez dit un ange. Encore un point étoit touché de lui.

Non si souvent qu'eût voulu le messire; Et ce poinl-Iâ les enfants d'aujourd'hui Savent que c'est, besoin n'ai de le dire. Messire Jean, tel que je le décris, Faisoil si bien que femmes et maris Le recherchoient, estimoient sa science ; Au demeurant, il n'étoit conscience Un peu jolie, et bonne à diriger.

Qu'il ne voulût lui-même interroger, Ne s'en fiant aux soins de son vicaire. Messire Jean auroit voulu tout faire,

LA JL'MENT DU COMPÈRE PIEHRE. i44

S'eitremettoit en zélé direcieur, Ailoit partout, disant qu'un bon pasteur Ne peut trop bien ses ouailles conioître, Dont par lui-même instruit en vouloit être.

Parmi les gens de lui les mieux venus, 11 fréqueiitoit chez le compère Pierre, Bon villa;eois à qui, pour toute terre, Pour tout domaine et pour tous revenus. Dieu ne donna que ses deux bras tout nus, Et son louchet \ dont, pour tout ustensille % Pierre faisoit subsister sa famille.

11 uvoit fenune et belle ei jeune encor, Ferme surtout : la hâle avoit fait tort A son vi=age, et non à sa personne.

Nous autres gens peut-être aurions voulu Du délicat: ce rustic" ne m'eût plu : Pour des cui'és la pâte en étoit bonne, lit convenoit à semblables amours.

Messire Jean la regardoit toujours Du coin de l'œil, toujours tournoit la lète De son côté, comme un chien qui fait fjte

1. Sorte de bêche. Ce mot est encore d'un commun usage dans le nord de la France,

•2. Les éditions de 1075, 1070 et 1085 portent uslensille. La Fontaine a ajouté un l au mol mtensi'e pour mieux rimer avec famille.

3, Cette beauté rustique.

Contes T. II.

i42 QUATRIÈME PARTIE.

Aux os qu'il voit n'être pas trop chétifs. Que s'il en voit un de belle apparence, Non décharné, plein encor île substance, 11 tient

dessus ses regards attentifs; 11 s'inquiète, il trépigne, il remue Oreille et queue ; il a toujours la vue Dessus cet os, et le ronge des yeux Vingt fois devant que son palais s'en sente. Messire Jean tout ainsi se tourmente A cet objet pour lui délicieux.

La villageoise étoit fort innocente, Et n'entendoit aux façons du pasteur Mystère aucun ; ni son regard flatteur. Mi ses présents ne touchoient Magdeleine ; Bouquets de thym et pots de marjolaine Tomboient à terre : avoir cent menus soins, C'étoit parler bas-breton tout au moins ^ Il savisa d'un plaisant stratagème.

Pierre étoit lourd, sans esprit : je crois bien Qu'il ne se fût précipité lui-même * ; Mais par delà de lui demander rien, G'étoit abus et très-grande sottise.

L'autre lui dit : « Compère mon ami, Te voilà pauvre- et n'ayant à demi

1. C'était parler un langage inintelligible 'i Jeté dans un précipice.

Ce qu'il le faut; si je t'apprends la guise Et le moyen d'être un jour plus content Qu'un petit roi, sans te tourmenter tant, Que me veux-tu donner pour mes étrennes? » Pierre répond : « Parbleu! messire Jean, Je suis à vous, disposez de mes peines : Car vous savez que c'est tout mon vaillant. Notre cochon ne nous faudra ' pourtant ; 11 a mangé plus de son, par mon âme!

Qu'il n'en tiendrait trois fois dans ce tonneau ; Et, d'abondant, la vache à notre femme Nous a promis qu'elle feroit un veau : Prenez le tout. — Je ne veux nul salaire, Dit le pasteur; obUger mon compère.

Ce m'est assez. Je te dirai comment :

Mon dessein est de rendre Magdeleine Jument le jour, par art d'enchantement, Lui redonnant sur le soir forme humaine. Très-grand profit pourra certainement T'en revenir ; car ton âne est si lent, Que du marché l'heure est presque passée Quand il arrive : ainsi tu ne vends pas, Comme tu veux, tes herbes, ta denrée, Tes choux, tes aulx, enfin tout ton tracas*.

Toutes les affaires. (Voyez page '200, note

214 QUATRIÈME PARTIE.

Ta femme, étant jument forte et memhrue. Ira plus vite : et si-tôt que chez toi Elle sera du marché * revenue, Sans pain ni soupe, un peu d'herbe menue Lui suffira. >: Pierre dit : « Sur ma foi ! Messire Jean, vous êtes un sage homme ^ Voyez que c'est d'avoir étudié !

Vend-on cela? Si j'avois grosse somme, Je vous l'aurois, par-bleu! bientôt payé. » Jean poursuivit : u Or çà, je l'apprendrai Les mots, la guise, et toute la manière Par où jument, bien faite et poulinière, Auras de jour, belle femme de nuit.

Corps, tête, jambe, et tout ce qui s'ensuit Lui reviendra : tu n'as qu'à me voir faire. Tais-toi surtout : car un mot seulement Nous gâteroit tout notre enchantement; Nous ne pourrions revenir au mystère, De notre vie : encore un coup, motus.

Bouche cousue; ouvre les yeux sans plus : Toi-même après pratiqueras la cho>e. »

Pierre promet de se taire, et Jean dit :

1. On lit ici logis, au lieu démarché, dans toutes les éditions publiées du vivant de l'auteur. C'est évideininent une faute d'impression.

■ ■ 2. Un sage homme, c'est-à-dire un savant homme, suivant l'ancienne signification du mot sage. Charles le Sage, par exemple, sigioifie Charles le savant.

« Sus, Magdeleine, il se faut, et pour cause,

Dépouiller nue et quitter cet habit.

Dégrafez-moi cet atour des dimanches :

Fort bien. Otez ce corset et ces manches :

Encore mieux. Défaites ce jupon :

Très-bien cela. » Quand vint à la chemise,

La pauvre épouse eut en quelque façon

De la pudeur. Être nue ainsi mise

Aux yeux des gens ! Magdeleine aimoit mieux

Demeuier femme, et juroit ses grands dieux

De ne souffrir une telle vergogne.

Pierre lui dit : « Voilà grande besogne !

Eh bien ! tous deux nous saurons comme quoi

Vous êtes faite ; est-ce, par votre foi,

De quoi tant craindre? Et là là, Magdeleine,
Vous n'avez pas toujours eu tant de peme
A tout ôter. Comment donc faites-vous
Quand vous cherchez vos puces? dites-nous.
Messire Jean, est-ce quelqu'un d'étrange * ?
Que craignez-vous ? Eh quoi ! qu'il ne vous mange?
Ci, dépêchons: c'est par trop marchandé.
Depuis le temps, monsieur notre curé
Auroit déjà parfait son entrepris". »
Disant ces mots, il ôte la chemise.
Regarde faire, et ses lunettes prends

Étranger

2. Dans le conte de Boccace (journée ÎX nouvelle x du Décanié-

Messire Jean par le nombril commence,
Pose de-sus une main, en disant :
« Que ceci soit beau poitrail de jument. »
Puis cette main dans le pays s'avance.
L'autre s'en va transformer ces deux monts

Qu'en nos climats les gens nomment tétons ;
Car, quant à ceux qui sur l'autre hémisphère
Sont étendus, plus vastes en leur tour,
Par révérence on ne les nomme guère.
Messire Jean leur fait aussi sa cour,
Disant toujours, pour la cérémonie :
« Que ceci soit telle ou telle partie,
Ou belle croupe, ou beaux flancs, tout enfin. »
Tant de façons mettoient Pierre en chagrin ;
Et, ne voyant nul progrès à la chose.
Il prioit Dieu pour la métamorphose.
C'étoit en vain: car de l'enchantement
Toute la force et l'accomplissement
Gisoit à mettre une queue à la bête.
Tel ornement est chose fort honnête :
Jean, ne voulant un tel point oublier.
L'attache donc\ Lors Pierre de crier,
ron), messire Jean met une chandelle allumée en la main de
maître Pierre.

1. Dans le fabliau de la Damoiselle qui volt voler en l'air, le
clerc dit

à la damoiselle :

A voler bien vos apreï drai, Car rart dou faire bien en sai.

Bec, eles et coe vos faut

Si haut qu'on l'eût entendu d'une lieue :

« Messire Jean, je n'y veux point de queue!

Vous l'attachez trop bas, messire Jean? »

Pierre h crier ne fut si diligent

Que bonne part de la cérémonie

Ne fût déjà par le prêtre accomplie.

A bonne fin le reste auroit été

Si, non content d'avoir déjà parlé,

Pierre encor n'eût tiré par la soutane

Le curé Jean, qui lui dit : » Foin de toi!

T'avois-je pas recommandé, gros âne.

De ne rien dire, et de demeurer coi?

Tout est gâté, ne t'en prends qu'à toi-même. »

Pendant ces mots l'époux gronde à part soi.

Magdeleine est en un courroux extrême.

Querelle Pierre, et lui dit : » Malheureux '

Tu ne seras qu'un misérable gueux

Toute ta vie! Et puis viens-t'-en me braire,

Viens me conter ta faim et ta douleur !

Voyez un peu, monsieur notre pasteur

Por vous faire voler en haut, Et bien les conviont atiacher Por
vos en l'air faire voler.

Et plus loin

Li tiers entent a son affaire.

Et pense de la eue faire.

No li chaut gaires s'ele hoingne, Moult bien entent à sa
besoinga*.

Veut de sa grâce à ce traîne-malheur* Montrer de quoi finir
notre raisère :

Mérite-t-il le bien qu'on lui veut faire? Mes.sire Jean, laissons
là cet oison :

Tous les matins, tandis que ce veau lie Ses choux, ses aulx, ses
herbes, son oignon, Sans l'avertir venez à la maison ; Vous me
rendrez une jument polie. »

Pierre reprit : «Plus de jument, ma mie; Je suis content de
n'avoir qu'un grison. »

1 . Cet homme constamment malheureux ; expression éner-
gique, et qui est je crois, de jlnvention de notre poète. (W.)

PÂTÉ D'ANGUILLE

Même beauté, tant soit exquise»

Rassasie et soûle à la fin.

Il me faut dun et d'autre pain :

Diversité, c'est ma devise.

Cette maîtresse un tantet^ bise Rit à mes yeux : pourquoi cela?

C'est qu'elle est neuve; et celle-là Qui depuis longtemps m'est acquise, Blanche qu'elle est, eu nulle guise Ne me cause d'émotion.

Son cœur dit oui ; le mien dit non.

D'où vient? en voici la raison :

Diversité, c'est ma devise.

Un tanlet comme un tantinet, tant soit peu

200 QUATRIÈME PARTIR.

Je l'ai jà dit d'autre façon* , Car il est bon que l'on déguise.

Suivant la loi de ce dicton :

Diversité, c'est ma devise.

Ce fut celle auss^i d'un mari De qui la fi mine étoit fort belle.

11 se trouva bientôt guéri De l'amour qu'il avoit pour elle :

I /hymen tt la possessioii Éteignirent sa passion.

Un sien valet avoit pour fennne Un petit bec assez mignon - :

Le maître, étant bon compagnon, • Eut bientôt empaumé la dame.

Cela ne plut pas au valet, Qui, les ayant pris sur le fait, Vendi-qua son bien de couchette, A sa moitié chanta goguette', L'appela tout net et tout franc...

PÂTÉ D'ANGUILLE

Bien sot de faire un bruit si grand

Pour une chose si commune;

Dieu nous gard de plus grand'fortune !

Il lit à son maître un sermon.

«Monsieur, dit-il, chacun la sienne, Ce n'est pas trop ; Dieu et raison Vous recommandent cette antienne.

Direz-vous : Je suis sans chrétienne'? Vous en avez à la mai-son Une qui vaut cent fois la mienne.

Ne prenez donc pas tant de peine :

C'est pour ma femme trop d'honneur; Il ne lui faut si gros monsieur.

Tenons-nous chacun à la nôtre; N'allez point à l'eau chez un autre, Ayant plein puits de ces douceurs :

Je m'en rapporte aux connoisseurs.

Si Dieu m'avoit fait tant de grâce Qu'ainsi que vous je disposasse De madame, je m'y tiendrois, Et d'une reine ne voudrois.

Mais, puisqu'on ne sauroit défaire Ce qui s'est fait, je voudrois bien (Ceci soit dit sans vous déplaire)

Sans femme

2;î OUATKIÈWE PARTIE.

Que, content de votre ordinaire, Vous ne goûtassiez plus du mien. »

Le patron ne voulut lui dire Ni oui ni non sur ce discours, Et commanda que tous les jours Oft mît aux repas près du sire Un pâté d'anguille. Ce mets Lui chatouilloit fort le palais.

Avec un appétit extrême Une et deux fois il en mangea; Mais quand ce vint à la troisième, La seule odeur le dégoûta.

- Il voulut sur une autre viande

Mettre la main; on l'epipêcha.

« Monsieur, dit-on, nous le commande :

Tenez-vous-en à ce mets-là.

Vous l'aimez : qu'avez-vous à dire?

— M'en voilà soûl, reprit le sire.

Eh quoi! toujours pâtés au bec!

Pas une anguille de rôtie! Pâtés tous les jours de ma vie!

J'aimerois mieux du pain tout sec.

Laissez-moi prendre un peu du vôtre.

Pain, de par Dieu, ou de par l'autre*!

1. Le diable. « Aidez-moy, de par Dieu, puisque de par l'ailltre ne Toule/. 1) (Rabelais, liv. I, ch. xuii.)

PATE D'ANGUILLli. 203

Au diable ces pâtés maudits!

Ils me suivront en paradis,

Et par delà, Dieu me pardonne! »

Le maître accourt soudain au bruit; Et, prenant sa part du déduit^ :

« Mon ami, dit-il, je m'étonne Que d'un mets si plein de bonté Vous soyez sitôt dégoûté.

Ne vous ai-je pas ouï dire Que c'étoit voire grand ragoût?

Il faut qu'en peu de temps, beau sire, Vous ayez bien changé de goût.

Qu'ai-je fait qui fût plus étrange?

Vous me blâmez lorsque je change Un mets que vous croyex friand, Et vous en faites tout autant!

Divertissement

« De quoy te plains-tu donc? dist monseigneur; je te fais bailler ce que tu aymes. — Aime! dit le mignon, il y a manière; j'ayme trèsbien, voirement, pasteux d'anguilles pour une foiz, ou pour deux, ou pour trois, ou de foiz à aultre, et n'est viande que devant je preisse ; mais de dire (que tous les jours les voulsisse avoir sans manger anitre fhoys, par nostre Dame! non feroye; il n'est homme qui n'en fust rompu et rebouté. Mon estomac en est si travaillé que, tani>st qu'il les sent, il a assez disné. Pour Dieu! monseigneur, commandez qu'on me hailit; aultre viande pour recouvrer mon appétit; aultrement. Je suis homme de l'ait. — Ha dia, dist monseigneur, et te semble-t-il! que je ne soye ennuyé?... » {Les Cent Nouvelles nouvelles, nouvelle \.)

Mon doux ami, je vous apprend Que ce n'est pas une souise,
En fait de certains appétits, De changer son pain blanc en bis :

Diversité, c'est ma devise. »

Quand le maître eut ainsi parlé, Le valet fut tout consolé.

Non que ce dernier n'eût à dire Quelque chose encor là-dessus
:

Car, après tout, doit-il suffire D'alléguer son plaisir sans plus?

J'aime le change. A la bonne heure!

On vous l'accorde ; mais gagnez, S'il se peut, les intéress's :

Cette voie est bien la meilleure ; Suivez-la donc. A dire vrai, Je crois que l'amateur du change De ce conseil tenta l'essai.

On dii qu'il parloit comme un ange.

De mots dorés usant toujours.

Mots dorés font tout en amours.

C'est une maxime constante.

Chacun sait quelle est mon entente*

I. La Fontaine a soin de marquer qu'il n'entend pas seulement des l^aroles éloquentes, persuasives, comme les Mots dorés de Caton ou de

PATE D'AXG LILLE.

J'ai rebattu cent et cent fois Ceci dans cent et cent endroits' :

Mais la chose est si nécessaire Que je ne puis jamais m'en taire, El redirai jusques au bout :

xMots dorés en amour font tout.

Ils persuadent la donzelle, Son petit chien, sa demoiselle, Son époux quelquefois aussi. C'est le seul qu'il falloit ici Persuader : il n'avoit l'âme Sourde à cette éloquence; et, damel Les orateurs du temps jadis iN'en ont de telle en leurs écrits.

Notre jaloux devint commode :

Même on dit qu'il suivit la mode De son maître, et toujours depuis Changea d'objets en ses déduits.

Il n'étoii bruit que d'aventures Du chrétien et de créatures.

Les plus nouvelles sans manquer Kl)ient pour lui les plus gentilles :

Pythagore, niai-s qu'il entend des paroles accompagnées de présents et de libéralités.

>. \oyez notamment t. III, p. 20, 41, 182, 183; et ci-dessus, p. oO, 01, 01, 120.

Par où le drôle en put croquer*.

Il en croqua : femmes et filles, Nymphes, grisettes, ce qu'il put
Toutes étaient de bonne prise; Et sur ce point, tant qu'il vécut Di-
versité fut sa devise.

i. En put séduire. (Voyez t. III, p. 248. note 2.)

LES LUNliTTES. ra

XJÎ.

J'avois juré de laisser là les nonnes :

Car, que toujours on voie en mes écrits

Même sujet et semblables personnes.

Gela pourroit fatiguer les esprits.

Ma muse met guimpe sur le tapis;

Et puis quoi? guimpe, et puis guimpe sans cesse;

Bref, toujours guimpe, et guimpe sous la presse ^

C'est un peu trop. Je veux que les nonnains

Fassent les tours en amour les plus fins ;

Si ne faut- il pour cela qu'on épuise

Tout le sujet. Le moyen ? c'est un fait ^

1. Jeu de mots. On mettait sous la presse le linge blanc et em-
pesé. Cette presse se comptait souvent d'un gros volume in-folio,
comme le f^lutnrque à mettre les rabats de Ghrysale de. Femmes
savantes. (P L)

2. l'uderet me profecto prodere tôt sacerdotum ineptias, nisi
ipsos non puderet talia facere. (Bebeuus, lib. I.)

Contes T. II

258 QUATU^lEHF. P:V'^rnE.

Par trop fréquent ; je n'aurois jamais fait : Il n'est greffier dont
la plume y sufilse. Si j'y tâchois, on pourroit soupçonner Que
quelque cas m'y feroit retourner, T ait sur ce point mes vers font
de rechutes. Toujours souvient à Robin de ses flûtes ^ Or appor-
tons à cela quelque fin:

Je le préiends, cette tâche ici faite.

Jadis s'étoit introduit un blondin

Chez des nonnains, à titre de fillette.

Il n'avoit pa^ quinze ans que tout ne fût *;

Dont le galant passa pour soour Colette,

Auparavant que la barbe lui cift.

Cet enire-temps ^ ne fut sans iruit : le sire

L'employa bien; Agnès en profita.

LasI qujl profit! j'eusse mieux fait de du'e

Qu'a sœur Agn' s malheur en arriva.

11 lui fallut élargir sa ceinture.

Puis mettre au jo ir petiie créature

1. Expression proverbiale, pour dii-e : on revient toujours à ses anciennes habitudes, aux penchants de sa jeunesse. « Après, achevez ces histoires; tu y songe? de bien loin : il souvient tousjours à Robin de ses flustes. n {Moyen de parvenir, ch. Cause.) — o Hantez les boiteax, vous clocherez; hantez les chiens, vous aurez des puces : il souvient lousjours à Robin de ses flustes. » (.Noei. dlFail, Contes d'Butrapel.)

2. Que tout ne fui veut dire : tout au plus. 3 uerl intervalle de temps.

Qii resseml)loit comme deux gouttes d'eau,

Ce dit l'histoire, à la S'uui jouvenceau.

Voilà scandale et bruit dans l'abbaye :

« D'où cet enfant est-il plu? comme a-t-on,

Disoient les sœurs en riant, je vous prie,

Trouvé céans ce petit chanpignon?

Si ne s'est-il après tout fait lui-même. »

La prieure est en uu courroux extrême :

Avoir ainsi souillé cette maison!

Bientôt on mit l'accouchée en prison;

Puis il fallut faire enquête du père.
 Comment est-il entré? comment sorti?
 Les murs sont hauts, antique la to irière,
 Double 11 grille, et le tour très-petit.
 « Seroit-ce point quelque garçon en fille?
 Dit la prieure, ei parmi nos brebis
 K'aurious-nous point, sous de trompeurs habits,
 Un jeune loup? vSus, qu'on se déshabille i
 Je veux savoir la vérité du cas. »
 Qui fut bien pris? ce fut la feinte ouaille ^ :
 Plus son esprit à songer se travaille,
 Moins il espère écha^^per d'un tel pas.
 Nécessité, mère de siratagème,
 Lui lit... eh bien? lui lit en ce inoment
 Lier... eh quoi? Foin! je suis court moi-même»

La feinte nonae

26i QUATRIÈME PARTIE.

Où prendre un mot qui dise lionnêtement

Ce que lia le père de l'enfant.
Comment trouver un détour sur la route
Pour cet endroit? Vous avez ouï dire
Qu'au temps jadis le genre humain avait
Fenêtre au corps, de sorte qu'on pouvait
Dans le dedans tout à son aise lire :
Chose commode aux médecins d'alors.
Mais si d'avoir une fenêtre au corps
Étoit utile, une au cœur au contraire
Ne l'étoit pas, dans les femmes surtout:
Car le moyen qu'on pût venir à bout
De rien cacher? Notre commune mère,
Dame nature, y pourvut sagement
Par deux lacets de pareille mesure.
L'homme et la femme eurent également
De quoi fermer une telle ouverture.
La femme fut lacée un peu trop dru :
Ce fut sa faute; elle-même en fut cause,
N'étant jamais à son gré trop bien close.
L'homme au contraire; et le bout du tissu

Rendit en lui la nature perplexe.
Bref, le la(rt à l'un et l'autre sexe
Ne put cadrer, et se trouva, dit-on,
Aux femmes courts, aux hommes un peu long.
Il est facile à présent qu'on devine
Ce que lia notre jeune imprudent :
C'est ce surplus, ce reste de machine,
liout de lacet aux hommes excédant.
D'un brin de fil il l'attacha de sorte
Que tout sembloit aussi plat qu'aux nonnains :
Mais, fil ou soie, il n'est bride assez forte
Pour contenir ce que bientôt je crains
Qui ne s'échappe. Amenez-moi des saints;
Amenez-moi, si vous voulez, des anges;
Je les tiendrai créatures étranges
Si vingt nonnains, telles qu'on les vit lors.
Ne font trouver à leur esprit un corps :
J'entends nonnains ayant tous les trésors
De ces trois sœurs dont la fille de l'onde *
Se fait servir ; chiches * et fiers appas

Que le soleil ne voit qu'au nouveau monde ',
Car celui-ci ne les lui montre pas.
La prieure a sur son nez des lunettes,
Pour ne juger du cas légèrement.
Tout à l'entour sont debout vingt nonnettes,
En un habit que vraisemblablement
N'avoient pas fait les tailleurs du couvent.
Figurez-vous la question qu'au sire
On donna lors : besoin n'est de le dire.

En Amérique, où les sauvages étaient peu vêtus

Touffes de lis, proportions du corps, Secrets appas, embonpoint et peau fine, Fermes tétons, et sembla! les ressorts, Eurent bientôt fait jouer la machine :

Elle échappa, rompit le fil d'un coup, Comme un coursier qui romproit son licou, Et sauta droit au nez de la prieure, Faisant voler lunettes tout à l'heure ' Jusqu'au plancher. Il s'en fallut bien peu Que l'on ne vît tomber la lunetière '. Elle ne prit cet accident en jeu.

L'on tint chapitre, et sur cette matière Fut raisonné longtemps dans le logis.

Le jeune loup fut aux vieilles brebis Livré d'abord. Elles vous
l'empoignèrent, A certain arbre en leur cour l'attachèrent, Ayant
le nez devers l'arbre tourné, Le dos à l'air avec toute sa suite.

Et cependant que la troupe maudite Songe comment il sera
guerdonné ^, Que l'une va prendre dans les cuisines

Récompensé

Dunt hautement je me sens guerdonné.

(Marot, EpHrexi..)

Tous les balais, et que l'autre s'en court

A l'ar.-enal où sont les disciplmes;

Qu'une troisième enferme à double tour

Les sœurs qui sont jeunes et pitoyables ' ;

Bref, que le sorç, ami du marjolet S

Écarte ainsi toutes les détestai les ;

Vient un meunier monté sur son mulet,

Garçon carré, garçon couru des fdles.

Bon compagnon, et beau joueur de quilles ^

« Oh! oh! dit-il, qu'est-ce là que je voi?

Le plaisant saint! Jeune homme, je te pr e,

Qui t'a mis là? sont- ce ces sœurs? dis- moi ;

Avec quelqu'une as-tu fait la folie?

Te plaisoit-elle? étoit-elle jolie?

Car, à te voir, tu me portes, ma foi

(Plus je regarde et mire ta personne).

Tout le minois d'un vrai croqueur de nonne. »

L'autre répond : « Mêlas! c'est le rebours;

Ces nonnes m'ont en vain prié d'amours :

Jeune garçon

Entoïdre un marjolet qui dit avec mépris Aillai qu'ânes ces gens
sont tous vêtus do gris (RéoNiKR, satire m.)

3. Ces deux vers sont empruntés presque textuellement à
Clément

Marot :

Prisé, loué, f.prt estimé des filles

Par les bordeailx, et beau joueur de quilles.

(A'/i.s/)-f f(i(roi pour avoir este dérobé.)

Voilà mon mal. Dieu me doint ^ patience! Car de commettre
une si grande oïïense, J'en fais scrupule, et fût-ce pour le roi, Me
donnât-on aussi gros d'or que moi. » Le meunier lit, et sans autre

mystère Vous le délie, et lui dit : « Idiot, Scrupule, toi qui n'es qu'un pauvre haire! C'est bien à nous qu'il appartient d'en faire!
iNotre curé ne seroit pas si sot.

Vite fuis-t'en, m'ayant mis en ta place. Car aussi bien tu n'es pas, comme moi, Franc du collier, et bon pour cet emploi. Je n'y veux point de quartier ni de grâce. Viennent ces sœurs; toutes, je te répond, Verront beau jeu, si la corde ne rompt ^ »

L'autre deux fois ne se le fait redire; 11 vous l'attache, et puis lui dit adieu. Large d" épaule, on auroit vu le sire Attendre nu les nonnains en ce lieu.

L'escadron vient, porte en guise de cierges

M-i donne

J'ai fait en ma jeun sse maint dit par vanité ; Or m'en doint Dieu faire ung par vraye charité. (Cudicille de Jean de MeU'i<i,v. T.)

'2. Phrase proverbiale, par allusion aux danseurs de corde, qui promettent toujours de faire des choses extraordinaires.

Gaules et fouets; procession de verges,
Qui fit la ronie à l'entour du meunier,
Sans lui donner le temps de se montrer,
Sans l'avertir. « Tout beau! dit-il, mesdames,
Vous vous trompez, considérez-moi bien :

Je ne suis pas cet ennemi des femmes.
Ce scrupuleux qui ne vaut rien à rien.
Employez-moi; vous verrez des merveilles :
Si je dis faux, coupez-moi les oreilles.
D'un certain jeu je viendrai bien à bout :
Mais quant au fouet, je n'y vauds rien du tout.
— Qu'entend ce rustre, et que nous veut-il dire?
S'écria lors une de nos sans dents ;
Quoi ! tu n'es pas notre faiseur d'enfants?
Tant pis pour toi, tu payeras pour le sire ;
Nous n'avons pas telles armes en main
Pour demeurer en un si beau chemin.
Tiens, tiens, voilà l'ébat que l'on désire. »
A ce discours, fouets de rentrer en jeu,
Verges d'aller, et non pas pour un peu ,
Meunier de dire en langue intelligible,
Crainte de n'être assez bien entendu :
« Mesdames, je... ferai tout mon possible
Pour m'acquitter de ce qui vous est dû. »
Plus il leur tient de discours de la sorte.

Plus la fureur de l'antique cohorte

Se fait sentir. Lonf^temos il s'en souvint.

266 QUATlilii.M 1-: l'ARTIE.

Pendant qu'on donne au maître l'anguillade *,

Le mulet fait sur l'herbetle gambade.

Ce qu'à la fin l'un et l'autre devint,

Je ne 'e sais, ni ne m'en mets en peine :

Sudît d'avoir sauvé le jouvenceau.

Pendant un temps les lecteurs, pour douzaine

De ces nonnains au corps gent et si beau,

IN'auroient voulu, je gage, être en sa peau.

Coup cinglé comme avec un fouet de peau d'anguille

LE eu VI KR 2t)7

LE CIJVIER,

Soyez amant, vous serez inventif;

Tour ni détour, ruse ni stratagème

Ne vous faudront ' : le plus jeune apprentif

Est vieux routier dès le moment qu'il aime;

On ne vit onc que cette passion
Demeurât court faute d'invention;
Amour fait tant qu'enfin il a son compte.
Certain cuvier, dont on fait certain conte,
En fera foi. Voici ce que j'en sais,
Et qu'un quidam me dit ces jours passés.
Dedans un bourg ou ville de province (N'importe pas du titre
ni du nom).
In tonnelier et sa lemme Nanon

Ne vous feront pas défaut

268 QUATrIEME PARTIE.

Eiitretenoient un mén ige assez mince.
De l'aller voir Amour n'eut à mépris,
Y conduisant un de ses bons amis,
C'est cocuage ; il fut de la partie :
Dieux familiers et sans cérémonie ;
Se trouvant bien dans toute hôtellerie :
Tout est pour eux bon gîte et bon logis,
Sans regarde!- Si c'est louvie ou cabane.

Un drôle donc caressoit madame Anne;
Ils en étoient sur un point, sur un point...
C'est dire assez de ne le dire point;
Lorsque l'époux revient tout hors d'haleine
Du cabaret, justement, justement...
C'est dire encor ceci bien clairement.
un le maudit; nos gens sont fort en peine.
Tout ce qu'on put fut de cacher 1 amant;
Dn vous le serre en hâte et promptement
Sous un cuvier dans une cour prochaine.
Tout en entrant l'époux dit : « J'ai vendu
?«otre cuvier. — Combien? dit madame Anne.
Quinze beaux francs. — Va, tu n'es qu'un gros âne,
Rep irtit-elle; et je t'ai d'un écu
Fait aujourd'hui profit par mon adresse,
L'ayant vendu six écus avant toi.
Le marchand voit s'il est de bon aloi,
Et par dedans le tâte pièce à pièce.
Examinant si tout est comme il faut,
LE GUVIER. 269

Si quelque endroit n'a point quelque défaut.

Que ferois-tu, malheureux, sans ta femme?

Monsieur s'en va chopiner, cependant

Qu'on se tourmente ici le corps et l'âme;

il faut agir sans cesse en l'attendant.

Je n'ai goûté jusqu'ici nulle joie :

J'en goûterai désormais, attends-t'y.

Voyez un peu : le galant a bon foie * ;

Je suis d'avis qu'on laisse à tel mari

Telle moitié! — Doucement, notre épouse.

Dit le bonhomme. Or sus, monsieur, sortez;

Çà, que je racle un peu de tous côtés

Votre cuvier, et puis que je l'arrouse -;

Par ce moyen vous verrez s'il tient eau :

Je vous réponds qu'il n'est moins bon que beau. ^)

Le galant sort; l'époux entre en sa place.

Racle par tout, la chandelle à la main.

Deçà, delà, sans qu'il se doute brin

1. C'est-à-dire est tranquille et confiant, u Vous avez bon foie, Dieu vous sauve la rate, se dit quand un homme est paisible et va

trop à la bonne foi, sans prendre de peine. » (Leroux, Dictionnaire comique, satirique et critique.)

"2. Pour je l'arrose, et selon la prononciation de certains paysans qui ont conservé l'ancien usage: car dans notre vieux langage, ou disait souvent arrouser pour arroser, et rousée pour rosée.

. . . . Si m'acheminai, A une santé pou battue, Toute (DToiisée lie rousre; Car douce étoit la matinée.

Dicl. du Li/on.)

270 QUATRIÈME PARTIE.

De ce qu'Amour en dehors vous lui brasse : Rien n'en put voir ; et pendant qu'il repasse Sur chaque endroit, affublé du cuveau, Les dieux susdits lui viennent de nouveau Rendre visite, imposant un ouvrage A nos amants bien différent du sien.

11 regratta, gratta, frotta si bien Que notre couple, ayant repris courage, Reprit aussi le û\ de l'entretien Qu'a voit troublé le galant personnage.

Dire comment le tout se put passer.

Ami lecteur, tu dois m'en dispenser ; Suffit que j'ai très-bien prouvé ma thèse. Ce tour fripon du couple augnientoit l'aise ; Nul d'eux n'étoit à tels jeux apprentif. Soyez amant, vous serez inventif.

La chose impossible. 27<

LA CHOSE IMPOSSIBLE

Un démon, plus noir que malin,

Fit un charme si souverain

Pour l'amant de certaine belle, Qu'à la fin celui-ci posséda sa
cruelle. Le pacte de notre amant et de l'esprit follet, Ce fut que le
premier jouissoit à souhait

De sa charmante inexorable, « Je te la rends dans peu, dit Sa-
tan, favorable; Mais par tel si -, qu'au lieu qu'on obéit au diable

Quand il a fait ce plaisir-là, A tes commandements le diable
obéira

Sur l'heure même; et puis sur la même heure. Ton serviteur
lutin, sans plus longue demeure,

1 Au lieu de pacte, par licence poétique. 2. A telle condition.

'ra te demander autre commandement

Que tu lui feras promptement ; Toujours ainsi, sans nul retar-
dement :

Sinon ni ton corps ni ton âme

N'appartiendront plus à ta dame; Us seront à Satan, et Satan
en fera

Tout ce que bon lui semblera. »

Le galant s'accorde à cela.

Commander étoit-ce un mystèreV

Obéir est bien autre affaire.

Sur ce penser-là notre amant S'en va trouver sa belle, en a contentement; Goûte des voluptés qui n'ont point de pareilles; Se trouve Irès-heureux, horniis qu'incessamment

Le dialle étoit à ses oreilles.

Alors l'amant lui commandoit

Tout ce qui lui venoit en tête; De bâtir des palais, d'exciter la tempête : En moins d'un tour de main cela s'accomplissoit.

Mainte pistole se glissoit

Dans l'escarcelle de no!re bonnie.

Il envoyoit le diable à Rome :

Le diable revenoit tout chargé de pardons ^

1. Le dernier huitain d'un vieux poème : l'Amant rendu corde-
lier à l'observance d'amour, commence ainsi :

Plusieurs gens envoient à Rome Qui à leurs huis ont le
pardon.

LA CHOSE IMPOSSIBLE

Aucuns voyages n'étoient longs,

Aucune chose malaisée.

L'amant, à force de rêver Sur les ordres nouveaux qu'il lui fal-
loit trouver,

Vit bientôt sa cervelle usée.

Il s'en plaignit à sa divinité, Lui dit de bout en bout toute la vé-
rité. « Quoi ! ce n'est que cela? lui repartit la dame :

Je vous aurai bientôt tiré

Une telle épine de l'âme. Quand le diable viendra, vous lui
présenterez

Ce que je tiens, et lui direz :

Défrise-moi ceci, fais tant par tes journées Qu'il devienne tout
plat. » Lors elle lui donna

Je ne sais quoi, qu'elle tira Du verger de Gypris, labyrinthe des
fées, Ce qu'un duc autrefois jugea si précieux ■ Qu'il voulut l'ho-
norer d'une chevalerie:

Illustre et noble confrérie'.

1. L'ordre de la Toison d'or, insiilué en 1430 par Philippe le
Bon, duc de Bourgogne. « Ledict duc Philippcs, gouvecnant avec
beaucoup de privaulc une dame de Bruges, douée d'une exquise
beauté, et entrant du malin en sa chambre, trouva sur sa toilette
do la toison de son pays d'en ba«!, dont cesto dame mal soi-
gneuse donna sujet de rii'c aux gentilsliommes suivants du dict
duc, qui, pour couvrir ce mystère, fit serment que tel s'estoil mo-
qué de telle toison qui n'auroit pas l'honneir de porter un collier
d'un ordre de la Toison, ([u'il désignoit d'estab;r pour l'amour do
sa dame. » (77iyI//v d'honneur et de chevalerie, par André Fa-
vyn. Paris, R. Fouet, 1620.)

Contes T. IL

Moins pleine d'hommes que de dieux*.

L'amant dit au démon : « C'est ligne circulaire Et courbe que ceci ; je t'ordonne d'en faire

Ligne droite et sans nuls retours:

Va-t'en y travailler, et cours. »

L'esprit s'en va, n'a point de cesse

Qu'il n'ait mis le fil sous la presse ; Tâché de l'aplatir à grands coups de marteau^;

Fait séjourner au fond de l'eau, Sans que la ligne fût d'un seul point étendue.

De quelque tour qu'il se servît, Quelque secret qu'il eût, quelque charme qu'il fît,

G'étoit temps et peine perdue :

- Il ne put mettre à la raison

La toison.

Elle se révoltait contre le vent, la pluie, La neige, le brouillard : plus Satan y touchoit%

Moins l'annelure se lâchoit.

« Qu'est-ceci? disoit-il ; je ne vis de ma vie Chose de telle étofle : il n'est point de lutin

1. Plus de souverains et de princes que de nobles ordinaires. En 1 ■ ■[, lors de l'institution, le nombre des membres de la Toison d'o.li.i fixé à trente et un, y compris le grand maître.

'2. Var. r-dit. (le 1675 :

Tâche de l'aplat'r à grands coups de marteau. 3. V\!-. È'it. i/elo85;

La njige, les brouillards: plus Satan y tuuclioii.

LA CHOSE I3IPoSSIBLE

Qui n'y perdît tout son latin.

Messire diable un beau matin S'en va trouver son homme, et lui dit : a Je te laisse. Apprends-moi seulement ce que c'est que cela :

Je te le rends; tiens, le voilà.

Je suis viGTusS je le confesse.

— Notre ami monsieur le luiton% Dit l'homme, vous perdez un peu trop tôt courage, Celui-ci n'est pas seul, et plus d'un compagnon

Vous auroit taillé de l'ouvrage. »

Forme fréquente du mot lutin dans nos anciens aufcûura

Î76 QUAILIIEÛE PARTIE.

tin peu d'esprit, beaucoup de bonne mine,
Et plus encor de libéralité,
C'est en ainour une triple machine
Par qui maint fort est bientôt emporté,
Rocher fût-il : rochers aussi se prennent.
Qu'on soit bien fait, qu'on ait quelque talent,
Que les cordons de la bourse ne tiennent,
Je vous le dis, la place est au galant.
On la prend bien quelquefois sans ces choses.
Bon fait avoir néanmoins quelques doses
D'entendement, et n'être pas un sot.
Quant à l'avare, on le hait; le magot
A grand besoin de bonne rhétorique :
La meilleure est celle du libéral.
Un Florentin, nommé le Magnifique,
La possédoit en propre original.
Le .Magniiiique étoit un nom de guerre

Qu'on lui donna; bien l'avoit mérité ;
Son train de vivre et son honnêteté,
Ses dons surtout, l'avoient par toute terre
Déclaré tel ; propre, bien fait, bien mis,
L'esprit galant, et l'air des plus polis.

il se p qua pour certaine femelle
De haut état. La conquête étoit]elle :
Elle excitoit doublement le désir ;
Rien n'y raanquoit, la gloire et le plaisir.

Aldobrandin étoil de cette dame
Bail 1 et mari : pourquoi bail ? Ce mot-là
Ne me plaît point; c'est mal dit que cela»
Car un mari ne baille point sa femme ^
Aldobrandin la sienne ne bailloit ;
Trop bien cet homme à la garder veilloit'
De tous ses yeux ; s'il en eût eu dix mille.
Il les eût tous à ce soin occupés :

1. Bail, dans notre ancien langage, signifie gardien, gouverneur. De ce mot est dérivé celui de bailli.

-2. Bailler signifie donner, livrer. On n'a pas besoin de faire r<:'marquer le jeu de mots.

3. Var. Dans l'édition de 1685, ces cinq derniers vers ont été remplacés par les suivants :

Aldobrandin étoit de cette dame Mari jaloux, non comme
d'utie femme, Mais comme qui depuis peu jouiroit D'une Philis.
Cet homme la veilloit De tous SCS yeux.

Amour le rend, quand il veut, inutile ; Ces Argus-là sont fort
souvent trompés.

Aldobrandin ne croyoit pas possible Qu'il le fût onc; il défioit
les gens. Au demeurant il étoit fort sensible A l'intérêt, aimoitfort
les présents.

Son concurrent n'avoit encor su dire

Le moindre mot à l'objet de ses vœux :

On ignoroit, ce lui sembloit, ses feux,

Et le surplus de l'amoureux martyre.

(Car c'est toujours une même chanson.)

Si l'on l'eût su, qu'eût-on fait? Que fait-on ?

Jà n'est besoin qu'au lecteur je le die.

Pour revenir à notre pauvre amant,

Il n'avoit su dire un mot seulement

Au médecin touchant sa maladie.

Or le voilà qui tourmente sa vie.

Qui va, qui vient, qui court, qui perd ses pas :

Point de fenêtre et point de jalousie

Ne lui permet d'entrevoir les appas

Ni d'entr'ouïr la voix de sa maîtresse.

Il ne fut onc semblable forteresse.

Si^ faudra-t-il qu'elle y vienne pourtant.

Voici comment s'y prit notre assiégeant.

i. Si, pariicule affirmative, comme on l'a déjà rencontré plusieurs fois.

Je pense avoir déjà dit, ce me semble,

Qu'Aldobrandin homme à présents étoit ;

Non qu'il en fît, mais il en recevoit.

Le iVIagni(K|ue avoit un cheval d'amble,

Beau, bien taillé, dont il faisoit grand cas:

11 l'appeloit, à cause de son pas,

La haquenée. Aldobrandin le loue :

Ce fut assez ; notre amant proposa

De le troquer. L'époux s'en excusa :

« Non pas, dit-il, que je ne vous avoue

Qu'il me plaît fort ; mais à de tels marchés

Je perds toujours. » Alors le Magniiiique,

Qui voit le but de cette poétique,

Reprit : « Eh bien, faisons mieux : ne troquez;

Mais, pour le prix du cheval, permettez

Que, vous présent, j'entretienne madame :

C'est un désir curieux qui m'a pris.

Encor faut-il que vos meilleurs amis

Sachent un peu ce qu'elle a dedans l'âme :

Je vous demande un quart d'heure sans plus. »

Aldobrandin l'arrêtant là-dessus :

« J'en suis d'avis ! je livrerai ma femme !

Ma foi, mon cher, gardez votre cheval.

— Quoi ? vous présent ? — Moi présent. — Et quel mal

Encor un coup peut-il, en la présence

D'un mari fin comme vous, arriver? »

Aldobrandin commence d'y rêver;

Et raisonnant en soi : « Quelle apparence Qu'il en méviene ', en effet, moi présent ? C'est marché sur; il est fol à son dam-. Que prétend-il ? pour plus grande assurance, Sans qu'il le sache il faut faire défense A ma moitié de répondre au galant.

Sus, dit l'époux, j'y consens. — La distance . De vous à nous, poursuit notre amant. Sera réglée, afin cju'aucunement Vous

n'entendiez. » Il y consent encor ; Puis va quérir sa femme en ce moment.

Quand l'autre voit celle-là qu'il adore, Il se croit être en un enchantement.

Les saints faits, en un coin de la salle ' Ils se vont seoir. Notre galant n'étaie Un long narré, mais vient d'abord au fait. « Je n'ai le lieu ni le temps à souhait, Commença-t-il ; puis je tiens inutile De tant tourner ; il n'est que d'aller droit. Partant, madame, en un mot comme en mille, Votre beauté jusqu'au vif m'a touché.

Penseriez-vous que ce fût un péché Que d'y répondre? Ah ! je vous crois, madame, De trop bon sens. Si j'avois le loisir,

Détriment, préjudice, dommage. On prononce dan

Je ferois voir par les formes ma flamme,

Et vous dirois cle cet ardent désir

Tout le menu * ; mais que je brûle, meure,

Et m'en tourmente, et me dise aux abois,

Tout ce chemin que Ton fait en six mois,

11 me convient le faire en un quart d'heure,

Et plus encor ; car ce n'est pas là tout ;

Froid est l'amant qui ne va jusqu'au bout,

Et par sottise en si beau train demeure.
Vous vous taisez ? pas un mot ! Qu'est-ce là ?
Renvoirez-vous de la sorte un pauvre homme ?
Le ciel vous fit, il est vrai, ce qu'on nomme
Divinité, mais faut-il pour cela
Ne point répondre idors que l'on vous prie ?
Je vois, je vois; c'est une tricherie
De votre époux : il m'a joué ce trait,
Et ne prétend qu'aucune repartie
Soit. du marché; mais j'y sais un secret;
Rien n'y fera, pour le sûr, sa défense.
Je saurai bien me répondre pour vous :
Puis ce coin d'œil, par son langage doux.
Rompt à mon sens quelque peu le silence :
J'y lis ceci : Ne croyez pas, monsieur,
Que la nature ait composé mon cœur
De marbre dur. Vos fréquentes passades,

Le détail

Joutes, tournois, devises, sérénades, M'ont avant vous déclaré
votre amour.

Bien loin qu'il m'ait en nul point offensée, Je vous dirai que
dès le premier jour J'y répondis, et me sentis blessée Du même
trait. Mais que nous sert ceci ?... — Ce qu'il nous sert ? je m'en
vais vous le dire Étant d'accord, il faut cette nuit-ci Goûter le Iruit
de ce commun martyre, De votre époux nous venger et nous rire,
Href le payer du soin qu'il prend ici : De ces fruits-là le dernier
n'est le pire. Votre jardin viendra comme de cire :

Descendez-y; ne doutez du succès.

• Votre mari ne se tiendra jamais Qu'à sa maison des champs,
je vous l'assure, Tantôt il n'aille éprouver sa monture.

Vos douagnas ^ en leur premier sommeil, Vous descendrez
sans nul autre appareil Que de jeter une robe fourrée Sur votre
dos, et viendrez au jardin.

De mon côté l'échelle est préparée:

Je monterai par la cour du voisin ; Je l'ai gagné; la rue est trop
publique. Ne craignez rien. — Ah ! mon cher Magnifique,

Duègues. Le mot espagnol est duena

Que je vous aime, et que je vous sais gré De ce dessein ! Venez, je
descendrai.

— C'est vous qui parle. Eh ! plutôt au ciel, madame, Qu'on vous osât embrasser les genoux !...

— Mon Magnifique, à tantôt: votre flamme Ne craindra point les regards d'un jaloux. »

L'amant la quitte, et feint d'être en courroux ;

Puis, tout grondant : « Vous me la donnez bonne,

Aldobrandin ! je n'entendois cela.

Autant vaudroit n'être avecque personne

Que d'être avec madame que voilà.

Si vous trouvez chevaux à ce prix-là,

Vous les devez prendre sur ma parole.

Le mien hennit du moins ; mais cette idole

Est proprement un fort joli poisson.

Or sus, j'en liens; ce m'est une leçon.

Quiconque veut le reste du quart d'heure

N'a qu'à parler; j'en ferai juste prix. »

Aldobrandin rit si fort qu'il en pleure.

« Ces jeunes gens, dit-il, en leurs esprits

Mettent toujours quelque haute entre|)rise.

Notre féal, vous lâchez trop tôt prise ;

Avec le temps on en viendrait à bout.

J'y tiendrai l'œil : car ce n'est pas là tout :

Nous y savons encor quelque rubrique :

Et cependant, monsieur le Magnifique,

La haquenée est nettement à nous :

Plus ne fera de dépense chez vous.

Dès aujourd'hui, qu'il ne vous en déplaise,

Vous me verrez dessus fort à mon aise

Dans le chemin de ma maison des champs. »

11 n'y manqua, sur le soir ; et nos gens Au rendez-vous tout
aïssi peu manquèrent. Dire comment les choses s'y passèrent.

C'est un détail trop lon^ ; ; lecteur prudent, Je m'en remets
àton bon jugement :

La dame étoit jeune, fringante et belle. L'amant bien fait, et
tous deux fort épris. Trois rendez-vous coup sur coup furent pris
: Moins n'en valoit si gentille femelle.

Aucun péril, nul mauvais accident, Bons dormitifs en or
comme en argent Aux douagnas, et bonne sentinelle.

Un pavilbn vers le bout du jardin Vint à propos : messire Al-
dobrandiu Ne l'avoit fait bâtir pour cet usage.

Conclusion, qu'il prit en cocuage Tous ses degrés : un seul ne
lui manqua, Tant sut jouer son jeu la haquenée 1 Content ne fui
d'une seule journée Pour l'éprouver ; aux champs il demeura

Trois jours entiers, sans doute ni scrupule. J'en connois bien
qui ne sont si chanceux : (^ar ils ont femme, et n'ont cheval ni
mule, Sachant de plus tout ce qu'on fait chez eus.

286 QUATHFÈiMF PARTIE

On m'engage à conter d'une manière honnête

Le sujet d'un de ces tableaux

Sur lesquels on met des rideaux;

Il me faut tirer de ma tête INombre de traits nouveaux, pi-
quants, et délicats,

Qui disent et ne disent pas,

Et qui soient entendus sans notes

Des Agnès même les plus sottes.

Ce n'est pas coucher gros ^; ces extrêmes Agnès

Sont oiseaux qu'on ne vit jamais.

Toute matrone sage, à ce que dit Catulle, Regarde volontiers le
gigantesque don

1. Ce n'est pas mettre un fort enjeu, ce n'est pas hasarder
beaucoup.

Fait au fruit de Vénus par la main de Junon ' : A ce plaisant
objet si quelqu'une recule,

Celte quelqu'une dissimule.

Ce principe posé, pourquoi plus de scrupule, Pourquoi moins de licence aux oreilles qu'aux yeux? Puisqu'on le veut ainsi, je ferai de mon mieux : Nuls traits à découvert n'auront ici de place ; Tout y sera voilé, mais de gaze, et si bien

Que je crois qu'on n'en perdra rien.

Qui pense finement et s'exprime avec grâce Fait tout passer, car tout passe :

Je l'ai cent fois éprouvé , Quand le mot est bien trouvé, Le sexe, en sa faveur, à la chose pardonne : Ce n'est plus elle alors, c'est elle encore pourtant ;

Vous ne faites rougir personne;

Et tout le monde vous entend.

J'ai besoin aujourd'hui de cet art important. Pourquoi, me dira-t-on, puisque sur ces merveilles Le sexe porte l'œil sans toutes ces façons? Je répond? à cela : Chastes sont ses oreilles,

Encor que les yeux soient fripons.

Je veux, quoi qu'il en soit, expliquer à des belles

1. .\Uusion à ces deux vers d'une épigramme latine, qui n'est pas de ■Catulle, mais d'un anonyme {Priapeia, viii) :

Nimiruni sapiunt videntque magnam Malronœ quoquo menlulam libenter.

•^î^^ QUATRIÈME PARTIE.

Cette chaise rompue, et ce rustre tombé. Muses, venez m' aider : mais vous êtes pucelles, Au joli jeu d'amour ne sachant A ni

B. Muses, ne bougez donc; seulement par bonté Dites au dieu des vers que dans mon entreprise

Il est bon qu'il me favori e,

Et de mes mots fasse le choix,

Ou je dirai quelque sottise Qui me fera donner du busqué sur les doigts \ C'est assez raisonner ; venons à la peinture :

Elle contient une aventure

Arrivée au pays d'Amours.

Jadis la ville de Gythère

Avoit en l'un de ses faubourgs «- Un monastère ;

Vénus en fit un séminaire :

Il était de nonnains, et je puis dire ainsi

Qu'il étoit de galants aussi.

En ce lieu hantoieni d'ordinaire Gens de cour, gens de ville, et sacrificateurs %

Et docteurs.

Et bacheliers surtout. Un de ce dernier ordre Rassoit dans la maison pour être des amis.

Prêtres

Propre, toujours ra^ô, bien disant, et beau fils, Sur son chapeau
luisant, sur son rabat i)ien mis,

La médisance n'eût su mordre.

Ce qu'il avoit de plus charmant C'est que deux des nonnains
alternativement

En liroient maint et maint service.

L'une n'avoit quitté les atours de novice Que depuis quelques
mois ; l'autre encor les portoit.

La moins jeune à peine comptoit

Un an entier par-dessus seize :

Age propre à soutenir thèse,

Thèse d'amour : le bachelier

Leur avoit rendu familier

Chaque point de cette science,

Et le tout par expérience.

Une assignation pleine d'impatience Fut un jour par les sœurs
donnée à cet amant; Et, pour rendre complet le divertissement,
Bacchus avec Cérès, de qui la compagne

Met Vénus en train bien souvent ', Dévoient être ce coup de la
ccrém «nie. Propreté toucha seule aux appr, ts du régal ; Elle

s<^it s'en tirer avec beaucoup de grâce : Tout passa par ses
mains, et le vin et la glace,

Et les carafes de crisal ;

1. C'est le proverbe litin : sine Cerert et B 'cclio Iroj^l Venus..

Contes T. 1T.

200 QUATRIÈME PARTIIÎ.

On s'y seroit miré. Flore à l'haleine d'ambre

Sema de fleurs loule la chambre :

Elle en fit un jardin. Sur le linge, ces fleurs Formoicnl des lacs
d'amour, et le ch'TTr^ des sœurs.

Leurs cloîlri'^res Excellences

Aimoient fort ces magnificences :

C'est un plaisir de nonne. Au reste leur beauté Aiguisoit l'ap-
pétit aussi de son côté.

Mille secrètes circnnstancos

De leurs corps polis et charmants

Augmentoient l'ardeur des amants.

Leur taille étoit presque semblable ; lUancheur, délicatesse,
embonpoint raisonnable, Fermeté : tout charmoit. tout étoit fait
au tour;

En mille en Iroits nich oit l'Amour, Sous une guimpe, un voile,
et sous un scapulaire. Sous ceci, sous cela que voit peu 1 œil du

jour. Si celui du galant ne l'appelle au mystère.

A ces sœurs l'enfant de Cy ibère

Mille fois le jour s'en venoit

Les bras ouverts, et les prenoit

L'une après l'autre pour sa mère[^].

1 La Fontaine se souvient de la célèbre épigramme de Clément Marot : De Cupido et de sa dame :

Amour trouva celle qui m'est amère, Et j'3' estois, i'en sçay bien mieux le compte « Bonjour, dit-il, buDjour, Vénus ma mère... » Puis tout à coup il voit qu'il se mescumpte.

Tel ce couple atleidoit le bacaeiier trop lent ;

Et de lui, tout en. l'atLen liant, hles disoient du mal, puis du bien ; puis les belles

hnputoirînt son retardement

A quelques amitiés nouvelles.

« Qui peut le retenir? disoit l'une; est-ce amour?

Est-ce aflàire? Est-ce maladie?

— Qu'il y revienne de sa vie,

Disoit l'autre; il aura son tour. »

Tandis qu'elles cherchoient là-dessous du mystère. Passe un Mazet * portant à la dépositaire[^]

Certain fardeau peu nécessaire :

Cv n'étoit qu'un prétexte; et, selon qu'on m'a dit, Cette dépositaire, ayant grand appétit, Faisoit sa portion des ta'ents de ce rustre, Tenu, dans tels repas, pour un traiteur illustre. Le coquin, lourd d'ailleurs, et très-court en esprit,

A la cellule se méprit :

il alla chez les attendants

Dont la couleur au visage lui monte, D'avoir failli honteux Dieu sça t combien : « Non, non. Amour (c9 dis-je), n'ayez honte, Plus clairvojaas que vous s'y trompent bien. »

1. Du nom de Mazet de Lamporecchio, héros d'un de ses précédents contes, La Fontaine fait un nom générique, signifiant serviteur de nonnes.

Celle qui, dans le couvent, a la garde de l'argent

«92 QUAÏRIEmli PAUTIK.

Frapper avec ses mains pesantes.

On ouvre: on est surpris. On le maudit d'aboid,

Puis on voit que c'est un trésor.

Les nonnains s'éclatent de rire.

Toutes deux commencent à dire, Gomme si toutes deux s'étoient donné le mot :

((Servons-nous de ce maître sot ;

11 vaut bien l'autre; que t'en semble? » La professe[^] ajouta : « C'est très-Lien avisé. Qu'attendions nous ici? Qu'il nous fût débi-té De beaux discours? Non, non, ni rien qui leur ressemble. Ce pi-taud² doit valoir, pour le point souhaité

Bachelier et docteur ensemble. »

Elle en jugeoit très-bien : la taille du garçon,

• Sa simplicité, sa façon,

Et le peu d'intérêt qu'en tout il sembloit prendre,

l'aisoit de lui beaucoup attendre.

C'étoit l'homme d'Ésope; il ne songeoit à rien ;

Mais il buvoit et mangeoit bien ;

Et, si Xantus l'eût laissé faire,

11 auroit poussé loin l'airaire[^]

1. La religieuse professe, c'est-à-dire celle qui avait prononcé des vœux.

Ce rustre, ce lourd paysan

3. Xantus était le maître d'Ésope. Voyez la Vie d'Esope, par La Fontaine, en tête des Fables, t. I, p. 21.

Ainsi, bientôt apprivoisé,

Il se trouva tout disposé

Pour exécuter sans remise Les or>lros (!es nonnains, les ser-
vant à leur guise

Dans son office de MazBt, Dont il lui fut donné par les srfurs
un brevet.

Ici la peinture commence:

Nous voilà parvenus au point ;

Dieu des vers, ne me quitte point :

J'ai recours à ton assistance.

Dis-moi pourquoi ce rustre assis, Sans peine de sa part, et
très-fort à son aise, Laisse le soin de tout aux amoureux soucis

De sœur Claude et de sœur Thérèse.

N'auroit-il pas mieux fait de leur donner la chaise? Il me
semble déjà que je vois Apollon

Qui me dit : Tout beau ! ces matières

A fond ne s'examinent guères.

J'entends; et l'Amour est un étrange garçon;

•l'ai tort d'ériger un fripon

En maître de cérémonies.

Dès qu'il entre en une maison,

Règles et lois en sont bannies;

Sa fantasie est sa raison.

Le voilà qui rom|,t tout; c'est assez sa coutume: Ses jeux sont violents. A terre on vit bientôt

Le galai:t cathédrale Ou soit par le défaut

De la chaise un peu foible, ou soit que dupिताud

Le corps ne fût pas fait de plume, Ou soit que sœur Théri'èse eût chargé d'action

Son discours véhément et plein d'émotion. On entendit craquer l'amoureuse tribune : Le rustre tombe à terre en cette occasion.

Ce premier point eut par fortune

Malheureuse conclusion.

Censeurs, n'approchez point d'ici votre œil profane. Vous, gens de bien, voyez comme sœur Claude Uiit

Un tel incident à profit.

Thérèse en ce malheur perdit la tramontane^ : Claude la débussa, s' emparant du timon.

Thérèse, pire qu'un démon, Tâche à la retirer, et se remettre au trône ;

Mais celle-ci n'est pas personne

A céder un poste si doux.

Sœur Claude, prenez garde à vous ;

Thérèse en veut venir aux coups ; Elle a le poing levé. —
Qu'elle ait I — C'est bien répondre. Quiconque est occupé comme
vous ne sent rien.

1. Le galant siegeur, reposant sur le siège. Caihédi al, comme
adjectif masculin, est, je crois, de l'invention de La Fontaine. (W.)

2. Ne sut plus où elle en était, perdit sa présence d'esprit. La
boussole s'appelait la tramontaine au moyen âge.

LE TABLIiAU. 2^5

Je ne m'élonne pas que vous sachiez confondre Un petit mal
dans un grand l)ien.

Malgré la colère marquée

Sur le front de la débusquée, Claude suit son chemin, le rustre
aussi la sien :.

Thérèse est mal contente, et gronde.

Les plaisirs de Vénus sont sources de débats ;

Leur fureur n'a point de seconde :

J'en prends à témoins les combats

Qu'on vit sur la terre etisur l'onde,

Lorsque Paris à Ménélas

Ota la merveille du monde.

Qu'un pitaud faisant naître un aussi grand procès Tînt ici lieu
d'Hélène, une foi sans excès- Le peut croire, et fort bien : troublez
nonne en sa joie.

Vous veĩTez la gueĩTe de Troie '.

Quoique Dellone ait part ici.

J'y vois peu de corps de cuirasse :

Dame Vénus se couvre ainsi Quand elle entre en champiclos
avec le dieu de Thrace^.

Cette armure a beaucoup de grâce.

BelleSj vous m'entendez; je n'en dirai pas plus :

L'habit de guerre de Vénus

1. Vau. Ces quatre derniers vers ont été supprimés dans l'edi-
tiOD de 1685.

•2. Mars.

296 QUATRIÈME PARTFK.

Est plein de choses admirables :

Les cy dopes aux mem!)res nus Forgent peu de harnois qui lui
soient comparables ; Celui du preux Achille auroit été plus beau.
Si Vulcan eũt dessus gravé noire tableau '. Or ai-je des nonnains
mis en vers l'aventure, Mais non avec des traits dignes de l'action
; Et comme celle-ci déchet dans la peinture, La peinture déchet '
dans ma description. Les mots et les couleurs ne sont choses pa-
reilles ;

Mĩ les yeux ne sont les oreilles.

J'ai laissé longtemps au filet *

Sœur Thérèse la détrônée :

Llle eut son tour; notre Mazel

Partagea si bien sa journée Que chacun fut content. L'hist ire
finit là : Du festin pas un mot. Je veux croire, et pour cause,

Que l'on but et que l'on mangea;

Ce fut l'intermède et la pause.

Enfin tout alla bien, hormis qu'en bonne foi

1. Homère a décrit, dans l'Iliade, les sujets ciselés par Vulcaiii
sur les armes et principalement sur le bouclier d'Achille.

2. Ce mot est ainsi écrit dans toutes les éditions originales. Ce-
pendant, du temps de La Fontaine, l'orthographe de ce mot était
déjà liérhoit, ainsi que le prouve la première édition du Diction-
naire (le t Académie.

Comme l'oiseau reste dans le piège où il a été pris

L'heure du rendez-vous m'embarrasse. V.t pourquoi? Si l'amant
ne vint pas, sœur Claude et sœur Thérèse Lurent à tout le moins
de quoi se consoler : S'il vint, on sut cacher le lourdaud et la
chaise ; L'amant trouva bientôt encore à qui parler.

PIN DE LA QUATRIÈME PAKTîLc

I Comment l'esprit vinit aux ftlles. C'est un des contes dont la
source n'est pas connue.

n. VAhbesse, ou VAhbesse malade (édition de 1685), est tirée de la XXP nouvelle des Cent Nouvelles nouvelles, intitulée, dans l'édition àe'^èT2k\-(\,VAhbesse guérie. Dans le vieux conte, la controverse entre les religieuses sur la question : « S'il n'est chose qu'on ne doye entreprendre pour eschevcr (éviter) la mort,. » est beaucoup plus solennelle que dans- le conte de La Fontaine. L'abbesse oppose une plus sérieuse résistance au recipe du docteur.

Cf. Malcspini, Ducenlo Xovelle, 79; Guillaume Bouchot, lérie 3.

La digression sur Panurge et le marchand de moulons Dinde-naut est empruntée au 1V« livre de Rabelais, où l'histoire de ces deux personnages occupe les chapitres vi, vu et vni. C'est dire que La I ontaine n'en donne que le sommaire. Rabelais avait lui-même emprunté cet épisode à illùloire macca-

ronique de Merlin Cocaie ; par Th. Folengo), où Taveniurier Cingar joue absolument le m^me tour à des marchands tessinois (livre XII):

« Voicy de loing arriver les Tessinois sublans souvent, ayant beaucoup de bergers conduisant leur bercail qui eston en si graii 1 nombre que !a terre en senibloit couverte. Ils portoient sur leurs dos leurs fouillùuzes et avoient leurs gros iiiestins atlachés à leur ceinture, lesquels, quand il en est mestier, ils laschent pour se rutr sur les loups et les tuer. Il y avoit plus de trois mille moutons et avoient tous la laine blanche et estoient sans cornes. De la laine d'iceux se font les b:reaux et autres draps de grosse estoffe.

« On tire la première par les oreilles dedans le navire; laquelle est incontinent suivie par toutes les autres, sans avoir aucune

peur; car Nature a donné cette faculté au bercail, de suivie t'ius-jours la première qui marche devant.

« Mais quand ceste canaille de Tessinois ont vu Balde et ses compagnons armez dedans le navire, et leurs chevaux occuper la meilleure place du vaisseau : « o! dirent-ils, « patron, pourquoy rompez vous les accors faits entre nous? « Ne nous as-tu pas promis que lu n'en prendrois pas d'autres « en ce navire? Gardes-tu ainsi tes promesses? Oh! barque- M rolliers, vostre foy est-elle ainsi entretenue en son entier? « o gens à qui est propre de donner des bourdes aux autres, « et qui ne se soucient guères de commettre une fausseté! Tu « es fol, et ne sçais, ô Chiosois, que tu fais, et tu ne conî(nois point telle marchandise et quel est ce meschant gain. <i l'ieçois tu fies solda's et diables armez duns ton vaisseau? « Jette les François, jette nos ennemis! Un paysan ne s'accorde 'i jamais avec un gendarme, et ne souffriroient manger leur « viande ensemble. J'ay bonne envie de leur rendre autant « de bastonnades que nous en avons reçu d'eux. Nous en « avons maintenant le moyen. Il faut, dis-je, leur rendre le « change : que ces larrons s'en aillent hors d'icy, à leur

REMARQUES. iO,

« faciende, il y a des forêts et des cavernes : en icelles feront (' mieux leur demeure tels voleurs, que de se venir mettre « dedans des navires, et de se mesler icy, parmy des gens de « bien. S'ils ne s'en vont, nous les jetterons en l'eau par (I force. » Ainsi le plus grand paysan, et le plus audacieux, parla. Le patron ne leur répondit rien, estouppa ses oreiles à une telle honte, laquelle aucun masque ne pouvoit couvrir.

« Or Balde, entendant les paroles audacieuses de ce vilain moutonnier, desgaine incontinent son espée^t met son bouclier au bras et se délibère d'attaqu^r ces braves marauts. Cingar le retient et, le retenant, parle à luy en roreille et le prie de luy laisser la charge de faire ceste vengeance. « Cela, u dit-il, mon Balde, n'est point séant à vous ny propre à « vostre vertu naturelle; mais appartient plustôt à la subtilité » de Cingar. Arreste-toy, je te prie : tu verras maintenant « merveilles; il ne faui point endurer l'orgueil d'un vilain « merdeux : les uns riront; autres, croy-moy, pleureront. » Balde luy obéist et rengaine son espée.

« Cependant le vent doucement s'enfle, et la mer commence à se cresper et fait branler ses ondes. Le vaisseau se sépam du bord, et peu à peu s'avance au milieu et laisse le rivage, lequel, en fuyant ainsi, semble emporter avec soy les villes et pays. On ne voit déjà plus les bois, on ne voit que la mer et le ciel; et les mariniérs, en chantant se reposent.

« Cingar, cauteleux, voyant le temps proche et propre pour mettre à eilet ce qu'il avoit en pensée, finement s'approche de l'un de ces paysans, luy disant : « O que voicy grande M abondance de vivre ! Veux-tu, mon compagnon, me vendre « un gras mouton? » Le marchand lui répond : « Moy! trois, « huict, quatorze, si un seul ne te suffit, moyennant que tu a les veuilles payer, et que tu m'en donnes au moins huict « carlins pour pièce. » Alors Cingar, le marché arrêté, et prenant son mouton, luy compte de sa bourse huict carlins de cuivre, lesquels il avoit naguères forgez.

« Les marchaas estoient là présens, et toute la compaignie, riches et pauvres, lays, moines et prebstres, s'attendoient de manger chacun un bon morceau de ce mouton; mais Balde consi-

dérant la raocquerie, desjà se prépare fort bien et chuchotte en l'oreille de Léonard : « Il sortira, dit-il, tantost une « belle farce; tais-toy, je te prie, et t'appreste à rire. » Gingar prend par les oreilles ce mouton, qu'il avoit acheté en présence de la compagnie. et le jette en la mer du haut du navire. Chose merveilleuse, et, par adventure, malaisée à croire : incontinent tout le troupeau à la file saute en la mer, et n'en demeura une seule pièce qui ne sautast et ne se jettast en l'eau. Par ce moyen, la mer fut toute couverte de poissons porte-laines, et ces moutons païssoient autre chose que de l'herbe. Les Tessinois s'efforçoient de les retenir le plus qu'ils pouvoient; mais c'estoit pour néant, car enfin tout ce bestail abandonna le vaisseau. Au temps du déluge, les poissons, montez au sommet des montagnes, contemploient les foresis et se promenoient joyeux par dessus les ormes et peupliers, regardans au dessous d'eux les prez et les fleurs; et maintenaût le bercail paist sous les eaux l'algue, mange et boit ce qu'il ne veut, et se noyé tout à fait. Neptune lors fait un grand butin, s'émerveillant d'où estoient descendus tant de moutons : d'iceux il fait un festin aux nymphes et barons de sa court, les jVA Is s'en farcissent à bon escient le ventre, laissant, sous la table, des ossements pour les chats.

« Balde crève de rire, Léonard en pette, et les autres en grognent. Gingar ne rit point, mais feint estre marri et rapporte à malheur ce qu'il avoit fait de guet apens, et feignoit d'aller secourir ces bestes; mais, au contraire, subtilement il les pousoit en la mer : et vous eussiez dit, à le voir bien embesongné, que les moutons estoient à luy, tant il sçavoit bien accommoder sa raocquerie. Et parce que chaque mouton, sautant ainsi, chantoit, en prononçant bai, bai, sa misérable mort, de là la prochaine ville fut nommée Bebbia et le peuple

d'autour fut par nos anciens appelé Bebbens. Iceux ont autrefois dompté les vieux Poposses et avoient sous leur domination les Malgariens. » {Histoire maccaronique de Merlin Coccaie, traduction de 1606.)

La Fontaine avait déjà cité Dindenaut dans ses failles; voy<v, tome I, p. 292.

III. Les Troqueurs. La Fontaine donne le fait comme

récent :

Car c'est un fiit arrivé depuis peu.

Walkenaer ajoute : '< Nous avons vu dans les archives du Palais de justice l'original d'un arrêt du Parlement rendu dans cette cause ou dans une autre semblable. » 11 est à regretter que Walkenaer n'ait pas donné une indication plus précise ou quelques extraits.

Toutefois ridée du troc est ancienne dans les traditions de la gaieté française. On connaît plusieurs farces sur ce sujet: l'une est imprimée dans le Recueil des farces, moralilés, etc., publié par Leroux de Lincy et Fr. Michel, Paris, Techener, 1837, t. 111, n° 59 : « Farce nouvelle à quatre personnages, c'est à sçavoir : le Trocheur (troqueur) de maris, la première femme, la ir femme, et la iii^ femme. »

IV. Le Cas de conscience. La même anecdote, avec des circonstances toutes diférentes, se trouve dans le Grand l^arayigon des

Nouvelles nouvelles de Nicolas de Troyes, 51^o nouvelle.

« Advint une fois que, au pays de Poictou, il y avoit un sergent, assez bon compaignon, lequel se tenoiten ung village audit pays, et advint que environ Pasques ledit sergent s'en vint à confesse à son curé, et se confessa au moins mal qu'il peut. Après plusieurs péchés par lui déclarés audit curé entre les autres choses ledit curé luy demanda s'il n'avoit point rompu son mariage, car on dit communément que il souvient

fi4 QUATRIÈME PARTIE.

tousjours à ung tambourineux de ses flûtes. A ce dit le sergent au curé : « Monsieur, je ne l'ay point rompu, je vous promets que il est encore tout entier. — Comment ! dit le curé, vous vous moquez de Dieu! — Non fais, dea! » dit le sergent. Lors luy dit le curé : « Avez-vous point eu affaire à d'autres femmes que la vostre? — Non, monsieur, je vous P' omet. — Or ça, dit le curé, vous n'en avez point eu d'envye? Avez-vous point veu d'autres femmes que vous eussiez mieulx aymé coucher avec elles que avec la vostre? — Hélas! monsieur, ouy, dit le sergent; il est bien vray que. il n'y a pas longt 'inps, je vis une fort belle femme à mou appétit et je la regardois tant doucement, elle me sembloit tant belle, que j'eusse volontiers couché avec elle. Je vous promets, monsieur, que je l'eusse embrassée et baisée de bon courage... Hé! par ma foy! monsieur le curé, vous en eussiez bien fait autant si vous l'eussiez eue à votre appétit.

— Voire mais, dit le curé, vous ne luy fistes rien? — Non, monsieur, dit-il. — Vous eustes seulement la volenté que, si vous eussiez esté couché avec elle, vous luy eussiez faict cela? — Par ma foy, ouy, dit le sergent, et de bon courage.

— Or je vous diray, mon amy, dit le curé, que la l)onne voulenté est réputée pour le faict. Pour ce péché icy que vous avez faict, je vous en charge et baille en pénitence que, vendredy prochain, vous jusnerez au pain et à l'eau. — Voire mais, dit le sergent, monsieur, je ne l'ay pas faict. ~ il ne m'en chaut, dit le curé, la bonne voulenté ist réputée pour le faict. »

« Lors dit le sergent : « Monsieur, je Tauroys faict, je vous promets que ne me feroit point de mal de jusner; mais!...

— Quel mais? dit le curé, or je vous en charge de jusner, ou autrement, si je le sçay, je ne vousbailleray point à recepvoir à Pasques. — Hé bien donc, dit le sergent, monsieur le curé, je jusneray, s'il plaist à Dieu; mais... — Vous estes tousjours à ce mais, dit k; curé. — Par ma foy, dit le ser-

REMARQUES. Mb

« gent, monsieur le curé, je croy que, si la fortune vous estoit K, ainsi advenue, qu'il vous faseheroit bien de jusner ; mais c'est M tout ung, c'est pour la pareille; autant pour autant. Le bon il Oieupourvoyrà tout. — Hé bien, dit le curé, sçavez-vous que i< vous ferez ?Ju>nez d'aussi bon couraige comme vous eussiez « couché avec la dame. — Bien, je le veux, » dit le sergent.

« Lors lui bailla l'absolution, et nostre homme s'en va tousjours grondant pour ce jusne. Quelque temps après, environ le moys de may, que les hlez sont grans, vous devez sravoir que le curé avoit plusieurs vaches, dont il vint l'une desdites vaches auprès d'ung grant blé et y avoit une iiaye entre deux; et ceste vache cuydoit manger de ce blé, mais elle ne pov it, et tiroit sa grant langue pour cuyder manger par au travers de la haye, mais ja-mais n'y pavoit tousclier. Or vous devez sçavoir que le sergent es-

toit là et regardoit la vache, attendant (ju'elle entrait dedans le blé pour la mener en prison. Si demanda à, quelqu'un qui estoit là à qui estoit la vache, et on luy respondit qu'elle estoit au curé. « Au curé, « dit-il ; saint Jehan ! vous viendrez en prison. » Et de faict mena ceste vache prisonnière. Le curé en fut adverty et vint au sergent, luy disant qu'il avoit mal faict d'avoir ainsi mené sa vache, veu qu'(lie n'avoitpoint faict de mal. « Comment, dit ((le sergent, monsieur, elle en vouloit manger ; la bonne « voulenté est réputée pour le faict. Par Dieu ! vous en payerez « l'amende pour elle. Vous souvient-il point que vous méfiâtes « jusner au pain et à l'eau par ung vendredi, parce qu ■ je « avoys eu envye de coucher avec une belle jeune femme, et « si n'y avois pas couché ? Mais vous me fistes passer par là. « Je ne l'ay pas oublié, non ! non ! et en passerez par là pour M vostre vache. » Et fallut que le curé en payast l'amende. »

V. Le Diable de Pape/iguière est tiré de Rabelais, liv. IV, ch. XLV-XLVH. Conf. Le comte Lucanor, ch. xli, — et les Vieiix Auteurs castillans, de Th. de Puy maigre, t. II, p. 50

GOMES T. II

306 QUATRIÈME L'AUTIE.

VI. Féronde, ou le Purgatoire. La Fontaine a directement emprunté ce conte à Boccace, nouvelle m de la VHP Journée du Décaméron. En voici le sommaire en italien : « Feronda, mangiata certa polvere, è sotterrato per morto, e dall' abate, che la moglie di lui si gode, tratio délia sepoltura e messo in prigione e fattoïli

credere che egli è in purgatorio ; et poi risuscitato, per suo nutrica un figliuolo dello abate nella moglie di lui generato. »

La dernière nouvelle de la Terza Cena del Lasca offre un récit qui mérite d'être comparé avec celui de Boccace et de La Fontaine. En voici le sommaire : « Lorenzo Vecchio de' Medici da due travestit! fa condurre maestro Manente ubriaco una sera dopo cena segretamente nel suo palagio, e quivi e altrove lo liene senza sapere egli dove sia, lungo tempo al buio, facendogli portar mangiare da due iminascherati; dopo, per via del Monaco buffom^a da a credere aile persone lui esser morto di peste, perciocchè cavato di casa sua un morto, in suo scainbio lo fa disotterrare. 11 Magnifico poi cou modo slravagante manda via maestro Manente, il quale finalment', creduto morto da ogniuno, arriva in Firenze, dove la moglie, pensando che fusse l'anima sua, lo caccia via come se fusse lo spirito, e dalla gente avuto la corsa, trova solo Burchiello che lo riconosce, e piatendo prima la moglie in vescovado, e poi alli Otto, è rimessa la causa in Lorenzo, il quale fatto venire N^opo da Galotrana, fa veder aile persone ogni cosa essere intervenuta al niedico per forza d'incanti ; sicche riavuta la donna, maestro Manente piglia per suo avvocato san Cipriano.

« Laurent de Médicis l'Ancien fait conduire le soir dans son palais, par deux hommes travestis, le docteur Manente ivre, et le tient là et ailleurs dans les ténèbres, sans lui ap[>rendre où il est, lui faisant porter à manger par deux hommes masqués. Après cela, par le moyen du bouffon Monaco, ayant fait accroire qu'il est mort de la peste, il fait prendre à sa porte un mort que

Ton enterre à sa place. Alors le Magnifique fait transporter ailleurs le docteur d'une manière extraordinaire; et tandis que tout le monde croit le médecin mort, il arrive à Florence. Sa femme veut le chasser comme un esprit qui revient. On le poursuit, et il ne se trouve (que Burchiello qui le reconnaisse. Maniie va accuser sa femme à l'évêché, puis aux Huit: l'affaire est renvoyée par-devant le Magnifique, qui fait venir Nepo de Galatrona et montre que tout ce qui est arrivé au médecin est l'effet d'un sortilège. Manente recouvre sa femme et prend pour patron saint Cyprien. »

Des contes analogues existent avant et après Boccace. Un fabliau de Jean de Boves, le Villain de BaïUeul^h est fondé également sur une mort imaginaire. Voyez aussi la deuxième nouvelle de la Seconda Cena dd Lasca: histoire de Folananna ; — Contes et Joyeux Devis de Bonaventure Despériers, nouvelle LXX : « De maître Berthaud, à qui on fit accroire qu'il estoit mort. » Voyez Nouvelle Porretne, n° /il ; — Malespini, Ducento Novelle JW 95 de la seconde partie; — h^h Grand Parangon des Nouvelles nouvelles, n° 87. Il n'est pas besoin de rappeler la fable de rivrogne et sa femme (111, vu).

La même idée a été souvent exploitée au théâtre. Elle a fourni notamment le deuxième acte des Trois Commères, de Le Sage, d'Orneval et Piron (1723).

Le prologue sur le Vieil de la Montagne a été snggéré à La Fontaine par une phrase du Décameron, où il est dit, que la poudre dont se servit l'abbé pour endormir Féronde était « una polvere dl maravigliosa virtu laquale nelle parti di Levante avuta avea da un gran principe, il quale affermava quella solersi usare per lo Vfoglio délia Montagna, quando alcun voleva dortnendo

mandare nel suo paradiso o trarlone. » L'histoire du Vieil de la Montagne a été racontée par le célèbre voyageur Marco Polo, chapitre xl et xli de sa. Relation:

Legrand d'Aussy, IV

308 QUAIUÈME PARTIE.

« Mulette (Alamont) est une contrée où le Vieil de la Montaigne souloit demourer anciennement ; et veult dire mulelle en franrois : diex terrien. Or vous conterai toute son affaire selonc ce que le dit messire Marc Pol, qui l'oy conter à pluseurs hommes de celle contrée. Le Vieil estoit appelez en leur languao:e Aloadin (Ala-ed-din). Il avoit fait fermer entre deux montaignes, en une vallée, le plus grand jardin et le plus beau qui onques fust veuz, plains de tous fruiz du monde; et y avoit les plus belles maisons et les plus beaus palais qui oncques fussent veuz, touz dorez et pourtraiz de toutes choses moult bien. Et si y avoit conduis qui couraient moult bien de vin et de lait et de miel et d'aiguë (enii) ; et plain de dames et de damoiselles les plus belles du monde, qui savoient sonner de louz instrumens et chanter moult bien, et dansoient si que ce estnient uns deliz de ce veoir. Et leur faisoit entendant, le Vieil, qut- ce jardin estoit paradis. Et pour ce l'avoit-il fait de telle manière que Mahomez distque leur paradis seroit beaus jardins plains de conduis de vir. et de lait et de miel et d'algue, et plains de belles femmes au délit de chascun, en celle manière comme celui du Vieil. Et pour ce croient ils que ce fust paradis.

c(En cel jardin n'entroit nulz homs, senon ceus que il vouloit faire ses Hasisins. 11 avoit un chastel à l'entrée de cel jardin, si fort que tout le monde ne le pourroit prendre, et ne povoit on entrer en cel jardin que par illec. Il tenoit en sa court joenes en fans de douze ans, de sa contrée, qui a\ oient volenté d'estre hommes d'armes : et leur disoit comment Mahommet disoit que leur paradis estoit de la manière que je vous ai dit; et ceus le créoient comme Sarrasins le croient. Et les faisoit mettre dedans cel jirdin par dix et par six et par quatre ensemble, en ce«t manière : car il leur faisoit boire ^un buvrage de quoi ils s'endonnoient maintenant; puis les faisoit prendre et mettre eu son jardin. Kt quand ils s'esveilloient si se treuvoient là.

« Ouf-nd il se treuvent léans et il se voient en si beau lieu, cuident estre en paradis vraiment. Les dames et les damoisellesles soulacent touzjours à leur volenté, si que les jeunes ontce que ils veulent avoir^ et jamaisà leur volenté n'istroient de laiens. Le Seigneur Vieil, que je vous ai dit, si tient sa court noble et grant, et fait accroire à celé simple gent, qui li est entour, que il est un grant prophète. Et ainsi le croient certainement. Et quant il veut avoir de ses Hci^lsins pour envoler les en aucun lieu, si leur fait donner de ce buvrage à aucuns qui sont en cel jardin, et si le fait porter en son palais. Et quant il est esveilliez^ si se trouve hors de sou paradis et n'en est pas trop aise. Le Vieil le fait venir devant lui, et si s'umilie moult vers lui c^mme celui qu'ils croient qu'il soit vrais prophètes. Et il leur demande dont ils viennent. Et ils dient que ils viennent de paradis, et dient que il est te. comme Mahomet dist en leur loy. Et li autres qui ce oient et ne l'ont veu, si y ont grant volenté d'aler.

« Et quant il veut faire occire un grand seigneur, si leur dist: « Alez et occiez^ tel personne; et quant vous serez « retournez, je vous ferai porter par mes angles (anges) en « paradis. Et se vous morez là, je manderai à mes angles que « ils vous portent arrierr-s en paradis. » Et ainsi leur faisoit acroire ; et pour ce faisoient Ijus son commandement qu'ils ne iaissoient pour nul péril, pour le grant talent que ils avoient de tourner arrière en son paradis. Et par ceste manière faisoit le Vieil occire touz ceus que il leur commandoit. Et pour la très grant doute que les seigneurs avoient de lui, si li rendoient treu (tribut) pour avoir paix à lui et amistié. »

Marco Polo n'avait entendu raconter sur les Ismaéliens que les récits fantastiques du vulgaire. Pour que le Vieux de la Montagne eût à sa disposition, afin de faire trembler les souverains de l'Asie et tous ceux qui s'opposaient à sa puissance, des adeptes aussi dévoués, aussi fanatiques que ceux

qui exécutaient ses volontés, il fallait autre chose que les jouissances qu'on nous décrit. L'enseignement secret communiqué aux initiés était seul capable de donner aux Ismaéliens cette trempe de caractère qui en faisait des instruments d'autant plus énergiques et redoutables qu'ils avaient l'intelligence de leurs actes. (G. Pauthier, le Livre de Marco Polo. Paris, Firmin Didot, 1865, t. I, p. 101.)

Vil. Le Psautier. Imité de Boccace, nouvelle ii de la IX« journée du Décaméron, dont voici le sommaire :

« Levasi una badessa in fretta e al buio, per trovare una sua monaca a lei accusata col suo amante nel letto ; ed essendo con lei un prête, credendosi il saltero de' veli aver posto in capo, le

brache del prête vi si pose : lequali vedendo l'accusata et fattalane accorgere, fu diliberata ed ebbe agio di starsi col suo amante. »

Le même conte se trouve, avant Boccace, dans le roman de Renard le contre fait (1330).

Il est dans Morlini, nouvelle XL : De abbatissa quæ moniales corripiens stipra capiU bracas lenebat; — dans le Grand Parangon des Nouvelle![^] 7ion, veUes, n" 15'2 : « D'une abesse qui vouioit bailler discipline à une de ses nonnains d'un cas dont elle estoit coupable elle mesme. »

VIII. Le roi Candaale et le Maître en droit. L'histoire du roi Candaule est dans Hérodote, liv. I, 7-12.

Vflisloire du Maître en droit est tirée des anciens conteurs italiens. On la trouve dans // Pecorone de ser Giovanni, giornata prima, novella 11 : « Bucciolo e Pietro Paolo vanno a studiare a Bologna. Bucciolo iicenziato in lege vuol tornarsene a Roma senza l'altro, ma poi si détermina d'aspettarlo. Intanto demanda il maestro che gl' insegni che modo si tiene d'innamorarsi. Profitto ch' egli ne fece a danno del maestro. »

Bucciolo, aj'ant fini son cours de décret avant son compagnon, demande à son maître de lui enseigner comment on fait l'amour. Le maître, joyeux, lui donne le conseil d'aller le dimanche matin à l'église des Frères-Mineurs, et de suivre la dame qui lui plaira. Il le guide ainsi de ses avis expérimentés jusqu'à ce qu'il soupçonne que la dame séduite par l'écolier est sa propre femme. Furieux, il frappe à la porte du lo<ris pendant que Bucciolo s'y trouve. La dame cache Bucciolo sous un monceau d'éteffes, puis ouvre à son mari, qui cherche par toute la maison sans découvrir personne. Le lendemain, Bucciolo, qui n'a point reconnu le mari,

raconte en riant l'aventure à son maître, qui fait la grimace que vous supposez. Le soir, l'écolier a un nouveau rendez-vous. Le maître, armé de toutes pièces, s'empresse de le suivre, et frappe à la porte lorsque l'élève vient à peine d'entrer. La femme trouve moyen de faire évader Bucciolo. Le mari tempête par toute la maison. La Ijonne dame persuade à ses frères et à toutes les personnes qui accourent au tapage que son époux a perdu la tête à force d'étudier. On s'assure qu'il n'y a aucun étranger dans les logis. L'équipage dans lequel on voit le professeur, l'épée nue à la main et vomissant d'âpres menaces et des injures, convainc chacun que le pauvre homme est devenu fou. On s'empare de lui, on le lie étroitement et on l'attache sur son lit, de manière qu'il soit dans l'impossibilité de nuire à personne. Le bruit du malheur qui lui est arrivé se répand dans la ville. Ses élèves viennent le voir, Bucciolo parmi les autres. Le maître, voyant celui-ci, lui dit : « Bucciolo, Bucciolo, va-t'en à la grâce de Dieu, car tu t'es bien instruit à mes dépens. » L'écolier, se trouvant assez savant, s'en retourne à Rome.

Masuccio a traité le même sujet dans ses Nouvelles, partie IV, nouvelle iv.

Straporole, dans ses Facétieuses Nuits, raconte l'histoire de « Nérin, fils de Galois, roi de Portugal, amoureux de Jan(

ton, femme de maître Raymond Brunel, physicien ». Il débute comme il suit : « Il y a beaucoup de gens, très-honorées dames, qui, s'étant adonnés par longue espace de temps aux études des bonnes lettres, pensent savoir beaucoup de choses, mais ils ne savent rien ou bien peu : car se cuidant telles gens signer par le front, se viennent eux-mêmes à arracher les yeux, comme il advint à un médecin fort sçavant par son art, lequel,

pensant se moquer d'autrui, fui lui-mesme moqué à son grant deshonneur et reproche, comme vous entendrez par le discours de la faille que je vous raconteray présentement i . »

Dans la nouvelle de Straparole, maître Raimond a le tort de montrer à Nérin sa femme Janeton, de la lui vanter, et de les pousser l'un et l'autre aux aventures. Lorsque l'étudiant est parvenu à se faire aimer de la belle Janeton, qu'il ne sait pas être la femme de son maître, c'est à celui-ci qu'il vient confier ses joyeuses fredaines. Le mari forme le projet de surprendre les deux amants. Toujours le jeune homme lui échappe, et s'empresse de lui rapporter comment il s'est évadé : une première fois il était caché derrière les courtins du lit ; une deuxième fois dans un coffre; une troisième fois dans une garde-robe. En vain maître Raimond est averti des rendezvous et des ruses qu'on emploie contre lui : il va jusqu'à mettre le feu à son logis, et il en est pour sa maison brûlée, car la première personne qui accoste maître Raimond le lendemain, c'est le jeune homme, qui le salue avec ces mots: « Bonjour, monsieur le docteur, je veux vous raconter une chose qui vous plaira grandement... » Nérin, ayant évité un dernier piège qui lui était tendu, s'enfuit avec Janeton en Portugal, « et maître Raimond en mourut de deuil et de fâcherie ».

1. Quatrième nuit, fable, iv. Traduction de Jean Louveaill et Pierre de Larivey. Édition de P. Jannet, 1857.

REMARQUES. 3

Dans ce conte de Straparole, nous trouvons et nous avons signalé l'origine probable des confidences du jeune Horace à Ar-

nolphe, de Vécole des femmes '. La Fontaine s'est arrêté à la première partie de l'histoire, et a cliangé le dénoûment.

IV. Le Diable en enfer. Imité de Boccace, nouvelle x de k III' journée du Décaméron, dont voici le sommaire : « Alibech di-viene romita, a cui Rustico monaco insegna rimettere il diavolo in inferno ; poi quindi tolta, diventa moglie di Neerbale. »

X. La Jument de 7naitre Pierre. Imité de Boccace, nouvelle X de la IX* journée du Décaméron, dont voici le sommaire : « Don-no Gianni ad istanzia di compar Pieiro fa lo incantesimo per far diventar la moglie una cavalla, e quando viene ad appicar la coda, compar Pietro, dicendo che non vi voleva coda, guasta tutto lo incantamento. »

La nouvelle de Boccace a beaucoup de rapport avec le fabliau « de la Damoiselle qui volt voler » (Barbazan, IV, 271; Le Grand d'Aussy, IV, 318;). Ce fabliau est toutefois plus heureusement imaginé. Une damoiselle repousse tous ceux qui aspirent à sa main; elle n'a qu'une idée en tête : c'est de voler dans les airs comme les oiseaux. Elle se fait fabriquer des ailes de cire et de plumes; rien ne réussit. Un clerc profite de cette disposition d'esprit; il lui persuade que, par son art, il la transformera en oisi^au et lui fera un bec, des ailes et une queue. Comment il s'y prend, on le devine sans peine. Mais au lieu de devenir plus légère, la damoiselle devient plus pesante; au lieu de se voir pousser une queue et des ailes, elle se trouve enceinte et moins capable ^ue jamais de s'élever au-dessus du sol Elle reproche alors au clerc de l'avoir trompée. Le « vaillant clerc » répond que sa présomption et

OEuvres complètes de Molière, t. II, p

son orgueil sont cause de sa mésaventure, et qu'elle ne s'en prenne qu'à elle-même. Au moins il y a ici une apparence de moralité:

Vous qui avez oï ce conte,

Orgueil, desdaing ne vous surmonte;

Mariez-vous selonc le sens,

Adonc quant lieux en iert et tens.

Le Grand l'urangon des Nouvelles nouvelles reproduit cette facétie, nouvelle 166.

XI. Pâle d'anguille. Ce conte est tiré de la dixième des Ceill Xoiivelles nouvelles.

XII. Les Luneiies. Ce conte est tiré de Bonaventure Despériers, nouvelle l.XIV : « Du garçon qui se nomma Toinette pour être reçu en une religion de nonnains, et comment il ût sauter les lunettes de l'abbesse qui le visitoit. » Dans la nouvelle de Bonaventure Despériers, le récit s'arrête à l'incident des lunettes. Il finit ainsi : « Sœur Toinette eut congé de s'en aller, avec promesse de sauver l'ionneur des filles religieuses. »

L'allégorie des deux lacets est dans le Moyen de parvenir, au mot Annotation, XLIII. Elle est aussi dans un prologue facétieux de Bruscombille : Fantaisies, imaginations, parades. Rouen, 1615. On la trouve également parmi les Fantaisies et Dialogues de Tabarin, Paris, 1622, fantaisie et dialogue \LV: « Pourquoi les femmes aiment les hommes. »

XIII. Le Cuvier. Ce conte est dans les Métamorphoses d'Apulée, livre IX.

Il est dans Boccace, nouvelle ii de la VII^e journée: « Peronnella mette un suo amante in un doglio ; tornando il marito a casa, il quale avendo il marito venduto, ella dice che venduto r ha ad uno che dentro v'è ;i vedere se saldo gli pare.

Il quale saltatone fuori, il fa radere al marito, e poi portarsene-lo a casa sua. »

Un fabliau du xiir siècle a le même titre que notre conte ; il 3^e a toutefois entre eux des différences essentielles. Dans le fabliau, le mari rentre chez lui accompagné de quatre autres marchands: l'amant, « un clerc de grant franchise. » est caché sous le cuvier. L'époux demande à sa femme de leur servir à dîner sur le fond de ce cuvier renversé, qui peut fort bien tenir lieu d'une table. Pour comble de disgrâce, ce cuvier a été emprunté à une voisine qui l'envoie chercher. La dame ne perd point la tête ; elle fait répondre à la voisine que, si elle savait le besoin qu'elle a du cuvier elle ne la presserait pas tant de le rendre. La voisine soupçonne l'aventure. Elle paye un ribaud pour crier : Au feu ! dans la rue. A ces cris, les quatre marchands se précipitent hors du logis, et pendant ce temps le clerc s'échappe, « qui n'ot cure de plus attendre ». Les marchands rentrent en disant que c'est un ribaud ivre qui fait ce bruit. Voyez ms. F. fr. de la Bibliothèque nationale, 837, fol. 23^{re} recto à 234 verso; — Barbazan, FaliUaux et Contes, t. ITL p. 91 ; — hecueil général et complet des Fablimix, par M. A. de Montaiglon, t. L p. 126.

Morlini, dans ses nouvelles, s'est borné à reproduire le texte d'Apulée, novella XXXV : De Adulteru qui uxnrcm, in præsentia

virī in dolio pernīanēnliīi, relromarle delibabat.

XIV. La Chose impossible. On ne sait où La Fontaine a puisé l'idée de ce badinage, à moins qu'elle ne lui ait été suggérée par le Théâtre d'honneur et de chevalerie ^<^V-<^vyxi, cité p. 273, note 1.

XV. Le Magnifique. Ce conte est tiré du Décaméron, journée III, nouvelle v: « Il Zima dona a messer Francesco Vergellesi un suo pallafreno, et per quelle con licenzia di lui parla alla sua donna, ed ella tacendo, egli in persona di

31»; QUATRIÈME PARTIE.

lei si risponde, e seconde la sua riposta poi Teffetto segue. » Il est reproduit dans le Grayid Parangon des Nouvelles yiDUvelles, nonveWQ Ib : « D'un jeune gallent qui donna un beau cheval à un homme pour parler à sa femme dont il esloit amoureux ; mais à la fin il jouit de ses amours. »

XV]. Le Tableau. Imité des Ragionamenii di Pietro Aretino, « giornata prima, nella quale la Nanna conta a la Antonia la vita délie monache ».

LA CLOCHETTE

Ohl combien l'homme est inconstant, divers,

Foible, léger, tenant mal ;>a parole !

J'avois juré hautement en mes vers ',

De renoncer à tout conte l'rivole :

Et quand juré? c'est ce qui me confond;

Depuis deux jours j'ai fait cette promesse.
Puis iiez-\ous à rimeur qui répond
U'un seul moment. Dieu ne fil la sagesse
Pour les cerveaux qui hantent les neuf Sœurs :
Trop bien ont-ils quelque art qui vous peut phiiri',
Quelque jargon plein d'assez de douceurs;
i. Vab. ÉJit. de Henry Desbordes, 1685 :
J'a7ois jUré, même en assez beaux vert.
Mais d'être sûrs, ce n'est là leur aïïaire.
Si me faut-il trouver, n'en fût-il point,
Tempérament pour accorder ce point,
Et, supposé que quant à la matière
J'eusse failli, du moins pourrois-je pas
Le réparer par la forme en tout cas ?
Voyons ceci. Vous saurez que naguère
Dans la Touraine un jeune bachelier...
(Interprétez ce mot à votre guise :
L'usage en fut autrefois familier
Pour dire ceux qui n'ont la barbe grise;
Ores ' ce sont suppôts de sainte Église.)

Le nôtre soit sans plus un jouvenceau
Qui dans les prés, sur le bord d'un ruisseau.
Vous cajoloit la jeune bachelette
Aux blanches dents, aux pieds nus, au corps gent,
Peiulant qu'Io * portant une clochette
Aux environs alloit l'herbe mangeant.
Notre galant vous lorgne une fillette
De celles-là que je viens d'exprimer.
Le malheur fut qu'elle étoit trop jeunette,
Et d'âge encore incapable d'aimer.
Non qu'à treize ans on y soit inhabile ;

I. A présent

i. C'est-à-dire une vache. On sait qu'Io, fille d'Inachus, fut, d'après la mythologie grecque, changée en vache par Jupiter, qui voulait la soustraire aux fureurs jalouses de Junon.

LA CLOCHETTE. 321

Même les lois ont avancé ce temps* :
Les lois songeoient aux personnes de ville,
Bien que l'amour semble né pour les champs.

Le bachelier déploya sa science.

Ce fut en vain : le peu d'expérience,

L'humeur farouche, ou bien l'aversion,

Ou tous les trois, firent que la bergère,

Pour qui l'amour étoit langue étrangère,

Répondit mal à tant de passion.

Que fit l'amant? Croyant tout artifice

Libre en amours, sur le rez* de la nuit

Le compagnon détourne une génisse

De ce bétail par la fille conduit.

Le demeurant non compté par la belle

(Jeunesse n'a les soins qui sont requis)

Prit aussitôt le chemin du logis.

Sa mère, étant moins oublieuse qu'elle.

Vit qu'il manquoit une pièce au troupeau.

Dieu sait la vie! elle tance Isabeau ;

1. 11 y a dans mon exemplaire de Maucroix une note manuscrite? du temps, ainsi conçue : « Permettant le mariage des flUes à douze nns. 1) (W.)

2. Sur le rez, tout joignant, tout au bord de, à l'entrée de la nuit.

Var. Édit. de Henry Desbordes, 168à .

Libre en amours, sur le > oi de la nuit.

Sur le coi, c'est au moment du calme; l'adjectif coi, tranquille, étant pris substantivement.

Contes T. II.

328 CINQUIÈM E PARTIE.

Vous la renvoie: et la jeune pucelle S'en va pleurant, et demande aux échos Si pas un d'eux ne sait nulle nouvelle De celle-là, doit le drôle à propos Avoit d'abord étoupé la clochette ; Puis il la prit; et, la faisant sonner', Il se fit suivre; et tant, que la filleête Au fond d'un bois se laissa détourner.

Jugez, lecteur, quelle fut sa surprise Quand elle ouït la voix de son amant.

« Belle, dit-il, toute chose est permise Pour se tirer de l' amoureux tourment. » A ce discours la fille tout en transe Remplit de cris ces lieux peu fréquentés. Nul n'accourut. o belles, évitez Le fond des bois, et leui' vaste silence -.

LE FLEUVE SCAMANDRE

Me voilà prêt à conter de plus belle ; Amour le veut et rit de mon serment : Hommes et dieux, tout est sous sa tutelle, Tout obéit, tout cède à cet enfant.

J'ai désormais besoin, en le chantant, De traits moins forts et déguisant la chose * ; Car, après tout, je ne veux être cause D'au-

cun abus; que plutôt mes écrits Manquent de sel, et ne soient d'aucun prixl Si, dans ces vers, j'introduis et je chante Certain trompeur et certaine innocente, C'est dans la vue et dans l'intention Qu'on se méfie en telle occasion.

J'ouvre l'esprit, et rends le sexe habile

1. La Fontaine écrit : « Déguisans la chose, » la règle établissant l'invariabilité du participe présent n'étant pas alors Observée.

324 CINQUIÈME PARTIE.

A se garder de ces pièges divers.

Soit ignorance en fait trébucher mille, Contre une seule à qui nuïroient noes vers.

J'ai lu qu'un orateur estimé dans la Grèce,

Des beaux-arts autrefois souveraine maîtresse,

Banni de son pays, voulut voir le séjour

Où subsistoient encor les raines de Troie;

Cimon, son camarade, eut sa part de la joie.

Du débris d'Ilium s'étoit construit un bourg

Noble par ses malheurs : là Priam et sa cour

N'étoient plus que des noms dont le temps fait sa proie.

Hon, ton nom seul a des charmes pour moi;

Lieu fécond en sujets propres à notre emploi.

Ne verrai-je jamais rien de toi, ni la place
De ces murs élevés et détruits par des dieux,
Ni ces champs où couroient la Fureur et l'Audace,
Ni des temps fabuleux enfin la moindre trace
Qui pût me présenter l'image de ces lieux ?
Pour revenir au fait, et ne point trop m'étendre,
Cimon, le héros de ces vers.
Se promenoit près du Scamatidre.

Une jeune ingénue en ce lieu se vient rendre. Et goûter la fraîcheur sur ces bords toujours verts. Son voile au gré des vents va flottant dans les airs ; Sa parure est sans art; elle a l'air de bergère,

LE FLKUVE SGAMANDRE. 3«5

Une beauté naïve, une taille légère.
Gimon en est surpris, et croit que sur ces bords
Vénus vient étaler ses plus rares trésors.
Un antre étoit auprès : l'innocente pucelle
Sans soupçon y descend, aussi simple que belle.
Le chaud, la solitude, et quelque dieu malin,
L'invitèrent d'abord à prendre un demi-bain.
Notre banni se cache; il contemple, il admire;

Il ne sait quels charmes élire ; 11 dévore des yeux et du cœur
cent beautés. Gomme on étoit rempli de ces divinités

Que la fable a dans son empire, 11 songe à profiter de l'erreur
de ces temps, Prend l'air d'un dieu des eaux, mouille ses vêtements,
Se couronne de joncs et d'herbe dégouttante, Puis invoque
Mercure et le dieu des amants. Contre tant de trompeurs
qu'eût fait une innocente? La belle enfin découvre un pied dont la
blancheur

Auroit fait honte à Galatée',

Puis le plonge en l'onde argentée, Et regarde ses lis, non sans
quelque pudeur. Pendant qu'à cet objet sa vue est arrêtée, Cimon
approche d'elle; elle court se cacher

1. Nymphé de la mer, fille de Nérée el de Doris : Candidior fo-
lio nivei Galatea ligustri,

dit Ovide, Métamorphoses, livre XIII. Candidior cynnis, dit
Virgile, Duc, VU, vers 37.

326 CINQUIÈME PARTIE.

Dans le plus profond du rocher.

« Je suis, dit-il, le dieu qui commande à cette onde ; Soyez-en
la déesse, et réglez avec moi : Peu de fleuves pourroient dans
leur grotte profonde Partager avec vous un aussi digne emploi.
Mon cristal est très-pur ; mon cœur l'est davantage : Je cou^rirai
pour vous de fleurs tout ce rivage ; Trop heu'ieux si vos pas le
daignent honorer, El qu'au fond de mes eaux vous daigniez vous
mirer! Je rendrai toutes vos compagnes Nymphes aussi, soit aux
montagnes, Suit aux eaux, soit aux bois; car j'étends mon pouvoir

Sur tout ce que votre œil à la ronde peut voir. » L'éloquence du dieu, la peur de lui déplairo. Malgré quelque pudeur qui gâtoit le mystère, « Conclurent tout en peu de temps,

La superstition cause mille accidents.

On dit même qu'Amour intervint à l'affaire '. Tout fier de ce succès, le banni dit adieu. H Revenez, dit-il, en ce lieu , Vous garderez que l'on ne sache Un hymen qu'il faut que je cache :

Nous le déclarerons quand j'en aurai parlé Au conseil qui sera dans l'Olympe assemblé. »

La nouvelle déesse à ces mots se retire.

Contente? Amour le sait. Un mois se passe, et deux.

Sans que pas un du bourg s'aperçût de leurs jeux. O mortels! est-il dit qu'à force d'être heureux Vous ne le soyez plus? Le banni, sans rien dire, iNe va plus visiter cet antre si souvent.

Une noce enfin arrivant.

Tous, pour la voir passer, sous l'orme se vont rendre. La belle aperçoit l'homme, et crie en ce moment :

« Ah! voilà le fleuve Scamandre! »

Ou s'étonne, on la presse; elle dit bonnement Que son hymen se va conclure au firmament. On en rit; car que faire? Aucuns à coups de pierre Poursuivirent le dieu, qui s'enfuit à grand'erre ' ; D'autres rirent sans plus. Je crois qu'en ce temps-ci L'on feroit au Scamandre un très-méchant parti.

En ce temps-là semblables crimes S'excusoient aisément : tous temps, toutes maximes^

t. Grand train, promptement.

n Ainsi, comme en ce penser étoit, survint ung escuier, qui venoit vers lui moult grand erre. » {Rouan de Gérard de Nevers.)

.... et .lès lors promptement La tienne amour si m'iocta grand'erre A te chercher en haute mer et terre.

(Marot, L pitres, i.)

« L'asne, entendant ce propos, se reconi manda au dieu Neptune et coniiiençoit à escamper du lieu à. gi-and erre. » (Rabelais, liv. V, ch. vu.) 2. Tous, toutes dans le sens de totidem : autant de. Il y a quelque chose de ce même sens dans ces vers du Tartulfe, de Molière. Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin.

(Acte I, scène i.) Ces visites, ces bals, ces conversât ons

Sont du m lie esprit toutes inventions

(/hid.)

L'épouse du Scamandre en fut quitte à la fin

Pour quelques traits de raillerie :

Même un de ses amants l'en trouva plus jolie. C'est un goût : il s'offrit à lui donner la main. Les dieux ne gâtent rien; puis, quand ils seroient cause Qu'une fille en valût un peu moins, dotez-la,

Vous trouverez qui la prendra :

L'argent répare toute chose.

LE STRATAGÈME

Je ne connois rhéteur ni maître es arls Tel que l'Amour; il excelle en bien dire: Ses arguments, ce sont de doux regards, De tendres pleurs, un gracieux sourire.

La guerre aussi s'exerce en son empire : Tantôt il met aux champs ses étendards ; Tantôt, couvrant sa marche et ses finesses, 11 prend des cœurs entourés de remparts. Je le soutiens : posez deux forteresses ; Qu'il en batte une, une autre le dieu Mars; Que celui-ci fasse agir tout un monde.

Qu'il soit armé, qu'il ne lui manque rien: Devant son fort je veux qu'il se morfonde ;

Amour tout nu feia rendre le sien :

C'est l'inventeur des tours et stratagèmes.

Je vais dire un de mes plus favoris :

J'en ai bien lu, j'en vois pratiquer mêmes ',

Et d'assez bons, qui ne sont rien au prix.

La jeune Aminte, à Géronte donnée, Méritoit mieux qu'un si triste h\ menée : Elle avoit pris en cet homme un époux Malgracieux, incommode, et jaloux.

11 étoit vieux; elle, à peine en cet âge Où, quand un cœur n'a point encore aimé, D'un doux objet il est bientôt charmé.

Celui d'Aminte ayant sur son passage Tniiivé Cléon, beau, bien fait, jeune, et sage. Il s'acquitta de ce premier tribut.

Trop bien peut-être, et mieux qu'il ne fallut : Non toutefois que la belle n'oppose Devoir et tout à ce doux sejitimient; Mais loi-squ'\mour preud le fatal moment*, Devoir et tout, et rien, c'est même chose. Le but d'Aminte en cette passion Étoit, sans plus, la consolaion

1. Même s'écrivait anciennement avec un s, et très-souvent encore on l'écrivait ainsi au xvii' siècle. (Voyez notre édition de Molière, t. I, p. 158, note 2.)

Le moment marqué par le destin

D'un entretien sans crime, où la pauvrete

Versât ses soins * en une âme discrète.

Je croirois bien qu'ainsi l'on le prétend;

Mais l'appétit vient toujours en mangeant :

Le plus sûr est ne se point mettre à table.

Aminte croit rendi'e Cléon traitable:

Pauvre ignorante ! elle songe au moyen

De l'engager à ce simple entretien.

De lui laisser entrevoir quelque estime,

Quelque amitié, quelque chose de plus,

Sans y m'ier rien que de légitime :

Plutôt la mort empêchât tel abus-!
 Le point étoit d'entamer cette affaire.
 Les lettres sont un étrange mystère;
 Il en provient maint et maint accident:
 Le meilleur est quelque sûr confident.
 Où le trouver? Gêronte est homme à craindre.
 J'ai dit tantôt qu'Amour savoit atteindre
 A ses desseins d'une ou d'autre fa'çon :
 Ceci me sert de preuve et de leçon.
 Cléon avoit une vieille parente.
 Sévère et prude, et- qui s'ailril)Quii Autorité sur lui de
 gouvernailie.
 Madame Alis (ainsi l'on l'appeloit)

Soucis, ennuis

■2. Cette exclamation Iraduïl la pensée d'.Aminte

332 CINQUIÈME PARTIE

Par un beau jour eut de la jeune Aminle Ce compliment, ou
 plutôt cette plainte : « Je ne sais pas pourquoi votre parent, Qui
 m'est et fut toujours indifférent.

Et le sera tout le temps de ma vie, A de m'aimer conçu la fantaisie.

Sous ma fenêtre il passe incessamment; Je ne saurois faire un pas seulement Que je ne l'aie aussitôt à mes troussees ; Lettres, billets pleins de paroles douces, Me sont donnés par une dont ie nom Vous est connu : je le tais, pour raison. Faites cesser, pour Dieu ! cette poursuite : Elle n'aura qu'une mauvaise suite ; Mon mari peut prendre feu là-dessus.

Quant à Cléon, ses pas sont superflus:

Dites-le-lui de ma part, je vous prie. » Madame Alis la loue, et lui promet De voir Cléon, de lui parler si net Que de l'aimer il n'aura plus d'envie.

Cléon va voir Alis le lendemain :

Elle lui parle, et le pauvre homme nie Avec serment qu'il eût un tel dessein.

Madame Alis l'appelle enfant du diable.

« Tout vilain cas, dit-elle, est reniable; Ces serments vains et peu dignes de foi

LA CONFIDENTIi SANS LE SAVOIR. 333

Méritoient qu'on vous fît votre sauce*. Laissons cela : la chose est vraie ou fausse, Mais fausse ou vraie, il faut, et croyez-moi, Vous mettre bien dans la tête qu'Aminte Est femme sage, honnête, et hors d'atteinte. Renoncez-y. — Je le puis aisément, »

Reprit Gléon. Puis, au même moment, Il va chez lui songer à cette affaire : Rien ne lui peut débrouiller le mystère.

Trois jours n'étoient passés entièrement

Que revoici chez Alis notre belle.

«Vous n'avez, pas, madame, lui dit-elle,

Encore vu, je pense, notre amant ;

De plus en plus sa poursuite s'augmente. »

Madame Alis s'emporte, se tourmente :

«Quel malheureux! » Puis, l'autre la quittant,

Elle le mande. Il vient tout à l'instant.

Dire en quels mots Alis fit sa harangue,

Il me faudroit une langue de fer;

Et, quand de fer j'aurois même la langue.

Je n'y pourrois parvenir : tout l'enfer

Fut employé dans cette réprimande.

«Allez, Satan; allez, vrai Lucifer,

1. Expression proverbiale pour dire : qu'on vous traitât comme vous le méritez.

Maudit de Dieu ! » La fureur fut si grande Que le pauvre homme, étourdi dès l'abord, Ne sut que dire. Avouer qu'il eût tort, G'étoit trahir par trop sa conscience.

Il s'en retourne, il rumine, il repense, il rêve tant qu'enfm il dit en soi :

« Si c'étoit là quelque ruse d'Aminte!

Je trouve, hélas! mon devoir dans sa plainte. Elle me dit : o Gléon! aime-moi, Aime-moi donc, en disant que je l'aime. Je l'aime aussi, tant pour son stratagème Que pour ses traits. J'avoue en bonne foi Que mon esprit d'abord n'y voyoit goutte; Mais à présent je ne fais aucun doute : Aminte veut mon C(rur assurément.

Ah! si j'osois, dès ce même moment Je l'irois voir; et, plein de confiance, Je lui dirois quelle est l.i violence, Quel est le feu dont je me sens épris. Pourquoi n'oser? Offense pour offense, L'amour vaut mieux encor que le mépris. Mais si l'époux m'attrapoit au logis !... Laissons-la faire, et laissons-nous conduire. »

Trois autres jours n'éloient passés encor Qu' Aminte va chez Alis, pour instruire Son cher Gléon du bonheur de son sort.

LA COx\ FI DENTE SANS LE SAVOIR. 335

« Il faut, dit-elle, enfin que je déserte;

Votre parent a résolu ma perte;

Il me prétend avoir par des présents :

Moi, des présents, c'est bien choisir sa femme.

Tenez, voilà rubis et diamants;

Voilà bien pis : c'est mon portrait, madame.

Assurément de mémoire on l'a fait,

Car mon époux a tout seul mon portrait.

A mon lever, cette personne honnête

Que vous savez, et dont je tais le nom,
S'en est venue, et m'a laissé ce don.
Votre parent mérite qu'à la tête
On le lui jette, et, s'il étoit ici...
Je ne me sens presque pas de colères
Oyez - le reste : il m'a fait dire aussi
Qu'il sait fort bien qu'aujourd'hui pour affaire
Mon mari couche à sa maison des champs ;
Qu'incontinent qu'il croira que mes gens
Seront couchés et dans leur premier somme.
Il se rendra devers mon cabinet.
Qu'espère-t-il? Pour qui me prend cet homme?
tn rendez-vous! est-il fol en elTet?
Sans que je crains de commettre Gêronte*,
Jj poserois tantôt un si bon guet,

Voyez page ?4. note

Qu'il seroit pris ainsi qu'au trébuchet, Ou s'enfuiroit avec sa
courte honte. »

Ces mots finis, madame Aminte son.

Une heure après, Gléon vint; et d'ahord
On lui jeta les bijoux et la boîte :
On l'auroit pris à' la gorge au besoin.
a Eh bien! cela vous semble-t-il honnête?
Mais ce n'est rien, vous allez bien plus loin. »
Alis dit lors, mot pour mot, ce qu' Aminte
Venoit de dire en sa dernière plainte.
Gléon se tint pour dûment averti.
« J'aimois, dit-il, il est vrai, cette belle;
Mais, puisqu'il faut ne rien espérer d'elle,
Je me retire, et prendrai ce parti.
— Vous ferez bien; c'est celui qu'il faut prendre,»
Lui dit Alis. 11 ne le prit pourtant.
Trop bien, minuit à grand'peine sonnant.
Le compagnon sans faute se va rendre
Devers l'endroit qu' Aminte avoit marqué.
Le rendez-vous étoit bien expliqué ;
Ne doutez pas qu'il n'y fût sans escorte.
La jeune Aminte attendoit à la porte:
Un profond somme occupoit tous les yeux;

Même ceux-là qui brillent dans les cieux

Ltoient voilés par une épaisse nue.

Comme on avoit toute chose prévue.

ti entre vite, et sans autre discours

Us vont... ils vont au cabinet d'amours.

Là le galant dès l'abord se récrie,

Gomme la dame étoit jeune et jolie,

Sur sa beauté; la bonté vint après;

Et celle-ci suivit l'autre de près.

((Mais, dites-moi de grâce, je vous prie.

Qui vous a fait aviser de ce tour?

Car jamais tel ne se fit en amour :

Sur les plus fins je prétends qu'il excelle.

Et vous devez vous-même l'avouer. »

Elle rougit, et n'en fut que plus belle.

Sur son esprit, sur ses traits, sur son zèle,

Il la loua. Ne fit-il que louer'?

1. La Fontaine va beaucoup moins loin que Boccace dans sa conclusion. C'est la signora Filoména qui a raconté l'histoire; elle la finit par ces mots : Insieme con grand diletto si soUazz irone, e dato ordiuc a'ior fatti.sifecero che, senza averpiu a tornare a mas-

ser lo frate, moite altre notti con pari letizia insieme si ritrovarono : aile quali io inie^o Iddio per la sua santa misericordia che tosto conduca me c tulle l'anime cristiane che voglia ne hanno. » Trad. A. Le Maçon : « Ils prindrent leur soûlas ensemble avec grand plaisir et donnèrent depuis si bon ordre à leur cas que, sans avoir plus affaire de retourner devers ninnsi, ur le beau-père, ils se retrouvèrent ensemble plusieurs nuicts avec pareil plaisir; ausquelles nuicts je prie Dieu qu'il veuille par sa sainte misericorde me conduire bien tost et toutes les autres âmes chrestiennes qui en ont volonté. » Nous n'avons pas besoin de faire remarquer lout ce qu'il y a d'inconvenant dans une semblable application du finale ordinaire des sermons, faite surtout par une jeune feiume.

Contes T. IL

338 CINQUIEME PAR lit

LE REMEDE

Si l'on se plaît à l'image du vrai,

Combien doit-on rechercher le vrai même '

J'en fais souvent dans mes contes l'essai,

Et vois toujours que sa force est extrême.

Et qu'il attire à soi tous les esprits.

Non qu'il ne faille en de pareils écrits

Feindre les noms ; le reste de l'affaire

Se peut conter sans en rien déguiser :

Mais, quant aux noms, il l'aui au moins les taire.

Et c'est ainsi que je vais en user.

Près du Mans donc, pays de sapiencei, Gens pesant l'air, fine fleur de Normand-,

1. Dans le conte des Troqueurs, nous avons vu ce mot appliqué à la ^ormandie. (Voir p. 170.)

2. Deux phrases proverbiales et métaphoriques, pour dire des gens I rès-tins et très-subtils.

LE HiiMliDE. 339

Une pucelle eut naguère un ainanl

Frais, délicat, et beau par excellence

Jeune surtout; à peine son menton

S'étoit vêtu de son premier coton.

La fille étoit d'un parti d'importance;

Charmes et dot, aucun point n'y manquoit,

Tant et si bien que chacun s'appliquoit

\ la gagner : tout le Mans y couroit.

de fut en vain, car le cœur de la (ille

Inclinoit trop pour notre jouvenceau :

Les seuls parents, par un espiit manceau',

La destinoient pour une autre famille.
Elle fit tant autour d'eux que l'amant,
Bon gré, mal gré, je ne sais pas comment,
Eut à la fin accès chez sa maîtrr'sse.
Leur indulgence, ou plutôt son adresse,
Peut-être aussi son sang et sa noblesse,
Les fit changer : que sais-je quoi? tout duit*
Aux gens heureux, car aux autres tout nuit.
L'amant le fut : les parents de la belle
Surent priser son mérite et son zèle.
G'étoit là tout. Eh! que faut-il encor?
Force comptant; les biens du siècle d'or
Ne sont plus biens, ce n'est qu'une ombre vaine.

Esprit difficultueux et chicanier

2. Réussit, profite. La Fontaine a déjà employé plusieurs fois ce mot vieilli. Voyez notamment t. II, p. 188.

340 CINQUIÈME PAKTIE.

O temps heureux! je prévois qu'avec peine

Tu reviendras dans le pays du Maine!

Ton innocence eût secondé l'ardeur
De notre amant, et hâté cette affaire;
Mais des parents l'ordinaire lenteur
Fit que la l)elle, ayant fait dans son cœur
Cet hyménée, acheva le mystère
Selon les us^ de l'île de G^thère.
Nos vieux romans, en leur style plaisant.
Nomment cela PAROLES de i'réseⁿ*.
Nous y voyons pratiquer cet usage,
Demi-amour, et demi-mariage,
Ta'île d'attente, avant-goût de rh\men'.
Amour n'y fit un trop long examen ;
Prêtre et parent tout ensemble, et notaire,
En peu de jours il consumma l'affaire :

i. Les usages et coutumes.

2. On nommait autrefois, en termes de jurisprudence, yaroles de présent un acte par lequel deux personnes, après s'être préalablement présentées à leur curé, déclaraient par-devant notaire qu'elles se prenaient pour mari et femme. Ces paroles, qui étaient considérées comme un mariage légitime et irrévocable, étaient probablement ainsi nommées parce que les deux parties contractantes stipulaient sur un fait présent et actuel (de præsenti), tan-

dis que, dans les contrats de mariage ordinaires, on ne stipule qu'en vertu d'un acte futur {de "uturo), c'est-à-dire de la célébration du mariage Les vieux romans ne faisaient donc que constater un usage existant.

3. Le conteur fait allusion ici au roman d'Amadis. Dans la comédie de Climène, il cite expressément Amadis et Oriane, qui n'avaient pas attendu la cérémonie du mariage. (Voyez t. V, p. 146.)

LE REMEDE

L'esprit manceau n'eut point part à ce fait. Voilà notre homme heureux et satisfait, Passant les nuits avec son épousee.

Dire comment, ce seroit chose aisée ; Les doubles clefs, les brèches à l'enclos, Les menus dons qu'on fit à la soubrette, Rendroient l'époux jouissant en repos D'une faveur douce autant que secrète.

Avint pourtant que notre belle un soir, ' En se plaignant, dit à sa gouvernante, Qui du secret n'étoit participante :

or Je me sens mal; n'y sauroit-on pourvoir? » L'autre reprit : » Il vous faut un remède ; Demain matin nous en dirons deux mots. » Minuit venu, l'époux mal à propos.

Tout plein encor du feu qui le possède. Vient de sa part chercher soulagement:

Car chacun sent ici-bas son tourment.

On ne l'avoit averti de la chose.

Il n'étoit pas sur les bords du sommeil, Qui suit souvent la-moureux appareil.

Qu'incontinent l'aurore aux doigts de rose Ayant ouvert k-s portes d'orient, La gouvernante ouvrit tout en riant, Ri^mède en main, les portes d-c la chambre: Par grand bonheur il s'en ren- contra deux ;

Car la saison approchoit de septembre, Mois oïl le chaud et le froid sont douteux. La fille alors ne fut pas assez fine; Elle n'avoit qu'à tenir bonne mine, Et faire entrer l'amant au fond des draps, Chose facile autant que naturelle.

L'émotion lui tourna la cervelle; Elle se cache elle-même, et tout bas Dit en deux mots quel son embarras.

L'amant fut sage : il présenta pour elle Ce que Brunel à Mar-phise montra La gouvernante, ayant mis ses lunettes.

Sur le galant son adresse é|rouva; Du bain interne elle le ré-gala, Puis dit adieu, puis après s'en alla.

Dieu la conduise, et toutes celles-là Qui vont nuisant aux ami-tiés secrètes?

Si tout ceci passoit pour des sornettes (Gomme il se peut, je n'en voudrois jurer), On chercheroit de quoi me censurer.

Les critiqueurs sont un peuple sévère :

1. C'est-à-dire il fondo délie rené, le bas des reins, le derrière. Allusion h. un passage de l'Orlando innamorato de Bojardo, refait

par Berni. Brunel poursuivi par .Marfise, dont il avait dérobé l'épée,

Ta! volta i panni in capo si levava, Esquadernava (inlendetemi bene Con riverei.zia) il fondu délie rem,

{(Jilinulo inamoriilo, lib. II, canto xi, ott. 6.)

L E R E M È D li . 343

Us me diront : Votre belle en sortit En fille sotte et n'ayant point d'esprit: Vous lui donnez un autre caractère; Gela nous rend suspecte cette alTaire : Nous avons lieu d'en douter ; auquel cas Votre prologue ici ne convient pas. Je répondrai... Mais que sert de répondre? G'e^t un procès qui n'auroit point de fin : Par cent vv.i ons j'aurois beau les confondre; Cicéron même y perdrait son latin.

Il me suffit de n'avoir en l'ouvrage Rien avancé qu'après des gens de foi ; J'ai mes garants : que veut-on davantage? Chacun ne peut en dire autant que moi.

J44 CINQLIÈ.M E PARTIE.

Paris sans pair n'avoil en son enceinte Rien dont les yeux sem-
blassent si ravis Que de la belle, aimable, et jeune Aminte, Fille à
pourvoir, et des meilleurs partis. Sa mère encor la lenoit sous son
aile ; Son père avoit du comptant et du bien; Faites état' qu'il ne
lui manquoit rien. Le beau Damon s'étant piqué pour elle.

Elle reçut les olTres de son crur :

11 fil si bien l'esclave de la belle Qu'il en devint le maître et le
vainqueur. Bien entendu sous le nom d'hyménée; Pas ne vou-
drois qu'on le crût autrement.

L'an révolu, ce couple si charmant, Toujours d'accord, de plus
en plus s' aimant

{. Tenez pour certain.

("Vous eussiez dit la première journée),

Se prometloit la vigne de l'abbé',

Lorsque Damon, sur ce propos tombé,

Dit à sa femme : <(Un point trouble mon âme :

Je suis épris d'une si douce flamme

Que je voudrois n'avoir aimé que vous,

Que mon cœur n'eût ressenti que vos coups,

Qu'il n'eût logé que votre seule image,

Digne, il est vrai, de son premier hommage.

J';ii cependant éprouvé d'autres feux :

J'en dis ma coulpe, et j'en suis tout honteux.

Il m'en souvient; la nŷTnphe étoit gentille.

Au fond d'un bois, l'Amour seul avec nous;

11 lit si bien (si mal, me direz-vous)

Que de ce fait il me reste une fille.

— Voilà mon sort, dit Aminie à Damon ;

J'étois un jour seulette à la maison ;

Il me vint voir certain fils de famille,
Bien fait et beau, d'agréable façon :
J'en eus pitié ; mon naturel est bon :
Et, pour conter tout de fil en aiguille*,
Il m'est resté de ce fait un garçon, n

1. « On dit d'un mari et d'une femme qui passent la première année de leur mariage sans s'en repentir, qu'ils auront la vgne de Vevéque- " (Dictionnaire comique, satirique et critique, de Leroux, éditot. de 1786.)

2. Expression proverbiale, pour dire avec ordre et sans rien omettre.

Elle eut à peine achevé la parole Que du mari l'âme jalouse et folle Au désespoir s'abandonne aussitôt ; Il sort plein d'ire \ il descend tout d'un saut, Rencontre un bat, se le met, et puis crie : ((Je suis bête! » Chacun au bruit accourt, Les père et mère, et toute la ménie -, Jusqu'aux voisins. Il dit, pour faire court, Le beau sujet d'une telle folie.

Il ne faut pas que le lecteur oublie Que les parents d'Aminte, bons bourgeois, Et qui n'avoient que cette fille unique, La nourrissoient, et tout son domestique. Et son époux, sans que, hors cette fois. Rien eût troublé la paix de leur famille. La mère donc s'en va trouver sa lille; Le père suit, laisse sa femme entrer.

Dans le dessein seulement d'écouter.

La porte étoit entr'ouverte ; il s'approche , Bref, il entend la noise et le reproche Que fit sa femme à leur fille, en ces mots : ((

Vous avez tort : j'ai vu beaucoup de sots,

De colère

2. Mesgnie, maignie, famille, y compris les domesliques. On disait

« Selon seigneur, duite mesgnie,» tel maître, tel valet. Autre proverbe; « C'est la mesgnie d'Archambault, plus il y en a, moins elle vaut. »

Et plus encor de sottes, en ma vie;

Mais qu'on put voir telle indiscretion,

Qui l'auroit cru? Car enfin, je vous prie,

Qui vous forçoit? quelle obligation

De révéler une chose semblable?

Plus d'une fille a forligné* : le diable

Est bien subtil ; bien malins sont les gens.

Non pour cela que l'on soit excusable;

il nous faudroit toutes dans des couvents

Claquemurer jusques à l'hyménée.

iVloi qui vous parle ai même destinée;

J'en garde au cœur un sensible regret :

J'eus trois enfants avant mon mariage.

A votre père ai-je dit ce secret?

En avons-nous fait plus mauvais ménage?»

Ce discours fut à peine proféré Que l'écoulant s'en court, et, tout outré, Trouve du bât la sangle, et se l'attache. Puis va criant partout : « Je suis sanglé! » Chacun en rit, encor que chacun sache Qu'il a de quoi faire rire à son tour. Les deux maris vont dans maint carrefour Criant, courant, chacun à sa manière,

1. Forligner, s'écarter de la ligne droite, déroger : « Je l'éirangerois de ma main, s'il falloit qu'elle foriignât de l'honnêteté de sa mère. » (Molière, George Dandin, acte I, scène iv.)

Bâté le gendre, et sanglé le beau-père.

On doutera de ce dernier point-ci: Mais il ne faut telle chose mécroire.

Et, par exemple, écoutez bien ceci :

Quand Roland sut les plaisirs et la gloire Que dans la grotte avoit eus son rival, D'un coup de poing il tua son chevaP.

Pouvoit-il pas, traînant la pauvre bête, .Mettre de plus la selle sur son dos; Puis s'en aller, tout du haut de sa tête, Faire crier et redire aux échos :

(Je suis bâté, sanglé I » car il n'importe, Tous deux sont bons. Vous voyez de la sorte Que ceci peut contenir vérité.

Ce n'est assez : cela ne doit suffire, 11 faut aussi montrer l'utilité De ce récit ; je m'en vais vous la dire. L'heureux Dam^n me semble un pauvre sire : Sa confiance eut bientôt tout gâté.

Pour la sottise et la simplicité De sa moitié, quant à moi, je l'admire. Se confesser à son propre mari, Quelle folie! Imprudence est un terme Foible à mon sens pour exprimer ceci.

1. Voyez Orlando furioso, fin du chant XXIII et du chant XXIX.

-Mon discours donc en deux points se renferme.

Le nœud d'hymen doit être respecté,

Veut de la foi, veut de l'honnêteté :

Si par malheur quelque atteinte un peu forte

Le fait clocher d'un ou d'autre côté,

Gomportez-vous de manière et de sorte

Que ce secret ne soit pohit éventé :

Gardez de faire aux égards banqueroute;

Meiiiiir alors est digne de pardon.

Je donne ici de beaux conseils, sans doute :

Les ai-je pris pour moi-même? hélas 1 non.

850 CINQUIÈME PAKTIE,

Vf.

Dame Fortune aime souvent à rire,

Et, nous jouant un tour de son métier,

Au lieu des biens où notre cœur aspire,

h'un quiproquo se plaît à nous payer.

Ce sont ses jeux : j'en parle à juste cause;

Il m'en souvient ainsi qu'au premier jour.

Ghloris et moi, nous nous aimions d'amour :

Au bout d'un an la belle se dispose

A me donner quelque soulagement,

Foible et léger, à parler franchement.

G'étoit son but; mais, quoi qu'on se propose,

L'occasion et le discret amant

Sont à la fin les maîtres de la chose.

Je vais un soir chez cet objet charmant :

1. On suit le texte des OKuvres posthumes; les variantes sont celles du manuscrit de VValkeaaer.

L'époux étoit aux champs heureusement; Mais il revint, la nuit à peine close. Point de Ghloris^ Le dédommagement Fut que le sort en sa place suppose Une soubrette à mon commandement * :

Elle paya cette fois pour la dame.

Disons un troc où réciproquement Pour la soubrette on employa la femme.

De pareils traits tous les livres sont pleins : Bien est-il vrai qu'il faut d'habiles mains Pour amener chose ainsi surprenante;

11 est besoin d'en bien fonder le cas, Sans rien forcer et sans qu'on violente Un incident qui ne s'attendoit pas.

L'avei gle en'ant, joueur de passe-passe, El qui voit clair à tendre maint panneau, Fait de ces t-turs : celui-là du berceau Lève la paille' à l'égard du Boccace ;

\. La Fontaine, dans ses élégies, raconte une aventure à peu près aeniblable.

Prête à m'obéir

Pleust or à Dieu, pour fuyr mes malheurs, Que je vous tinse à mon c mmandement.

(Marot, Chansons, \Ti.)

3. Est excellent en son genre, remporte sur les autres. Locution (i proverbiale prise de l'ambre, qui a la propriété de lever la paille. « Tous deux l'interrogeant sur plusieurs propos et négociations des dames, ma foi, il nous en conta bien et nous en fit une douzaine de

İ52 GINQCIÈME PARTIE.

Car, (ÿuaiit à moi, ma main pleine d'audace

En luille endroits a peut-être gàli'

Ce que la sienne a bien exécuté.

Or il est temps de finir ma préface,

Et de prouver par quelque nouveau tour
Les quiproquo de Fortune et d'Amour.
On ne peut mieux établir cette chose
Que par un fait à Marseille arrivé :
Tout en est vrai, rien n'en est controuvé.
Là Glidamant, que par respect je n'ose
Sous son nom propre introduire en ces vers,
Vivoit heureux, se pouvoit dire en femme
Mieux que pas un qui fut en l'univers.
L'honnêteté, la vertu de la dame.
Sa gentillesse, et même sa beauté,
Dévoient tenir Glidamant arrêté.
Il ne le fut. Le diable est bien habile,
Si c'est adresse et tour d'habile Lé
Que de nous tendre un piège aussi facile
Qu'est le desir d'un peu de nouveauté.
Près de la dame étoit une personne,
Une suivante ainsi qu'elle mignonne,

contes qui lovoiciiii la paille. » (Brantome.¹ — u Racine a lait
une cotiicdie qui s'appelle Bajazet, et qui enlève la paille. » (M^{'''}
de Sévigné.) — « Il y avoit diinani:h3 un bal. Il y avait une Basse-

Brette qu'on nous avoit assuré yn levoil lapiille. » {La même.)
Voyez le Berceau, X. 111, p. 111.

De même taille et de pareil maintien, Génie de corps; il ne lui manquoit rien De ce qui plaît aux chercheurs d'aventures. La dame avoit un peu plus d'agrément ; Mais sous le masque on n'eût su bonnement Laquelle élire entre ces créatures.

Le Marseillois, Provençal un peu chaud, Ne manque pas d'attaquer au plus tôt Madame Alix ; c'étoit cette soubrette.

Madame Alix, encor qu'un peu coqu^{ette}, Renvoya l'homme*. Enfin il lui promet Cent beaux écus bien comptés clair et net. Payer ainsi des marques de tendresse En la suivante ^{elle} étoit, vu le pays, Selon mon sens, un fort honnête prix.

Sur ce pied-là, qu'eût coûté la maîtresse? Peut-être moins, car le hasard y fait.

Mais je me trompe; et la dame étoit telle Que tout amant, et tant fût-il parfait, Auroit perdu son latin auprès d'elle :

Ni dons, ni soins, rien n'auroit réussi. Devrois-je y faire entrer les dons aussi? Las ! ce n'est plus le siècle de nos pères : Amour vend tout, et nymphes, et bergères ; 11 met le taux à maint objet divin;

1. Var. du manuscrit : Renvoyoit l'homme 2* Var. du manuscrit : D'une suivante.

Contes T. II.

G'étoit un dieu, ce n'est qu'un échevin '. o temps! ô meurs! ô coutume perverse! Alix d'abord rejette un tel commerce, Fait l'irritée, et puis s'apaise enfin, Change de ton; dit que le lendemain,

Comme madame avoit dessein de prendre Certain remède, ils pourroient le matin Tout à loisir dans la cave se rendre.

Ainsi fut dit, ainsi fut arrêté; Et la soubrette ayant le tout conté A sa maîtresse, aussitôt les femelles D'un quiproquo font le projet entre elles. Le pauvre époux n'y reconnoît rien, Tant la suivante avoit Tair de la dame : Puis, supposé qu'il reconnût la femme.

Qu'en pouvoit-il arriver que tout bien?

Elle auroit lieu de lui chanter sa gamme *.

Le lendemain, par hasard, Clidamant, Qui ne pouvoit se contenir de joie, Trouve un ami, lui dit étourdiment

i . Wr. du manuscrit :

Il met le taux à maint objet charmant ; C'étoit un dieu, ce n'est plus qu'un m;irchand.

2. Le gronfîr, le quei-eller. Expression proverbiale. (Voyez ci-dessus, p. l'S. «Ve 4.)

Le bien qu'Amour à ses désirs envoie.

Quelle faveur! Non qu'il n'eût bien voulu Que le marché pour moins se fût conclu: Les cent écus lui faisoient quelque peine. L'ami lui dit : « Eh bien ! soyons chacun Et du plaisir et des frais en commun. » L'époux n'ayant alors sa bourse pleine, Cinquante écus à sauver étoient bons:

D'autre côté, communiquer la belle, Quelle apparence! y consentiroit-elle?

S'aller ainsi livrer à deux Gascons!

Se tairoient-ils d'une telle fortune?

Et devoit-on la leur rendre commune? L'ami leva cette difficulté, Représentant que dans l'obscurité Alix seroit fort aisément trompée.

Une plus fine y seroit attrapée :

Il suffiroit que tous deux tour à tour, Sans dire mot, ils entrassent en lice, Se remettant du surplus à T Amour, }m volontiers aideroit l'artifice.

Un tel silence en rien ne leur nuirail , Madame Alix, sans manquer, le prendroii Pour un effet de crainte et de prudence : Les murs ayant des oreilles, dit-on, Le mieux étoit de se taire; à quoi b'^'^ D'un '^'^^ «ecret leur faire confidence?

35«i CINQUIÈME PARTIE.

Les deux galants, ayant de la façon

Réglé la chose, et disposés à prendre

Tout le plaisir qu'Amour leur promettoit,

Chez le maii d'abord ils vont se rendre.

Là dans le lit l'épouse encore étoit.

L'époux trouva près d'elle la soubrette,

Sans nuls atours qu'une simple cornette,

Bref, en état de ne lui point manquera

L'heure arriva. Les amis contestèrent

Touchant le pas, et longtemps disputèrent.

L'époux ne fit l'honneur de la maison,

Tel compliment n'étant là de saison.

A trois beaux dés, pour le mieux, ils réglèrent

Le précurseur, ainsi que de raison.

Ce fut l'ami. Lun et l'autre s'enferme

Dans cette cave, attendant de pied ferme

Madame Alix, qui ne vient nullement :

Trop bien la dame, en son lieu, s'en vint faire

Tout doucement le signal nécessaire.

On ouvre, on entre ; et sans retardement,

Sans lui donner le temps de reconnoître

1. Dans le texte des OEuvres posthumes, il n'y a point de vers pour rimer avec celui-ci, mais cette irrégularité n'existe pas dans le manuscrit ; on y lit :

Bref, en état de ne lui point manquer; 14ème uu clin d'oei' qu'il put bien remarquer L'an assura. Les amis disputèrent touchant le pas, et longtemps contestèrent.

Ceci, cela, l'erreur, le changement,

La différence enfin qui pouvoit être

Entre l'époux et son associé,

Avant qu'il put aucun change paroître,
Au dieu d'Amour il fut sacrifié.
L'heureux ami n'eut pas toute la joie
Qu'il auroit eue en connoissant sa proie.
La dame avoit un peu plus de beauté,
Outre qu'il faut compter la qualité.
A peine fut cette scène achevée
Que l'autre acteur, par sa prompte arrivée,
Jette la dame en quelque étonnement :
Car, comme époux, comme Clidamant même,
Il ne montrait toujours si fréquemment
De cette ardeur l'emportement extrême.
On imputa cet excès de fureur
A la soubrette, et la dame en son cœur
Se proposa d'en dire sa pensée.
La fête étant de la sorte passée.
Du noir séjour ils n'eurent qu'à sortir.
L'associé des frais et du plaisir
S'en court en haut eu certain vestibule',
Mais quand l'époux vit sa femme monter,

Et qu'elle eut vu l'ami se présenter.

On peut juger quel soupçon, quel scrupule,

Quelle surprise, eurent les pauvres gens.

Ni l'un ni l'autre ils n'avoient eu le ten:ips De composer leur mine et leur visage.

L'époux vit bien qu'il falloit être sage; Maie sa moitié pensa tout découvrir.

J'en suis surpris : lemrnes savent mentir, La moins hai)ile en connoît la science ^ Aucuns ont dit qu'Alix fit conscience De n'avoir pas mieux gagné son argeni. Plaignant l'époux, et le dédommageant.

Et voulant bien mettre tout sur son compte. . Tout cela n'est que pour rendre le conte Un peu meilleur. J'ai vu les gens mou-voir Deux questions : l'i.ne, c'est à savoir Si l'époux fut du nombre des confrères, A mon avis n'a point de fondement, Puisque la dame et l'ami nullement Ne prétendoient vaquer à ces mystères; L'autro point est touchant le talion, Et l'on demande eu cette occasion Si, pour user d'une juste vengeance, Prétendre er-reur et cause d'ignorance A cette dame auroit éié permis.

Bien que ce soii assez là mon avis, La (lame fut touours inconsolable.

1 Var. du manuscnt ;

J'en suis surpris : la pliis sottte A tuentiT Rsl trf-s-haliile et sait cette science.

Dieu gard de mal celles qu'en cas semblable

11 ne faudroit nullement consoler!

J'en connois bien qui n'en feraient que nve :

De celles-là je n'ose plus parler,

Et je ne vois rien des autres à dire.

riN DE UA CINQUIEME PABTIg.

L La Clochette. L'origine de ce conte n'est pas connue. Le trait que raconte La Fontaine n'a rien qui puisse le rendre excusable. Le conteur disait ci-dessus : .

Ma gagnez, S'il se peut, les intéressés!.

C'est bien le moins, en effet, et l'indulgence ne saurait franchir ces larges limites. Les derniers vers du conte suivant :

Je crois qu'en ce temps-ci

L'on feroit au Scamandre un très-mcchant parti

s'appliqueraient plus justement encore au galant de la Clo^chetle.

II. Le Fleuve Scamandre. Cette nouvelle est tirée de la dixième des lettres attribuées à Eschine. (Voyez Œuvres complètes de DémosLhènes et d' Eschine, tra.dmtes par Auger, t. II, p. 638.)

Page

Le Scamandre, fleuve de Mysie, en Asie, et voisin de PHellespont, prend sa source dans le mont Ida. On le nommait plus ancienne-

ment Xatilhe, ce qui a fait dire à Homère {Iliade, cil- X, v. 5?) qm; le nom de Xan'he appartenait à la langue des dieux, et celui de Scamandre â celle des hommes. Le Xanthe prit, dit-on, le nom de Scamandre après que Scamander s'y fut précipité dans un accès de délire que lui avait causé sa trop grande assiiiuité aux mystères de la mère des dieux. D'autres prétendent, au contraire, que le nom de Scamandre est le premier qu'ait porté ce fleuve, et qu'il fut nommé lyAu.u.a. âj^soî fossio Herois) parce qu'Hercule, tourmenté par la soif, le fit jaillir en creusant la terre. Les ancii^ns avaient pour ce fleuve un respect religieux. Hésiode lui donne l'épithète de divin : ôe-o; inay.av-'^pc;. On sait jusqu'à quel point les femmes surtout portaient cette vénération. Les jeunes filles de la Troade lui consacraient leur virginité et allaient s'y baigner la veille -le leur mariage en prononçant cette formule : « Aâge p.cù, 2ica(j.avJp£, Tïiv ffapÔEviav ; reçois, ô Scamandre, ma virginité.» Quelle était l'origine de cette coutume? Venait-elle de ce que l'on considérait le bain comme rigoureusement nécessaire la veille du mariage? Quoi qu'il en soit, l'anecdote mise en vers par La Fontaine est, selon toute apparence, une corruption de ces vieilles traditions dont le sens primitif était perdu.

III. La Confidente sans le savoir, oh le Stratagème. Imité de Boccace, journée III, nouvelle 3 du Décamérorij dont voici le sommaire.

« Sotto spezie di confessionee di purissima coscienza una donna innamorata d'un giovane, induce. un solenne frato, senza Hvvedersene egli, a dar modo che il placer di lei avesse intero effetto. »

C'est un solennel religieux (un solenne religioso) qui dans Boccace joue le rôle de M^{me} Alix. Il en est de même dans les Nouvelles Récréations et joyeux Devis de Bonaventure Des-

REiMAUQRS. 36;j

périers, nouvelle CXIV : « D'une finesse dont usa une jeune femme d'Orléans pour attirer à sa cordelle un jeune escollier qui luy phtisoit. »

Ce trait est aussi re)roduit dans [l'Apologie pour Hérodoté de Henry Estienne, ch. xv II est dans Bebelius, lib. III Facet : De Aslulia mulierum, et dans un grand nombre de conteurs.

Lope de Vega, le grand auteur comique espagnol, en composa une comédie intitulée la Discrela ejiamorada (l'Amoureuse avisée). Lope de Vega substiua au solennel religieux un vieillard recherchant une jeune personne dont il veut faire sa fpmme, et qui est aimée par son fils. La jeune femme prie le vieillard de faire cesser les importunités de ce dernier. Enfin Molière a repris et perfectionné l'idée dans V École des maris. Voyez la notice préliminaire de cette pièce dans notre édition de Molière, t. II, p. 22[^].

IV. Le Remède. Cette anecdote est une de celles dont la source se dérobe à nos recherches.

V. Les Aveux indiscrets. La source où La Fontaine a puisé ce trait, ce sont les contes de d'Ouille, où il se trouve sous ce titre : « Naïveté d'une dame à son mari la première nuit de ses notées. » Mais les facéties de ce genre remontent bien plus haut. Voyez Poggii Faceliæ : Repe)isa fnerces; — Aicod. Frischlini Faceliæ: Par pari relalum ; — la huitième des Cent Nouvelles nouvelles du

roi Louis XI ; — Malespini, Ducenlo Novelle, nov. 18; — Guillaume Bouchet, Sérée V, édition de Lyon, 1608, t. 1, fol. 136, 171 et 173.

VI. Le Quiproquo. Une des histoires le plus souvent contées. On la trouve d'abord sous la forme d'un fabliau intitulé le Meunier d'Aléas ' ; puis dans les Novelle di Franco Sacchelli, nov. CCVI :

I. Legraiid d'.\ussy, l. Ul, p

« Farinello da Rieti mugnajo, essendo innamorato di Monna Collagia, la moglie sua, sappiendolo, fa tanto che nella casa e nel letto di Monna Collagia entra, e per parte délia donna amata Farinello va a giacere con lei, e credendo avère a fare con Monna Collagia. ha a fare con la moglie. » Le sommaire omet de dire que Farinello fait participer son ami Cliiodio à sa bonne fortune.

Elle est deux fois dans les Facéties de Pogge, sous ce double titre : F/r sibi curnua promovens et Quinque ova '. Voyez en outre : les Delti e Falli piacevoli del Guicciardini, p. 103 ; — les Cent Nouvelles nouvelles, nouv, TX; — VHeptaynéron de la reine de Navarre, nouv. VIII; — le Gra7id Parangon des Nouvelles noui:ellf^s,n° XWW ; — les Sérees de Guillaume Bouchet. sérée VIII; — Malespini, Ducento Novelle, nov, XCVi, part. 2; — les 7oco séria A). Otkonis Melandri, 1626, p. 298; — Roger- Bonlems eyi belle humeur, XV' adventure; — le Facétieux Réoeille-Matin, 1656, p. 152 et 195; etc., etc.

On la retrouverait çà et là dans la littérature moderne; elle fait le sujet d'un petit roman d'Eugène Scribe, intitulé Maurice.

Édit. 1798, t. I, p. 243 et

Le recueil des Contes de La Fontaine a été grossi de nombreux morceaux qu'on lui a prêtés. On a commencé de son vivant même, et dans une édition sans date et sans nom de libraire, qui paraît une contrefaçon de l'édition parisienne de 1669, on a inséré cinq contes dont voici les titres : le. Miaulement des chalthes, l'Enfant, Colin, l'Espagnol, Il vaut mieux manger du lard que de mourir de faim.

Les éditeurs de Hollande qui continuèrent à imprimer le recueil des contes après la mort de la Fontaine cherchèrent à donner du prix à quelques-unes de leurs éditions en y insérant de nouveaux contes. L'édition de 1710 (Amsterdam, Henry Desbordes, 2 vol. petit in- 8") lui attribue des contes intitulés / Oiseau en cage, les Deux Compères, les Noces de Guillot, les Opérations de Sylvie, le Duc d'Albe.

L'édition de 1718 (Amsterdam, Henry Desbordes, deux volumes petit in-12), sans parler des (juiproquo qu'elle eut raison de recueillir, ajoute à l'œuvre de La Fontaine le Con-

tral, la Coulurière, le Gascon, la Cruche, Promellre esl un el tenir esl un autre, et enfin le Rossignol, qui est le même conte que VOisenu en ca'je de l'édition de 1710, auquel on a ajouté un prologue de vingt-trois vers. L'éditeur nous prévient dans sa préface qu'il n'est pas certain que tous ces contes aient été composés par

La Fontaine, et nous verrons qu'il avait grandement raison de faire ces réserves.

Kn 1732, sous la rubric d'Amsterdam et d'Etienne Lucas, libraire de cette ville, on fit une nouvelle édition qui nonseulement reproduit les contes attribués à La Fontaine par l'éditeur de 1718, mais y ajoute un conte intitulé le Coup de corne.

En 1718, l'édition de Londres, 2 vol. in-12, reproduit la Cunlurière, le Gascon, la Cruche et le Rossignol, « qui, dit l'éditeur, n'approchent que médiocrement des contes de La Fontaine ». Le Contraï se trouve compris parmi ceux qu'on ne lui conteste pas.

Dans le Voyage de M. de Cléville (Londres, 1750, in-12), un conte intitulé les Effets de la nature est attribué à La Fontaine. On l'y trouve à la page 31 sous ce titre : Essai de conte, qui semble donner un démenti à l'avis au lecteur qui le précède, et qui est ainsi conçu : « Quoicfue tous les ouvragi^s des grands hommes ne soient pas parfaits, dans ceux qu'ils regardent eux-mêmes comme indignes de leur appartenir on trouve cependant toujours ces traits brillants qui les caractérisent. Le conte qu'on va lire est le premier que le fameux La Fontaine ait rimé. Je le tiens d'un fort honnête homme qui avait eu des liaisons intimes avec lui, mais je tais son nom par respect pour sa famille, qui tient un rang considérable dans l'Église et dans la robe. Je me flatte que le lecteur me saura quelque gré de faire voir la lumière à une pièce qui pourra l'instruire en l'amusant. »

Cette déclaration n'est pas faite pour inspirer confiance.

Enfin M. P. Lacroix a ajouté à cette suite de productions

apocryphes, dans l'édition des Contes qu'il donna en 1858, les Deux TeslmneiUs extraits des manuscrits de Trallage, et, dans ses Œuvres médites de La Fontaine (1863, L. Haclu'lte et C' ,in-8°), Gros Jeun et son curé eile Procès en impuissance, tirés tous deux d'un Recueil de pièces galantes tant en prose qu'en vers (Utrecht, Antoine Schouten, 1699, petit in-12j.

Ce ^ont, en tout, vingt contes qui ont été, depuis le xvif siècle jusqu'à nos jours, annexés au recueil de La Fontaine. iNous ne croyons pas inutile de reproduire ici la plus grande partie de ces contes, afin de mettre le lecteur à même déjuger ces additions successives. La première série de ces contes, c'est-à-dire ceux de l'édition contemporaine de l'auteur, de l'édition hollandaise de 1710 et de celle de 1718, en tout quinze contes, ont pour eux d'avoir été joints à l'œuvre de La Fontaine, 1«'S uns .le son vivant, les autres peu de temps après sa mort. Nous refusons d'accueillir et le Coup de corne, qui est informe et d'une grossièreté tout à fait révoltante, et les E/l'ets de In Salure, qui trahissent beaucoup trop la supercherie de l'imitateur. Nous réimprimons les Deux Teslameuls, qui racontent une anecdote contemporaine arrivée vers 1688. Si nous nous en rapportons à M. Paul f.acroix, il existe une copie de cette pièce dans un recueil manuscrit de Loménie de Brienne, avec cette note : « On attribue ce conte à M. de La Fontaine, et la chose est vraie à la lettre. Cette histoire vient d'arriver aux prêtres de la mission de Saint-Lazare à Paris, à qui M"" Falentin a donné, de concert avec son mari, tous ses biens. Le fait est certain. Pour le style, il a beaucoup de l'air de celui de La Fontaine, et je ne voudrais pas dire que ce conte ne fût pas de lui, mais je ne voudrais pas aussi assurer qu'il en est. » Il nous semble 'que, précisément à cause du bruit que dut faire l'événement dans le public, si La Fontaine, alors dans toute sa réputa-

tion, avait rimé l'historiette, il n'y aurait pas d'incertitude à cet égard. Mais il suffit que le nom du poète y ait été rattaché plus ou moins légèrement par un

.^68 APPRNDIGE.

contemporain, pour qu'il y ait intérêt à mettre l'œuvre sous les yeux du lecteur. Le texte est celui publié par M. Paul Lacroix. Nous donnons aussi Gros Jean el son curé et le Procès en impuissance, d'après le même éditeur.

MIAULEMENT DES CHATTES

Jadis une chatte, animée D'une amoureuse et pétulante ardeur,
Cherchoit partout un chat vigoureux et ribleur *, Pour éteindre le
feu qui l'avoit enllttinuée. A cet effet, parcourant les greniers,
Les galetas, les caves, les celliers, Par mille cris elle se fait
entendre.

Lorsqu'on même temps va descendre Du toit voisin un chat
aventurier, Qui, serviteur d'un trop avare maître, Cherchoit par-
tout de quoi repaître, We pouvant au logis, quoique aJroit au mé-
tier, Tromper l'œil vigilant d'une habile servante. Ce chat, dis-je,
poussé par une faim pressante, Ne songeant rien moins qu'à
l'amour, Trouva cependant notre chatte.

Qui l'étreint, le baise, le flatte.

Le caresse et lui fait la cour.

L'aventurier, voyant cette cliatte importune (Jui le presse pour
le déduit, Se sert de sa bonne fortune, Et la grimpe sans faire

bruit.

GON'TES T. IL

Elle-même, observant un paisible silence. Et songeant seulement d'assouvir son désir.

Attend avec impatience Le doux moment de Tamoureux plaisir.

Mais la faim, ^ur l'amour i-emportant l'avantage Kit quitter au inatou le plaisant badinage :

Car, pendant ce même moment, Un rat passant, le chat quitte la chatte, Poursuit le rat et l'atteint de sa patte, Et loin de là le mange goulûment.

La chatte, se voyaiit ainsi vilipendée,

De honte et de rage obsédée, Se sauve, et court, de maison en maison. Aux chattes d'alentour conter son aventure;

Se plaint du fait et de l'injure, Et demande conseil pour en avoir raison. Rntre elles sur-le-champ se fit une assemblée Où l'on donna conseil à la chatte troublée

De dissimuler son tourment; Mais afin d'évier désormais telle injure.

D'un mutuel conseniem -nt

On prit dès lors cette mesure.

Savoir : qu'en l'amoureux déduit, Kt lors'iue le plaisir cha-
touille, presse, flatte,

A l'avenir grande et petite chatte Pou seroit de grands cris, et
feroit un tel bruit

t}uai]cun rat, le jour ni la nuit,

Par sa téméraire présence,

N'oseroit, de leurs doux désirs

Et de leurs amoureux plaisirs,

Troubler l'aimable jouissance.

Cel 1 dit et conclu, chacune, sur sa foi,

Jura d'observer cette loi,

Et d'en avertir les absentes.

Bonnes amies et parentes.

Ainsi, depuis ce remarquable jour, Les chattes, clans le fort du
plaisir de l'amour.

Par jnille cris se font entendre, Sans que jusqu'à présent per-
sonne ait pu comprendra L'extravagant sujet de leur miaule-
ments, Qui les met à couvert de tels événements.

L'ENFANT

Un châtelain ou juge de village.

Homme ribaud et vigoureux, Entretenoit un commerce amoureux,

Sous prétexte de compéage >, Avec la femme d'un bon imy-san, Femme blanche, ferme, râblée.

Grasse, dodue et potelée.

Trop belle enfin pour un manant, Puisque dessous la grosse bure Elle cachoit certains appas Que souvent on ne trouve pas En des femmes qui font figure Et qui portent le taffetas.

Le rusé châtelain avoit la prévoyance De ménager le temps ei la saison :

Car du manant il épioit l'absence.

Pour faire avec toute assurance La besogne de la maison

n y a dans le toxté : Sous prétexte de son cnpérage

Ainsi prenant ses affaires à Taise, Dessus le lit un enfant de cin | ans

Qui regardoit le passe-temps, 11 apaisoit son amoureuse braise.

Avint un jour (il ne m'en souvient pa"? Si c'étoit ou dimanche ou fête), Que notre châtelain à son logis s'arrête, Sans doute pour quelque embarras, Ou par un effet de paresse'.

Si bien qu'il vient tard à la messe; Et, tout le peuple étant à deux genoux. Il fallut, pour prendre sa place.

Qu'il passât au milieu de cette populace. Et qu'il fût vu, par ce moyen, de tous. La femme du manant, dedans la même église, Tenoit par la main son enfant, F.t, sans témoigner de surprise, S'aperçut bien de son galant, l'^t de rien ne fit pas semblant.

Mais pour l'enfant, regardant le compère. Crut bonnement que son parrain Feroit ce qu'au logis il lui avoit vu fain;". A cet effet, il s'écria soudain :

« Mettez-vous sur le lit, ma mère, Voilà monsieur le châtelain ! »

1. Uy a d-ins le texte : Ou par u:i effet amoureux de paresse, 2 Walkenaer a corrigé ainsi :

Feroit ce qu'au logis il le vitsouvenl fairp

COLIN

Colin, faisant préparer sa maison Pour recevoir son épousée, Trouva sa servante Alison Au plaisir de l'amour fortement disposée. Sans perdre le temps à songer, Il se servit de l'heure du berger, Et commençoit l'amoureux badinage.

Quand sa mère, arrivant, le surprit sur le fait, Et lui dit: « Insolent! ce soir, à ton souhait.

N'auras-tu pas un joli pucelage? »

Colin, sans s'étonner, dit : « Ma mère, tout beau ! Ne vous mettez pas en colère :

Je ne gêne point le mystère, J'aiguise seulement pour ce soir mon couteau. »

L'ESPAGNOL

Un Espagnol avoit dans sa maison Une peste, une fausse lame.

Un diable familier, c'est-à-dire une femme Qui n'entendoit ni rime ni raison.

En vain, pour la rendre docile,

Ce inari, passable escrimeur, L'employoit dans le lit sa force et sa vigueur; Il trouvoit cependant son remède inutile. Il consultoit ses amis, ses parents,

Qui, juges de leurs différends,

Terminoient parfois leurs querelles, Mais qui, lassés de voir et naître et pulluler

Des riottes* continuelles,

J\'e voulurent plus s'en mêler.

Il fut contraint de prendre patience, Et d'imiter ces oiseaux passagers Qui, bâtissant leurs nids même dans les clochers,

Ont une si forte assurance

Que, sans s'étonner du grand bruit,

Ils entendent le son des cloches,
Et ne craignent pas les approches
Des gens qui sonnent jour et nuit.

Notre Espagnol, en savant politique, Méditant donc un remède à ses maux, Dissimuloit sa peine et ses travaux.

Et caressoit son diable domestique.
Quand il lui vint un affaire pressant -
Qui le contraignit d'entreprendre,
Sans différer et sans attendre.
Un voyage vers le Levant.
Il dresse, à cet effet, son petit équipage.
Et prépare, pour son voyage.
Tout ce qu'il croit qui lui fera besoin.
Mais sa femme, par un caprice.
Dit qu'elle veut l'accompagner si loin.

Le mot a/faire était autrefois du genre masculin

Et ne le point quitter, pour lui rendre service. L'Espagnol, étonné du dessein surprenant. S'oppose en vain, dit qu'elle est une bête ;
Miiiis les femmes ont une tête :

Il fallut consentir, malgré son sentiment. Les voilà donc qui quittent le rivage, Embarqués dans un bon vaisseau Qui par sa vitesse fend l'eau.

Et semble terminer proraptement le voyage; Lorsque les vents, en augmentant les flots, Forment une telle tourmente Hue les plus hardis matelots Chancellent en voyant une pert; évidente. Le commandant, pour sauver le vaisseau, Ordor^e de jeter e-n l'eau Toutes les choses plus pesantes.

La crainte d'une affreuse mort Fait obéir, et l'on jette d'abord

Les hardes bonnes et méchantes.

Notre Espagnol, bien plus obéissant.

Voyant l'occasion favorable et propice, Jette dans la mer, à l'instant, Sa femme ou bien son étui de malice.

Le vent et le trouble cessé, Le commandant prend connoissance, Avec raison, de ce qui s'est passé, Et veut d'un tel mari punir la violence ; Mais l'Espagnol, interrogé, répond Que c'obt à tort qu'on lui veut faire affront. Et jouant bien son personnage.

Il dit: « Ayant jeté ma femme dans la mer. J'ai obéi! Me faut-il donc blâmer?

Rien ne me pesoit davantage. »

QUE MOURIR DE FAIM

Fabrice, dès longtemps, près d'une belle dame, Tiroit de la poudre aux moineaux ; Et quoiqu'il fît et festins et cadeaux. L'in-

grate cependant se moquoit de sa l'lamn.e :

Exagérant sa forte passion, L'excès de son ardeur, la grandeur de sa peine,

11 la trouvoit plus inhumaine, F.t son amour tournoit à sa confusion.

lin jour enfin, lassé de sa persévérance. Voulant de son amour avoir la récompense, Chez elle il s'en alla pour la pous^r à bout ; Mais il y rencontra seulement la servante. Qui, plus douce et plus indulgente, Facilement lui permit tout.

C'^ doux combat, ce'te amoureuse lice

Plut tant au vigoureux Fabrice Qu'il ne manquoit, ou de jour ou de nuit. Sous prétexte de voir son Ingrate maîtresse. De faire naître avec adresse Un rendez-vous pour l'*amoureux déduit; Mais quoirpi'il eût les yeux à Perte ', L'affaire, par malheur, fut un jour découverte. Et la maîtresse avec juste raison :

1 Au guet; en italien, a l'erla; d'où le mot nierte

« O'ioi ! vous venez, ô Fabrice, dit-elle,

Me faire tenir la chandelle Pour vos plaisirs, jusque dans ma maison Encore, si cette servante Étoit d'une beauté charmante, J'excuserois peut-être votre erreur; Mais une petite souillarde.

Une laidron, une bavarde !

Il y va trop de votre honneur! »

Fabrice, voyant donc qu'on lui chantoit sa gamme.

Poussé d'un dépit amoureux, Répondit: « Il est vrai, j'ai failli ; mais, madame, iNe suis-je pas bien malheureux?

Pour vos beaux yeux je soupire sans cesse Sans obtenir une seule caresse ; M'avpz-vous soulagé même d'un doux regard ? Faisant ce que j'ai fait, l'offense est-elle grande Et ne vaut-il pas mieux se repaître de lard Que de mourir de faim près d'une bonne viande ? «

LE^ DEUX COMPÈRES

:ONTE TIRÉ DBS CENT NOUVELLES NOTiVELLES».

L'amitié, de tous temps, fat le lien des hommes ; De tous temps, on a vu des illustres amis

1. cette indication est fausse : il en est de mên.e pour les P;--'^"";";;^ des contes suivrnts. qu, n'ont rien de .omn^un avec Boccace. Mar,.t. Mach.avnl, etc.

Se tenir plus qu'ils ne s'étoient promis, Et pour de petits prêts rendre de grosses sommes.

Mais l'on n'est pas toujours heureux

Lorsque l'on est si généreux :

Car celui qui, par pure offrande.

Donne plus qu'on ne lui demande,

Est fort sujet à recevoir

Bien plus qu'il ne vouloit avoir; Témoin compère George et le
compère Biaise, Qui n'eurent pas sujet d'être fort aise

Des avis qu'ils s'étoient donnés,

Dont ils furent fort étonnés

Et dont ils eurent de la honte.

Je vais vous en faire le conte.

Les filles bien souvent se dérangent un peu. Surtout à certain
âge où le sang leur pétille,

Où dans le front les yeux leur brille, Enfin lorsque l'amour
leuï* fait sentir son feu.

Compère Biaise en avoit une,

Oui cherchoit déjà sa fortunp, Et qui mangeoit des yeux les
ven.mts et allants.

Pour se procurer des galants, Non pas de ceux d^squels on
joue à la toupie,

Mais dont l'on joue à d'autres jeux

Que savent bien les amoureux.

Elle s'acquit enfin un drôle vigoureux

Et qui n'avoit pas la roupie.

George s'en aperçut, et les vit plusieurs fois

Qui s'entre-chatouilloient les doigts.

Il crut devoir en avertir le père :

< Je suis trop votre ami, lui dit-il, mon compère,

Pour ne pas vous donner avis De tout ce qui vous touche et qui peut avoir suite

Votre fille a plusieurs amis; Mais surtout un, qu'il faudra qu'elle évite : Richard est riche; il n'est que trop bien fait; Mais ce n'est l'jas là votre fait, Car vous savez bien que ce drille N'est pas dans le dessein d'épouser votre fille:

Elle n'est pas de sa condition ; Vous devriez empêcher la conversation.

J'ai pourtant aperçu qu'elle en étoit coiffée : Richard pourroit avoir été trouver la fée Pour un philtre amoureux, pour un sort, que sait-on? Il est bon d'écouter le vieux Qu'en dira-t-on ; Votre fille est coquette un peu, ne vous déplaie.

— Grand merci de l'avis, répond compère Biaise, Je suivrai vos conseils. » A quelques jours dn là, Biaise rencontra George, et ainsi lui parla :

« Vous m'avez averti des amours de ma fille ; Je vous suis obligé des soins de ma famille; Et je serois ingrat en ne vous disant pas

Un certain cas Qui grandement vous touche ; Mais je crains bien qu'aussi vous ne preniez li mouche :

C;ir en effet, il n'est plus de remède, et le mal est tout fait.

— Non, parlez hardiment, dit le compère George ; Je n'en sonnerai mot, ou le diable m'égorge !

— Puisque vous me le permettez.

Dit Biaise, et que vous promettez De n'en avoir jamais contre moi de rancune,

Je vous dirai sans fourbe aucune Que Jeanne vous a fait gros oiseau du printemps ». Chez la grosse Gâteau, souvent, à la maraude,

Le coucou, qui ne parait ot ne chante qu'au printemps

Elle s'en va prendre ses passe-temps.

Vous connoissez bien la rlaude ?

Mettez-y l'ordre, ou bien vous vous déshonorez, Je vous en avertis, compère.

— Vous en avez menti, répond George en colore,

Et vous me prouvez Que ma femme a hanté chez une m ,

Ou vous éprouverez La vigueur de mon bras! — Vous me cherchez querelle, Dit Biaise, et vous fâchez, contre votre serment? Si je la vis moi-même avecque son amant. Que direz-vous?

GEORGE

Pour un époux, Cela passe le mot pour rire.

Il me le faut prouver et me le faire dir<? : Autrement, point d'amis.

BLAISE

Je suis d'un autre avis,

Et si vous voulez faire Ce que je vous dirai, dès cette même nuit, Elle-même fera le détail de l'affaire, Et nous éviterons le bruit.

— Je le veux, » répond George. Et, s'étant bien instruit

Du personnage qu'il doit faire, Ils attendent la nuit

Pour découvrir tout le mystère.

Biaise se cache sous le lit

Avant que Jeanne fût couchée ; Jeanne vient et se couche, et son époux aussi ;

Mais d'une posture fâchée,

Comme un homme plein de souci :

Il lui tourne le dos, soupire, crache, tousse : Elle veut l'embrasser, il la repousse.

Qu'avez-vous donc, mon cher époux ?

Vous trouveriez-vous mal ? Vous prenez des airs mornes !

GEORGE

\a, n'augmente pas mon courroux, Ou je pourrais passer les bornes, Et te rouer de mille coups!

JEANNE

Eh! quoi donc? Êtes- vous jaloux?

GEORGE

Je suis bien pis, car j'ai des cornes, Puisque tu cours le guilledou.

JEANKK.

Quoi ! mon époux, êtes-vous fou?

GEOLiGE.

C'est toi, mordieu! sur ma parole, Qui n'est qu'une impudique folle !

Chez la grosse Cateau vas-tu pas au boean '?

JEANNE

Ah! comment? Quoi? Avec (jui? Quand?

Je n'y fus jamais de ma vie.

Je suis une femme d'honneur...

Je vous défie De me nommer le rapporteur?

GEORGE

Jures-en donc, mais de la bonne sorte.

JEANNE

Non, je n'y fus jamais, ou le diable m'emporte 1

GEORGE

Menteuse! Après un tel serment, Oserois-tu tant seulement
Aller d'ici jusqu'à la porte?

1. On dirait aujourd'hui boucan, lieu où l'on fume la viande; au
figuré, lice de débauche.

382 Ai'FENDIGE.

JEANNE

Oui-da, j'y vais, tout de ce pas.»

Cela dit, elle met un d*i ses pieds à bas,

D'une effronterie incroyable; Biaise saisit la jambe, et l'em-
poigne bien fort;

Elle, plus pâle que la mort,

Se croit entre les mains du diable, Saute au cou du mari, lui
demande pardon, S'accroche à lui, le mouille de ses larmes,

Car c'étoient là les seules armes Qu'elle avoit pour sortir des
griffes du démon

Et de ses cruelles alarmes.

« Hélas! dit-elle en rehaussant sa voix,

Je n'y fus jamais qu'une fois;

Encor n'y fus-je pas trop aise!

J'y pris peu de contentement;

Et j'y allois tant seulement Pour tenir compagnie à la femme
de Biaise, Qui tous les jours y va pour y voir son amant. ■ % Ju-

gez un peu de la surprise

Du pauvre Biaise sous le lit.

Quand clairement il entendit

Ce que la commère avoit diti

Le cœur lui faut : il lâche prise ; Lors Jeanne, délivrée, approche son époux, Le caresse, le baise, et tendrement l'embrasse:

« Mon mari, raccommodons- no us!

Une première faute est digne d'une grâce ;

Je n'aimerai jamais que vous

Dans tout le reste de ma vie.

Pardonnez-moi, je vous en prie ! »

Cependant George est toujours sourd,

Kt dès le matin qu'il fit jour

L'on vit l'un et l'autre compère

S'accoster de grande colère.

George dit : « Qu'aviez-vous sur ma femme à chercher? — Et vous, répondit Biaise, à rechercher Sur la conduite de mes filles?

Laissons les secreis des familles; J'en tiens bien plus que vous
!

Cependant vengeons-nous

Sur la grosse Cateau, qui tient b infâme:

Il faut couper le nez de celte sale damel

GEORGE

Allons, je le veux bien.

Mais attendez, n'en faisons rien :

Un prucès on nous pourroit faire.

Allons plutôt au commissaire :

Nous lui conterons notre affaire; il réparera notre honneur.

GEOÏGE.

Allons chercher un procureur; Disons-lui nos rai^ons.

Ouida, je vous en prie.

Faut-il à tant de gt-ns dire notre infamie?

Croyez-moi, nous ferons bien mieux

De laisser la vengeance aux dieux, Pour ne pas apprêter au pu-
blic à m-'^dire. Et de nous à s'en rire :

Car vous savez bien qu'en tel cas

Le voisin ne s' pargne [las.

Il faut mettre en repos nos âmes

Sur la conduite de nos femmes.

Allons-nous-en, ne disons rien ; Car j'ai lu d'autrefois, dans
certaine sentence

Ou traité de l'art de prudence.

Qu'en tel cas le meilleur est de ne dire mot: Car qui de son malheur a pleine connoissance, S'il se tait, est cocu ; s'il éclate, est un sot.

VU

LES NOCES DE GUILLOT

CO^TE TIRÉ DE MACHlAVtL,

Dans les nocés toujours se disent les bons mots, Car la joie et l'amour vont d'une même route :

Tous deux ouvrent l'esprit sans doute ; Et si dans ces endroits il s'y fait quelques sots.

Si l'on y voit germer les têtes Des bêtes,

C'est pour le compte des traitant;- ; • Car le reste des assistants

Ne songe qu'à manger et rire.

Sur ce sujet, il me souvient D'un conte qu'on m'a fait, qui fort à propos vient. Et, tel qu'on me l'a fait, je m'en vais vous le dire.

Aux nocés d'un certain Guillot,

Je ne sais s'il y fut fait sot;

Mais je sais que grosse cohorte

De gens de différente sorte

Et de différent sexe aussi,
y goba maint chasse-souci ' ;
Surtout de certaines commère?-,
Fort friandes des bonnes clière?,

1, Ce sont saus doute des verrts de viü, des rasades

A P L' E N D I C e Jô

Et de certains encolletés ' S'y tinrent tous pour invités, Car la fête jamais ne se trouveroit bonne, Surtout quand femme 11 y a.

Si quelque abbé n'assistoit en personne. Pour entonner l'alleluia, Ou pour cajoler. Tant y a Que dans cette noce-ci Trois commères sans souci, Un homme et sa femme aussi, Et cei tain portesoutane.

S'y trouvèrent en caravane.

L'abbé étoit rêveur, triste comme la mort; Mais il n'avoit pas tout le tort, Puisque l'on enlève sa mie :

C'est sa tonton qui se marie.

C'étoit assez pour en devenir fol, Et pour s'aller casser lo col.

Enfin, après bon vin, bon pain et bonne chère,

La femme parla la première; De la nouvelle épouse elle dit les bijoux, La dot qu'elle porte à l'époux, Ses fonds, ses biens et ses chtvances.

Ses qualités, ses allianct;s.

Enfin que les conjoints sont à jamais heureux. « Il n'est que moi de malheureux.

Dit le mari d'un ton fort pitoyable; Tu ne m'as pas porté la corne d'un seul diable*... — Écouttz-le! dit la femme en courroux; Sachez, mon très-incrat époux, Que je n'ai pas porté la corne d'un seul diable,

1. Pelits-collet.i, abbés sans abbaye.

2. Cette expression proverbiale équivalait sans doute à coït d'abondance. On disait de même : « Le diable pourrait mourir que je n'hérilera pas de ses cornes.

Contes T. TT.

Mais mille cornes d'autres gens,

Dont nous lirons bien de l'argent. r<

Cependant la commère Aimée,

Du jus de Bacchus animée, Lors s'écrie en riant : « Je vois en ce réduit Un lit.

Qui servira toute la nuit.

De cliamp à sanglante bataille,

Mais pourtant de celles qu'on baille

Sans grand courroux et sans grand bruit. Nos champions déjà semblent se mettre en ordre;

Leurs yeux commencent leur t'ébat;

Ils se défient au combat.

Ils enragent de s'entre-mordre,
Et comme de vrais inhumains,
Ils désirent d'en être aux mains.
Voyez comme les yeux leur brillent :
Pour le combat comme ils pétillent 1
Je crains qu'en cette occasion
Il n'y ait quelque effusion De sang humain ou de quelque autre
chose.
Qu'ici vous étaler je n'ose.
— Oii! pour moi, Lucrèce reprit, Je n'ai pas beaucoup de l'es-
prit; Mais je n'ai jamais pu comprendre
Comme une jeune fille, et délicate et tendre. Peut se résoudre
de coucher Avec un garçon en chemise, Et je serois bien entre-
prise S'il me venoit ainsi toucher'.
— Vovez-vous la sainte Nitouche*!

Conf. le- Femtnes savantes de Molière, acte I, scène t

V. Le texte de 1710 porte Milnicht, comme lo peuple le dit
encore.

Interrompt Clarisse à ce monipnt;

Vous ne diriez pas qu'elle y touche!
Elle fait la petite bouche,
Mais on sait bien ses sentiments;
Elle préfère les serments De ses amants
A tous les actes de notaire.
Mais ce n'est pas là tout l'affaire.
Continua Clarisse, et d'un ton goguenard;
Car je gage une grosse somme Qu'elle va refuser un parfait
honnête homme.
De peur d'épouser un cornard!
— Eh! tout doux, ma bonne commère?
Répondit Lucrèce en colère.
Retenez mieux votre courroux :
Que mon fait point ne vous tourmente l
Je n'en agis point comme vous.
Qui, dès lors que le cocu chante *,
N'oseriez approcher un bois
Sans prendre une grande épouvante.
Croyant de votre époux entendre alors la voix. »
Aussitôt la commère Aimée,

En voyant les fers s'échauffer,

Que leur bile étoit enflammée.

Qu'elles alloient se décoiffer,

S'avisa, en femme de bien.

D'y mettre ordre en rompant le chien - : (' Quoi ! vous ne dites rien, dit-elle, mon compère (En s' adressant à messire l'abbé)?

Oh! vous ne nous estimez Ruèrel

Le coucou

•i. Riimpre lea chiens, c'était interrompre le cours de la conversation, la faire •.hanyei brusquement Je sujet.

Vous n'avez point encor parlé?

Quittez-moi cette humeur et taciturne et morne:

Car à vous voir ne dire mot,

L'on vous prendroit bien pour un sot; Oui, l'on diroit d'abord que vous avez pris corne.

Quittez- moi cet air de soupir!

Çà, çà, pour me faire plaisir,

Faites-moi vite un petit conte!...

— Madame, dit l'abbé, trop d'honneur me fait honte.

Et sans doute vous vous trompez :

Je ne suis ni marquis ni comte ; Faire je ne vous puis que des petits abbés. Cette nouvelle épouse en sait bien quelque chose. »

A tant finit ici la glose; Car l'on finit bientôt, bientôt on s'en alla.

Et de ceci ni de cela

Jamais personne ne parla.

LES OPILATIONS DE SYLVIE

TIRÉ DBS CENT NOUVFLLES NOUVELLES,

Sylvie, autrefois opilée, Avoit repris un teint si frais Que Chloris, en étant charmée, S'en vint sur ce sujet l'entretenir exprès, Chloris a ses raisons pour consulter Sylvie : Elle sentoit venir la m^^me maladie, Et vouloit y trouver un remède certain.

AI'PENDIGK. J89

« Que vous avez changé! lui dit-elle, ma mie,

Et que je vous trouvai jolie,

En vous rencontrant ce matin!

Depuis que vous voyez l'épouse de Clytuène,

Sans doute par sa belle humeur Elle aura ramené la joie en votre cœur? Elle en aura chassé ce qui lui faisoit peine? — Mon

mal, répond Sylvie, est à présent guéri; Ce n'est pas grand merci!
l'enjoûment de Clymène,

Mais la vigueur de son mari. »

NOUVELLE TIRÉE DE MAR >T

L' duc d'Albe, dit-on, homme à grand'bigotalre'

(J'entends parler du favori Du fameux Charles-Quint], fu;
d'humeur tant austère Que l'on publie encor qu'il n'avoit jamais
ri. Si sais-je bien pourtant tout le contraire. Puisque j'ai lu, dans
certain commentaire, Ou vieux grimoire D'histoire,

1. Nous rappelons la note faite préoéJenomeut sut les préten-
dues sources attribuées à ces contes de l'édition de PIO.

•i. Dans le temps des bar'>es en év -ntail, on accommodait sa
barbe le sjir, et, pour qu'elle ne se dér.iiig3ât point la nuit, on
l'enfermait dans une espèce d:bonr-e faite exprès, et cette b)urse
s'appeltit bigotelle ou biyolère. L'auteur désigne ainsi le contenu
oi non lu coiitena'it, et emploij ce mot dans le sens de grande
barbe en éventail,

Qu'un jour il a ri fortement.

Et je vais vous dire comment.

Certain jour de fête, en décembre.

Son valet, son homme de cliambrp.

Jeune homme à ne pas mépriser.

Étant venu pour le raser.

Et sa bigotaire friser.

L'ayant placé bien à son aise

Sur une riche et molle chaise.

Sous son menton attache un linge banc et net.

Met ses cheveux sous son bonnet, Puis descend à l'office y
chercher de l'eau chaude;

Mais il n'y trouva, ce dit-on,

Ni cuisinier ni marmiton :

Tous étoient allés à maraude; Ce fut à hii d'aller au potager '
Faire chauffer son eau. Pendant qu'elle y pétille. Tournant la tête,
au travers d'une grille

Qui répond au garde-manger, Il voit certain objet qui n'est pas
étranger, Car du maître d'hôtel c'étoit l'aimable fille.

Qui le fait souvent enrager.

Lora, c'étoit son nom; son humeur, fort coquette;

Et Joseph lui faisoit l'amour; Mais la fine soubrette

Lui jouoit toujours quelque tour Lorsqu'il s'en approchoit
pour lui conter fleurette.

Lora, de son côté, iiegardoit du poisson qu'on avoit apporté,
Et prenant un brochet d'une fort belle taille :

o Voyez, ce dit-elle au garçon;

Fourneau où se fait le potage, pot-au-feu

Voilà t-il pas un beau poisson?

— Il est beau, répond-il; mais il est plein d'écaillés : J'en pone un qui n'est pas ni si grand ni si gros ;

Mais qui n'a point plus d'écaillés que d'os; Aussi vaut-il bien mieux... Ne crois pas que je raille ; Il est plus savoureux que ni perdrix ni caille ; Jamais on ne put voir un morceau si friand.

— Vous avez un poisson? dit la belle en riant.

Montrez-le moi, je vous en prie.

Car de le voir je meurs d'envie. »

Joseph, sans faire de façon.

De la grille s'approclit^.

Et, tout à côté de sa poche, Va sortir un certain poisson Que bientôt le brochet accroche :

Ainsi Joseph fut pris par son propre hameçon.

Dans ce temps, le duc d'Albe, ennuyé tant d'attendre»

S'avisa de descendre Pour voir ce que faisoit son maraud de garçon. Jurant entre ses dents qu'il l'alloit faire pendre ;

Mais, quand il vit la plaisante façon Dont le drôle était pris, d'abord il se retire,

Ne pouvant s'emp'Cher de rire.

Ainsi cet homme tant vanté Perdit, pour ce moment, toute sa gravité :

Aussi, dans pareille aventure.

Un hypocondre eût ri, ne fût-il qu'en peinture.

392 AIM'E.NDIGE.

LE CONTRAT

Le malheur des maris, les bons tours des Agnès i. Ont été de tout temps le sujet de la fable; Ce fertile sujet ne tarira jamais,

C'est une source inépuisable :

A de pa'-eils malheurs tous hommes sont sujets; Tel qui s'en croit exempt est tout seul à le croire;

Tel rit d'une ruse d'amour

Qui doit devenir à son tour Le risible sujet d'une semblable histoire. D'un tel revers se laisser accabler Est, à mon gré, sottise toute pure;

Celui dont j'écris l'aventure Trouva dans son malheur de quoi se consoler.

Certain riche bourgeois, s'étant mis en ménage, N'eut pas l'ennui d'attendre trop longtemps Les doux fruits du mariage; Sa femme lui donna bientôt deux beaux enfants, Une fille d'abord, un garçon dans la suite. Le fils, devenu grand, fut mis sous la

conduite D'un précepteur; non pas de ces pédants Dont l'a-pect
est rude et sauvage; Celui ci, gentil personnage.

\. De-puis 1,1 comédie do Niolièr-, l'Ecole des Femmes, ce
nom d'Agnès a servi * désigner les ingéiiues.

Grand maître es arts, surtout en l'art d'aimer, Du beau monde
avo:t quelque usage, Cliantoit bien et savoit charmer; Et, s'il faut
déclarer tout le secret mystère, Amour, dit-on, l'avoit fait
précepteur:

Il ne s'étuit introduit près du frère Que pour voir de plus près
la sœur.

11 obtient tout ce qu'il désire, Sous ce trompeur déguisement.

Bon précepteur, fidèle amant, Soit qu'il régente ou qu'il sou-
pire, 11 réussit également.

Déjà soii jeune pupile ' Explique Horace et Virgile; El déjà la
beauté qui fait tous ses désirs Sait le langage des soupirs; Notre
maître en galanterie Très-bien lui fit pratiquer ses leçons:

Cette pratique aussitôt fut suivie

De maux de cœur, de pâmoisons, Non sans donner de ter-
ribles soupçons Du sujet de la maladie.

Enfin tout se découvre, et le père, irrité. Menace, tempête,
crie.

Le docteur épouvanté Se dérobe à sa furie.

La belle vol >ntiers l'auroit pris pour époux; ■ Pour femme vo-
lontiers il auroit pris la belle; L'hymen étoit l'objet de leurs vœ ix
les plus doux,

Leur tendresse étoit mutuelle ; Mais l'amour aujourd'hui n'est qu'une bagatelle, Et l'argent seul forme les plus beaux nœuds :

Co mot est ainsi écrit dans le t̃j̃xte pour rimer aux yeux

Elle étoit riche, il étoit gueux, C'étoit beaucoup pour lui, c'étoit trop peu pour elle.

Quelle corruption! ô siècle! ô temps! ô mœurs! Conformité de biens, différence d'humeurs, Souffrirons-nous toujours ta puissance fatale, M^{*}^prisal)le intérêt, opprobre de nos jours.

Tyran des plus tendres amours!

Mais faisons trêve à la morale,

Et reprenons notre discours.

Le père est bien fâché, la fille bien marrie ; Mais que faire? Il faut bien réparer ce malheur Et mettre à couvert son honneur.

Quel remède? On la marie.

Non au galant, j'en ai dit les raisons. Mais à certain quidam, amoureux des testons '

Plus que de fillette gentille.

Riche suffisamment, et de bonne famille; Au surplus, bon enfant ; sot, je ne le dis pas,

Puisqu'il ignoroit tout le cas.

Mais, quand il le sauroit, fait-il mauvaise emplette ? On lui donne à la fois vingt mille bons ducats. Jeune épouse et besogne faite.

Combien de gens, avec semblable dot.

Ont pris, le sachant bien, la fille et le gros lot ! Et celui-ci crut prendre une pucelle :

Bien il est vrai qu'elle en fit les façons ; Mais quatre mois après, la savante donzelle Montra le prix de ses leçons :

Elle mit au monde une fille, a Quoi ! déjà père de famille !

1. Monnaie d'argent sur laquelle l'image, la tête du roi, était représentée.

Dit l'époux, étant bien surpris; Au bout de quatre mois, c'est trop tôt ! Je suis prisi

Quatre mois ce n'est pas mon compte. » Sans larder, au beau-père il va conter sa lionte, Prétend qu'on le sépare, et fait bien du fracas. 1-e beau- père sourit, et lui dit : u Parlons bas!

Quelqu'un pourroit bien nous entendre.

Comme vous, jadis je fus gendre,

Et me plaignis en pareil cas ; Je parlai, comme vous, d'abandonner ma femme: C'est l'ordinaire effet d'un violent dépit. Mon beau-père défunt, Dieu veuille avoir son âme ! Il étoit honnête homme et me remit l'esprit. La pilule, à vrai dire, étoit assez amère; Mais il sut la dorer; et, pour me satisfaire, D'un bon contrat de quatre mille écus.

Qu'autrefois pour semblable affaire

Il avolt eu de son beau-père.

Il augmenta la dot; je ne m'en plains plus. Ce contrat doit passer de familli; en famille.' Je le gardois exprès : aj'ez-en même soin ;

Vous pourrez en avoir besoin

Si vous mariez votre fille. »

A ce discours, le gendre, moins fâché.

Prend le contrat et fait la révérence.

Dieu préserve de mal ceux qii'cn telle occurrence

On console à meilleur niarehé ' !

1. Voyez la conifdie Je vous prends sans virt, da.ns 1« tome V.

3% Ari'li.NDIGE

LA COUTURIÈRE

Certaine sœur, dans un couvent,

Avoit certain amant en ville,

Qu'elle ne voyoit pas souvent; La chose, comme on sait, est assez difficile. Tous deux eussent voulu qu'elle l'eût été moins; Tous deux, à s'entrevoir, apportoit tous leurs soins Notre sœur en trouva le secret la première : Nounettes, en ceci, manquent peu de talent.

elle introduisit le galant,
Sous le titre de couturière,
Sous le litre et l'habit aussi.
Le tour ayant bien réussi,
Sans causer le moindre scrupule, Nos amants eurent soin de
fermer la cellule, Et passèrent le jour assez tranquillement
A coudre, mais Dieu sait comment.
La nuit vint ; c'étoit grand dommage,
Quand on a le cœur à l'ouvrage.
Il fallut le quitter: « Adieu, ma sœur, bonsoir
— Couturière, jusqu'au revoir! »
Et ma sœur fut au réfectoire,
Un peu tard, et c'est là le fâcheux de l'histoire. L'abbesse
l'aperçut, et lui dit, en courroux:
« Pourquoi donc venir la dernière?
— Madame, dit la sœur, j'avois la couturière.
— Vos guimpes ont donc bien des trous,
Pour la tenir une journée entière?
Quelle besogne avez-vous tant chez vous.
Où jusqu'au soir elle soit nécessaire?

— Elle en avoit encor, dit-elle, pour veiller; Au métier qu'elle a fait, on a beau travailler, On y trouve toujours à faire »

Je soupçonne fort une histoire.

Quand le héros en est l'auteur.

L'amour-propre et la vaine gloire Rendent souvent l'homme vaneur.

On fait toujours si bien son compte Qu'on tire de l'honneur de tout ce qu'on raconte

A ce propos, un Gascon, l'autre jour,

A table, au cabaret, avec un camarade,

De gasconnade en gasconnade,

Tomba sur ses exploits d'amour.

Dieu sait si là-dessus il en avoit à dire 1

Une grosse servante, à quatre pas de là,

Prêtoit l'oreille à tout cela, Et faisoit de son mieux pour s'empêcher de rire. A l'entendre conter, il n'étoit, dans Paris, De Chlo-ris Dont il ne connût la ruelle, Dont il n'eût eu quelques faveurs ; Son air étoit le trébuchet des cœurs.

Il aimoit celle-là, parce qu'elle étoit belle;

Celle-ci payoit ses douceurs :

Il avoit chaque jour des garnitures ' d'elle;

De plus, s'il étoit fort heureux.

Il n'étoit pas moins vigoureux :

Telle dame en étoit amplement assurée;

A telle autre, en une soirée, 11 avoit su donner jusqu'à dix fois l'assaut.

Ah ! pour le coup notre servante Ne put pas s'empt^cher de s'écrier tout haut :

« Malepeste ! comme il se vante !

Par ma foi ! je voudrois avoir ce qu'il s'en faut. »

LA CliUCHE.

Un de ces jours, dame Germaine,

Pour certain besoin qu'elle avoit.

Envoya Jeanne à la fontaine ;

Elle y courut: cela pressoit.

Mais, en courant, la pauvre créature

Eut une fâcheuse aventure.

Un malheureux caillou, qu'elle n'aperçut pas.

Vint se rencontrer sous ses pas.

A ce caillou, Jeanne trébuche.

Tombe enfin et casse sa cruche.

Mieux eût valu cent fois s'être cassé le cou!

1. Rubans pour garnir répée, le haut-de-chausses ; dentelles pour « arnit les manchettes, la chemise, etc.

Casser une cruche si l'elle !

Que faire? Que deviendra-t-elle?

Pour en avoir une autre elle n'a pas un sou.

Que! bruit va faire sa maîtresse,

De !^a nature très-diablesse !

Comment éviter son courroux?

Quel emportement ! Que de coups!

(' Oserai -je janais me r'offrir à sa vue? Non, non, dit-elle enfin ; il faut que je me tue. Tuons-nous! » Par bonhenr, un voisin' près de là

Accourut, entendant cela;

Et, pour consoler l'affligée, Lui chercha les raisons les meilleures qu'il put;

Mais, pour bon orateur qu'il fut,

Elle n'en fut point soulagée ; Et la belle, toujours s'arrachant les cheveux, Faisoit coul'^r deux ruisseaux d^ ses y nix : Enfin vouloit mourir : la chose étoit conclue.

« Eh bien, veux-tu que je têtue?

Lui dit-il. — Volontiers. » Lui, sans autre façon.

Vous la jette sur le gazon.

Obéit à ce qu'elle ordonne, A la tuer des mieux apprête ses efforts.

Lève sa cotte, et puis lui donne

D'un poignard à travers le corps.

On a grande raison de dire Que pour les malheureux la mort a ses plaisirs: Jeanne roule les yeux, se pâme, enfin expire ;

Mais après les derniers soupirs,

Elle remercia le sire :

« Oh ! le brave homme que voilà !

Grand merci, Jean ! Je suis la plus humble des vôtres.

Les tuez-vous comme cela?

Vraiment, j'en casserai bien d'autres!»

100 APPENDICE.

ET TF. NIR EST UN AUTRE

Jean, amoureux de la jeune Perrette,

Ayant en vain auprès d'elle employé

Soupirs, serments, doux jargon d'amourette.

Sans que jamais rien lui fût octroyé,

Pour la fléchir s'avisa de lui dire,

En lui montrant de ses mains les dix doigts.
Qu'il lui pourroit prouver autant de fois
Qu'en fait d'amour il étoit un giand sire.
De tels signaux parlent éloquemment,
Et, pour toucher, ont souvent plus de force
Que soins, soupirs, et que tendre seruient:
Perrette aussi se prit à cette amorce.
Jà ses resiards sont plus doux milli^ fois ;
Plus de fierté: l'amour a pris sa place;
Tout est changé jusqu'au son de sa voix.
On souffre Jean, voire même on l'agace,
On lui sourit ; on le pince parfois ;
Et le galant, voyant l'heure venue,
L'heure aux amarits tant seulement connue,
Ne perd point temps, prend quelques menus droits,
Va plus iivant, et si bien s'insinue
Qu'il acquitta le premier de ses doigts;
Passe au second, au tiers, au quatrième.
Reprend haleine, et fournit le cinquième.
Mais qui pourroit aller toujours de même?

Ce n'est moi jà, quoique d'âge à cela ;
Ne Jean aussi ; car il en resta là.
Perr.tte donc, en son compte trompée,
Si toutefois c'est tromper que ceci:
Car j'en connois mainte très-haut huppée
Qui voudroit bien être trompée ainsi ;
Perrette, dis-je, abusée en son compte,
Et ne pouvant rien de plus obtenir,
Se plaint à Jean, lui dit que c'est grand'honte
D'avoir promis et de ne pas tenir.
Mais, à cela, cettui trompeur apôtre.
De son travail suffisamment content,
Sans s'émouvoir, répond, en la quittant :
« Promettre est un, et tenir est un autre.
Avec le temps j'acquitterai les dix:
Kn attendant, Perrette, adieu vous dis M »

LE ROSSIGNOL

Pour garder certaine toison On a beau faire sentinelle.

C'est temps perdu lorsqu'une belle Y sent grande démangeaison :

Un adroit et charmant Jason, Avec l'aide de la donzelle

1. Dans les OEnvies de Veigier, ce conte est précédé de seize vers et suivi de louze, adressés au chevalier d'Armonville, capitaine des vaisseaux du roi en 1690, et rappelant une promesse que ce personnage avait faite à l'auteur.

2. Le titre de ce conte dans l'édition de 1710 est: L'Oiseau dans la cage.

Contes T. 11.

Et de maître expert Cupidon, Trompe facilement et taureaux et dragon. La contrainte est l'écueil de la pudeur des filles.

Les surveillants, les verrous et les grilles Sont une foible digue à leur tempérament. A douze ans aujourd'hui, point d'Agnès : à cet âge Fulette nuit et jour s'applique uniquement A trouver les moyens d'endormir finement

Les Argus de son pucelage Larmes de crocodile, yeux lascifs, doux langage, Soupairs, souris flatteurs, tout est mis en usage, Quand il s'agit d'attraper un amant.

Je n'en dirai pas davantage, Lecteur ; regardez seulement La finette Cataut jouer son personnage.

Et comment elle met le rossignol en cage: Après, je m'en rapporte à votre jugement *.

Dans une ville d'Italie, • Dont je n'ai jamais su le nom.

Fut une fille fort jolie; Son père étoit messire Varambon.

Boccace ne dit point comme on nommoit la mère ; Aussi cela n'est pas trop utile à savoir: La fille s'appeloit Catherine, et, pour plaire. Elle avoit auiple nent tout ce qu'il faut avoir: Age de quatorze ans, teint de lis et de roses, Beaux yeux, belle gorge et beaux bras.

Grands préjugés pour les secrets appas.

Le lecteur pense bien qu'avec toutes ces choses, Fillette manque rarement D'un amant.

1. C s vingt-trois vers se trouvent pour la première fois dans l'édition de 1718.

Aussi n'en manqua la pucelle :

Richard la vit, l'aima, fit tant en peu de jours,

Par ses regards, par ses discours, Qu'il alluma pour lui dans le cœur de la belle

La même ardeur qu'il ressentoit pour elle. L'un de l'autre déjà faisoit tous les plaisirs : Déjà même langueur, déjà mêmes désirs;

Désirs de quoi? Besoin n'est de le dire; Sans trop d'habileté l'on peut le deviner ; Quand un cœur amoureux à cet âge soupire,

11 ne faut point s'en étonner:

On sait assez ce qu'il désire.

Un point de nos amants retardoit le bonheur : La mère aimoit sa fille avecque tant d'ardeur Qu'elle n'auroit su vivre un seul moment sans elle ; Le jour, elle l'avoit pendue à son côté, Et, la nuit, la faisoit coucher dans sa ruelle. Un peu moins de tendresse et plus de liberté

Eût mieux accommodé la belle.

Cet excès d'amour maternelle

Est bon pour les petits enfants ;

Mais fillette de quatorze ans

Bientôt s'en lasse et s'en ennuie.

Catherine, en jour de sa vie, N'avoit pu profiter d'un seul petit moment

Pour entretenir son amant :

C'étoit pour tous les deux une peine infinie. Il en étoit réduit à la suivre en tous lieux, Ne pouvant bien souvent lui parler que des yeux.

Langage, à mon sens, ennuyeux, S'tôt qu'on n'en est plus sur la cérémonie. Quelquefois, par hasard, il lui serroit la main,

Quand il la trouvoit en chemin ; Quelquefois un baiser pris à la dérobée;

Et puis c'est tout. Mais qu'est-ce que cela? C'est proprement manger son pain à la fumée. Tous deux étoient trop fins pour en demeurer là; Or voici comme il en alla.

Un jour, par un bonheur extrême, Ils se trouvèrent seuls, sans mère et sans jaloux. « Que vous sert, dit Richard, hélas! que je vous aime ?

Que me sert d'être aimé de vous?

Loin de rendre mon sort plus doux, Cela ne fait qu'augmenter mon martyre ; Je vous vois sans vous voir, je ne puis vous parler;

Si je me plains, si je soupire,

Il me faut tout dissimuler.

Ne sauroit-on enfin vous voir sans votre mère?

Ne sauriez-vous trouver quelque moyen ?

Hélas! vous le pouvez, si vous le voulez bien ; Mais vous ne m'aimez pas! — Si J'étois moins sincère.

Dit Catherine à son amant.

Je vous parlerois autrement ; Mais le temps nous est cher; voyons ce qu'il faut faire.

— Il faudroit donc, lui dit Richard, Si vous avez dessein de me sauver la vie, Vous faire mettre un lit dans quelque chambre à part.

Par exemple, à la galerie;

On vous y pourroit aller voir.

Sur le soir,

Alors que chacun se retire ; Autrement, on ne peut vous parler qu'à deini.

Et j'ai cent choses à vous dire,

Que je ne puis vous dire ici. »

Ce mot fit la belle sourire.

Elle se douta bien de ce qu'on lui diroit;

Elle promit pourtant au sire

De faire ce qu'elle pourroit.

La chose n'étoit pas facile; Mais l'amour donne de l'esprit, Et sait faire une Agnès habile.

Voici comment elle s'y prit :

Elle ne dormit point durant toute la nuit, Ne fit que s'agiter, et mena tant de bruit Que ni son père ni sa mère Ne purent fermer la paupière

Un seul moment.

Ce n'étoit pas grande merveille :

Fille qui pense à son amant absent, Toute la nuit, dit-on, a la puce à l'oreille,

Et ne dort que fort rarement.

Dès le matin, Cataut se plaignit à sa mère Des puces de la nuit, du grand chaud qu'il faisoit : « On ne peut point dormir, maman; s'il vous plaisoit Me faire tendre un lit dans cette galerie

Qui regarde sur le jardin:

Il y fait bien plus frais; et puis, dès le matin, Du rossignol qui vient chanter sous ce feuillage, J'entendrois le ramage. »

La bonne mère y consentit.

Va trouver son homme, et lui dit :

« Cataut voudroit changer de lit.

Afin d'être au frais et d'entendre Le rossignol. — Ah ! qu'est-ce ci.

Dit le bonhomme, et quelle fantaisie ?

Allez, vous êtes folle, et votre fille aussi, Avec son rossignol!
Qu'elle se tienne ici, 11 fera cette nuit-ci Plus frais que la nuit passée; Et puis, elle n'est pas, je croi, Plus délicate que moi :

J'y couclie bien. » Cataut se tint fort offensée De ce refus; et la seconde nuit

Fit cinquante fois plus de bruit

Qu'elle n'avoit fait la première,

Pleura, gémit, se dépita.

Et dans son lit se tourmenta

D'une si terrible manière

Que la mère s'en affligea, Et dit à son mari : « Vous êtes bien maussade,

Et n'aimez guère votre enfant!

Vous vous jouez assurément

A la faire tomber malade.

Je la trouve déjà tout je ne sais comment.

Réi oiidez-moi : quelle bizarrerie De ne la pas coucher dans cette galerie !

Elle est tout aussi près de nous.

— A la bonne heure, dit l'époux; Je ne saurois tenir contre femme qui crie:

Vous me feriez devenir fou;
Passez-en votre fantaisie;
Et qu'elle entende tout son soû
Le rossignol et la fauvette! »
Sans délai la chose fut faite :

Catherine à son père obéit promptement, Se fait dresser un lit,
fait signe à son amant Pour le soir. Qui voudra savoir présente-
ment Combien dura pour eux toute cette journée: Chaque mo-
ment une heure, et chaque heure une année;

C'est tout le moins. Mais la nuit vint. Et Richard fit si bien, à
l'aide d'une échelle

Qu'un fripon de valet lui tint,
Qu'il parvint au lit de la belle.
De dire ce qui s'y passa,
Combien de fois on s'embrassa,
Et combien de façons Tamant et la maîtresse

Se témoignèrent leur tendresse, Ce seroit temps perdu; les
plus doctes discours

Ne sauroient jamais faire entendre
Le plaisir des tendres amours:
Il faut l'avoir goûté pour le pouvoir compi-.M re.
Le rossignol chanta pendant toute la nuit;

Et quoiqu'il ne fit pas grand bruit,

Catherine en fut fort contente.

Celui qui chante aux bois son amoureux souci Ne lui parut qu'un âne auprès de celui-ci. Mais le malheur voulut que l'amant et l'amante, Trop foibles de moitié pour leurs ardents désirs,

Et lassés parleurs doux plaisirs, S'endormirent tous deux, sur le point où l'aurore

Commençoit à s'apercevoir.

Le père, en se levant, fut curieux de voir

Si sa fille dormoit encore.

« Voyons un peu, dit-il, quel effet ont produit Le chant du rossignol, le changement de lit? »

il entre dans la galerie,

Et, s'étant approché sans bruit,

il trouva sa fille endormie.

A cause du grand chaud, nos deux amants, dormants,

Étoient sans drap ni couverture,

En état de pure nature, Justement comme on peint nos deux premiers parents ,

Excepté qu'au lieu de la pomme,

Catherine avoit dans sa main

Ce qui servit au premier homme

A conserverie genre humain; Ce que vous ne sauriez prononcer sans scrupule. Belles, qui vous piquez de sentiments si fiers,

408 APPENDICIÎ.

Et dont vous vous servez pourtant très-volontiers,

Si Ton en croit le bon Catulle.

Le bonhomme à ses yeux à peine ajoute foi ; Mais enfin, renfermant le chagrin dans son âme, Il rentre dans sa chambre, et réveille sa femme: « Levez-vous, lui dit-il, et venez avec moi.

Je ne m'étonne plus pourquoi Cataut vous témoignoit si grand désir d'entendre Le rossignol ; vraiment, ce n'étoit pas en vain :

Elle avoit dessein de le prendre, ' t Ta si bien guetté qu'elle l'a dans sa main » . » La mère se leva, pleurant presque de joie : « Un rossignol, vraiment! Il faut que je le voie. Est-il grand ? Chante-t-il? Fera-t-il des petits? Hélas ! la pauvre enfant, comment l'a-t-elle pris ?

— Vous l'allez voir, reprit le père ;

Mais surtout songez à vous taire ; Si l'oiseau vous entend, c'est autant de perdu ;

Vous gâteriez tout le mys-ère. »

Qui fut surpris? Ce fut la mère.

Aussitôt qu'elle eut aperçu Lr rossignol que tenoit Catherine, Elle voulut crier, et Tappelt^r mâtine, Chienne, effrontée, enfin tout ce qu'il vous plaira; Peut-être faire pis; mais l'époux l'empêcha. « Ce n'est pas de vos cris que nous avons affaire: Le mal est fait, dit-il ; et quand on pestera,

Ni plus ni moins il en sera;

Ma'S savez-vous ce qu'il faut faire ?

Il faut le réparer le mieux que l'on pourra.

1 . « Sus tosto, donna, lievati, e vieni a vedere che Ina figliuola e stata si yasra dcU' usignU'ib, che ella Tha prcso e tienlosi in mano. » {Decamei-one, giorn. V, DOV t .)

Qu'on m'aille quérir le notaire

lit le prêti'e et le commissaire :

Avec leur bon secours, tout s'accommodera. » Pendant tous ces dlscour-, notre amant s'éveilla; En voyant le soleil: « Hélas! dit-il, ma chère, Le jour nous a surpris ; je ne sais comment faire

Pour m'en aller. — Tout ira bien.

Lui répondit alors le père.

Or ça, sire Richard, il ne sert plus de rien De me plaindre de vous, de me mettre en colère. Vous m'avez fait outrage ; il n'est qu'un seul moyen Pour m'apaiser et pour me satisfaire:

C'est qu'il faut ici devant nous Épouser Catherine ; elle est bien demoiselle i ; Si Dieu ne l'a las faite aussi riche que vous. Pour le moins elle est jeune ; et vous la trouvez belle Il le faut sur-le-champ, sans délai ni refus,

Sinon dites votre In manus. »

S'exposer à souffrir une mort très-cruelle, Et cela seulement pour avoir refusé

De prendre à femme une fille qu'on aime. Ce seroit, à mon sens, être mal avisé.

Aussi, dans ce péril extrême, Richard fut habile homme, et ne balança pas Entre la fille et le trépas.

Sa maîtresse avoit des appas ; 11 venoic de goûter, la nuit, entre ses bras Le plus doux plaisir de la vie; 11 n'avoit pas apparemment envi« D'en partir si brusquement.

1 C'est-à-dire : fille de pareuts nobles. Voyez notre édition de Molière, t. 1, p. LXiv, note 1,

Or, pendant que notre amant Songe à se faire époux pour se tirer d'affaire, Cataut, se réveillant à la voix de son père, Lâcha le rossignol dessus sa bonne foi; Et, tirant doucement le bout du drap sur soi,

Cacha les trois quarts de ses charmes.

Le notaire, arrivé, mit fin à leurs alarmes :

On écrivit, et Ton signa.

Ainsi se fit lé mariaie; Et puis jusqu'à midi c hacun les laissa là. Le père, en les quittant, leur dit: « Prenez courage. Enfants! Le rossignol est maintenant en cage :

Il peut chr.nter tant qu'il voudra. »

LES DEUX TESTAMENTS

Une femme airaoit son mari ' : ,

Telles femmes ne viv(-nt guères.

Celle-ci, qui n'avoit enfant, ni sœurs ni frères, Sur le point de mourir, fait venir un notaire. Elle veut tout donner à son époux chéri. Mais le moyen ? La loi, la coutume est contraire. On songe: Il faut, dit-on, un ami généreux,

Dont on fasse un dépositaire

Sous le titre d'un légataire.

« Moi, dit le mari, j'en ai deux :

l. M. de Falentii', avocat au Conseil on 168S. (A'o/e du Hecueil de Trallage)

L'un* d'une ?ages?e exemplaire,

D'une exemplaire piété ;

L'autre^ moins dévot, moins austère,

Mais fort homme de probité.

Le choix fait ma difficulté.

— Faites mieux, dit quelqu'un ; pour plus de sûreté (On n'en sauroit trop prendre en une telle affaire), Faites deux testaments en fidéicommis.

Tous deux chargés du nom de l'un de vos amis.

L'un fait dans la forme ordinaire.

L'autre fait pour le révoquer

En cas qu'on vînt à vous manquer;

Car, que sait-on? tout se peut faire. » Ainsi dit, ainsi fait. Le mal, rendu plus fort, Réduit en peu de temps la malade à la mon. On scelle; les parents, ardents cà l'héritage. Déjà par souche entre eux en régloient le partage; Mais l'un des testaments, bien en forme produit, De leur partage vain leur fait perdre le fruit. On avoit déclaré pour légataire unique Un homme de venu, de sagesse authentique, Un grave magistrat ', qui, nouvel héritier, Bientôt d'habits de deuil noircit tout le quartier. Le mari, cependant, après quelques journées A la cérémonie, à la douleur données.

Va trouver son ami, pour tâcher à peu près De savoir quel usage il veut faire du legs. Dès qu'il en touche un mot, le magistrat en garde : a Dieu, dit-il, par sa grâce, en pitié me regarde; J'étois chargé d'enfants, dans sa crainte élevés,

1. M. Henr.equin, procureur g(inéral du grand Conseil. [Note dn Recueil dt Crienne.)

2. M. le président de Bragelonne. (i\cte du lircueil de Brienne.)

M. Hennequin. (Noie du Recueil de Conrarl

Et j'avois peu de bien, comme vous le savez.

Mais vous voyez pour m >i jusqu'où ses soius atteignent,

Et comme il est prodigue envers ceux qui le craignent ;

Il a par sa bonté prévenu mes besoins,

Et cela du côté que j'espérois le moins.
C'est qu'il veille sur nous avec des yeux de père
Et qu'il veut qu'en effet en lui seul on espère.
Attachon,--nous à lui, c'est l'unique moyen
D'être riche : avec Dieu l'on ne manque de rien. «

I.e sermon achevé, le mari, sans mot dir

IMal content du prêcheur, se lève et se retire :

Puis, chez lui de retour, il cherche à profiter
Des leçons qu'on lui donne, et qu'il vient d'écouter;
D'un second testament il voit alors l'usage
|{t combien le conseil en fut prudent et sage.
Sous de fidèles clefs il l'avoit enfermé :
Il l'en tire, et le donne à l'héritier nommé'.
Qui, sans avoir besoin d'une plus ample glose,
Entend à demi-mot, et voit où va la chose,
Et, muni de la pièce, actif et diligent,
En charge à l'heure même un habile sergent.

Dans l'antique réduit d'un cabinet tranquille Dont souvent aux
plaideurs l'accès est difficile. Le jeton à la main *, le grave magis-

trat. Des biens de la défunte examinoit l'état; Il a dessus .sa table un ample et long mémoire. Qu'il lit avec plaisir et (|u'il a peine à croire, Tant les biens différents qu'il y voit contenus L'étonnent par les fonds et par les revenus.

1 M. de Brai^elon de Bretagne. {iVnli- du lieC'icil de Cvn-rart.) 2. Les comptes se faisaient alors le jeton à la main, comme on le voit au théâtre, dans la première scène an Ma'ade Imaginaire.

Il en fait plusieurs paris : en père de famille,

Il en destine l'une à marier sa fille ;

Il achète de l'autre une charge à son fils,

Et déjà par avance il se débat du prix,

De cent autres projets il flatte sa pensée,

En calculant la somme à ses besoins laissée,

Lorsque, par un papier sur sa table apport".

Les projets, le calcul, tout est déconcerté :

Il y voit, au moyen d'un dernier codicille,

Tout autre testament devenir inutile.

Le mal est sans remède. Il cède à la douleur,

Il t le deuil désormais n'est plus que dans son cœur

GROS-JEAN ET SON CURÉ

Ce n'est point d'aujourd'hui que l'ignorant censure

Les productions de l'esprit :

Les meilleures souvent éprouvent la morsure De force sots,
que le bon sens aigrit,

Le conte qui ^uit doit t'instruire,

Lecteur, de cette vérité; 11 peut faire plaisir à qui voudra le
lire.

Et guérir un cerveau gâté

Du sot entêtement de dire

Son sentiment précipité.

En l'un des boui-gs de la Sologne Logeoit un certain paysan,
Nommé Gros-Jean.

4li APPENDICK.

Homm- de bonne humeur, passablement ivrogne. Oui savoit
lire en françois, en latin,

Cliantoit l'épître à la grand'messe, Kt jouissoit, comme par
droit d'aïnesse,

De l'intendance du lutrin.

Avec ces beaux talents, bouffi de vaine gloire,

11 se croyoit un esprit sans pareil, F^e plus savant qu'eût eu le
rivage de Loire

D3j)Liis qu'y luisoit le soleil.

i.e curé de son bourg, homme de vrai mérite, Dojteur de l'Université, Plein de vertu, de probité, Paraisj'it à Gros-Jean de science petite. Ce curé fit un sermon Le jour de l:i Dédicace.

Tout ce qu'il dit fut fort bon :

11 prêcha même avec grâce.

Et " ^on discours si bien ravit Que, pendant qu'il dura, personne ne dormit. Chose pourtant fort difficile à croire:

Car Bourdaloue a vu plus d'une fois, .Malgré sa rhétorique et sa charmante voix, Dormir gens de son auditoire.

Knfin, bref, les^^rmon fini.

Le bon curé va changer de chemise, Puis revient dans la chambre, où la table étoit mise

Et le buffet pour la soif bien garni.

D'abord on applaudit à sa haute science. Et, sur sa déclamation.

Chacun tâcha de mettre en évidence Ce qu'il savoit en cette occasion.

Gros-Jean, qui ne manjua jamais aucune fête, Étoit ausoi monté pour être du repas.

APPENDICE. »10

Et quelqu'un remarquant qu'il secouoit la tête, Haussoit répau le et n'applaudissj'it pas : « De cette pièce d'éloquence, Lui dit-il, là, que penses-tu?

— Moi ? dit Gros-Jean, j'ai piqué, quand j'y pense ; Klle ne vaut pas un fétu.

Ardez ' I tenez, le beau prêchage I J'entendions tout ce qu'il disoit.

Palsangué! faut-il pas être un fin personnage,

Pour sarnionner conime il faisoit ?

Pour moi, j'aim3 bien mieux monsieur notre vicaire:

Je ne savons ce qu'il nous dit ; Il n'a pas dit trois mots, bre-douillant son affaire,

Que tout le monde s'assoupit.

— Vous voyez ce que c'est de parler ou d'écrire, Reprit alors le bon pasteur.

Je vous parois assez bon orateur, Et je suis pour Gros-Jean un sujet de satire!»

Dès qu'au public on s'est livré.

On s'expose ù la censure. Tel mérite d'être admiré Qui d'abord reçoit l'injure D'un iu:iorant avéré.

Ce n'est pas nouvelle aventure De trouver que Gros-Jea'i remontre à son curé*.

1. .-(rdcz.'pour: Regardez, voyez! « Ardez! ce qu'on en diroit seroit-il tant à tun désavaniago? » (La Coupe enchantée, comédie, t. V, p. 364.)

2 Locution proverbiale « On appelle cela justement apprendre à son père à (aire des enTants, et Gros-Jean qui romontre à son

curé. » (Barop<, le Hendez-vous des Toileries ou le (.orjui't
Irompé. prologue.)

LE PROCÈS EN IMPUISSAÎNGE.

Certain quidam, ces jours passés,

Prit pour femme une belle fille.

Il avoit de l'esprit, il étoit riclie assez,

Kt venoit de bonne famil'e;

Mais il lui manquoit cei-tain cas :

Le pauvre garçon n'avoit pas

Ce qu'il faut dans le mariage

Pour augmenter l'humain lignage.

Cependant il aimoit sa femme tendrement. Il Ja couvoit des
yeux, et jamais un amant

N'avoit encor pour sa maîtresse Témoigné tant d'ardeur,
d'amour et de tendresse.

Quant au surplus, il ne lui manquoit rien Pour ses menus plai-
sirs et pour son entretien ; Même il avoit voulu lui laisser tout
sou bien ; Mais, par malheur, ce bien étoit de patrimoine : Ses
parents serabloient gens à le lui disputer, Kntre lesquels étoient
le plus à redouter Un fameux procureur, un avocat, un moine.
Tous les trois vrais chicanoux.

Le moyen plus sûr et plus doux,

En cette affaire, Elit été de lui pouvoir faire Un héritier.

N'ayant pas les outils propres à ce métier, 11 choisit un ami pour faire cet ouvrage ;

APPENDICE. /417

Cet ami le servit en homme de courage,

11 n'eut pas regret à son choix.

Et se vit, au bout de neuf mois.

Père comme le sont une infinité d'autres. Sans avoir fait comme eux dire des patenôtres»

Car, dans ce siècle malheureux, On abuse de tout: les maris font des vœux,

Courent les saints, les iNotre-Dames, Pour avoir des enfants, cependant que les feniinss Font av, c leurs galants les miracles chez eux. Notre époux donc, content d'un si rare service Et de se voir chez lui ce beau petit enfant, Le met entre les bras d'une bonne nourrice, Et dit à celui-ci : « Nous faut tenir content.»

Mais la femme, tout au contraire.

Voulut bientôt recommencer.

Tel est du dieu d'amour le culte et le mj'stère :

Commence-t-on de l'encenser.

Ce plaisir est si doux qu'on veut toujours le faire.

Elle ne s'en tint donc pas là.

De dire qui lui fit cela, Je n'en sais rien, mais je le conjecture.

C'est qu'elle crut, par aventure.

Qu'il lui seroit aussi permis

De choisir un de ses amis.

Il n'est point besoin de vous dire

Qu'elle ne choisit pas le pire.

Un peu de temps après, la belle se trouva Pour la seconde fois
grosse à pleine ceinture.

Le mari peste, gronde, jure;

Et, tout plein de courroux, s'en va Quereller son ami, lui disant: « Notre sire. Je vous avois prié de me faire un enfant; Mais non pas deux ! Vraiment, notre galant,

Contes T. II.

418 AI'PKNDICE.

Il vous en faut donner! — Que me voulez-vous dire? — Je dis, poursuivit-il, que je suis mal content De votre procédé, voyant ma femme grosse Pour la seconde fois. — Ce n'est point de mon fait. »

Le mari répondit: « Si fait!

Avec qui voulez-vous qu'elle ait un tel négoce? ■ Elle ne voit que vous; pour cela, j'en suis sur.

C'est ce qui ra-^ semble bien dur,

Q l'un homme auquel je mi confie

Pousse si loin la perfidie. »

Il fit tel bruit et tel fracas

Que ce fracas ne manqua pas

D'éveiller tout le parentage.

Qui, du bien espérant avoir chacun sa part.

Veut dissoudre le mariage,

Déclarer cet enfant bâtard,

La femme hors de bienséance.

Et le mari dans l'impuissance.

La cour doit décider de cette question.

Ce seroit une étrange affaire.

Si, pour avoir une succession.

Il nous falloit prouver quel étoit notre père: Car, si tous les enfants n'héritoient pas des leurs.

Bien des gueux seroient grands seigneurs; Tel porte les couleurs sur le ti-ain d'un carosse, Dont le père portoit et la mitre et la crosse; Et tel porie aujourd'hui l'écarlateau Palais, Qui n'auroit hérité que d'un simple laquais.

APPENDICE. Zi19

Les huit premiers contes, parus dans l'édition contemporaine de l'auteur et dans l'édition de 1710, sont tout à fait indignes de l'honneur qu'on leur a fait. L'incorrection et la platitude du slyle

prouvent surajondamraent le tort qu'on a eu de les attribuer à La Fontaine.

Le neuvième, le Conral, a plus de valeur littéraire; mais l'auteur en est connu : c'est un mousquetaire nommé Saint- Gilles. Ce conte parut pour la première fois du vivant de La Fontaine, dans le Mercure galant, sans signature. Le journaliste dit qu'il est d'un cavalier qui ne s'occupe de poésie que quand il n'a rien de mieux à faire. IF fut imprimé par le libraire hollandais Adrian Moetjens dans le tome II du Recueil des pièces curieuses et nouvelles tant en prose qu'en vers, la Haye, 1694, sous ce titre : « Conte de M. de La Fontaine, envoyé de Paris. »

Saint-Gilles le revendiqua par une lettre adressée à une dame, et écrite à l'imitation de celles du Mercure galant :

« Je vous envoie, dit Saint-Gilles, mon cher Contrat, avec une belle réprimande que je lui fis, il y a quelque temps, sur ce qu'on m'assuroit qu'on l'avoit vu en Hollande, imprimé parmi les œuvres de La Fontaine, au grand scandale de mon amour-propre.

Ambitieux et vain Contrat!

Conte premier-né de ma veine!

Fils dénaturé! fils ingrat!

Vous me quittez pour La Fontaine!

Or, dites-moi, sur quel espoir Votre désertion se fonde?

La belle chose de vous voir, Chétif estafier de Joconde, A sa suite courir le monde!

Honteux de votre égarement,

Revenez à moi promptement.

Declarez-vous, faites connaître L'auteur à qui vous devez l'être.

Mazet de Lamporeccitio, Hegnand d'Asl et Pinuccio Vous traitent d'imposteur insigne, Et vous jouez un rôle indigne De l'aîné de Vindicio *.

Le conte et la réclamation furent compris dans le recueil des œuvres de Saint-Gilles, que son frère Lenfant de Saint- Gilles mit au jour, après sa mort, sous le titre de Muse Mousquetaire, 1709, in.-12.

Malgré la revendication du véritable auteur, le Contrai fut inséré parmi les contes de La Fontaine dans l'édition de 1718, in-12, puis dans celles de Paul et d'Etienne Lucas, 1721 et 1732, et enfin dans un grand nombre d'autres éditions.

La Couturière et la Cruche appartiennent authentiquement à Autreau. On ne connaît point l'auteur du Gascon. Proinellre est un et tenir est un autre est de Vergier. Le Rossignol est certainement, parmi ces apocryphes, le plus spirituellement conté. Le sujet en est pris à Boccace, nouvelle iv de la cinquième journée du Décaméron : « Ricciardo Manardi è trovato da messer Lizio da Valbona con la figliuola, laquale egli sposa e col padre di lei rimane in buonapace. » Tous les détails se trouvent dans le conteur italien. L'histoire passa dans les conteurs français du xvi^e siècle; elle est la base du Grand Parangon des nouvelles nouvelles de Nicolas de Trojes.

On peut indiquer, comme terme de comparaison plus ancien, le Lai du laustic [Ceostick, c'est le mot breton qui désigne le rossignol), de Marie de France :

Deux amants habitent des maisons voisines. Mais la dame

1. Autre conte de Saint-Giiles, tiré de Vllepluméron de la Reine de Navarre, journée I, nouv. 3.

est mariée. Les amants n'ont guère d'autre joie que de s'apercevoir et de se parler de temps en temps d'une fenêtre à l'autre. Le rossignol est leur complice innocent. « La nuit, quand la lune luisait, et que son mari était couché, d'auprès de lui souvent la dame se levait, et, de son manteau se couvrant, à la fenêtre venait se placer pour apercevoir son ami, qu'elle savait à la sienne. Tant fut debout, tant se leva la dame, que son mari se courrouça, et lui demanda où elle allait ainsi : « Seigneur, lui répondit-elle, il n'a joie en ce « monde celui qui n'entend le rossignol chanter: c'est pour « cela que je viens ici; je l'écoute chanter si doucement la « nuit que j'en suis toute ravie. Il me charme tellement, je « désire tant l'entendre, que je ne puis fermer les yeux. »

Quand le mari entend cette réponse, il rit de dépit et de méchanceté, et médite de prendre le rossignol. Il n'y eut dès lors valet en la maison qui ne fit des pièges, des rets et des lacs; ils en mettent par tout le verger, si bien qu'ils l'ont attrapé. Le seigneur vient aux chambres de la dame: (• Désormais, lui dit-il, vous pourrez reposer en paix; le rossignol ne vous éveillera plus. » Et, tordant le cou à l'oiseau, il le jette à la dame. Celle-ci prend le petit corps ensanglanté, et pleure, et maudit tous ceux qui ont trahi le rossignol. Elle l'envoie à son ami, qui l'enferme précieu-

sement dans une boîte d'or. Le conteur laisse à deviner que le rossignol fut bien vengé.

Vous voyez qu'il n'y a qu'un rapport bien éloigné entre les deux récits, quoique l'un ait été souvent indiqué comme la source de l'autre. Il est à remarquer que les deux personnages de Boccaccio sont nommés par Dante, chant xiv du Purgatoire :

Ov' è il buon Lizio e Arrigo Manardi?

Quelques commentateurs en ont conclu qu'il s'agit d'une anecdote réelle empruntée à la chronique scandaleuse de Florence.

Le Rossignol est donné par quelques érudits, et notamment par Walkenaer, comme l'œuvre de Troussel de Valincour, de l'Académie française, ou de Lamblin, conseiller au parlement de Dijon ; mais on ne voit nulle part sur quels fondements. Il ne faut pas confondre ce morceau avec un autre tout différent : le Rossignol en cage, fable qui parut sous le nom de Valincour dans les Pièces curieuses tant en prose qu'en vers (La Haye, Adrian Moetjens, 1691, in-12), et dans le Recueil de vers choisis, du Père Bouhours (1693-1701), et qui commence ainsi :

Un rossignol dont le ramage

Effaçait les plus belles voix

S'ennuya du séjour des bois,

Qui lui paraissoit trop sauvage, etc.

La plus forte objection qu'on puisse faire contre la paternité de La Fontaine, c'est qu'il n'y a aucune raison pour que ce conte, s'il était de lui, fût resté inconnu jusqu'en 1710, et surtout pour que, huit ans plus tard, vingt-trois ans après la mort de La Fontaine, il

eiût reparu augmenté d'un prologue. 11 n'échappera pas non plus que l'histoire de Richard et de Catherine, bien qu'agréablement contée, est d'un tour moins rapide et d'un style moins franc que les contes de La Fontaine.

Nous laissons le lecteur se prononcer sur les Deux Teslavienls; mais quant aux deux derniers morceaux, Gro^-Jean et son curé et le Procès en impuissance, qui n'ont pour eux que d'être marqués, suivant M. P. Lacroix, au cuin du talent de La Fontaine, nous sommes d'avis que cette marque de fabrique est absolument contestable.

PREMIÈRE PARTIE

JOCON D E.

Joconde, comédie en un acte, en prose, par Fagau, représentée le 5 décembre 17ZiO au Théâtre-Français.

A-stolpîie, roi de Lombardie, et Jocoade, son compagnon de bonnes fortunes, ont parcouru différ.:atescontréQi sans avoir trouve une femme insensible. Déjà leur fameu.x livre est à peu près rempli; il y reste tout au plus de quoi placer treis noms. L'-hôtellerie où ces aventuriers sont descendus renferme par hasard trois soeurs vqu'on leur dit être inaccessibles à la fleurette. As-tolphe fixe le temps de leur défaite. Marcelle paraît, c'est l'aînée des trois sœurs; elle a déjà été mariée, et affecte de mépriser le mariage. Le sort a décidé que Joconde parlerait le premier: il offre à Marcelle de partager avec elle ses richesses, pour avoir le titre de son époux sans mâme en avoir les droits. Marcelle y

consent sous cette condition, et bientôt elle n'en exige plus aucune. Suzon est une petite fille acariâtre, les douceurs d'Astolphe ne pai-alssent pas H toucher; mais il la loue; de plus, il offre do l'épouser et de la faire briller à la cour; Suzon s'adoucit. Enfin Glorinde, la troisième sœur, est une sorte de philosophe qui ne quitte point Matasio, pédant de profession. Le roi, déguisé, parle sentiment à Glorinde, et cependant lui glisse au doigt un diamant de prii; il donne une rich-e tabatière à Mutasio, qui la reçoit. Glorinde s'attendrit, et Joconde va écrire son nom

sur le livre où sont déjà ceux de Suzon et de Marcelle. Les trois sœurs se l'unissent; elles trouvent sous leurs mains le livre fatal où leurs noms sont inscrits, et l'erreur où elles étaient se dissipe. Enfin Astolphe reparaît, se fait ronnaître, et ordonne aux trois sœurs d'épouser chacune un des amants qu'elles avaient rebutés jusqu'alors.

Joconde, opéra-comique en deux actes, par Charles Collé; joué en société, en 1757.

Joconde, opéra français, en trois actes, représenté le \[x septembre 1790 au théâtre de Monsieur. Paroles de Desforges, musique de Jadin.

Astolphe et Joconde arrivent dans une hôtellerie. Voyant que le livre qui renferme la liste de leurs galants exploits ne peut plus contenir qu'un seul nom, ils s'avisent, pour couronner leurs travaux amoureux, de jeter les yeux sur la fille de l'hôtesse. Cette jeune personne se divertit à leurs dépens, et, d'accord avec la femme d'Astolphe et celle de Joconde, qui courent l'une et l'autre après leurs maris afin de leur prouver qu'elles sont innocentes, finit par donner à ces deux conquérants un rendez-vous nocturne.

Elle met à cette démarche une condition, c'est qu'elle ne favorisera que celui qui fera entendre les plus doux chants. Sûrs de la victoire, Astolphe et Joconde tirent au sort à qui attaquera le premier un cœur qu'ils regardent comme tout neuf. Mais elle profite de l'obscurité pour écouter un valet qui l'entretient de son amour, en imitant alternativement la voix d'Astolphe et de Joconde, lesquels, ayant juré de ne parler que chacun à leur tour, gardent pendant ce temps-là le silence. Les deux galants n'ont pas plus tôt découvert cette supercherie qu'ils renoncent à leur vie errante, et se raccommode avec leurs femmes, dont ils avaient mal à propos soupçonné la fidélité.

Joconde, opéra en vaudevilles, en deux actes, par M. Léger; au théâtre du Palais, 1793.

Joconde, ou les Coureurs d'avenhires, opéra-comique en trois actes. Paroles d'Etienne, musique de Nicole. 181/i.

RICHARD MINUTOLO.

Richard Minulolo, comédie en un acte, en prose, par Antoine Houdard de La Motte, représentée en 1726.

LK COCO BATTU ET CONTENT

Le Cocu battu et content, comédie de Raimond Poisson, représentée à l'Hôtel de Bourgogne au mois d'août 1672.

Le t'uleur, de Dancourt, comédie en un acte, en prose, représentée le 13 juillet 1695.

Le Mari cocu, battu et content, comédie en un acte, en vers, par de Castre de Wiege, officier au régiment de la Marine, î\Ietz, Brice Antoine, 1738. In-i2.

LE MARI CONFESSEUR

Le Mari curieux, comédie en un acte, en prose, avec divertissements, par d'AUainval, donnée au Théâtre-Français (7 juillet 1731).

La Tribu des Deni-Menad, comédie mauresque en un acte, en vers libres, par M. Ernest d'Hervilly, représentée sur le tliéâtre de TOdéon, le 21 septembre 1878.

LE SAVKTIER.

Les lieurs du Beau /î/c/mr^/^par La Fontaine. Voyez tome V.

Biaise le Savetier, opéra-comique en un acte, en prose; paroles de Sedaine , musique de Philidor ; représenté le 9 mars 1759.

Biaise va se rendre au cabaret malgré les remonti'ances de sa femme Blaisine, quand des recors, soutenus de la femme d'un huissier, propriétaire de la maison où ils demeurent, viennent saisir ses meubles. Biaise confie à sa femme l'amour de l'épouse de l'huissier pour lui, et Blaisine lui confie à son tour l'amour de Thuissier pour elle. Tous deux >e mettent en tête de duper l'huissier. Une armoire, sur le théâtre, devient le champ de bataille de leur stratagème. L'huissier est dupé, et l'huissière démasquée.

LE PAYSAN QDI AVOIT OFFENSli SON SEIGNEUR.

Conf. la scène vi du premier intermède du Malade imaginaire de Molière

LE BERCEAU

Le Berceau, comédie en un acte, en prose; imprimée en 1758 dans le tome XIII du Choix des Mercures et autres journaux.

Le llerceau, opéra-comique en un acte, par Ch. Collé. 1763.

LE MULETIEK.

V Amant travesti, opéra en un acte, paroles de Dubreuil, musique de Désaugiers (père), représenté au théâtre de Monsieur, 1790.

Les rages du duc de Vendôme, vaudeville en un acte, par MM. Gersain et Dieulafoi, au Vaudeville, 1807.

l'oraison DE SAINT JULIEN.

Le l'alisinan ou UOraison de saint Julien, par Houdard de La Motte, un acte en prose, représenté sous le premier titre en 1726; sous le second, le 11 mai 1731.

Ilenaud d'Ast, comédie en deux actes!, mêlée d'ariettes, par MM. Lemonnier, Trial et Yachon. 1765.

Renaud d'Ast, comédie en deux actes et en pro.se, mêlée d'ariettes; représentée par les comédiens italiens, le 19 juillet 1787. Paroles de Radet et Barré, musique de Dalayrac.

L'Oraison de saint Julien, comédie-vaudeville en trois actes, par Mⁱ. Saint-Amand et L. Villeran, représentée pour la première fois sur le théâtre de la Gaîté, le 6 avril 183/i.

LA SERVANTE JDSTIPIÉR.

La Servante justifiée, opéra-comique en un acte, de Fagan et Favarf, représenté pour la première fois à la foire Saint- Germain le 19 mars 17[^]o.

LA GAGEURE DES TROIS COMMERES

Les Trois Commères, opéra-comique en trois actes, avec un prologue, par Lesage, d'Orneval et Piron ; joué en 17[^]23, a la foire Saint-Germain, par la troupe de Restier.

Le Poirier, opéra-comique en un acte, en prose, de Vadé; joué à la foire Saint-Laurent le 7 août 1752.

Lubin, l'iche fermier, est entré, sous le nom de Pierrot, au service de M. Thomas, afin de pouvoir être à portée de déclarer son amour à Claudine, pupille de ce vieillard. Mais ce vieux tuteur, qui a des prétentions sur Claudine, l'obsède sans cesse et ne lui a pas encore pci-mis de se découvrir. Il est reconnu par Biaisé, pêcheur, qui apporte du poisson pour la noce du vieux Thomas avec sa pupille. Biaisé conseille à Pierrot d'enlever Claudine et de la conduire chez M. de Bonsecours, sefgneur de son village, qui, se trouvant en procès avec M. Thomas, ne manquera pas de le protéger. Lucetto, sœur de Claudine, est une petite espiègle qui se plaît à désoler les deax amants. Thomas arrive. Claudine, îiffligée par la crainte d'être séparée de Pierre, lui avoue son penchant. îl

la rnsurc et lui dit de feindre seulement de désirer dans un instant du fruit d'un poirier qui se trouve près d'eux. Pierrot va chercher une échelle qu'il apporte, et monte sur l'arbre. Lorsqu'il y est monté, il feint de voir Thomas caressant Claudine. Celui-ci, après s'être bien fait répéter cette vision, à laquelle il ne peut croire, pense enfin que c'est l'efiet de quelque erichantement. Il y monte à son tour pour s'en éclaircir. Il a bientôt lieu d'être convaincu de ce que lui a dit Pieri'ot, parce que celui-ci exécute avec Claudine ce qu'il a feint de voir de la part de Thomas, qui redescend enchanté de cette découverte dans l'espérance de tirer beaucoup d'argent di; son arbre. II on est si content qu'il y remonte encore. Mais, pour celte fois, Claudine, que

Pierrot a enfin persuadée, se décide à suivre son amant, qui se sauve avec elle après avoir tiré l'échelle. Thomas s'applaudit de plus en plus. Mais la petite Lucette vient lui découvrir tout ce qui se passe, et se moque de lui. Biaise achève de le désespérer par ses plaisanteries. Claudine et Pierrot reviennent bientôt, conduits par M. de Bonsecours, qui menace de ruiner M. Thomas s'il ne consent au mariage de sa pupille avec PieiTot. Il accorde à la crainte ce qu'il refusait à la raison, et les doux amants sont unis.

LE CALENDniEK DES VIEILLARDS.

Le Calendrier des Vieillards, comédie en un acte, en p; jse, par Houdard de La Motte, de TAcadémie française; imprimée dans le tome V de ses Œuvres.

Le Calendrier des Vieillards, opéra-comique en un acte, par Bret et La Cliassaiijne; représenté à la foire Saint-Germain le 7 avril 1753.

Richard de Quinzica avait eu chez lui une jeune pupille nommée Bartholomée, qu'il avait élevée avec soin dans l'intention de l'épouser. Il ne la laissait jamais sortir, trouvant toujours, dans son calendrier, des raisons de mauvais temps pour la retenir à la maison. Cependant, par un beau jour, il était allé avec elle se promener en bateau sur la mer. Un corsaire les avait aperçus, et avait enlevé Bartholomée. Richard offrit une grosse somme d'argent pour la ravoir; mais Bartholomée, qui avait pris du goût pour le corsaire, jeune et bien "ait, ne se souciait point de revenir avec Richard. Pagamin (c'est le nom du corsaire) avait aussi conçu de l'amour pour la pupille, et, pensant à la française, il répondit à Richard qu'il ne demmdait point d'argent pour la rançon de Bartholomée si elle consentait à s'en retourner; mais que, si elle aimait mieux rester, il la retiendrait. Ce fut à la pupille de s'expliquer ; elle le fit en faveur de Pagamin, et le vieillard fui renvoyé.

Pagamin, ou le Cale?idrier des Vieillards, opéra-comique en un acte, de Sedaiiie, musique de Berardo Porta, représenté en 1792, au théâtre des Amis de la Patrie, ci-devant théâtre de la rue Louvois.

Le Calendrier des Vieillards, imitation de La Fontaine, en un acte, du citoyen Deprès, représentée au théâtre du Vaudeville, en 1793.

Le Calendrier des Vieillards, comédie-vaudeville, en un acte, par Paul de Kock, représentée pour la première fois sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 12 avril 1826.

A FEMME AVARE GALANT ESCr.OC.

Le Galant Escroc, comédie en un acte, en prose, par Ch. Collé.

Un jeune chevalier, amoureux comme le sont la plupart des héros de roman, aime Sophie, nièce de M. Gasparin, riche financier, d'ailleurs assez brave homme, mais un peu trop facile. Sophie aime le chevalier autant qu'elle en est aimée, et, selon les apparences, elle s'est abandonnée à toute sa passion. Sophie brave les préjugés; elle avoue, elle est sûre d'être aimée: peu lui importe le reste. Mais M^{me} Gasparin, sa tante, ne veut pas consentir à son mariage avec le chevalier, parce qu'il n'est pas assez riche pour sa nièce. Voilà ce qui inquiète Sophie. Toutefois elle paraît, certaine de la fléchir. Elle n'y réussirait pourtant pas sans le secours du comte de Gulphar, parent du chevalier et amant de M^{me} Gasparin. Cette dernière, sous le prétexte d'une perte de deux cents louis au jeu, lui a écrit une lettre dans laquelle elle lui demande cette somme. Le comte l'emprunte à M. Gasparin, les remet à M^{me} Gasparin en présence du chevalier et de Sophie; et, sous le prétexte d'une quittance, ils se retirent dans le houdoir de M^{me} Gasparin, et laissent les deux amants. L'histoire ne dit point ce qui s'y passa; mais ce qui est certain, c'est qu'après l'avoir obligée à remettre les deux cents louis à M. Gasparin, de qui il les avait empruntés, le comte sut la forcer à consentir au mariage du chevalier avec Sophie.

ON NR s'avise jamais DE TOUT.

Le Registre inutile, opéra-comique en un acte, avec prologue, par M. Pannard, donné le 2 juin 17/il.

On ne s'avise jamais de tout, opéra-comique en un acte, donné pour la première fois sur le théâtre de la Foire Saint-

Laurent, le IZi septembre 1761. Paroles de Sedaine, musique de Monsigny.

M. Tue, médecin, tuteur et amoureux de Lise, tient celle-ci étroitement renfermée, et donne à Margarita, sa duègne, toutes les leçons possibles pour écarter ses rivaux. Dorval, amant de Lise, qui s'était déjà déguisé la veille en domestique, paraît encore sous le même liabit et vient presser le médecin de se rendre chez un malade. M. Tue, avant que d'y aller, donne à la duègne un livre qu'il a acheté à Florence, à la succession d'un Portugais : il doit servir tout de suite à ses leçons sur l'éducation de Lise. Mais toutes les lumières des jaloux ne valent pas celles des amants. Dorval, habillé en captif, une chaîne au bras, une longue barbe blanche, un manteau et une guitare, écoute la conversation du docteur, lui demande la charité lorsqu'il en est aperçu; et, apprenant que la duègne va chercher Lise, s'écrie avec transport ;

Je vais te voir, charmante Li-e, etc.

Lise vient avec sa duègne; et, reconnaissant Dorval, elle la prie de s'arrêter un instant. Dorval, pour amuser la duègne, lui fait accroire qu'elle a laissé tomber un louis. La vieille avare le prend et lui permet (le raconter les supplices qu'il a soufferts à Maroc. L'amant saisit ce temps-là pour recommander à Lise de passer sous sa fenêtre. Cependant la clochette sonne pour aller à l'église. La vieille et Lise s'y rendent, mais trop tard. L'amant, qui les voit revenir, vole dans sa chambre pour changer de déguisement. Lise, avertie par son amant, passe sous ses fenêtres. Dorval, déguisé en femme, jette sur elle une boîte de poudre. Il descend précipitamment, contrefait la vieille, leur demande pardon, et promet de réparer le dommage. La duègne, peu fine, lui confie Lise et va chercher d'autres bardes chez le médecin. Pendant ce temps-là, Dor-

val fait approuver son amour et consentir Lise à le suivre. Le docteur arrive; alors la prétendue vieille, prenant un ton grondeur, la fait entrer chez elle. Margarita revient avec des hardcs, et apprend à M. Tue que sa pupille est renfermée dans la maison. Il devient furieux ; il frappe à la porte, appelle le guoi et crie au feu. Le commissaire arrive, et la garde se met en devoir d'enfoncer la porte. Dorval sort, l'épée à la main, apprend au commissaire son amour, et force M. Tue à lui céder sa maîtresse. Celui-ci se ci'oit trahi par la duègne, mais Dorval lui découvre ses stratagèmes.

LA FIANCÉE DO ROI DE GAREE

La Fiancée du roi de Garbe, opéra-comique en trois actes et six tableaux, par MM. Scribe et Saint-Georges, musique d'Auber; représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Opéra-Comique, le 11 janvier 1861/!

MAZET DE LAMVORECCHIO.

Mazet, comédie en deux actes, en vers, mêlée d'ariettes, par Anseaume; représentée par les comédiens italiens le 22^{et} septembre 1761. Musique de Duni.

Au lieu du couvent de religieuses où Mazet, selon le conte, entre sur le pied de jardinier, il s'introduit, sous le même titre, chez une veuve qui a deux nièces. Il y joue le rôle de muet, comme dans le conte; mais il sait bien se faire entendre par Thérèse, dont il est amoureux. Thérèse ne le rebute point. Sa sœur Isabelle, quoique plus fine, ne dédaigne pas de la prévenir. Il répond mal à ses avances, et Isabelle jure qu'il sortira de la maison.

C'est à quoi ne consentiront ni Thérèse, ni même la tante, dont le nom est M^{me} Gertruda. Celle-ci a bien d'autres vues sur Mazet; elle voudrait en faire un mari. Ses instances deviennent même si pressantes que Mazet, impatienté, oublie son rôle de muet. Furieuse, M^{me} Gertrude veut approfondir ce mystère. Il s'éclaircit, et Mazet obtient sa Thérèse.

TROISIÈME; PARTIE.

LES OIES DE FRÈRE PHILIPPE

La Coupe enclianlée, comédie en prose, attribuée soit à La Fontaine, soit à Cliampmeslé (tome V, p. 361). Voyez ci-après Le Faucon.

Cette nouvelle venait du théâtre, puisqu'elle est tirée de la Mandragola de Machiavel. Ce sujet a été repris par J.-B. Rousseau, qui en a fait une comédie en cinq actes imprimée dans ses Œuvres.

Les Femmes vengées, ou les Feintes Infidélités, opéra-comique en un acte et en vers, par Sedaine; représenté pour la première fois, le 20 mars 1775, par les comédiens italiens ordinaires du roi.

La Coupe enchaulée dans le théâtre de La Fontaine, tome V.

La Coupe enchantée, opéra-comique en un acte, de Rochon de La Valette et de Rochon de Chabannes; représenté à la foire Saint-Germain le 19 juillet 1753.

Le Faucon, ou la Constance, comédie en un acte, en vers, par Dauvilliers; représentée devant l'électeur de Bavière, dont l'auteur était comédien, au mois de janvier 1718, et imprimée à Munich, chez Matthieu Riedel, la même année. In-8°.

Le Faucon, comédie en un acte, en prose, par Fuzelier ; jouée au Théâtre-Italien le 16 août 1719.

Le Faucon, comédie en un acte, en vers, par M[^] Barbier, en société avec l'abbé Pellegrin ; représentée au Théâtre-Français le 1^{er} septembre 1719.

Le Faucon, ou les Oies de Boccace, comédie en trois actes, en prose, précédée d'un prologue et suivie d'un divertissement; représentée au Théâtre-Italien le 6 février 1725; par Dolisle. L'auteur a réuni, pour composer sa pièce, la donnée du Faucon à celle des Oies du frère Philippe.

Flaminia remercie Pierrot de l'hospitalité qu'il lui offre, parce que sa chaise, qui s'est rompue dans une forêt, ne peut être raccommodée le même jour. Pierrot s'excuse de ce qu'elle sera mal logée et lui apprend qu'elle aurait pu l'être beaucoup mieux dans une petite maison du voisinage, mais que cette maison est habitée par un solitaire sauvage, qui n'a chez lui qu'un valet innocent, auquel il persuade que les feminoi sont des oies. Flaminia, surprise de ce qu'elle vient d'entendre, se propose de passer tout le reste du jour dans la forêt pour s'y donner la comédie aux dépens du maître sauvage et du valet innocent. Colombine lui dit que ce maître, si ennemi des femmes, pouvait bien avoir eu quelque maîtresse aussi cruelle qu'elle l'a été envers le pauvre Lelio, qui, après avoir vainement dépensé tout son bien pour lui plaire, a disparu pour toujours. Lelio est précisément ce solitaire sauvage

dont on vient de parler. Il donne à souper à Flaminia; et pour la mieux régaler il tue son faucon, qu'après elle il aimait le plus au monde. Ce trait dd dévouement la touche à tel point qu'elle lui donne son cœur et sa main.

Le Faucon, opéra-comique en uq acte, de Sîddaine, musique de Monsigny; représenté aux Italiens en 1772.

Frédéric, gentilhomme ruiné, reçoit la visite de Ciytie,sa maîtresse, qui lui vient demander à dîner. Comme sa pauvreté ne lui permet pas de la traiter selon ses désirs, à défaut d'autres mets il lui fait servir un l'aucun, dont l'adresse pour la chasse faisait sa dernière et unique ressource. On se met à table, et Clytio, qui ne se doutait pas qu»s Frédéric eût tué son faucon, lui dit que son fils, qui se mourait, désirait qu'on lui donnât cet oiseau, et qu'elle serait enchantée de pouvoir le satisfaire. Mais quel étonnement pour elle, et quel chagrin pour Frédéric! il lui ipprend qu'elle a dîné de l'oiseau qu'elle souhaite.

Cu.\tl:s Ī. II.

Clytie, touchée de ce dernier trait d'amour, couronne enfin ce-lui de Frédéric.

Le Faucon, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, par Radet: représentée pour la première fois au théâtre du Vaudeville le 23 novembre 1793.

NICAISE

Niçoise, comédie en deux actes, en prose, par Ch. Collé.

Nicaise, opéra-comique en un acte, par Vadé; donné à la foire Saint-Germain le 7 février 1736.

Nicaise obtient la permission d'enlever sa maîtresse, mais il craint que le serein ne l'incommode et veut aller chercher de quoi la couvrir. En vain lui représente-t-elle que le temps presse et qu'il faut garder la délicatesse pour d'autres instants. Nicaise, trop poli pour ne pas faire une sottise, sort. Julien, son rival, profitant de l'occasion, se fait aimer d'Angélique et obtient le consentement de ses parents. Nicaise arrive avec son tapis, promet de se venger en le gardant, et se console par le plaisir qu'il aura de danser à la noce.

COM.MENT l'esprit VIENT AUX FILLES.

La Chercheuse d'esprit, par Favart, comédie en un acte, en prose ; représentée pour la première fois sur le théâtre de la Foire Saint-Germain le 20 février 17/il.

Ballet de M. Gardel, Opéra, 1778.

LES TROQUEL'RS.

Les Troqueurs, intermède en un acte, donné à l'opéracomique de la foire Saint-Laurent le 30 juillet 1753. Paroles de Vadé, musique de Dauvergne.

Lubin, qui est fiancé avec Margot, la trouve trop égrillarde, trop vive, trop grondeuse, et lui préférerait Fanchon, que doit épouser Lucas. Celui-ci, au contraire, aimerait mieux Margot, parce que Fanchon est indolente et paresseuse. Ils se confient leur manière de penser à cet égard, et se déterminent à troquer. Ils préviennent en conséquence les deux fiancées, qui d'abord paraissent fort étonnées, mais qui, après s'être dit quelques mots à

l'oreille, feignent d'accepter le change. Margot, restée seule avec Lucas, le traite si bien qu'il est au désespoir d'avoir voulu changer. Lubin n'a pas lieu d'être plus satisfait de Fanchon; de sorte que les deux amants veulent s'en tenir à leur premier marché. Mais Fanchon et Margot s'y opposent. Après s'être bien fait prier, après avoir vu les troqueurs à leurs genoux, elles consentent enfin à s'en tenir à la première disposition : Margot épouse Lubin, et Fanchon devient la femme de Lucas.

Les Troqueurs dupés , opéra-comique , représenté le 6 mars 1760. Paroles de Sedaiiie, musique de Sodi.

FÉRONDE, OU LE PURGATOIRE

Les Trois Commères, opéra-comique en trois actes, par Le Sage, d'Orneval et Piron. 1723. (Deuxième acte.)

LE ROI CANDAULE ET LE MAÎTRE EN DROIT

Le Maître en droit, opéra-comique, par Quêtant, représenté à Troyes en Champagne, imprimé en 17/i9.

Le Maître en droit, opéra-comique en deuv actes, en vers, représenté le l/i février 1760. Paroles de Lemonnier, musique de Monsigny.

Un Français, nommé Lindor, est venu à Rome pour y faire son droit. 11 y a vu la jeune Lise, que son maître veut épouser et dont il est amoureux. Le docteur n'a de confiance qu'en sa vieille surveillante; mais Lindor espère qu'à forge d'argent il gagnei'a cette

femme. D'ailleurs il est aimé de Lise. La jeune personne confie son amour à sa gouvernante et la met dans ses intérêts. Bientôt Lindor arrive au signal que lui fait Jacqueline. Les deux amants se livrent aux iransior)orts de

leur amour et ne se quittent qu'avec promesse de se revoir au rendezvous que la surveillante, gagnée par les présents de Lindor, leurassigne pendant la nuit. Elle compte, en effet, trouver moyen de l'introduire chez le docteur à la faveur d'un déguisement. Lindor consulte son maître sur les moyens de posséder nne jeune beauté qu'il adore et dont il est aimé. L'homme de droit l'instruit des phrases du te:\tc romain qui formellement empêchent la contrainte dans les nœuds du mariage. Le passionné Lindor, ravi de son bonheur, lui avoue que, dans quelques instants, une surveillante doit venir le prendre et l'emmener près de celle qu'il aime. Resté seul sur la scène, le vieux Romain sent naître en lui certain désir, et forme le projet de se faire conduire chez la belle à la faveur de la nuit. La vieille vient, reconnaît son maître à l'aide d'une lanterne sourde, et, sans se déconcerter, le travestit en lui faisant revêtir les habits de femme qu'elle apportait pour Lindor. Jacqueline conduit son maître, les yeux bandés, dans son école de droit. II est berné par ses écoliers, moqué par sa maîtresse; et Lindor lui enlève sa prétendue. Les écoliers fuient dès qu'ils reconnaissent le docteur. Celui-ci, furieux, voit bien qu'il est pris pour dupe, et apprend que sa pupille et Lindor sont unis en vertu de la loi.

Le Maître en droit, opéra-comique en deux actes, en prose, représenté pour la première fois sur le théâtre de la foire Saint-Germain le 13 février t76'2.

LES LLNETrEG.

Les Nym plies de Diane, opéra-comique en un acte, en vaudevilles, par Favart, représenté à la foire Saint-Laurent le '22 septemijre 1755.

Le Tonnelier, opéra-comique en un acte, par Audinot, représenté à la foire Saint-Laurent, 1761. Le même. 1799. Musique de Nicole.

Le tonnelier Martin aime Fanchette, qa'il a élevée, et veut en faire sa femme; mais Fanchette, qui aime un jeune milicien réformé qui travaille et demeure chez Martin, veut faire de lui son époux. Le ton-

nelier soupçonne bientôt l'intelligence des amants; et, naturellement grondeur, il le devient de plus en plus parce que Colin, qui est d'un caractère railleur, ne cesse de l'impatienter par ses quolibets, et de l'interrompre, quand il lui parle, par ses chansons. Martin prend enfin le parti de mettre l'amoureux à la porte. Fanchette en avertit ce dernier; et, comme elle ne veut pas sortir mal de chez son maître, à qui elle a des obligations, Colin lui propose de mettre son oncle Gervais, le meunier, dans leurs intérêts, et de l'engager avenir demander au tonnelier le payement d'un billet qu'il lui doit depuis longtemps, dans l'espoir que, n'ayant pas soit les moyens, soit la volonté de payer, il se prêtera plus facilement h la proposition qu'on lui fera de renoncer à Fanchette. Cependant Martin chasse Colin. Fanchette lui en témoigne son mécontentement; mais il parvient à l'apaiser, l'envoie dans sa chambre pour se coucher et se retire dans la sienne. A peine y est-il entré que Fanchette reparaît dans la boutique pour épier si son amant revient, comme il le lui a promis, avec son oncle. De son côté, Colin rentre dans la boutique à l'aide d'une clef que Martin a oublié de lui ôter, et annonce à Fanchette la prochaine

arrivée de l'oncle. La jeune fille est enchantée de cette bonne nouvelle, et retient Colin près d'elle pour lui faire prendre sa part d'un gâteau et d'une bouteille de vin qu'on lui a donnés. Dans cet intervalle survient un ivrogne qui fait un bruit épouvantable, impatiente les jeunes gens, boit leur vin, ren verse en s'en allant le tonneau sur lequel ils mangeaient, et éteint la lumière. Ce tapage éveille Martin ; il se lève et le voilà dans la boatique, d'oï Fanchette s'est retirée sans être vue. Colin, caché derrière un tonneau, voudrait bien s'échapper aussi; mais le tonnelier l'aperçoit et le force à la retraite. Fanchette arrive aux cris de son maître. Celui-ci lui fait des reproches. Elle lui en fait d'autres sur ses injustes soupçons. Alors seulement Martin, se ressouvenant qu'il a laissé la clef de la boutique à Colin, avoue ses torts à Fanchette et en obtient le pardon. Bientôt il se remet à l'ouvrage et entre dans un cuvier pour le raccommoder.il invite Fanchette à chanter. Fanchette chante en effet. Martin, à chaque couplet, répète le refrain en riant et en s'applaudis- »ant. A la fin de la chanson, il croit entendre quelque bruit; il prête l'oreille, sort la tête du cuvier, et voit l'amoureux Colin baisant la main de Fanchette. l'uii-cux, il s'élance et va se précipiter sur Colin pour l'assommer, lorsque le meunier arrive, s'oppose aux eflcts de sa colère, et lui demande son argent. Comme on l'avait prévu, notre homme n'a pas de quoi payer. Colin propose de répondre de la dette, mais à con-

dition qu'on lui donnera Fanchette. Martin enrage; mais, ne pouvant mieux faire, il finit par consentir à tout ce qu'on exige. Pour le dédom mager de ce pénible sacrifice, Geivais lui rend son billet. Enfin, surprisa autant que flatté de ce trait de générosité, le tonnelier remercie le meunier, l'embrasse, et tout le monde est content.

Le Maçidifique, comédie en deux actes, en prose, par Hoiidard de La Motte; représentée au Théâtre-Français le 11 mai 1731. Cette pièce composait, avec VOraison de sai?H Julien et Richard Minulolo, un spectacle mêlé d'intermèdes et de divertissements, auquel l'auteur avait donné le titre général de l'Italie galanlej ou les Conles.

Le Magnifique, comédie en trois actes, en prose et en vers, de Sedaine; représentée à Versailles le 19 mars 1773, puisaux Italiens ; musique de Grétry.

La scène est à Florence. Clémentine, pupille du seigneur Aldobrandin, est conduite par sa gouvernante à une fenêtre pour voir une marche de captifs, au nombre desquels Alice reconnaît son mari, qui avait été enlevé par des corsaires avec le père de Clémentine, dont il était le domestique. Dans la joie que lui inspire cet événement, elle informe Clémentine du malheur qui l'a privée d'un père que l'on croit mort dans la captivité. Mais laissons ces captifs pour un instant. Pour prix des soins qu'il a donnés à l'éducation de sa pupille, Aldobrandin se propose de l'épouser. Mais Clémentine lui préfère un jeune homme nommé Octave, que ses largesses et ses fêtes ont fait surnommer le Magnifique. Cependant le valet d'Aldobrandin, encore tout émerveillé d'une superbe haqucnée montée par le Magnifique, en vient faire à son maître un éloge qui lui donne l'envie de l'acheter; mais son prix excessif l'en empêche. Bientôt Octave vient lui proposer une meilleure composition. En effet, il ne lui demande pour prix de sa haqueaée qu'un quart d'heure d'entretien avec la charmante Clémentine, encore sera-ce en sa présence. Toutefois le Magnifique exige qu'Aldobrandin se tienne, avec son valet, assez éloigné pour voir et ne pas entendre. Octave ne tarde pas à s'apercevoir que la belle

Clémentine n'a pas la permission de lui parler. Mais il lui demande, comme une preuve du retour qu'elle

donne à sa passion, de laisser tomber à ses pieds une rose qu'elle tient entre les doigts. Clémentine a beaucoup de peine à lui accorder cette faveur, mais enfin la rose échappe de sa main. Le Magnifique se félicite et triomphe en ayant l'air d'être en colère contre Aldobrandin du silence obstiné de sa pupille. Cependant la gouvernante fait venir Laurence, son mari. Cet esclave apprend à Clémentine que son père est avec lui à Florence, et que le Magnifique a racheté les captifs et leur a rendu la liberté. Bientôt l'esclave reconnaît Fabio, valet d'Aldobrandin, et le suit. Le père de Clémentine, accompagné d'Octave, son bienfaiteur, fait avouer à Fabio que c'est lui qui, par ordre d'Aldobrandin, a livré le maître et le domestique à des corsaires. Enfin Aldobrandin est confondu et renvoyé de la maison, qui appartient au père de Clémentine; et la pupille, réunie à son père, épouse son amant.

I.e .^fagnijique, opéra-comique en un acte; paroles de J. Barbier, musique de J. Philippot, couronné au concours de 1869.

LA CLOCHETTE

La Clochelle, comédie en un acte, en vers, mêlée d'ariettes, représentée au Théâtre-Italien le 26 juillet 1766. Paroles d'Anseaume, musique de Duni.

Le berger Colin aime Colinette, jeune et jolie bergère qui le paye d'un tendre retour; mais un baiser, très-innocemment donné par Colin à la maîtresse d'un de ses amis, après une réconciliation qu'il a opérée, fait naître la jalousie de Colinette; et depuis quinze jours ils se boudent sans trop savoir pourquoi. Nicodème, fermier nouvellement établi dans le village, a jeté son dévolu sur

la bergère, et prend Colin pour confident. 11 profite de la brouille des amants pour adresser ses vœux à Colinette; mais il est éconduit. Cependant il conserve quelque espoir. La bergère chérit un jeune agneau à qui elle prodigue tous ses soins. Pour la rendre sensible à son amour, il conçoit le projet d'enlever l'innocent animal. La bergère, au désespoir, cherche partout son agneau chéri; elle vient trouver Nicodème et le prie de l'aider dans ses recherches. Mais Colin, qui s'est aperçu de la ruse, ne tarde pas à

découvrir l'agneau dans la grange où l'a caché Kicodènie. 11 revient trouver le ravisseur, s'amuse de lui au moyen d'une clochette suspendue au cou de l'agneau, et fait entrer le fermier dans une mesure où il l'enferme. Colinctte elle-même revient pour redemander son agneau à Nicodème, comme il le lui avait promis; mais celui-ci, toujours enfermé, appelle Colinctte et la prie de lui ouvrir. A l'instant, la bergère entend le son de la clochette et court au bruit, croyant retrouver son agneau, à la place duquel elle voit son amant. Enfin tout s'explique. Kicodème sort de sa prison, est témoin de la réconciliation des amoureux, et se console de sa disgrâce parce qu'il l'emporte sur Colin pour le bail d'une ferme qui doit augmenter sa fortune.

LE PLEUVE SCAHANDRE.

Les Saturnales et le fleuve Scamandre, comédie de Fuzelier, en trois actes, en prose, avec prologue et vaudevilles, jouée au Théâtre-Italien le 2 août 1723.

Le Fleuve Scamandre, opéra-comique en un acte, t.e L'Alfieri ; donné le 6 septembre 1733, sur le théâtre de la foire Saint-Laurent.

Par une curiosité naturelle à son sexe, Callirhoé a interrogé l'oracle sur sa destinée, et Calchas lui a répondu qu'elle doit épouser un immortel. Elle devient amoureuse de Pamphile, qui se dit le dieu du fleuve Scamandre, et lui reste attachée, quoiqu'il ne soit qu'un mortel.

Le Fleuve Scamandre, comédie en un acte, en prose, mêlée d'ariettes, par MM. Renoult et Barthelemon, 1768.

Ce conte, qui vient du Decaméron, où il est intitulé « I3 Confesseur complaisant sans le savoir », a été souvent employé au théâtre. Lope de Vega en avait fait la Discrela enamorada (l'Amoureuse avisée)*. 11 a suggéré à Molière les

Voyei Revue des Deux Mondes, 15 mw 1833,

p

principaux ressorts de l'intrigue de V École des .yaris^. La comédie de Loped Vegaa été imitée sous ce titre: LAmcmté inçieuse, ou la Double Confidence , comédie en un acte, en prose, avec un divertissement, par M. Disson, représentée en 17Zi8 à Lille, imprimée à Dijon en 1752.

LES AVECX INDISCRETS.

Les Aveux indiscrets, opéra-comique en un acte, représenté sur le théâtre de la Foire Saint-Germain le 7 février 1 759. Paroles de La PaUadii're, i;i unique de Monsigny.

Colin, qui vient d'épouser Toinette, lui fait l'aveu d'une inclination qu'il a eue avant leur mariage; et Toinette fait la même

confidence à Colin. Le mari se fâche de ne pas trouver un cœur aussi neuf qu'il l'avait espéré; la femme le prend sur le mime ton, et de là naît le trouble dans le ménage. Le père et la mère de Toïnette accourent au vacarme qu'ils font. Lucas apaise Colin. Claudine gronde sa fille, non pas d'avoir aimé, car elle convient qu'elle s'est trouvée dans le même cas, mais de l'avoir déclaré à son mari. Lucas, qui l'écoute, apprend en frémissant qu'il a eu le même sort que son gendre, et veut à son tour faire du bruit; mais le bailli rétablit la paix.

Autre sous le même titre, de M. Taconet, représenté quelques jours après sur le théâtre des comédiens de Versailles.

Autre sous le même titre, de M. de Marsy. Francfort, 1760

Le Volage, ou le Quiproquo, comédie en deux actes, par Mouston, avec des ariettes dont la musique est de Philidor; donnée sur le Théâtre-Italien le 6 mars 1760,

1. Voyez notre édition de Molière, t II, p. 29,4 et suit.

Nous pouvons, pour enrichir cette liste, ajouter ici les pièces de théâtre faites avec les contes insérés dans le tome II :

PHILÉMON ET BAUCIS

Philémon et Baucis, opéra en un acte, par Malézieu, mis en musique par Mathan, représenté dans une fête donnée par Malézieu au duc et à la duchesse du Maine, le 10 août 1703.

Philémon et Baucis, opéra-comique en trois actes, par J. Barbier et Michel Carré, musique de Gh. Gounod, représenté pour la

première fois au Théâtre-Lyrique le 18 février 1860.

LA MATRONE d'ÉPHÈSE.

La Matrone d'Éphèse, ou Arlequin Grapignan, comédie en trois actes, en prose (de Fatouville), représentée par les comédiens italiens le 22 mai 1682.

La Matrone d'Éphèse, comédie en un acte, en prose, par Houdard de La Motte, représentée au Théâtre-Français le 23 septembre 1702, sous le nom de Boindin.

La Matrone d'Éphèse, comédie en trois actes, par Fuzelier, représentée à la Foire Saint-Laurent en 1716.

La Matrone d'Éphèse, comédie en un acte mêlée de vaudevilles, par Radet, représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville le 13 octobre 1792.

La Matrone d'Éphèse, comédie en un acte, en vers, par M. Verconsin, représentée sur le théâtre du Gymnase, 1869.

LES FILLES DE MINÉE

Il serait abusif de rattacher au poème de La Fontaine les nombreuses tragédies dont la fin lamentable de Pyrame et de Thisbé a été le sujet, ainsi que les pièces dont Cépiale et Procris ont été les héros. Le poème de La Fontaine a pu seulement contribuer à mettre en vogue ces sujets mythologiques.

TABLE

DBS CONTES D li LA FONTAINE

SUIVANT LA DIVISION DES PAntIBS.

IV. Le Remède

TABLE

nAPPORTÉS DANS LES COMMENTAIRES DES DER-
NIÈRES PARTIES.

Pages.

Les Oies du frère Philippe (selon Boccace) 131

De Heremila juvene (anecdote latine du moyen âge) 132

La Mandragore (Bestiaire de Philippe de Thaun) 13i

Les Treize Objets précieux de l'île de Bretagne {Mabinogion). .
. 139

Guillaume au faucon (fabliau) 141

Le Bât (Moyen de parvenir) 143

Etç xrvjv éauToû âxaipav (Anacréon) 144

El; Ba9o).,ov (Anacréon) 14G

El; "EpooTa (Anacréon) 1 48

L'Amour mouillé (Ronsard) 119

Cingar et les marchands tessinois (Histoire maccaranique o.3

Merlin Coccaie) 300

Le Sergent et son Curé (Nicolas de Troyes) 303

Laurent de Médicis et le docteur Jlanente (Grazzini) 306

Le Vieil de là Montagne (Marco Polo, traduit par Piusticiau de
Pise) 307

Le Maître en droit (Ser Giovanni Fiorentino) 310

TABLE.

Pzgs.

Nérin et la belle Janeton (Straparole) 311

De la Damoiselle qui volt voler (fabliau) 313

Le Cuvier (fabliau) 314

Traditions relatives au Scamandre 362

Le Lai du laustic (Marie de France", 420

TABLE ALPHABÉTIQUE

L'Abbesse, IV, 2.

A Femme avare galant escroc, 11,9.

L'Anneau de Hans Garvel, II, 12.

Les Aveux indiscrets, V, 5.

Le Baiser rendu, III, 9.

Le Bât, III, 8.

Le Berceau, II, 3.

Le Calendrier des vieillards, 11,8.

Le Cas de conscience, IV, 4.

La Chose impossible, IV, 14.

La Clochette, V, 1.

Le Cocu battu et content, I, 3.

Comment l'esprit vient aux filles, IV, 1.

La Confidente sans le savoir, V, 3.

Conte de "*", I, 9.

Conte d'une chose arrivée à Château-Thierry, I, 5.

Conte tiré d'Athénée, I, 6, 7, 8.

Les Cordeliers de Catalogne, II, 2.

La Coupe enchantée, II, 1 7 ; III, 4.

La Courtisane amoureuse, III, 6.

Le Cuvier, IV, 13.

Le Diable de Papefiguière, IV, 5.

Le Diable en enfer, IV, 9.

Contes T. II.

Épigramme (Aiiis malade), III, 10.

L'Ermite, II, 15.

Le Faiseur d'oreilles et le Raccommodeur de moules, II, 1.

Le Faucon, III, 5.

Féronde, ou le Purgatoire, IV, 6.

La Fiancée du roi de Garbe, 11, j 14.

] Le Fleuve Scamandre, V, 2.

i La Gageure des trois Commères, I II, 7.

j Le Gascon puni, II, 13.

Imitation d'Anacréon (l'Amour mouillé), III, 12.

Imitation d'Anacréon (Portrait diris), III, 11.

Joconde, I, 1.

Le Juge de Mesle, I, 10.

La Jument du compère Pierre, IV, 10.

Les Lunettes, IV, 12.

Le Magnifique, IV, 15.

j La Mandragore, III, 2.

Le Mari confesseur,!, 4.

, Mazet de Lamporecchio, II, 16.

TABLE

Le Muletier, II, 4.

Nicaise, III, 7.

Les Oies du tVère Philippe, Kl, 1.

On ne s'avise jamais de tout, II, 10.

L'Oraison de saint Julien, U, 5.

Pâté d'anguille, IV, U.

Le Paysan qui avoit ofTensé son seigneur, I, U.

Le Petit Chien qui secoue de l'argent et des pierreries, III, 13.

Le Psautier, IV, 7.

Les Quiproquo, V, 6.

Le Remède, V, 4.

Les Rémois, III, 3.

Richard Minutolo, I, 2.

Le roi Candaale et le Maître ea
droit, IV, 8.

La Servante justifiée, II, 6.

Le Tableau, IV, 16.

Les Troqueurs, IV, 3.

Le Villageois qui a perdu son veau,

Première partie

Contes rais à la fin des fables 442

Table des contes de La Fontaine, suivant la division des parties. 445 Table des contes de divers auteurs rapportés dans les commentaires des dernières parties i47

Table alphabétique des contes de La Fontaine 449

8/92. — Paris. - Imp Hemmerlé, Petit et C". 7 30

Lo Bibliothèque

Université d'Ottawa

Échéance

The Library

University of Ottawa

Date due

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/conteslao2lafo>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.